NAZIONALE
B. Prov.
XIX
99
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio VII
40-a-28

40-a-28
Palchetto
Num.° d' ordine 12

B Pav
XIX
99

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
## DES VOYAGES
## FAITS EN EUROPE.
## TOME IX.

642686

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES
# FAITS EN EUROPE,
## *CONTENANT*

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile et de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts et Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichie de Cartes géographiques et de figures.*

Par le Continuateur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages fait par La Harpe.

---

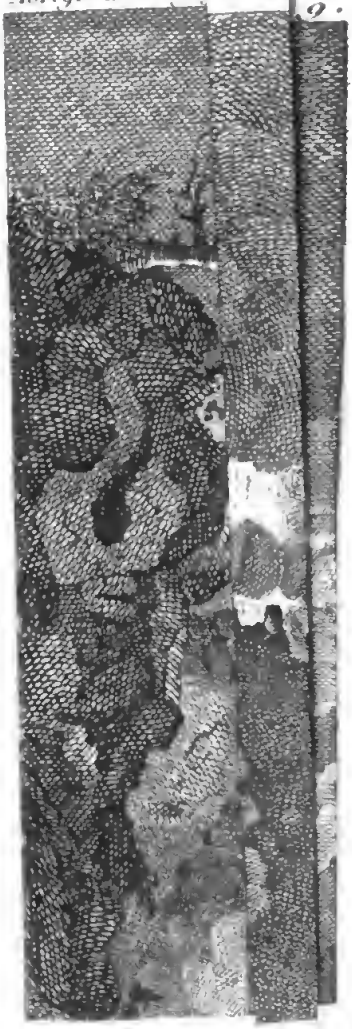
TOME NEUVIÈME.

---

A PARIS,
CHEZ MOUTARDIER, LIBRAIRE,
Quai des Augustins, n.° 28.

AN XIII. — 1805.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
## DES VOYAGES
## FAITS EN EUROPE.

## VOYAGES AU MIDI DE L'EUROPE.

## VOYAGE EN ESPAGNE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Tableau géographique et historique de l'Espagne. — Son ancienne constitution. — Les Cortés. — Vices fondamentaux de cette constitution.*

Espagne.

Le royaume d'Espagne, séparé de la France par les montagnes des Pyrénées, et environné de mers dans tout le surplus, est situé dans la partie la plus occidentale et la plus méridionale de l'Europe. Il s'étend, du nord au sud, depuis le cap Ortegal, sur l'Océan, jusqu'à la Tariffe, sur le détroit

Espagne.

de Gibraltar, ce qui fait cent quatre-vingt-quatorze lieues ; et d'orient en occident, depuis le cap de Creuz, sur la Méditerranée, jusqu'au cap Finistère, sur l'Océan ; ce qui fait environ cent trente lieues, sur quoi il y a à retrancher l'étendue du Portugal, et Gibraltar, qui appartient aux anglais.

L'Espagne, hérissée de montagnes, dans sa partie septentrionale et au centre, est arrosée par six fleuves principaux, dont un se jette dans la Méditerranée, et les cinq autres dans l'Océan.

1.° L'*Ebre* qui prend sa source dans les montagnes de Santillane au-dessus des Asturies et de la vieille Castille, et se rend dans la Méditerranée au-dessus de Tortose, après avoir bordé la vieille Castille, et traversé l'Arragon et une partie de la Catalogne.

2.° Le *Guadalquivir* qui prend sa source dans la *Sierra Moréna* ou montagnes noires, à l'est de l'Andalousie, qu'il traverse dans sa longueur, et se jette dans l'Océan, au golfe de Cadix.

3.° La *Guadiana* qui prend sa source dans les montagnes de la nouvelle Castille, la traverse de l'est à l'ouest, se perd dans les terres pendant trente-deux lieues de son cours, reparaît ensuite, et tourne au sud

pour se rendre dans l'Océan, au même golfe, entre l'Espagne et le Portugal. Espagne.

4.° Le *Tage*, le plus grand fleuve d'Espagne, qui descend aussi des montagnes de la nouvelle Castille, qu'il traverse dans sa longueur, entre dans le Portugal, et se jette dans l'Océan, auprès de Lisbonne.

5.° Le *Duéro*, qui prend sa source dans la vieille Castille, traverse cette province, celle de Léon, ensuite le Portugal, et se rend dans l'Océan au-dessous de Porto.

6.° Et le *Minho* qui descend des montagnes de Galice, et se jette dans l'Océan par une embouchure qui sépare cette province d'avec le Portugal.

Il y a sur les côtes d'Espagne, huit ports principaux, dont quatre sur la Méditerranée, qui sont: Barcelone et Catalogne; Alicante, dans la province de Valence; Carthagène, dans celle de Murcie; et Malaga, dans celle de Grenade; et quatre sur l'Océan, qui sont: Cadix, dans l'Andalousie; la Corogne, dans la Galice; le Ferol, dans la même province; et St.-Sébastien, dans la Biscaye, sur le golfe de ce nom.

L'Espagne, connue dans l'antiquité sous le nom d'Hespérie ou d'Ibérie, était habitée anciennement par des peuples qui, défen-

Espagne.

dus de tous côtés par la mer, et gardés de l'autre par les Pyrénées, jouissaient tranquillement d'un pays abondant, d'un climat doux, et se gouvernaient par leurs usages. Ceux qui occupaient le levant et le midi étaient un peu sortis de la barbarie, par des relations avec les navigateurs de la Méditerranée; et ceux du côté des Pyrénées, ressemblaient à tous les peuples naissans qui n'ont d'autre exercice que la chasse, et ne s'occupent presque pas de la culture de la terre, faute des connaissances qui en règlent la pratique, faute des arts qui en procurent les instrumens, et faute de lois qui assurent la propriété, sans laquelle l'agriculture ne peut exister, nul ne s'exposant à labourer et à semer, s'il n'est pas assuré de faire la récolte.

Les Carthaginois, qui couvraient la Méditerranée de leurs vaisseaux, et qui n'ignoraient pas que l'Espagne abondait en mines et métaux précieux, tournèrent des regards avides sur cette région; ils s'y présentèrent comme des amis, offrant des denrées et des commodités de toute espèce, en échange de métaux inutiles à leurs possesseurs. Les Espagnols, séduits par un commerce en apparence si avantageux, permirent à ces

républicains de bâtir sur les côtes des maisons pour se loger, des magazins pour leurs marchandises, des temples pour leur culte. Ces premiers établissemens devinrent insensiblement des forteresses dont une puissance rusée et guerrière profita bientôt, pour asservir des peuples ignorans et crédules, entre lesquels elle eut l'adresse de semer des divisions, tantôt en payant, tantôt en intimidant, et en opposant ainsi les uns contre les autres, Carthage vint à bout de subjuguer l'Espagne, avec les soldats et les trésors des Espagnols. Espagne.

Les Carthaginois, au-lieu d'affermir leur domination et leur commerce, en les fondant sur la sécurité des peuples soumis, qui eût produit la prospérité commune, devinrent des tyrans, voulurent tout prendre de force, et leur conduite violente ayant jeté les provinces soumises dans le désespoir, et inspiré à celles qui étaient encore libres une horreur extrême pour un joug si odieux, elles se déterminèrent imprudemment, les unes et les autres, à accepter le secours qui leur fut offert par les Romains, ennemis irréconciliables des Carthaginois.

L'Espagne devint le théâtre d'une guerre implacable entre Carthage et Rome. Les

Espagne.

deux républiques combattirent long-temps avec acharnement, pour savoir à qui appartiendrait l'empire de cette belle partie de l'Europe: elle ne serait probablement restée à aucune des deux, si les Espagnols étaient demeurés spectateurs tranquilles des événemens, et avaient laissé aux deux nations rivales le temps de se consumer; mais, pour avoir écouté leurs propres discordes intestines, et s'être rendus acteurs dans ces scènes sanglantes, ils se trouvèrent à la fin esclaves des Romains, qui terminèrent cette longue guerre par la destruction entière de la superbe ville de Numance, et firent de l'Espagne une de leurs plus belles provinces; elle resta sous leur domination jusqu'au cinquième siècle. A cette époque, l'Espagne fut envahie par quelques-uns des peuples barbares du Nord, dont l'Europe se trouvait alors inondée, et devint la proie des Suèves, des Alains et des Vandales. A ceux-ci succédèrent bientôt les Wisigoths, ou Goths occidentaux, qui avaient commencé par s'établir dans la Gaule méridionale, et en Catalogne après avoir passé les Pyrénées, pendant que les Ostrogoths, de leur côté, détruisaient le siège de l'empire Romain en Italie. Les Wisigoths chassèrent les pre-

miers barbares qui étaient venus s'établir en Espagne; ils achevèrent d'y anéantir la puissance Romaine. Ils composèrent, de toutes les provinces de cette contrée, un seul état qui, malgré le vice de ses institutions grossières, malgré les rapines des Juifs qui y faisaient seuls le commerce, se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle. Espagne.

Les Wisigoths avaient établi en Espagne une forme de gouvernement, des coutumes et des lois semblables à celles que les autres hordes conquérantes avaient introduites dans le reste de l'Europe. Ils professaient la religion chrétienne du rit Grec, tandis que les Espagnols suivaient le rit Romain. Ils avaient déjà un clergé riche et nombreux. Leurs évêques, seigneurs en Espagne comme en France, n'avaient pas tardé d'usurper une grande influence sur le régime politique. Ils faisaient et défaisaient les rois dans les conciles. La couronne était bien élective, suivant l'usage commun à tous ces peuples sortis du Nord; mais, par un effet naturel des idées de féodalité introduite par la conquête, elle était uniquement à la disposition de la noblesse et du clergé, qui comptaient le reste pour rien.

Les Sarrasins, connus tantôt sous le nom

Espagne.

de Maures, tantôt sous celui d'Arabes ou de Mahométans, entrèrent en Espagne en 713, sous la conduite d'un lieutenant du vice-roi qui gouvernait les côtes d'Afrique, au nom du calife résidant à Damas en Syrie. Ils furent secondés, dans cette expédition, par leur intelligence avec les princes Goths qui les y avaient appelés. Ils y trouvèrent un roi sans talens et sans mœurs, beaucoup de courtisans et point de ministres, des soldats sans valeur et sans discipline, des généraux sans expérience, des peuples amollis, méprisant le gouvernement, et tous disposés à changer de maître. Les Maures conquirent l'Espagne en huit mois, et anéantirent la monarchie des Goths, qui durait depuis l'an 419. Ils introduisirent en Espagne la religion mahométane, la langue Arabe, les mœurs de l'Orient, le luxe et l'élégance que les califes avaient commencé à établir dans leurs états, et cette contrée dut à ses vainqueurs des semences de goût, de politesse, de philosophie, plusieurs arts, et un assez grand commerce.

Cependant les Chrétiens qui purent échapper aux armes des Maures, se réfugièrent dans les montagnes inaccessibles de l'Asturie. Il se forma, avec le temps, plusieurs

Espagne.

petites souverainetés gouvernées par les princes qui, tantôt se faisaient la guerre entr'eux, tantôt se réunissaient pour faire des incursions contre les Maures. Ceux-ci avaient commis la faute de se partager en différentes sectes, et de se donner des souverains particuliers dans toutes les villes considérables de leur domination. Ils avaient un roi à Cordoue, dans l'Andalousie; un autre, à Tolède, dans la nouvelle Castille. Les émirs du gouverneur des provinces se perpétuèrent dans leurs places, usurpèrent les domaines annexés à leurs gouvernemens, de la même manière que cela arriva en France, en Allemagne et en Italie; et tous ces petits rois qui, dans l'origine, avaient reconnu pour chef le calife, devinrent des souverains indépendans. Les arts qu'ils cultivèrent, le luxe qui en était la suite, ayant insensiblement relâché la force de leurs institutions militaires, qui étaient la base de leur puissance, et les guerres fréquentes qu'ils se faisaient entr'eux, les ayant affaiblis, les rois Chrétiens eurent successivement sur eux d'assez grands avantages; mais il s'écoula huit siècles, et il se donna, au rapport des historiens, trois mille sept cens batailles, avant que le dernier royaume des

Espagne. Maures fût soumis aux armes des rois Wisigoths.

Comme ces conquêtes des Chrétiens sur les Maures se faisaient en différens temps et sous différens chefs, chacun de ceux-ci forma, du territoire qu'il reprenait sur l'ennemi, un état indépendant des autres: c'est ce qui fait, qu'encore aujourd'hui, les provinces d'Espagne conservent le nom de royaumes, et ce sont aussi ces guerres continuelles et opiniâtres qui firent naître en Espagne l'esprit de chevalerie qui y a été si exalté, et qui a porté la valeur guerrière à cet enthousiasme romanesque devenu célèbre dans toute l'Europe.

Il arriva cependant, après plusieurs siècles, par les évènemens ordinaires des mariages, des successions et des guerres particulières entre tous ces princes Chrétiens, que les différentes principautés reprises sur les Maures, se trouvèrent réunies aux royaumes plus puissans de Castille et d'Arragon. Le premier était possédé par Isabelle, mère du dernier roi, qui avait été déposé dans une assemblée de sa nation; le second, par Ferdinand V, roi d'Arragon et de Sicile, qui, par son mariage avec Isabelle de Castille, se trouva souverain de presque toute

l'Espagne ; il ne restait plus au pouvoir des Maures, que le royaume de Grenade ; mais Ferdinand, après dix ans d'une guerre sanglante contre le roi Maure, dont il avait été l'allié, et qu'il avait même aidé à expulser son oncle, qui régnait avant lui, se rendit maître de ce royaume en 1492 ; et, par cette dernière conquête, il mit fin à la domination des Maures, qui avait duré près de huit cens ans. Espagne.

Ferdinand, pour ôter aux Maures tout espoir de se rétablir, les chassa d'Espagne. Il en chassa également les Juifs, qu'il regardait comme des ennemis, parce qu'ils n'étaient pas Chrétiens, et peut-être, comme on l'en a soupçonné, parce qu'ils étaient riches. Il sortit alors d'Espagne plus de cent soixante-dix mille familles ; il y resta des provinces désertes, des Chrétiens pauvres, sans arts, sans commerce, des terres incultes, et l'Inquisition que Ferdinand y avait introduite en 1478. Son motif, dans l'établissement de ce tribunal monstrueux et absurde, était d'empêcher que des Mahométans ou des Juifs cachés ne perpétuassent leurs opinions et leur culte, au préjudice de la religion catholique, dont l'exercice exclusif, lié sans-doute avec sa puissance, était pour

Espagne.

lui un soin politique sous des dehors religieux; mais l'inquisition, à la honte de cette nation superstitieuse, a été, pendant près de trois siècles, l'instrument sanguinaire de la cupidité de ses moines, et d'une atroce persécution contre tous ceux qu'on voulait perdre ou dépouiller de leurs biens.

Ferdinand prit le titre de roi d'Espagne, parce qu'en effet il la possédait toute entière avec sa femme, à l'exception de la Navarre, qu'il envahit bientôt après, et du Portugal qui continua d'être un royaume séparé, subsistant depuis le douzième siècle, qui avait été conquis sur les Maures, et possédé, de son temps, par les descendans de la maison de France. Il fut surnommé le Catholique, à cause de ses conquêtes sur les Mahométans, et de ses rigueurs contre les Juifs.

Pendant son règne, Christophe Colomb, navigateur Génois, plus avancé que son siècle dans la connaissance de l'astronomie et de la navigation, proposa à la république de Gènes, sa patrie, ensuite au roi de Portugal, et enfin au roi d'Angleterre, de lui donner un navire pour traverser l'Océan, au-delà duquel il assurait qu'il existait un autre continent; et sur le refus de ces trois

puissances, il se présenta à Isabelle, reine de Castille, et lui offrit ses services pour exécuter ce projet courageux qu'elle adopta. Isabelle lui accorda trois navires et quatre-vingt-dix hommes, avec lesquels il s'embarqua le 3 août 1492. Il aborda au mois d'octobre suivant à l'une des Lucayes, et de là, à l'île *Hayti*, qu'il appela l'île Espagnole, et qu'on nomme aujourd'hui St.-Domingue; et dans ce même voyage, il toucha au continent d'Amérique, dans l'embouchure du fleuve Orenoque. La reconnaissance publique aurait dû donner à ce nouvel hémisphère le nom du premier navigateur qui y avait pénétré, après en avoir deviné l'existence; mais il eut des envieux le reste de sa vie; elle ne fut pas heureuse; à l'ingratitude et aux injustices qu'il éprouva jusqu'à sa mort, se joignit celle qu'on fit à sa mémoire, d'appeler ce continent nouveau du nom d'Americ Vespuce, florentin, qui n'avait fait que suivre la route tracée par un grand homme.

Espagne.

L'Espagne, qui était déjà propriétaire des Canaries, vis-à-vis les côtes d'Afrique, en vertu du don qu'un pape en avait fait à Louis de la Cerda, infant de Castille, en 1344, devint, par la découverte de l'Amé-

Espagne.

rique, et par les conquêtes rapides qu'elle y fit, propriétaire d'une grande partie de cet immense continent. Ferdinand en demanda la concession au pape, qui la lui fit par une bulle authentique. Par ce titre extravagant, dans lequel on ne sait ce qu'il y a le plus à déplorer, ou de l'injustice du pontife, qui donnait ce qui ne lui appartenait pas, ou de l'hypocrisie du prince qui, en acceptant ce don illusoire, prétendait rendre son usurpation légitime, sans songer que le pape, en cédant ses droits, commençait par se les arroger. Le pape chargeait Ferdinand de faire annoncer aux peuples Américains les dogmes de la religion chrétienne, et de leur notifier sa donation; et si ces sauvages refusaient de courber un front docile sous ce double joug, on était autorisé par la bulle, à les poursuivre par le fer et le feu, et à réduire en esclavage ces nations innocentes, qu'on traitait d'infidèles.

C'est ce qui arriva, comme il était facile de le prévoir. L'histoire d'Espagne est souillée des cruautés, des massacres, des perfidies de tout genre, qui furent exercés par ses agens contre les paisibles habitans de ces contrées. La soif de l'or, qui y conduisait des conquérans féroces, semblait allu-

mer la soif du sang. Il leur fut aisé, avec des armes à feu, et avec des chevaux, inconnus dans ce pays, d'accabler des nations entières, qui n'avaient que leur courage et la justice à leur opposer; ils firent partout de vastes déserts. La conquête du Méxique, de la Terre Ferme, du Pérou, du Chili et du Paraguay, fut achevée dans l'espace de dix-huit à vingt ans, à partir de 1517, que commencèrent les expéditions du Méxique; et dans ce même intervalle, les Espagnols se rendirent maîtres des îles Philippines, et des îles Marianes, dans la grande mer du Sud, par laquelle ils établirent, pour leur commerce, une communication directe entre l'Asie et leurs établissemens du Méxique et du Pérou. Espagne.

Ferdinand et Isabelle n'eurent qu'une fille nommée Jeanne, qu'ils marièrent avec Philippe, archiduc d'Autriche, fils de l'empéreur Maximilien, et de l'héritière de Bourgogne; de ce mariage naquit Charles-Quint, si célèbre dans l'histoire, qui réunit ainsi toute l'Espagne et l'Amérique aux états de la maison d'Autriche et à ceux de la maison de Bourgogne, du nombre desquels étaient les provinces des Pays-Bas. Son fils, Philippe II, perdit, par l'excès de son des-

Espagne.

potisme, sept de ces provinces, qui forment aujourd'hui la Hollande. Il usurpa, en 1578, le royaume de Portugal, sur l'héritière de la maison régnante; lui et ses successeurs sont demeurés en possession de ce petit royaume, jusqu'en 1640.

Il était resté en Espagne un grand nombre de familles Maures échappées à la proscription de Ferdinand V. Elles habitaient principalement le royaume de Grenade: elles s'étaient alliées successivement, depuis près de deux siècles, avec des familles Espagnoles, et ne donnaient plus le moindre sujet de crainte au gouvernement; mais, par un principe de fanatisme superstitieux, le roi Philippe III, petit fils de Charles-Quint, après les avoir long-temps persécutées et dispersées, céda aux instances du clergé, qui voulait qu'on les chassât, et il ordonna, en 1610, l'expulsion générale de tous les Maures qui existaient en Espagne; il n'en excepta que les femmes mariées à des Espagnols, et les enfans au-dessous de sept ans. Il sortit de l'Espagne, à cette époque, plus de neuf cent mille personnes, qui furent obligées d'aller chercher une autre patrie. Cet exil barbare, joint au transport que fit ce même roi, de plusieurs colonies nombreuses

nombreuses dans l'Amérique, laissa ce royaume dans un état de dépopulation dont il se ressent encore. Espagne.

Philippe IV, qui succéda à Philippe III, eut pour successeur Charles II. Celui-ci mourut en 1700, après avoir, par son testament, légué le royaume d'Espagne au fils aîné de sa sœur, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, qui régnait en France. Ce fut le duc d'Anjou, appelé depuis Philippe V, qui, par la cession de son père, et de son frère aîné, duc de Bourgogne, et après une guerre sanglante et opiniâtre, appelée la guerre de la succession, devint roi d'Espagne, au commencement de ce siècle, et c'est un de ses descendans qui est aujourd'hui sur le trône.

L'Espagne a eu, anciennement, une constitution; elle l'a perdue sous le règne de Charles-Quint; elle n'a fait depuis aucune tentative pour la recouvrer, ni pour s'en procurer une meilleure. Avant le quatorzième siècle, la couronne de Castille était élective, et l'élection suppose un pacte entre le roi et la nation. L'autorité législative résidait dans une assemblée appelée les *Cortés*, composée de la noblesse, des ecclésiastiques en dignité, et des représentans des

Espagne.

villes. Les membres de ces trois ordres délibéraient en nom collectif. Les décisions étaient formées par la majorité des suffrages. Le droit de lever les impôts, de faire les lois, de réformer les abus, appartenait à cette assemblée; et pour s'assurer du consentement royal, qui donnait force de loi à ses statuts, elle ne délibérait sur les subsides demandés par le roi, qu'après avoir terminé toutes les autres affaires de l'état.

Le royaume d'Arragon avait aussi des *Cortés* qui étaient en possession du droit de législation. Ces assemblées étaient originairement annuelles: il fut arrêté, dans le quatorzième siècle, qu'elles n'auraient lieu que de deux en deux ans. Lorsque l'assemblée était ouverte, le roi n'avait pas le droit de la proroger ni de la dissoudre; la cession durait quarante jours. La nation, pour avoir continuellement un défenseur de ses privilèges, un gardien des lois, et opposer une barrière à l'extorsion de l'autorité royale, avait établi un magistrat nommé *justiza* ou grand justicier, qu'elle avait revêtu d'un pouvoir immense. Sa place lui donnait l'inspection sur la conduite même du roi; il avait le droit d'examiner les proclamations et les ordonnances du prince, de déclarer

si elles étaient conformes à la loi, et si elles devaient être mises à exécution. Sa personne était sacrée : il pouvait, de sa propre autorité, exclure les ministres du roi, de la conduite des affaires, leur faire rendre compte de leur administration. Ce magistrat suprême était toujours pris dans le second ordre de la noblesse ; ses fonctions, anciennement bornées à deux ans, lui furent attribuées à vie, en 1442, par une loi expresse des *Cortés*, portant qu'il ne pouvait être destitué que par les états. La couronne, quoiqu'elle fût, dans l'usage, affectée à la même famille, était élective, comme on le voit par cette formule d'inauguration des rois, qui leur était prononcée par le grand justicier, et qui est devenue célèbre par sa briéveté et son énergie : *Nous, qui valons autant que vous, et qui pouvons plus que vous, nous vous faisons notre roi, à condition que vous garderez nos lois, sinon, non.*

Espagne.

On voit que cette constitution gothique portait sur des bases bien imparfaites, et n'était point un véritable pacte social émané de la volonté générale. L'organisation de l'assemblée des Cortés, prouve que l'existence des nobles, leur droit d'influence directe

Espagne.

sur la législation, l'attribution aux dignitaires du clergé de participer au pouvoir temporel, et le droit de représentation accordé seulement aux villes, et point au surplus de la nation, avaient précédé l'établissement des Cortés, et que, par conséquent, la nation, en nom collectif, n'avait point été consultée sur tous ces établissemens; car, quelle serait la nation assez insensée pour convenir, dans une première assemblée constituante, qu'il y aurait ainsi deux castes à jamais dominantes, que l'une d'elles transmettrait sa prééminence à ses descendans, sans autre titre que celui de leur naissance, et que la seconde tirerait de ses dignités cléricales, le droit de statuer sur les intérêts publics, étrangers à son ministère? Quelle est la nation qui, si elle était consultée, consentirait que les propriétaires des bourgs, des villages et des campagnes, ne fûssent comptés pour rien dans sa législature, et que ceux des villes n'y pûssent participer que par le vœu médiat et équivoque de quelques représentans, tandis que les deux classes privilégiées y stipuleraient par tous leurs membres individuellement? Il n'y avait donc pas en Espagne une convention sociale, puisque l'éga-

lité, l'impartialité n'existaient pas dans la forme constitutionnelle. Aussi la noblesse et le clergé y jouissaient-ils de très-grands privilèges, qui ne sont jamais que des prérogatives prises sur le corps social: ils ne contribuaient point aux charges publiques; ils avaient une jurisdiction exclusive et souveraine, dans l'étendue de leurs fiefs. Les majorats ou substitutions perpétuelles, permis dans les familles nobles, tendaient sans cesse à y accumuler les propriétés, fortifiaient l'habitude de mettre la gloire et le bonheur à ne rien faire. Les nobles dédaignaient l'exercice des arts et du commerce. Ceux de la première classe mettaient au rang de leurs plus belles prérogatives, le vain privilège de se couvrir devant le roi. La formule même d'inauguration qu'on vient de citer, indique que c'étaient les nobles seuls qui se croyaient en droit d'élire le roi, en lui disant qu'ils valaient autant que lui, ce qui ne pouvait s'appliquer qu'à eux.

Espagne.

Ces vices fondamentaux de la constitution Espagnole, en ont amené la décadence, comme il arrive, tôt ou tard, à tous les établissemens qui ne sont pas fondés sur l'équité. Le privilège de la juridiction des nobles, et les autres institutions sociales,

Espagne.

ayant introduit toute sorte d'abus dans l'administration de la justice et de la police générale, les habitans des villes, pour faire cesser les désordres d'une anarchie dont ils étaient toujours victimes, se virent obligés de former une association qui prit le nom de *Sainte-Confrérie;* car les Espagnols, superstitieux par une vieille habitude, ont toujours mêlé à leurs déterminations des idées et des expressions d'un ordre surnaturel. Cette confrérie leva un corps de troupes et forma un tribunal pour juger les délits et poursuivre les coupables, sans égard au droit de juridiction des seigneurs. Ceux-ci firent éclater à ce sujet, tout leur mécontentement; mais Ferdinand eut la politique de protéger cet établissement nouveau, qui mettait un frein à leurs prétentions, dont son autorité souffrait autant que l'ordre public. La prérogative royale, ainsi augmentée par l'abaissement de la noblesse, et par l'excessive puissance de Charles-Quint, qui résidait dans ses états du Nord, et faisait gouverner l'Espagne par un ministre étranger, révolta enfin les peuples Espagnols; les bourgeois de Tolède, de Séville et de plusieurs autres villes et communes, se soulevèrent, en 1522, et formèrent, contre

l'autorité royale, une coalition appelée la Sainte-Ligue; mais le défaut de concert, l'imprudence et l'ambition des chefs, et la mésintelligence entre les nobles et les bourgeois, firent échouer les projets de la ligue; le parti de la cour triompha, et les communes, au-lieu d'agrandir leur ancienne influence dans l'administration de l'état, comme elles se l'étaient proposé, perdirent, au contraire, ce qui leur en restait. Les Cortés continuèrent bien de faire partie de la constitution; mais ils ne furent plus convoqués que pour délibérer sur les moyens de fournir au roi, l'argent dont il avait besoin.

Depuis cette époque mémorable, les nobles ni les prélats n'ont plus été appelés à ces assemblées, sous prétexte que, lorsqu'il s'agissait d'imposer des subsides, ceux qui n'en payaient pas, n'avaient pas droit de donner leur avis. On n'admit aux Cortés que les représentans des dix-huit villes, ce qui fait trente-six, à raison de deux pour chacune. Ils forment une assemblée qui n'a plus rien de la dignité et de l'indépendance des anciens Cortés; et leurs délibérations sont, comme cela se conçoit, entièrement dévouées aux volontés de la cour.

## CHAPITRE II.

*Notions imparfaites qu'on a communément sur l'Espagne. — Entrée dans ce royaume par Bayonne et St.-Jean de Luz. — La province de Biscaye. — Idée qu'on doit en avoir. — Ville de Bilbao.*

Espagne.

D'après les préjugés dont l'Espagne est encore l'objet pour le reste de l'Europe, on croirait qu'on n'a sur elle que ces notions embellies ou défigurées que les romans fournissent, ou que ces notions surannées que l'on puise dans les mémoires d'un temps reculé. On la supposerait plutôt à l'extrémité de l'Asie qu'à celle de l'Europe. L'auteur de ce voyage s'est proposé de rajeunir ces notions et de rectifier ces erreurs. Il a au moins sur ses devanciers l'avantage d'avoir séjourné plusieurs années et à différentes époques dans le pays qu'il décrit, et celui d'avoir eu de longues relations avec presque toutes les classes de la nation Espagnole, d'avoir étudié avec quelque soin sa langue et ses mœurs.

Je passai, dit-il, en Espagne, pour la

première fois, au mois de septembre 1777, comme secrétaire de l'ambassade de France, peu de mois après que le principal ministère de cette puissance eût été renouvellé, et lorsqu'il s'agissait de sonder, de développer ses dispositions relatives à la grande querelle de l'Amérique septentrionale avec sa métropole. Espagne.

Arrivé à Bayonne, j'échangeai ma voiture contre un équipage peu élégant, que les Espagnols nomment *coche de colleras*, et dont l'apprentissage coute quelques momens d'inquiétude; c'est une voiture plus solide que commode, attelée de six mules qui n'ont d'autre stimulant et d'autre frein que la voix de leurs conducteurs. A les voir attachées entr'elles au timon par de simples cordes, errer comme à l'aventure sur les routes tortueuses et quelquefois peu frayées de la Péninsule, le voyageur se croit alors abandonné aux seuls hasards de la providence; mais à l'apparence du moindre danger, un cri du muletier en chef suffit pour contenir et diriger ces dociles animaux: leur ardeur se ralentit-elle, le *zagal*, qui est comme son postillon, s'élance du brancard où il reste en sentinelle, les anime de la voix et du fouet, les suit quelque temps à la course, et retourne

Espagne.

à son poste jusqu'à une nouvelle crise. Cette vigilance continuelle des deux conducteurs rassure bientôt le voyageur, qui reste cependant étonné qu'une manière de voyager aussi hasardeuse n'entraîne pas de plus fâcheux accidens. Mais ce à quoi il s'accoutume moins facilement, ce sont les auberges d'Espagne, qui sont, en général, dépourvues de toutes ressources. On y est mal logé, mal couché, mal servi. Pour s'y procurer le repas le plus frugal, il faut aller solliciter soi-même les secours du boucher, du boulanger, de l'épicier. On apperçoit cependant, depuis quelques années, un changement assez sensible à cet égard. Les Espagnols, cependant, ne doivent pas se flatter de long-temps d'une amélioration complette en ce genre. Tout est lié dans ce qui constitue la prospérité d'un état. Sans bons chemins, on ne peut guères avoir de bonnes auberges; et où l'on manque des uns et des autres, peut-on attendre des voyageurs, dont le concours amène à son tour et les chemins et les auberges? D'ailleurs, pour que les voyageurs fréquentent un pays, il faut qu'il leur offre un attrait, soit du côté de l'instruction, soit du côté du plaisir. Il faut qu'on espère y rencontrer la dissipation, ou du moins

y recouvrer la santé. Et sur-tout, si c'est à une des extrémités de l'Europe, il faut qu'on y soit attiré par les monumens des arts, ou par le spectacle d'une brillante industrie, ou par un grand commerce central; qu'on n'y cherche pas en vain les douceurs de la vie, les agrémens de la société, une liberté au moins civile et religieuse.

En partant de Bayonne, on traverse St.-Jean de Luz, après trois grandes lieues d'un chemin raboteux et mal entretenu. On passe ensuite un petit bras de mer, sur un pont, au-delà duquel est le faubourg de Sibourre. Bientôt après on apperçoit le clocher d'Orogne, et on n'est plus qu'à une forte lieue d'Irun, premier village Espagnol, de l'autre côté de la Bidossoa. Cette petite rivière, qui sert de limite, est devenue fameuse dans l'histoire de Louis XIV, par l'île qu'elle forme très-près et à droite de l'endroit où l'on la passe; elle se nommait *île des Faisans*. L'entrevue du cardinal Mazarin et de Don Louis de Haro, dont elle fut le théâtre, et dont le résultat fut la signature de la paix des Pyrénées, lui fit donner le nom d'*île de la Conférence*, petite, inhabitée, et presqu'entièrement stérile; elle n'a dû sa renom-

Espagne.

mée, comme tant de personnes dans le monde, qu'à une heureuse circonstance.

Aussitôt qu'on l'a passée, on se trouve en Biscaye; le pays qu'on vient de quitter diffère peu de celui où l'on entre; les chemins de la Biscaye, ceux du moins qui la traversent, peuvent être cités parmi les plus beaux de l'Europe. Peu de pays offraient plus de difficultés à vaincre. Les trois provinces de la Biscaye, *Guipuscoa*, *Vizcaya*, et *Alava*, ont réuni leurs soins pour cet objet, comme elles le font dès qu'il s'agit de l'intérêt commun. Cette partie de l'Espagne, qui forme un contraste frappant avec le reste de la Péninsule, mérite quelques détails particuliers.

Chacune des trois provinces a son gouvernement à part; dans celles de Guipuscoa et de Vizcaya, les ordres du roi ne sont exécutés qu'après que l'administration leur a donné son *exequatur;* chacune d'elles a tous les ans une assemblée générale où l'administration rend compte de l'emploi des déniers publics. C'est là que se réunissent les députés de toutes les communes qui ont droit d'y envoyer.

Ces élémens du gouvernement démocratique représentatif, avaient fait croire, lors

de l'invasion de la Biscaye par nos troupes, et même lors des négociations pour la paix, que ces provinces étaient propres, autant par leurs principes politiques que par leur position, à devenir partie intégrante de la république Française : on se trompait. Les Biscayens, tout jaloux qu'ils sont de leurs libertés, sont attachés à la domination Espagnole, et si leur fierté répugne au joug d'un roi desposte, leur politique s'accommode fort bien d'un roi protecteur. Les trois provinces se taxent elles-mêmes pour subvenir à leurs dépenses particulières, et elles ne payent au roi d'autres impositions qu'une espèce de don gratuit, qu'on leur demande rarement, et qui ne serait pas accordé, s'il n'était modique. Espagne.

Les trois provinces de la Biscaye, ont été au reste médiocrement traitées par la nature, et doivent en grande partie à cette circonstance, leur amour pour la liberté, et l'activité infatigable qui a enfanté leur prospérité. La province d'Alava est la moins peuplée des trois, quoique la plus étendue ; elle n'a guères que soixante-onze mille habitans. Le *Senorio*, c'est ainsi que l'on nomme aussi la Biscaye proprement dite, en compte environ cent seize mille ; et le Guipuscoa

Espagne.

dans une espace de cinq ou six lieues de large, sur sept de long, en contient plus de cent vingt mille. Toute la côte de cette dernière province est peuplée de pêcheurs et de marins, tout l'intérieur de cultivateurs paisibles.

La ville la plus importante de toute la Biscaye est Bilbao, quoiqu'elle n'ait pas plus de treize à quatorze mille habitans. Elle a cependant beaucoup perdu de son ancienne industrie. Ses tanneries, autrefois d'un grand rapport, sont tombées depuis que les cuirs venant de l'Amérique Espagnole, ne peuvent aboutir directement à Bilbao, et sont assujettis à des gros droits, quand on les embarque dans un des ports de la Péninsule, pour le sien; le commerce de Bilbao fait donc à présent sa seule ressource: il est vrai qu'il est immense. Bilbao reçoit et expédie toutes sortes de marchandises. Là, s'embarque la plus grande partie des laines que l'Espagne envoye au dehors. Là, vient aboutir presque tout ce qui arrive des autres pays de l'Europe, pour la partie septentrionale de ce royaume. Ses relations principales sont avec l'Angleterre, la France et l'Amérique. On y compte encore deux cents maisons de commerce, parmi lesquelles

il s'en trouve quelques Irlandaises, quelques Allemandes et quelques Françaises. Espagne.

Les étrangers n'ont cependant pas à se louer du séjour de Bilbao. La liberté ombrageuse et jalouse y exerce une sorte de despostime qui dépare ce que le gouvernement de la Biscaye a d'intéressant pour la philosophie. Cette ville n'admet que très-difficilement, à la jouissance de ses privilèges incomplets et en grande partie chimériques, ceux qui sont nés hors de son territoire; elle fait subir les formalités les plus gènantes à ceux qu'elle veut bien y recevoir; un de ces étrangers veut-il se faire naturaliser en Biscaye, il est obligé, fût-il Castillan, de prouver sa filiation, c'est-à-dire, qu'il est issu de parens qui n'ont été ni Juifs, ni Hérétiques, et qui n'ont point encore exercé de professions viles: or, pour les *nobles* Biscayens, la nomenclature en est longue.

Bilbao est situé près de la mer, sur la rive droite d'une rivière qui n'a pas un long cours, mais qui est assez profonde pour recevoir de gros bâtimens marchands. Ce port n'est pas le seul digne d'attention sur les côtes de la Biscaye: ceux du passage et St.-Sébastien méritent une mention parti-

Espagne.

culière. D'*Hermani*, premier bourg considérable que l'on rencontre après Irun, un très-beau chemin conduit à St.-Sébastien, par-dessus une croupe de montagnes, du sommet de laquelle on le découvre à vol d'oiseau. Cette petite ville ne tient au continent que par une langue de terre basse et étroite. Son port, si l'on peut appeler ainsi un abri artificiel formé par des jettées, pour quinze ou vingt bâtimens, son port est dominé par une éminence sur laquelle on voit un vieux château en ruine. La ville est assez bien bâtie, et il y règne une grande activité; elle est la capitale du Guipuscoa, et la résidence du gouverneur de cette province.

De St.-Sébastien pour aller au passage, qui en est à une petite lieue, on côtoye la mer, en franchissant les montagnes, au sein desquelles s'enfonce une baie vaste, close en apparence de tous côtés, et qui, à ce premier aspect, ressemble plutôt à un grand étang au milieu des terres, qu'à un golfe de l'Océan. C'est le port du passage; il faut le traverser pour aller à la ville qui porte son nom, et on est assez agréablement étonné, au moment où l'on s'embarque, de voir un essaim de jeunes Biscayennes se disputer, dans leur langage inintelligible pour

pour les Espagnols même, l'honneur de présider l'aviron en main, à ce trajet qui est environ d'une demi-lieue. La ville est bâtie dans l'espace très-resserré qui est entre le pied des montagnes et la baie. Elle est dominée par un château duquel on a la vue, d'un côté, sur ce vaste bassin, et de l'autre, sur la pleine-mer.

Espagne.

Ce port du passage, l'un des plus vastes et peut-être le plus sûr qu'il y ait en Europe, est d'un grand intérêt pour la prospérité de la Biscaie.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en traversant le pays que les Biscayens ont vivifié, même sans le concours de leur souverain, qui, pour eux, dépose le titre de roi, pour se contenter de celui de seigneur. Ces trois provinces sont l'asile de l'industrie et de la liberté. En parcourant la Biscaie, on voit que tout est animé par leur présence. Rien de plus riant que ses côteaux, rien de plus brillant que la culture de ses vallées. Pendant les trente lieues qui séparent la Biscaie de la Vittoria, on n'est pas un quart de lieue sans apercevoir quelque village, ou du moins quelque hameau. Les bourgs de Villa-Franca, de Villa-Real, et de Mondragon,

Espagne.

respirent l'aisance. Quelle différence de l'aspect de ce pays, à celui du pays qui l'avoisine! Je ne veux pas jeter un ridicule sur les Castillans, dont j'estime les vertus; mais ils sont silencieux et tristes comme leurs plaines: ils portent sur leurs visages austères et rembrunis, l'image de l'ennui et de la pauvreté. En Biscaie, c'est un autre teint, une autre physionomie, un autre caractère. Ils sont gais et hospitaliers; ils paraissent sentir leur bonheur, et vouloir le faire partager à ceux qui en sont les témoins.

Je me rappellerai long-temps ce qui m'arriva, il y a quelques années, à *Villa-Franca;* arrivé de bonne heure, et par un beau soir d'automne, avec un autre voyageur, nous errions dans les environs de ce bourg: nous nous plaisions à observer leur culture brillante et variée: plusieurs grouppes de paysans, éparpillés dans des vergers, fixèrent notre attention, nous éveillâmes la leur: un instant de curiosité mutuelle nous rapprocha; nous parlions tous deux assez bien l'Espagnol: nous savions que cette langue n'a aucun rapport avec celle des Biscayens; mais nous ne pouvions nous figurer que dans une province depuis si long-temps soumise à l'Espagne, on ignorât absolument

le langage du souverain. Il fallut donc recourir au langage primitif: nous fîmes entendre à ces bonnes gens que nous désirions goûter de leurs fruits; ils nous en apportèrent à l'envi, nos mains en étaient pleines, ils voulaient en charger nos poches. Quelques-uns se détachèrent pour aller nous chercher des œufs et de la volaille; nous eûmes beaucoup de peine à nous faire pardonner nos refus. Nous regrettions de n'avoir que nos regards et nos gestes pour interprêtes: il fallut se séparer. Nous avions erré à l'aventure, nous ne pouvions seuls regagner l'hôtellerie, ils devinèrent notre embarras. C'était à qui nous servirait de guide. Ceux qui ne nous accompagnèrent pas, nous suivirent long-temps des yeux: ils lurent facilement dans les nôtres que nous étions étonnés de ces recherches d'hospitalité, et parurent nous en savoir mauvais gré. Nous leur laissâmes quelques marques de notre reconnaissance; ils les reçurent de manière à nous prouver que leur accueil était désintéressé. Nous aurions pu croire que nous quittions ces insulaires que Cook et Bougainville nous ont appris à aimer, et nous n'étions pas à vingt lieues de Bayonne. Espagne.

Ces Biscayens, si différens des Castillans,

Espagne. semblent aussi vivre sous une autre domination. A plusieurs égards, leur pays est censé au-delà des frontières d'Espagne. A quelques restrictions près, toutes les marchandises du dehors y entrent, et ne sont visitées et taxées qu'à sa limite extérieure. La Biscaie a encore d'autres privilèges qu'elle défend avec chaleur, mais qui, dans ces derniers temps, ont éprouvé plus d'une atteinte, tant la liberté est partout un bien précaire. Les Biscayens conservent cependant encore plusieurs de ses formes. Nous venons de dire que les impôts qu'ils payent au roi, ont le nom et le caractère d'un *don gratuit*. Le roi a-t-il besoin d'un certain nombre d'hommes pour ses troupes de terre, de matelots pour sa marine, il le fait savoir à leur gouvernement, qui répartit ce contingent entre toutes les communes. Plus d'une fois la Biscaie n'a tenu aucun compte des ordres de la cour, des décisions suprêmes du conseil de Castille, lorsqu'elle les a jugés incompatibles avec ses anciens statuts.

Les Biscayens soutiennent ce qu'ils appellent leur liberté, avec une énergie qui honore leur caractère. Assez constamment la cour a pour eux des ménagemens qui paraissent tenir encore plus à une sorte

d'estime, qu'à la crainte des soulèvemens. Ils ont pour les douanes une aversion qu'en plusieurs occasions ils ont prouvé être insurmontable. Lorsqu'en 1778, le commerce de l'Amérique fut étendu à plusieurs ports de la métropole, ils auraient pu y faire participer les leurs, s'ils avaient voulu admettre les douanes; mais ils ont vu dans les employés du fisc, les satellites du despotisme, et leur généreuse méfiance a repoussé les bienfaits du souverain. Ils ne peuvent faire d'expédition pour l'Amérique qu'en les préparant dans les ports voisins de leurs côtes; en sorte que le peuple d'Espagne, le plus versé dans la navigation, le plus à portée de commercer avec les colonies Espagnoles, immole une partie de ses avantages à celui de conserver au moins un reste de liberté. C'est ainsi qu'on a vu, avant la guerre qui a rendu indépendante l'Amérique Anglaise, tous les habitans d'une de ces provinces, s'engager par serment à ne pas manger d'agneaux, afin de multiplier la laine, qui devait leur rendre inutiles les fabriques de la métropole.

Espagne.

La Biscaie, remarquable par ses chemins, par sa culture, par ses privilèges, l'est surtout par son industrie, qui s'exerce sur le

Espagne.

fer, sa principale production. Il y a à Bergara une école patriotique, où la métallurgie est enseignée par les plus habiles maîtres. De jeunes chimistes envoyés en Suède, en Allemagne, ont été y puiser dans les ateliers, dans les entrailles de la terre, des lumières qui ont déjà tourné au profit de leur *patrie*, car ce mot n'est pas un vain nom en Biscaie. Ses habitans isolés par leur situation, par leur langage, par leurs privilèges, circonscrits dans des bornes étroites au sein de leurs montagnes, sont appelés par la nature et par la politique à éprouver le patriotisme, et sont fidèles à leur vocation. C'est ce sentiment qui a enfanté l'école de Bergara, où la noblesse du pays est élevée aux dépens des états, et ces sociétés patriotiques, qui ont servi de modèle aux nombreuses sociétés de ce genre, disséminées depuis vingt ans sur toute la surface de l'Espagne. C'est lui qui, plus récemment encore, a ouvert un nouveau débouché à l'industrie des Biscayens, en creusant le port de Deva, entre St.-Sébastien et Bilbao.

Nous venons d'esquisser la description de la Biscaie en amateurs de la liberté et de l'économie politique; nous allons parcourir cette province en simples voyageurs.

## CHAPITRE III.

*Suite du voyage de Biscaye. — Détails sur Vittoria, sur Pancorvo, Burgos. — Canal de Castille. — Valladolid. — Les deux villes de Medina. — Excursion dans le royaume de Léon. — Détails sur Salamanque et Ségovie.*

Le premier bourg qu'on rencontre après Irun, est celui d'*Hermani*. Il est entouré de montagnes qui laissent entr'elles l'espace d'un vallon assez riant. Une petite rivière le fertilise. Au sortir d'Hermani, on la suit pendant quelque temps. On la retrouve à Tolosa, puis on la perd de vue jusqu'à Mondragon. Dans ce trajet, on la passe et repasse sur un grand nombre de ponts de pierres, beaux et solides, espèce de luxe auquel se complaisent les Espagnols, dans la construction de leurs chemins. Espagne.

De Mondragon, il y a encore cinq grandes lieues jusqu'à Vittoria. On peut les faire en moins de quatre heures, quoiqu'il y ait à gravir la pénible côte de *Salinas*, fameuse par plus d'un accident. Une carrossée, dont

Espagne.

un de mes amis faisait partie, en éprouva un, il y a quelques années, qui mérite une petite digression, parce qu'elle servira à peindre, d'un trait, les mœurs d'une classe de la Nation Espagnole. Il est peu de muletiers, peu de charretiers qui, en se mettant en route, peu de cochers qui, en montant sur leur siège, ne fassent le signe de la croix, et ne marmottent quelques prières, peu qui ne portent quelques reliques ou quelques scapulaires; avec ce préliminaire, avec ces talismans, ils se croient à l'abri de toute mésaventure. Le conducteur de cette carrossée n'avait pas négligé ces sages précautions, elles se trouvèrent inutiles. En grimpant la côte de *Salinas*, les mules trompent sa vigilance, entraînent la voiture dans un précipice; il en fut quitte pour quelques traits cassés, et les voyageurs pour quelques meurtrissures. Le muletier aurait pu voir, dans la légèreté de cette correction, une preuve signalée de la protection de la providence et de ses agens, point du tout: tandis que les passagers se relèvent, se tirent de presse, ramassent leurs effets dispersés, gémissent sur quelques pertes ou quelques avaries, le muletier, dans un accès de colère très-peu *sainte*, arrache

de dessous ses vêtemens les reliques, les scapulaires dont il était bordé, les déchire, les foule aux pieds, entonne une litanie d'un genre nouveau : *al demonio santa barbara, a los diablos san francisco, al inferno nostra senora del carmen, etc., etc.;* et maudissant, les uns après les autres, l'impuissance ou la trahison de tous les saints des deux sexes, auxquels il s'était voué, les avertit énergiquement qu'ils ont perdu sa confiance sans retour. Il en fallait moins pour consoler et même pour égayer la carrossée.

Espagne.

Après avoir dépassé le bourg de Salinas, on voit les monts s'abaisser insensiblement; on arrive enfin après les avoir entièrement franchis, à la ville de Vittoria, capitale de la province d'Alava. Elle est au milieu d'une plaine très-bien cultivée, où les villages abondent. Elle est en général mal bâtie et mal pavée : mais on y observe les traces de l'industrie et de l'activité.

Vittoria étant, du côté de la Castille, la dernière ville de la Biscaie, on y subit des formalités souvent sévères, toujours contrariantes. C'est là que tout ce qui entre et tout ce qui sort est visité rigoureusement; que les lettres suspectes sont inter-

Espagne.

ceptées: que les lettres mystérieuses sont déchiffrées; que les couriers, ceux même du cabinet, sont quelquefois arrêtés, lorsqu'ils abusent de leur sauf-conduit pour faire la contre-bande, surtout pour exporter du numéraire, ce qui, de tous les délits contre le fisc, paraît en Espagne le moins pardonnable.

Le séjour de Vittoria n'est pas sans agrémens pour ceux qui comptent pour quelque chose le calme de l'ame, les jouissances de la simple nature, et des moyens faciles et abondans de subsistance. Son climat est tempéré, quoique le voisinage des montagnes qui bordent son horison, surtout vers le nord, y rendent l'hiver assez rigoureux; la plaine qui l'environne produit tout ce qui est nécessaire à la vie, et surtout des fruits et d'excellens légumes. Les dissipations, les ressources des grandes villes y sont peu connues; mais on peut y goûter ces plaisirs innocens qui sont les délices des cœurs que n'ont pas encore infectés les rafinemens de la civilisation. A certaines époques de l'année, on y célèbre la fête des garçons et celle des jeunes filles, celle des époux, cérémonies touchantes dans leur

simplicité, qui, à-la-fois, prouvent la pureté des mœurs, et garantissent leur conservation. Espagne.

Miranda, petite ville à cinq lieues de Vittoria, est partagée par l'Ebre en deux parties inégales. Ce fleuve, qui servit jadis de bornes aux conquêtes de Charlemagne, du côté du midi, ainsi qu'aux nôtres en 1735, est un de ces objets agrandis par la magie de l'histoire, et qu'on trouve fort inférieur à leur réputation. Il est vrai qu'à Miranda il est encore assez près de son berceau, placé au pied des montagnes des Asturies: mais l'Ebre qui traverse du nord-ouest au sud-est, la plus grande partie de l'Espagne septentrionale, a été, jusqu'à nos jours, presqu'entièrement stérile pour la navigation.

On le passe, à Miranda, sur un assez beau pont. Bientôt après on aperçoit les hauts rochers de Pancorvo, grouppés d'une manière pittoresque. Peu après on rencontre deux villages où la misère et la fainéantise de la Castille, se montrent dans toute leur laideur. On parcourt ensuite de vastes plaines, assez bien cultivées jusqu'à Bribiesca, petite ville qui a une enceinte de murs, et quatre portes symétriquement placées.

Espagne.

De Bribiesca il y a six lieues que l'on fait à travers un des pays les plus arides et les plus nus qu'il y ait en Europe. Burgos, capitale de la vieille Castille, est assez agréablement située, sur la rive droite de l'Arlençon, au pied d'une colline sur laquelle un vieux château étale ses ruines. Autrefois cette ville était opulente, industrieuse, commerçante; elle offre aujourd'hui l'image de la pauvreté, de la fainéantise, de la dépopulation: elle ne compte pas plus de dix mille ames. Son seul objet d'industrie est de servir de passage aux laines qui vont s'embarquer à la côte septentrionale. Elle prouve, autant qu'aucune autre ville de l'Espagne, que le luxe des églises absorbe et laisse en stagnation des richesses qui suffiraient pour vivifier tout un vaste canton. La magnificence de sa cathédrale contraste d'une manière choquante avec les masures qui l'environnent. Cet édifice imposant et très-bien conservé, est un chef-d'œuvre d'élégance dans le genre gothique. Une de ses chapelles contient un tableau de Michel-Ange, qui représente la Vierge habillant l'enfant Jésus, debout, sur une table. On y reconnaît d'abord l'air de noblesse et de grandeur que ce peintre savait donner à ses figures, cette vigueur,

cette correction de dessin auxquelles il a quelquefois sacrifié la grâce.

La cathédrale est presque vis-à-vis l'un des trois ponts sur lesquels on passe l'Arlençon. De l'autre côté de ce pont est un faubourg où l'on trouve une image miraculeuse, le *Santo Cristo*, qui est plus connue, et qui attire plus de curieux que le tableau de Michel-Ange. Elle est conservée dans une chapelle obscure, remplie d'*ex-voto* et de lampes d'argent. On y est introduit avec un appareil mystérieux, qui a quelque chose d'imposant pour les gens même les moins enclins à la superstition. Le crucifix vénéré est caché derrière trois rideaux, que l'on tire l'un après l'autre avec une lenteur affectée, qui ajoute encore au respect religieux. Les gens simples croyent que la barbe lui pousse; les dévots lui attribuent beaucoup de miracles, les gens non prévenus n'y voyent rien d'extraordinaire.

Si l'intérieur de Burgos n'a presque rien qui ne réveille des idées tristes, ses environs du moins sont embellis et fertilisés par le cours de l'Arlençon. Cette rivière arrose de vastes prairies, elle porte trois beaux ponts de pierres dans l'espace d'une demi-lieue. Elle baigne les murs de deux

Espagne.

édifices remarquables, situés plus bas que la ville; l'un est le monastère de *las Huelgas*, couvent de filles, dont l'abesse a des privilèges considérables, une juridiction qui tient de la souveraineté: l'autre est l'hôpital *del Neg*, remarquable par son extrême propreté, et la salubrité qui y règne. Les Espagnols pourraient donner des leçons aux nations les plus policées sur ces monumens de charité. Une cruelle prévoyance ne leur a pas encore fait craindre que les malheureux s'y trouvassent assez bien, pour voir sans répugnance ces asiles s'ouvrir à la misère.

Il y a encore, auprès de Burgos, un édifice digne de la curiosité du voyageur, c'est la chartreuse de *Miraflores*, où le roi Jean II et sa femme ont des tombeaux magnifiques, au moins par la matière, et quelques tableaux remarquables par leur coloris.

On retrouve l'Arlençon au sortir de Burgos, et on ne le perd presque pas de vue jusqu'à Villa Drigo, village misérable, qui est agréablement situé sur sa rive droite, au fond d'une plaine vaste sur laquelle sont semés quelques chétifs vignobles. On rencontre ensuite la Puisergua, autre petite rivière qui coule du nord au midi, et dont

les eaux devaient servir à ce canal de Castille, projetté et commencé sous Ferdinand VI, ensuite presqu'abandonné, au grand préjudice de la vieille Castille, qui en aurait grand besoin pour l'écoulement et la multiplication de ses denrées.

Sans le cours de la Puiserga, marqué de loin en loin par quelques bouquets d'arbres, il y aurait peu de paysages plus tristes, plus monotones, que tout se qui se trouve entre Villa Drigo et Duenas. Avant de gravir le côteau sur lequel est bâti ce dernier bourg, on remarque, à gauche, un grand couvent de bénédictins, dit de San Isidoro, en face d'un chemin neuf, commencé en 1784, par l'intendant de Palencia, et l'un des mieux faits qu'il y ait en Europe.

Ce chemin, entrepris lorsqu'on n'avait encore qu'ébauché le projet de rendre enfin praticable la grande route de France, a été construit aux frais des communautés circonvoisines, et pourrait être pris pour modèle dans d'autres pays. Il prouve, ainsi que M. Turgot l'avait autrefois prouvé en Limosin, qu'un intendant peut, en quelques circonstances, être bon à quelque chose. J'ajouterai qu'il prouve aussi que, dans chaque canton, un administrateur unique,

Espagne.

sévèrement surveillé, mais seul responsable et long-temps en permanence, peut, mieux qu'aucune réunion d'administrateurs passagers, quelque bien choisis qu'ils soient, porter dans l'exécution des plans d'une certaine étendue, cet ensemble, cette activité, cet intérêt d'amour-propre, qui seuls en assurent le succès, et même cette économie qui permet de multiplier les entreprises utiles.

Duenas, qui n'est qu'à deux lieues de Palencia, quoiqu'agréablement située, est encore un des endroits de cette route, remarquable par leur tristesse et leur saleté. Duenas n'est cependant pas sans quelque industrie. On y fabrique, entr'autres choses, ces outres à vin, qui sont les seuls tonneaux du pays.

Après avoir descendu les côteaux de Duenas, on parcourt, jusqu'à Valladolid, le pays le plus uni et le plus nu. De ce côté, Valladolid s'annonce fort bien par une avenue d'une demi-lieue, qui a des contre-allées, et sert de promenade.

J'y arrivai précisément pour l'époque où l'on célèbre un combat de taureaux, époque qui ne revient que tous les trois ans. Un amateur ne pouvait être mieux servi par le

le hazard. Je ne l'étais pas alors, je ne le suis pas devenu depuis; mais je fus frappé du prodigieux concours de curieux que cette fête attirait de plusieurs lieues à la ronde. Le fameux *Torreador Pepehillo* y avait été appelé de Madrid. Il fit hommage, à l'ambassadeur que j'accompagnais, de plusieurs taureaux, qu'il immola, usage assez ordinaire à l'égard des personnages qualifiés; et chacun de ces sanglans tributs, était le signal auquel plusieurs pièces d'or étaient jettées, de la loge du corrégidor où nous étions, sur le théâtre des exploits de Pepehillo. Tout dans cette scène, qui dure trois heures, était nouveau pour nous, le spectacle, le genre d'accueil que nous reçûmes, les usages, les coutumes, le langage. A l'issue de la fête, la loge du corrégidor se transforma en salle de *refresco;* nous vîmes porter à la ronde, les verres d'eau, le chocolat, les sucreries de toutes les formes et de toutes les couleurs. Nous ne savions comment nous soustraire aux obligeantes importunités dont on nous assiégeait. Les gestes étaient la seule expression de nos refus et de notre reconnaissance. Ce début au reste nous donna une grande idée de l'affabilité des Castillans, et de leur goût pour les friandises.

Espagne.

Espagne.

Valladolid, entr'autres églises remarquables, a celles des dominicains et de San Benito, qui ont le genre de beauté propre à presque tous les édifices sacrés, en Espagne, c'est-à-dire, qu'elles sont spacieuses, et remplies d'autels surchargés de décorations et de dorures. C'est encore une des villes les plus considérables de l'Espagne, et la résidence d'un évêque, le siège d'une université, d'une société patriotique, d'un des sept grands collèges du royaume, d'un de ces tribunaux suprêmes qu'on appelle chancellerie. On y compte cependant à peine vingt mille ames ; du temps de Charles-Quint, elle en avait cent mille. On y trouvait toutes les choses nécessaires à la vie, beaucoup de commerce : mais l'indolence, l'énorme multiplication des prêtres et des moines, ont fait disparaître presque tous ces avantages.

Les amateurs des beaux arts vont chercher à une grande lieue de cette ville, dans le couvent de Fuenraldagne, trois tableaux de Rubens, comparables, pour la fraîcheur du coloris, à ce qu'il a fait de plus beau ; Simancas, qui est encore le principal dépôt des archives de la monarchie, n'est qu'à deux lieues de Valladolid.

La partie de la Castille qu'on a sur sa droite, en allant de Burgos à Ségovie, pays perdu que le voyageur traverse rarement, contient cependant deux villes qui méritent une mention particulière, ne fût-ce que par le contraste de leur état actuel avec leur prospérité passée.

Medina de Rio Seco, jadis célèbre par ses fabriques, est réduite, de vingt-huit à trente mille ames, à une population de quatorze cents feux. Ses foires étaient pour elle une telle source d'opulence, que l'exagération Espagnole l'avait surnommée la *India chica*, les petites Indes.

Un sujet de regret, plus vif encore, se trouve dans une autre ville de même nom; Medina del Campo, autrefois résidence de plusieurs monarques, théâtre de grands événemens et d'un grand commerce, peuplée de cinquante à soixante mille ames, elle ne compte à présent que mille feux. Ses fameuses foires, son commerce, ses lettres de change, son grand débit de draps de Ségovie, la beauté de ses édifices, la propreté de ses rues, tout cela n'existe plus que dans les annales de l'histoire. Ce que le ravage des siècles accumulés, joint au ravage de ces guerres longues et terri-

Espagne.

bles qui bouleversent tout un empire, a produit à peine sur les villes anciennes qui ont joui de quelque renommée, deux siècles d'incurie et de mauvaise administration, l'ont opéré sur Medina del Campo, et quelques autres villes de l'Espagne. Le temps semble avoir pour elle décuplé sa rapidité; et à la profondeur du tombeau où elles sont comme ensevelies, on croirait leur splendeur contemporaine de celle de Persepolis et de Palmyre; exemple unique peut-être dans l'histoire moderne de l'Europe! matière à réflexions profondes pour quelques-uns de ses peuples.

Les deux villes de Médina nous rapprochent du royaume de Léon, dont nous dirons un mot avant de reprendre la route de Ségovie.

Cette partie de l'Espagne est une des plus désertes et des plus arides. Sur la route de Palencia à Léon, sa capitale, on rencontre le canal de Campos, commencé sous le ministère de la Cusenada, et destiné à vivifier la Castille et le royaume de Léon: Mais il n'y en a encore que douze lieues de faites, en deux parties de six lieues chacune. Il a été interrompu pendant longtemps, repris par le ministre Florida Blanca,

puis abandonné de nouveau. Ce n'est pas avec de pareilles oscillations qu'on opère la régénération d'un empire. Espagne.

Léon, ville agréablement située, importante encore lorsque le royaume de ce nom fut réuni à la couronne de Castille, n'a plus qu'une population de quinze cents feux. Ses environs sont assez fertiles et embellis par des plantations.

Salamanque, seconde ville du royaume de Léon, mérite une attention plus particulière. Attiré par la réputation de cette ville fameuse dans les romans et dans l'histoire des sciences Espagnoles, j'en fis le voyage tout exprès pendant mon premier séjour en Espagne.

Après avoir dépassé Ségovie, dont nous parlerons plus bas, j'arrivai à Santa Maria de Niéva, bourg de six cents feux, qui a le singulier privilège d'avoir chaque année une fête de taureaux, où accourent tous les amateurs du voisinage.

Le terrein qu'on parcourt est nu et parfaitement uni; malgré sa sécheresse il est très-bien cultivé jusqu'aux portes d'Arevelo; dans l'intérieur de ce bourg on voit, avec une surprise mêlée de dégoût, des restes de colonnes antiques sur lesquelles posent de

Espagne.

misérables baraques et des balcons à demi-pourris. Le clergé seul conserve ses richesses au milieu de la pauvreté qui l'environne.

Au-delà d'Arevelo jusqu'à Peneranda, jolie petite ville d'environ mille feux, on ne trouve que des campagnes fertiles. Ses habitans ont une grande confiance dans une image miraculeuse de la vierge; sans son secours, disent-ils, ils auraient déjà succombé vingt fois à leur infortune. Douces illusions que la philosophie moderne a la cruauté de ridiculiser, et qu'il faudrait peut-être entretenir; au contraire, pour la consolation du pauvre, quand l'autorité vigilante et éclairée, a d'ailleurs les moyens de réprimer les abus de la superstition! Elles sont assurément bien innocentes, elles sont même précieuses ces illusions, quand elles n'ont d'autre fruit que de nourrir, au sein des malheureux, la patience et l'espérance.

Je trouvai ensuite un canton où l'on m'assura qu'il y avait des troupeaux de vaches dont les mâles n'avaient jamais de cornes. Le fait me parut alors un conte absurde. J'ai commencé à y croire lorsque j'ai appris que de nos jours le docteur Johnstone, au retour de son voyage aux îles

Hébrides, a trouvé, en Ecosse, quelques bestiaux sans cornes; qu'il y en avait des races entières en Norvège, entre Christiania et Frederics-Hall, lorsque j'ai su qu'il y en avait aussi en Angleterre. Espagne.

De Peneranda, après avoir passé par Ventosa, misérable village sur une éminence, j'arrivai à Huerta, bourg où j'observai, pour la première fois, un usage qui, à quelques égards, pourrait être imité. Je trouvai, affiché à la porte de l'hôtellerie, un placard où l'alcale prescrivait à l'hôtesse la manière dont elle devait traiter les voyageurs, le prix qu'elle pouvait exiger d'eux pour leur couchée, pour la nourriture de leur monture, et jusque-là rien que de raisonnable; mais la prévoyance de l'alcale allait jusqu'à défendre à l'hôtesse d'*entretenir des cochons et des poules, de laisser jouer chez elle certains jeux défendus, d'y recevoir des hommes armés ou des femmes de mauvaise vie.* C'est avec de pareilles entraves, auxquelles la commodité perd beaucoup sans que les mœurs y gagnent, que l'Espagne manquera longtemps de bonnes auberges, et restera l'épouventail des voyageurs.

Au sortir de Huerta, on aperçoit dis-

Espagne.

tinctement les murs de Salamanque, et on ne les perd plus de vue à une certaine distance: la position de cette ville, sur les bords du Tormes, est très-pittoresque; et si le pays était un peu moins nu, elle rappelerait celle de Tours. A moitié chemin, je traversai un de ces vastes pâturages, connus sous le nom de *valdios*, qui ne sont que trop communs en Espagne, mais qui n'y sont pas revêtus de cette brillante verdure, le plus bel ornement des campagnes. J'étais dans un de ces cantons où paissent les taureaux qui approvisionnent les arènes de Madrid et de Valladolid. Après avoir été souvent témoin de leurs luttes sanglantes, ce ne fut pas sans quelque émotion que je me vis entouré de ces animaux redoutables: mais ils étaient libres; et on ne les provoquait pas; ils avaient déposé leur férocité. La nature a formé bien peu d'êtres méchans; quelques-uns le deviennent lorsqu'ils en reçoivent la loi ou du besoin de se nourrir, ou de celui de se défendre. Les hommes attendent-ils toujours ces puissans motifs, pour avoir l'acharnement des taureaux irrités, ou la fureur des tigres.

En entrant dans Salamanque, on traverse

d'abord des rues très-sales, étroites et mal peuplées; elle paraît alors une des villes les plus tristes de l'Europe, et l'on croit facilement que sa population, autrefois nombreuse, est réduite à deux mille huit cents feux: mais on est agréablement surpris en arrivant sur sa place moderne, également remarquable par sa propreté et la régularité de son architecture. Elle est ornée de trois rangs de balcons qui se suivent sans interruption; quatre-vingt-dix arcades forment son rez-de-chaussée; dans ses archivoltes sont placés les médaillons des personnages les plus illustres que l'Espagne ait à citer: ceux du côté oriental sont encore vides. Espagne.

La cathédrale de Salamanque, quoique bâtie du temps de Léon X, est d'assez mauvais goût: cependant la hardiesse de sa nef, le fini de ses ornemens gothiques, en font un des édifices les plus remarquables de l'Espagne.

Jusqu'au-delà du règne de Philippe II, la réputation de son université lui attirait des étudians, non-seulement de toutes les parties de l'Espagne et du Portugal, mais encore de France, d'Italie, d'Angleterre, et de l'Amérique Espagnole. Cette mode

Espagne.

a un peu passé, quoique, d'après la dernière forme que lui a donnée le conseil de Castille, l'université de Salamanque ait encore soixante-une chaires, et un collège pour les langues hébraïque, grecque et latine; et quoiqu'elle ait à citer quelques professeurs habiles, qui sont occupés à poursuivre, dans ses derniers retranchemens, la prétendue philosophie d'Aristote.

Un autre établissement plus moderne que l'université de Salamanque, et de nos jours plus célèbre, est celui des grands collèges; il y a en Espagne sept maisons qui portent ce nom, et Salamanque seule en renferme quatre. Ils forment tous des édifices qui étonnent par leur masse. Le plus ancien, celui de San Bartholomée, a été récemment rebâti, et quant à sa façade et à sa cour principale, mérite l'attention des connaisseurs. Il contient une bibliothèque riche en manuscrits, et il est sorti de son sein plusieurs savans fameux.

Dans l'église des Dominicains, je remarquai une façade gothique, travaillée avec beaucoup de soin, une nef vaste, des chapelles richement décorées; mais au-lieu de chefs-d'œuvre de peinture, on me montra un immense magasin de reliques. On m'in-

vita pathétiquement à en approcher mon chapelet. Je n'étais pas pourvu de ce signe caractéristique de la catholicité Espagnole; il fallut y suppléer en rendant à ces objets vénérés l'hommage dont tous les spectateurs me donnaient l'exemple, et qu'il eût été dangereux de ne pas suivre. Espagne.

Je ne remarquai dans le portail des Augustines que les ornemens dont il est surchargé. Il fait face à un château ou palais du duc d'Albe, dont une partie des terres est située dans les environs de Salamanque: ces terres, ces palais se ressentent de l'absence continuelle de leurs seigneurs. C'est une réflexion que le voyage d'Espagne réveille à chaque pas; tant que les opulens propriétaires ne vivifient pas, au moins quelquefois par leur présence, leurs trop vastes héritages. Les sociétés patriotiques, l'établissement des fabriques, les encouragemens pour les défrichemens, et mille autres ordonnances salutaires, ne seront que de vains palliatifs aux maux qui minent depuis deux siècles la monarchie Espagnole. Ce n'est pas un des moindres inconvéniens du despotisme d'un seul. Il réunit, autour de lui, par l'appât des faveurs, tous ceux qui ajoutent à l'éclat de son trône,

Espagne.

ou qui pourraient le mettre en danger par le déployement lointain de leur puissance et de leur luxe. Tel fut le système de Richelieu, tel a été celui des rois d'Espagne, depuis Charles-Quint. Ils y ont gagné l'affermissement de leur pouvoir, aux dépens de la prospérité de leurs états.

Avant de quitter Salamanque, on peut aller voir un ancien pont romain, de vingt-sept arches, sur lequel, au sortir de la ville, on passe la petite rivière de Tormes. En voilà assez, je pense, sur l'ancien royaume de Léon, pour que personne ne soit tenté d'en entreprendre le voyage. Rentrons sur la route de Burgos à Ségovie.

Huit lieues, d'un terrein sabloneux, séparent Valladolid d'Olmedo, situé sur une éminence au milieu d'une plaine, sans bornes de tous côtés, si ce n'est vers le nord-est que s'élèvent quelques collines pelées. Cette ville, forte autrefois, conserve encore une enceinte épaisse qui a près de trois quarts de lieue. Son intérieur annonce une ville ruinée, sans population et sans industrie. Nulle autre ne m'a plus frappé par ses symptômes de dégradation et de misère.

Onze lieues séparent Olmedo de Ségovie. Cet intervalle est peut-être la partie la

plus pauvre, la plus dépeuplée de toute l'Espagne. On aperçoit, de loin, les tours du château de Ségovie, et les clochers de sa cathédrale. L'impatience du voyageur est long-temps fatiguée, avant qu'il arrive au but. Que de circuits avant qu'il ait achevé de gravir presque sur la place de Ségovie; en s'en approchant, il voit, à droite, un vieux château, au sommet d'un rocher escarpé; à gauche, il plonge dans une vallée qu'une petite rivière arrose et garnit de verdure. En faveur de quelques points de vue pittoresque, il pardonne au pays aride et nu qu'il vient de parcourir, et qu'il va retrouver au sortir de Ségovie. Espagne.

Cette ville, jadis fameuse, à plus d'un titre, est encore digne de l'attention du voyageur, malgré sa saleté et sa dépopulation. La cathédrale offre un mélange du goût gothique et de celui des Arabes. Son vaisseau est vaste et d'une majestueuse simplicité. Son maître-autel a été récemment décoré des plus beaux marbres de Grenade.

Le château est un édifice très-bien conservé; il a servi long-temps de prison aux corsaires barbaresques qui tombaient entre les mains des Espagnols. Mais Ségovie ne

Espagne.

contient rien de plus remarquable que son aqueduc.

Cette ville est bâtie sur deux collines, et dans la vallée qui les sépare: position qui privait d'eau une grande partie de ses habitans. On y a suppléé à une époque reculée, que la plupart des savans fixent au règne de Trajan, par un aqueduc qui est encore à présent un des ouvrages des Romains, les plus étonnans et les mieux conservés. De niveau, à sa naissance, avec le ruisseau qu'il reçoit, et soutenu d'abord par un seul étage d'arcades qui n'ont pas trois pieds de haut, il va par une pente insensible gagner le sommet de la colline qui est à l'autre extrémité de la ville, et acquiert de la hauteur à mesure que le terrein, qu'il parcourt, s'abaisse. Dans sa partie la plus élevée, on croit voir un pont jetté sur un abîme. Il a deux branches qui forment, relativement à la ville, un angle assez obtus. C'est à commencer de cet angle qu'il devient réellement imposant. Ses deux rangs d'arcades s'élèvent majestueusement l'un au-dessus de l'autre, et l'on est effrayé en comparant leur peu de base avec leur hauteur. Sa solidité, qui a bravé l'effort de plus de seize siècles, paraît inexpli-

cable, lorsqu'on observe, de près, la simplicité de sa construction. Il n'est composé que de pierres carrées et posées les unes sur les autres, sans apparence extérieure de ciment, soit que réellement elles aient été unies sans ce secours, et par le seul art avec lequel elles sont taillées et placées, soit que le temps les ait déchaussées de ce ciment, en émoussant leurs angles. On gémit en voyant de chétives maisons accolées aux jambages de ces arcades, cherchant, dans ces robustes débris, des appuis pour leur faiblesse, et payant ce bienfait par la dégradation du monument. Mais elles s'élèvent à peine au tiers de sa hauteur, et servent du moins à faire ressortir, encore plus, la grandeur et la noblesse de ses formes. Un petit couvent a osé adosser sa mesquine architecture, à l'angle que forment ces deux branches; mais quel pays ne s'est pas rendu coupable de semblables profanations? Français, qui seriez révoltés de celle-ci, y a-t-il bien long-temps que vous avez enfin vengé, d'un pareil outrage, l'amphithéâtre de Nimes?

Espagne.

## CHAPITRE IV.

*Laines d'Espagne. — Tentatives pour les naturaliser en France. — Détails sur la Mesta. — Exportation de ces laines. — Fabriques de Ségovie. — Voyages des moutons. — Tonte et Lavage.*

Espagne.

Les meilleures laines d'Espagne sont celles de Ségovie; d'abord, c'est une opinion encore assez accréditée, quoique combattue par plusieurs Espagnols éclairés, que ce qui donne aux laines d'Espagne leur finesse et leurs autres qualités, ce n'est pas tant la température du climat, la nature des pâturages, que l'usage où l'on est de les faire voyager; mais ce qui prouve jusqu'à l'évidence que les moutons Espagnols non-seulement donnent de très-belles laines sans le secours de leurs voyages périodiques, mais même loin de leur climat et du sol auquel on attribue les qualités de leur précieuse dépouille, c'est que le troupeau, venu originairement d'Espagne, soigné depuis plus de trente ans par M. Daubenton; c'est que celui que le roi Catholique envoya, en 1785,

à

à Louis XVI, pour sa terre de Rambouillet, ont donné constamment, depuis ces deux époques, des laines que les connaisseurs ne peuvent distinguer des véritables laines d'Espagne, prises sur le dos des moutons qui n'ont jamais quitté leur pays. Espagne.

Le changement de nourriture n'a pas détérioré le troupeau de Rambouillet, et les autres qui ont été formés de ses rejetons. Le sol des cantons où paissent les moutons d'Espagne, tant en Castille qu'en Estramadure, est, en général, sec et pierreux; l'herbe y est fine et courte. Il était difficile de trouver un pays dont le climat et les herbages contrastassent davantage avec ceux d'Espagne, que le canton de Rambouillet; la plus grande partie de son parc est couvert de bois, son sol est presque partout argilleux, tenace, aqueux et froid: on ne pouvait débuter sous de plus fâcheux auspices. Les heureux résultats de ce premier essai ont trompé les prédictions de tous les cultivateurs du pays, et ont prouvé que les troupeaux de race d'Espagne peuvent réussir partout. On sait d'ailleurs qu'en Saxe, dans le duché de Wirtemberg, en Suède même, on a tenté de les naturaliser, ils n'ont point dégénéré; mais ce n'est qu'en France que,

Espagne.

jusqu'à présent, ces tentatives ont été assez suivies, assez heureuses, assez générales, pour que l'acquisition des moutons d'Espagne devienne, en peu de temps, un bienfait national.

Depuis quelques années, le succès a couronné toutes les entreprises de ce genre, faites avec des brebis et des béliers provenant des ventes que le gouvernement fait faire, chaque année, à Rambouillet. On peut en trouver des preuves chez tous les propriétaires intelligens qui ont voulu se vouer à ce genre d'industrie : conquête pacifique et bien plus précieuse qu'aucune acquisition qui aurait pu résulter de nos succès militaires contre l'Espagne; conquête, d'ailleurs, que notre dernier traité de paix avec cette puissance, a augmentée, en nous assurant un nouveau troupeau de ces précieux moutons, dont son gouvernement défend rigoureusement la sortie.

Il semble donc bien avéré que la qualité, si renommée, des laines d'Espagne, ne tient pas exclusivement au sol et au climat de ce royaume; il ne l'est pas moins que les moutons errans ne doivent point le prix qu'on y attache, à leurs voyages périodiques et perpétuels. Les Espagnols n'ont pas

besoin d'aller chercher dans nos campagnes, la preuve de cette seconde vérité, ils l'ont dans leur propre pays : il est certain qu'aux environs de Ségovie, il y a de petits troupeaux qui ne s'écartent jamais, et dont la laine est aussi fine que celle des troupeaux errans. Espagne.

A quoi donc tient l'usage, d'ailleurs si fâcheux à d'autres égards, de faire parcourir l'Espagne par plusieurs millions de bêtes à laine? Il tient à tout ce qui cause, propage et consolide les abus ; à l'intérêt personnel des puissans, qui a enfanté en Espagne les privilèges ruineux de la *Mesta ;* c'est une société de grands propriétaires de troupeaux, composée de riches monastères, de grands d'Espagne, d'opulens particuliers, qui trouvent leur avantage à faire nourrir leurs moutons aux dépens du public, dans toutes les saisons de l'année, et qui ont fait sanctionner, par des ordonnances peu réfléchies, un usage introduit, d'abord, par la nécessité, dans les temps reculés; les montagnes de Soria et de Ségovie, vouées, par leur escarpement et la nature de leur sol, à la stérilité, étaient, pendant l'été, l'azile de quelques troupeaux du voisinage. A l'approche de l'hiver, leur température n'était plus supportable pour

Espagne.

ces animaux délicats : ils allaient en chercher une plus douce dans les plaines circonvoisines. Leurs possesseurs firent bientôt convertir cette convenance en droit, et formèrent une communauté qui, avec le temps, s'augmenta de tous ceux qui, acquérant des troupeaux, désiraient jouir, pour eux, des mêmes prérogatives. Le théâtre s'étendit à mesure que les acteurs devinrent plus nombreux ; et de proche en proche, les excursions périodiques des troupeaux se portèrent jusqu'aux plaines de l'Estramadure, où ils trouvaient un climat tempéré et d'abondans pâturages. Lorsque l'abus commença à devenir intolérable, il avait jeté de profondes racines, et il intéressait tout ce qu'il y avait de puissant dans le royaume ; il en est résulté, depuis plus d'un siècle, une lutte continuelle entre la société de la *Mesta*, d'un côté, et de l'autre, les habitans de l'Estramadure, qui ont eu pour avocats tous les amateurs du bien public.

Comment, en effet, verraient-ils, sans s'indigner, qu'au mois d'octobre des millions de moutons refluent, des montagnes de la vieille Castille, dans les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie ; qu'au mois de mai, ils remontent vers ces montagnes ; qu'à

l'aller et au retour ils paissent, le long de leur route, dans toutes les communes; que les ordonnances de la Mesta fixent une largeur de près de quarante toises au chemin par où ils passent; que les pâturages qui les attendent, leur sont affermés à un prix très-modique, dont les propriétaires sollicitent, sans succès, l'augmentation, depuis long-temps. Aussi, cette malheureuse Estramadure, qui a cinquante grandes lieues de long, sur quarante de large, et qui pourrait pourvoir à la subsistance de deux millions d'hommes, contient à peine cent mille feux, et l'on ne peut douter que cette dépopulation ne doive être attribuée au fléau de la Mesta, puisque les provinces que n'atteignent pas ses funestes privilèges, la Galice, les Asturies, la Biscaie, le pays des montagnes de Burgos, sont très-peuplées. L'abus ne tient pas seulement au crédit des gens puissans, il tient à la paresse et à l'intérêt mal entendu, qui font préférer la nourriture des moutons aux progrès de l'agriculture. Depuis cent ans, la laine a doublé de prix, tandis que les grains, dont la culture est si pénible, si précaire, ont peu augmenté.

Espagne.

Il est quelques raisons qui sembleraient

Espagne.

excuser, dans le gouvernement, la longue tolérance qui perpétue un pareil ordre de choses. Il se ferait le scrupule, tout despotique qu'il est, d'attenter, par des mesures violentes, à la propriété des possesseurs des troupeaux; et comment les déterminer à renoncer volontairement à un bien dont la régie n'est ni très-compliquée, ni très-coûteuse; dont la récolte, à peu près certaine, trouve un débouché presqu'inépuisable dans l'avidité avec laquelle les laines d'Espagne ont été, jusqu'à présent, recherchées par les nations fabriquantes. D'ailleurs le fisc lui-même est intéressé au maintien de ce genre d'industrie, car les droits qu'il prélève sur l'extraction, forment une branche importante de son revenu. Ils produisirent, ces dernières années, de vingt-sept à vingt-huit millions de réaux. On ne tarit pas, impunément, une pareille source, sans avoir sous la main un moyen bien sûr et bien prompt d'y suppléer.

Dans l'état où sont les choses, et où elles peuvent être encore long-temps, les laines sont une des principales richesses, au-moins apparentes, de l'Espagne. Avant la guerre de 1793, on embarquait, année commune, à Bilbao, vingt à vingt-deux mille balles

de laine, la plupart de deux cents livres pesant, quelques-unes de deux cent cinquante; et par Saint-Ander, il en sortait environ le tiers. Or, ce sont les deux ports par lesquels est exportée la partie, sans comparaison, la plus considérable des laines d'Espagne septentrionale. Si on en jugeait par l'année 1792, l'Angleterre serait le pays qui en recevrait le plus, ensuite la Hollande, la France ne viendrait qu'en troisième ligne; mais l'année 1792 ne doit pas servir de régle: à cette époque, le commerce de France se ressentait déjà de sa révolution, et de la guerre qui éclata au mois de mai; dans les années ordinaires, on envoyait, en France, onze à douze mille balles, c'est-à-dire, plus de la moitié de ce qui en sort par les ports septentrionaux; si donc nous parvenons à étendre assez la propagation des moutons de France, perfectionnés par le croisement de la race Espagnole pure, pour nous passer entièrement des laines d'Espagne, nous délivrerions notre industrie d'un tribut annuel de plus de douze à treize millions de nos livres. Espagne.

Qu'on ne croye pas cependant que l'Espagne ne tire pas, dès à présent, quelque parti de ses laines, pour sa propre industrie;

Espagne.

déjà, depuis long-temps, toutes les laines communes sont fabriquées chez elle-même, pour l'habillement des troupes et des gens du peuple, et l'exportation en est prohibée.

La très-grande partie des moutons qui les fournissent sont noirs, et on laisse à l'étoffe la couleur de la laine; de là cette grande quantité de manteaux bruns qui ajoutent à l'air de tristesse et de saleté des habitans de la campagne, surtout dans les deux Castilles. Il y a ensuite des laines de seconde qualité, comme celles de Valence, dont l'exportation n'est pas défendue, qui même sont employées dans nos fabriques de Languedoc, mais qui, pour la plus grande partie, sont fabriquées dans le pays même; quant aux laines fines, on les employe en plusieurs cantons de l'Espagne, et sur-tout avec succès dans la fabrique de Guadalaxara: chose bizarre, elle doit son existence à deux étrangers, qui firent en Espagne la plus brillante fortune.

Ce fut le cardinal Albéroni qui, en 1718, jeta les fondemens de cette fabrique, et la mit sous la protection de Sipperda. Cet établissement était, en 1783, un des plus complets qu'on puisse voir, à l'administration économique près, aux défauts de laquelle

on a remédié depuis; il était difficile de voir nulle part une fabrique mieux organisée; aussi la ville de Guadalaxara contraste-t-elle, d'une manière frappante, avec celles qui l'avoisinent; je n'ai pas remarqué un mendiant, pas un fainéant parmi les quinze à seize mille habitans qu'elle contient: tel est l'avantage des manufactures, et surtout de celles de draps, qu'elles ont beaucoup d'opérations de détail dont sont capables les enfans, les vieillards, les infirmes; c'est un supplément de travail que les arts ont fourni, en faveur de l'humanité faible ou souffrante, à la nature, qui semblait l'avoir condamnée à languir, inutile ou onéreuse. Déjà les Espagnols mettent leurs fabriques de Guadalaxara au niveau de celles d'Abbeville, et n'exagèrent pas beaucoup; mais croira-t-on que, quoiqu'ils aient les laines de vingt-cinq à trente pour cent meilleur marché que nous, quoique ces fabriques aient autour d'elles une population assez nombreuse, qu'elles aient du bois et de l'eau en abondance, leurs draps étaient, du moins avant la guerre, encore plus chers que les nôtres.

Espagne.

Il faut d'ailleurs avouer ce que les Espagnols non prévenus avouent eux-mêmes,

Espagne. que leurs fabricans ont encore des progrès à faire dans la teinture et dans la manière de fouler les draps ; mais lorsqu'on a comme eux les matières premières, quelques sujets habiles dans ces deux arts, suffisent pour porter plusieurs manufactures à leur perfection. Le gouvernement ne s'endort pas sur les moyens de s'en procurer, tous ces moyens, que les états rivaux s'efforcent réciproquement de faire avorter, mais qu'ils sont convenus tacitement de se pardonner, la cour de Madrid les employe pour débaucher en Angleterre et même en France, les ouvriers et les artistes habiles qui manquent encore aux manufactures nationales.

Guadalaxara est le seul endroit de l'Espagne où l'on fabrique le fameux drap de Vigogne, production précieuse que la métropole tire de ses Colonies, de Buenos-Ayres et du Pérou, et qui ne se trouve que là ; ces draps, au reste, ne sont pas encore d'un grand usage chez les Espagnols même, et on ne peut guère s'en procurer qu'après les avoir commandés quelques mois à l'avance. Il s'en fabrique quelques-uns pour le compte du roi, qui en fait des présens à plusieurs souverains. En 1782, Charles III en envoya vingt pièces au grand seigneur,

à la suite du traité qu'il venait de conclure avec la Porte. On prétendit, à cette occasion, que l'Espagne ne serait pas fâchée de donner aux Turcs le goût de ses draps; les nations fabriquantes en conçurent même quelques alarmes un peu gratuites. Espagne.

Ségovie, fameuse en tout temps par la bonté de ses laines, ne l'était pas moins, autrefois, par le nombre et la perfection de ses fabriques; mais combien elle est déchue de son ancienne splendeur. Sa société patriotique prétend qu'à sa plus brillante époque, Ségovie avait six cents métiers de draps fins. Dans ces derniers temps le gouvernement s'est fort occupé de la régénération de ces fabriques, trop peut-être; car, en 1785, il fit, pour leur organisation, un réglement dont le résultat fut que, dans les cinq années suivantes, on y fabriqua plus de quatre mille pièces de moins. C'est qu'à quelques exceptions près, les fabricans de Ségovie sont essentiellement soutenus, et s'effarouchent de tout régime réglementaire.

Nous ne quitterons pas Ségovie sans terminer tout ce que nous avons à dire sur les moutons d'Espagne. C'est dans les montagnes qui avoisinent cette ville, qu'une grande partie de troupeaux voyageurs

Espagne.

errent dans la belle saison. On les en voit descendre dans le mois d'octobre, ainsi que ceux des montagnes de l'ancienne Numance, *Soria*, franchir celles qui séparent les deux Castilles, et à travers la Castille neuve, se disperser dans les plaines de l'Estramadure et de l'Andalousie. Ceux qui sont plus à portée de la Sierra Morena viennent y passer l'hiver. La longueur de leurs journées est proportionnée à la pâture qu'ils rencontrent. Ils voyagent en troupeaux de mille à douze cents, sous la conduite de deux pasteurs; rendus à leur destination ils sont distribués dans les pâturages qui leur sont assignés; ils se remettent en route dans le courant de mai; et soit habitude, soit qu'un instinct naturel les pousse vers le climat qui leur devient propre à cette époque, l'inquiétude qui les agite pourrait servir de calendrier à leurs conducteurs.

C'est au retour des moutons voyageurs, vers le mois de mai, que se fait la tonte, opération principale en Espagne, parce qu'elle s'y fait en grand, dans de vastes édifices disposés pour recevoir des troupeaux entiers de quarante, cinquante et jusqu'à soixante mille moutons; la moisson et les vendanges n'ont rien de plus solennel.

C'est une époque de récréation pour les propriétaires comme pour les ouvriers qu'ils occupent; ceux-ci sont divisés en différentes classes, dont chacune a son emploi. Il en faut cent vingt-cinq par mille moutons. Chacun de ces animaux donne de la laine, de quatre espèces, plus ou moins fine, suivant la partie d'où on la tire.

La tonte finie, on recueille son produit dans des ballots qui sont conduits, soit au port de mer, où on les embarque, sans autre opération, soit aux lavoirs d'Iremines, aux environs de Ségovie, et dans le reste de la Castille. J'ai visité en détail un des plus considérables, celui d'Ortivosa, à trois lieues de St.-Ildefonse; je me suis convaincu que cette opération, toute imparfaite qu'elle paraît au premier coup-d'œil, parce que les fabricans étrangers la recommencent avant d'employer la laine, remplit complettement le but qu'elle a, celui de conserver la laine sans que les plus longs trajets en altèrent la qualité. Année commune, il passe par ce lavoir environ dix mille quintaux de laine L'emplacement est vaste, et forme une espèce de bassin dont les parois intérieures sont des prairies, doucement inclinées, qui voient le soleil sous tous les aspects.

## CHAPITRE V.

*Résidence de St.-Ildefonse. — Etiquette. — Titres. — Dignités. — Grandesse. — Ordre de chevalerie.*

Espagne.

Il est temps de quitter et les laines, et Ségovie et ses environs, pour conduire le lecteur au château de St.-Ildefonse qui n'en est qu'à deux lieues. On aperçoit de très-loin les hautes montagnes qui le dominent, et à peine est-on hors de Ségovie qu'on distingue nettement le château lui-même; ses approches n'annoncent pas le séjour d'une grande cour; quelques misérables hameaux sont semés de distance en distance sur la campagne la plus aride.

Cependant, à mesure qu'on approche de Ste.-Ildefonse, le paysage devient plus riant, on voit des ruisseaux circuler au milieu d'une verdure assez fraîche; on voit errer dans les taillis et sur les côteaux des troupeaux de bêtes fauves, qu'à leur sécurité on prendrait pour des animaux domestiques; on voit même quelques jolies maisons poindre à travers les bouquets de chênes verts;

d'ailleurs, le groupe formé par le château et les édifices qui y tiennent, et couronné par des montagnes, les unes pelées, les autres boisées jusqu'à leur sommet, forme un point de vue très-pittoresque. On arrive enfin à la grille, qui est en face de l'habitation royale, et qui en est séparée par une vaste cour en forme de glacis; cet ensemble forme une image imparfaite de Versailles. On juge d'abord que Philippe V, qui a bâti St.-Ildefonse, s'était plu à s'entourer d'objets qui lui rappelassent le séjour chéri de sa première jeunesse.

Espagne.

Philippe V avait pour la résidence de St.-Ildefonse une affection dont les témoignages lui ont survécu. Ses cendres reposent dans une chapelle qui est en avant du château. J'ai visité plus d'une fois son mausolée, qui a quelque chose d'imposant dans sa simplicité. L'aspect d'un tombeau illustre provoque toujours la rêverie. Quel effet ne doit pas produire celui d'un prince dont le règne tient une place si marquée dans l'histoire moderne, et forme l'époque des derniers exploits du règne de Louis XIV, et de ses plus grands désastres; d'un prince pour les intérêts duquel l'Europe a été agitée par trois guerres, en moins d'un demi-siècle;

Espagne.

d'un prince que la conquête de la plus vaste monarchie du monde n'a pas suffi pour rendre heureux, ou du moins dont la mélancolie sombre, qui a obscurci les dernières années de sa vie, a prouvé que les plus brillans succès de l'ambition traînaient à leur suite la satiété et l'ennui.

On se nourrit d'idées plus riantes dans le séjour que Philippe V s'était préparé au milieu des bois solitaires, et au sein des montagnes escarpées. Le palais n'a rien de magnifique, surtout à l'extérieur, du côté des jardins; il a une façade d'ordre corinthien, qui n'est pas sans majesté; elle règne le long des appartemens du roi, et a la vue sur un parterre entouré de statues et de vases de marbre, et sur une cascade qui, pour la richesse de ses décorations, est comparable à tout ce qu'il y a de beau dans ce genre, et à laquelle rien ne peut être comparé pour la limpidité de ses eaux. Philippe V, à cet égard, a été beaucoup mieux servi par la nature, que son ayeul. Des montagnes qui dominent son palais, découlent en abondance les eaux qui alimentent les fontaines nombreuses, et vivifient les plantations de ces magnifiques jardins; ils ont une lieue de circuit intérieur. L'inégalité du

du terrein y ménage à chaque instant des points de vue. Les principales allées répondent aux divers sommets des montagnes voisines; il y en a une surtout qui produit l'effet le plus agréable; elle aboutit perpendiculairement à un des côtés de la façade principale; de ce côté, on voit, du même coup-d'œil, cinq fontaines, ornées de beaux groupes, s'élever en amphithéâtre, dont une des montagnes forme le couronnement. Le plus élevé de ces groupes est celui d'Andromède attachée sur un rocher. Le plus remarquable de ces cinq groupes est, sans contredit, celui de Neptune; le génie a présidé à sa composition et au choix de son emplacement. Le dieu de l'Océan est debout, entouré de sa cour marine; son attitude, son air menaçant, le jeu de son trident, annonçent qu'il vient d'imposer silence aux flots mutinés; et le calme qui règne sur le bassin, celui qu'entretient dans les airs la triple muraille de verdure dont il est entouré, tout annonce qu'il n'a pas commandé en vain. Combien de fois suis-je venu me placer, un Virgile à la main, au bord de ces ondes tranquilles, à l'ombre de cette verte architecture, et me suis-je rappelé le fameux *quos ego*.

Espagne.

Il est encore d'autres fontaines qui peuvent fixer l'attention des curieux ; telle est celle de Latone, où des gerbes limpides, les unes perpendiculaires, les autres se croisant dans tous les sens, s'échappent des gosiers rauques des paysans de Lycie, à demi-transformés en grenouilles, et jaillissent en telle abondance, que la statue de la déesse se dérobe aux regards sous ce vaste manteau de cristal liquide: telle est celle de Diane au bain, entourée de ses nymphes: en un clin-d'œil la chaste cour est cachée sous les eaux; on croit entendre le sifflement des oiseaux aquatiques, le rugissement des lions, d'où s'échappe, par cent canaux, ce déluge de quelques minutes: telle est enfin la fontaine de la Renommée; elle se forme d'un seul jet d'eau, qui s'élève à cent trente pieds, annonce, à quelques lieues à la ronde, les efforts de l'art maîtrisant la nature, et retombe en douce rosée sur les spectateurs ébahis.

Il est quelques points, dans les jardins de St.-Ildefonse, d'où l'on peut saisir l'ensemble d'une grande partie de ces fontaines jaillissantes. On s'arrête avec ravissement sur un plateau qui est au-dessous de la cascade principale, et qui fait face à l'apparte-

ment du roi, deux salons de verdure y ont été pratiqués; si de là vous regardez par les croisées pratiquées dans l'épaisseur du feuillage, vous voyez, lorsque les eaux jouent, vingt colonnes de cristal s'élever, jusqu'à vous, à la hauteur des arbres qui vous environnent, mêler leur blancheur éclatante à la verdure des bosquets, unir leur bruissement au frémissement des branches, rafraîchir l'air que vous respirez; et si l'on remonte vers le grand réservoir de ces eaux abondantes et limpides, après avoir traversé un superbe parterre, et gravi ensuite assez péniblement pendant quelques minutes, on arrive à une grande allée, longue et unie, qui occupe toute la partie supérieure des jardins; du milieu de cette allée, en se retournant du côté du château, on plonge sur un immense horizon qui n'a de bornes que celles de la vue.

Espagne.

Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les statues, tous les groupes, toutes les fontaines qui décorent les jardins de St.-Ildefonse. Je me bornerai à dire qu'à quelques exceptions près, tout ce qui tient à la sculpture est l'ouvrage d'artistes français du second ordre, que Louis XIV envoya à son petit fils, et de leurs élèves qui ne les

Espagne.

ont pas même égalés: ils ont déployé plus de prétention à la magnificence que de goût. Philippe V n'eut pas la douceur de jouir complettement de sa création; la mort l'enleva, en 1746, lorsqu'elle était encore imparfaite.

Croira-t-on que cette entreprise fut la plus dispendieuse de son règne: il dépensa environ quarante-cinq millions de piastres, à la construction du château et des jardins de St.-Ildefonse, et c'est précisément la somme dont il mourut endetté. Cette énorme dépense paraîtra croyable, quand on saura que l'emplacement qu'occupe cette habitation royale était, il y a cent ans, la croupe escarpée d'une masse de rochers; qu'il a fallu la fouiller, l'applanir en plusieurs endroits, creuser dans ses flancs le passage de cent canaux, rapporter de la terre végétale partout où l'on a voulu substituer une brillante culture à la stérilité, faire jouer la mine pour frayer un passage aux racines des arbres qu'on y a plantés en abondance. Tant d'efforts ont été couronnés du succès. Dans les vergers, dans les potagers, dans les parterres, il est peu de fleurs, peu d'espaliers, peu de plantes qui ne prospèrent; mais les arbres destinés à percer la nue, et par conséquent à enfoncer profondément leurs ra-

cines dans la terre, attestent déjà l'insuffisance de l'art qui veut lutter contre la nature: plusieurs languissent sur leurs tiges grêles, et ne déploient qu'à regret leurs branches presque nues. En un mot on trouve dans les bosquets de St.-Ildefonse, des statues de marbre, des bassins, des cascades, des eaux abondantes, des sites pittoresques, tout, excepté ce qui en ferait le principal charme, excepté d'épais ombrages. Espagne.

Il n'est point de cour en Europe où les ambassadeurs et ministres étrangers soient plus en évidence qu'à celle d'Espagne. Pendant le règne de Charles III ils étaient même astreints à une assiduité fatigante; à présent ils ne paraissent plus au palais que deux fois par semaine. Charles IV, plus simple encore dans ses manières que son père, a débarrassé le cérémonial d'une partie de ses entraves. Rien d'ailleurs de si rare, même à la cour actuelle d'Espagne, que les fêtes et les plaisirs bruyans.

Cette cour, si solitaire, si réglée dans sa conduite, n'est cependant pas, à beaucoup près, sans étiquette ni magnificence. Charles III, veuf depuis 1761, dinait toujours en public, seul et entouré de ses principaux officiers. Le roi actuel dine avec son épouse;

Espagne.

ils ont, derrière leur fauteuil, chacun le grand-maître de leur maison, le grand aumonier, le capitaine des gardes de service, et un exempt des gardes. Leur table est servie par deux gentils-hommes de la chambre, qui sont grands d'Espagne, et dont l'un pose les plats, et l'autre sert à boire au roi, en mettant un genou en terre; les mêmes honneurs sont rendus à la reine de la part de ses dames de palais; aux infans et infantes de la part des personnes titrées qui sont de service auprès d'eux. La philosophie peut s'indigner à l'aspect de ces avilissans hommages; mais ils n'appartiennent pas exclusivement à la cour d'Espagne, on sait qu'il en est rendu de semblables aux souverains et à leur famille, à Vienne, et même à Londres où l'autorité du monarque est, d'ailleurs, circonscrite à tant d'égards. Ils sont surtout prodigués, à la cour d'Espagne, les jours de gala, époques auxquelles elle déploie toute sa magnificence. Il y en a de deux espèces, les grands et les petits. Le matin de ces jours solennels, tous ceux qui ont quelque relation avec la cour, soit par leur service intérieur, soit par leurs fonctions militaires ou civiles, les militaires de tout grade, nombre d'ecclésiastiques,

et toujours quelques moines, vont défiler devant le roi, et successivement devant les personnes de la famille royale, mettent un genou en terre, et leur baisent la main. C'est une espèce de foi et hommage, de renouvellement de serment de fidélité qui, hors les jours de gala, se prête aussi au souverain, lorsqu'on a à le remercier d'une grâce; ou lorsqu'on prend congé de lui pour aller exécuter ses ordres hors de sa résidence.

Il est peut-être permis à des philosophes de sourire avec pitié à ces graves minuties. Il peut n'être pas indifférent de les décrire: elles fournissent un élément de plus pour la connaissance du cœur humain, de son orgueil, de ses faiblesses; mais ce qu'il y a de vraiment singulier, pour ne rien dire de plus, c'est que les dames, même les plus distinguées, baisent aussi, non-seulement la main du monarque, mais encore celle de tous ses enfans, quelque soit leur sexe et leur âge, et qu'on peut voir la plus élégante duchesse se prosterner devant le plus jeune infant, fût-il à la mamelle, et presser de ses lévres de rose la petite main qui se prête ou se refuse machinalement à cet hommage prématuré.

Jusqu'à présent cette cour n'a pas connu

Espagne.

ce que nous appelions princes du sang. Après les infans et infantes d'Espagne, fils, petits fils ou neveux du souverain, viennent immédiatement les grands d'Espagne; et les ducs de Medina Celi, descendans immédiats et légitimes des infans de la Cerda, et par conséquent d'origine royale, ne sont que grands d'Espagne, comme les autres. Ceux-ci sont partagés en trois classes, qui diffèrent entr'elles par des nuances si légères qu'à peine méritent-elles d'être exprimées. Tous les grands d'Espagne, de quelque classe qu'ils soient, se couvrent devant le roi, et portent le titre d'excellence; quand ils traversent la salle des gardes, on frappe du pied contre terre, ce qui avertit la sentinelle de leur porter les armes. Voilà à quoi se réduisent toutes leurs prérogatives. Ils n'ont d'ailleurs aucune marque honorifique qui tienne à leur titre de grands. Ils ne forment point un corps, comme autrefois les ducs et pairs en France.

Ils ne jouissent tous de la prérogative de se couvrir devant le roi, que lorsqu'ils sont reçus pour la première fois, ou lorsqu'ils l'accompagnent dans quelque cérémonie. Cette dernière distinction ne leur appartient pas même exclusivement; ils la

partagent avec le nonce du pape, les ambassadeurs de famille, et quelques généraux d'ordre, qui, tant que dure leur dignité, jouissent aussi du titre d'excellence, et se trouvent, par ces deux circonstances, assimilés aux grands d'Espagne. Il n'est donc pas une seule invention de la vanité humaine, que l'humilité monacale n'ait voulu sanctifier en se l'appropriant.

Une distinction plus marquée, entre les différentes classes des grands, fondée, non sur la loi, mais sur l'usage bien plus impérieux qu'elle, c'est celle qu'établissent les grands des familles anciennes, entr'eux et ceux d'extraction plus moderne, ou moins illustres. Les premiers se tutoyent dans toutes les circonstances, quelque soit la différence de leur âge ou des places qu'ils occupent. Une extrême aversion pour toute espèce de distinction, le désir de tout niveler, nous ont fait, au fort de notre fièvre révolutionnaire, adopter, commander même, le tutoyement. Il est devenu, pour l'élite des grands d'Espagne, la distinction la plus subtile qu'ait pu inventer l'humanité; ils l'ont placée au sommet de la pyramide nobiliaire. Mais ces grands privilégiés ne sont pas prodigues de cette honorable familia-

Espagne.

rité; dans leurs conversations, dans leur correspondance épistolaire avec des grands qu'ils ne croyent pas leurs égaux, ils donnent et reçoivent cérémonieusement la qualification d'excellence. Ces nouveaux grands d'Espagne briguent, comme une faveur, les honneurs du tutoyement, et s'ils l'obtiennent enfin, c'est pour eux un triomphe.

En revanche, le souverain et tous les individus de sa famille ne sont pas avares de ce témoignage honorable de familiarité; toutes les distinctions disparaissent en leur présence; et tous les Espagnols, quelque soit leur classe, leur état, leur âge, leur sexe, grands d'Espagne, magistrats, prélats, femmes, jeunes gens, vieillards, tous sont tutoyés par eux; et ils se croiraient voisins de la disgrâce si les personnes royales, en leur parlant, leur accordaient ces titres honorifiques dont ils sont d'ailleurs si jaloux.

Par un arrangement concerté entre les cours de Madrid et de Versailles, depuis que la même maison occupait ces deux trônes, les grands d'Espagne étaient assimilés aux ducs et pairs; mais cette égalité ne s'était pas établie sans de fortes oppositions de la part des premiers. Lorsqu'il en fut question, au commencement du règne de

Philippe V, le duc d'Arcos, au nom de toute la grandesse, représenta que les grands ne pouvaient qu'être choqués de se voir au niveau des pairs de France. A leur cour, disait-il, les grands ne voyent entr'eux et le trône, que les fils même de leur souverain; tandis que les pairs cédaient le pas aux princes du sang, aux princes légitimés, et aux princes étrangers, même à ceux qui, quoiqu'issus des maisons souveraines, occupaient des charges au service du roi de France; comme étaient les ducs de Lorraine, de Bouillon. Espagne.

Les grands, au contraire, formaient, en Espagne, le premier ordre, immédiatement après la famille royale; il citait des exemples de rois d'Espagne, et même d'empereurs, qui les avaient traités à l'égal des princes d'Italie et des princes d'Allemagne; il prouvait que les grands avaient toujours marché de pair avec les princes des maisons souveraines, quand elles n'étaient pas royales; que lorsque les cours de France et d'Espagne avaient nommé des représentans, et que ceux de France étaient des princes du sang, ceux d'Espagne étaient des grands, sans qu'il y eût, de part ou d'autre, la moindre différence dans le traitement. De toutes

Espagne.

ces preuves, le duc d'Arcos concluait que la dignité de grand d'Espagne répondait à celle de prince du sang, en France, et non à celle des pair.

La conclusion fut mal accueillie par Philippe V, qui avait puisé, à la cour de son grand-père, un peu de goût pour le despotisme. Pour toute réponse il fit dire au duc d'Arcos qu'il ferait bien d'aller signaler son zèle à l'armée de Flandre. Le duc d'Arcos obéit, et à son retour, passant par Paris, il se désista le premier de la prétention dont il avait été l'interprète; il rendit aux princes du sang la première visite, leur donna l'*altesse* sans la recevoir, accorda aux ducs et pairs le titre d'excellence, sans rien exiger de plus; et la prétention des grands s'évanouit sans retour.

Au reste, ces grands, peut-être un peu exaltés dans leurs prétentions, sont, pour la plupart, affables et prévenans: ils sont loin de cette morgue qu'on leur suppose en Europe. Beaucoup substituent, au contraire, tout l'extérieur de la bonhomie à cette dignité repoussante dont s'entourent les grands seigneurs des autres cours; ce n'est pas qu'ils n'aient tout ce qui pourrait, sinon motiver, du moins excuser les airs de

grandeur, des places éminentes, ce qu'on appelle un sang illustre, des fortunes immenses; à ce dernier titre ils l'emportent même sur les plus opulens de notre pays, et du nôtre en particulier, même avant la révolution. Après les princes du sang, on ne voyait point en France de fortune comparable à celles du duc de Medina Celi, du duc d'Albe, du duc d'Ossuna, du comte d'Altamira, du duc de l'Infantado; mais leur représentation est rarement au niveau de leurs richesses. Ils ne se ruinent pas en vastes hôtels, en petites maisons, en fêtes, en jardins anglais; le luxe de décoration leur est presqu'encore inconnu; le leur est plus obscur, mais n'est peut-être pas moins dispendieux, de nombreux attelages de mules, de riches livrées qui ne paraissent que cinq ou six fois par an, une multitude effrayante de domestiques, voilà les grands articles de leur dépense. L'administration de leurs biens entraîne aussi des frais considérables: ils ont des intendans, des trésoriers, des bureaux organisés comme ceux des petits souverains. Ils conservent à leur solde, non-seulement les domestiques voués à leur service, mais encore ceux de leur père, ceux des maisons dont ils héritent,

Espagne.

et pourvoient à la subsistance de leurs familles entières. Le duc d'Arcos, qui mourut en 1780, entretenait ainsi trois mille personnes. Cette magnificence, qui se revêt du voile de la charité, a plus d'un inconvénient, elle encourage la fainéantise, elle entraîne un gaspillage dont les rameaux, subdivisés à l'infini, échapperaient à la vigilence la plus austère. Malgré ces causes de désordre, il y a beaucoup moins de grandes maisons ruinées, en Espagne, qu'ailleurs. Leur peu de goût pour une ostentation habituelle, la simplicité de leurs mœurs, la rareté des repas somptueux, servent encore de sauve-garde à leurs finances; mais quand ils veulent se modeler sur les grands personnages des autres cours, ils ne le cédent à aucun d'eux en splendeur: on peut en juger par la manière dont quelques-uns d'entr'eux ont représenté, dans les pays étrangers, lorsqu'ils ont cru que la dignité de leur nation nécessitait le déployement de leur luxe.

Il semble, au reste, que, depuis longtemps, c'est un des articles secrets du réglement intérieur de la cour, de ne jamais donner au loin, à aucun d'eux, une place qui soit entourée d'un grand pouvoir, et qu'elle n'y a guère dérogé que pour des cir-

constances particulières. Il est à peu près sans exemple, qu'une de ces vice-royautés d'Amérique, qui, pour la pompe, pour les hommages, pour l'autorité, équivalent à de vraies souverainetés, au moins passagères; et pour les moyens, légaux ou non, de s'enrichir; aux places fiscales les plus lucratives; il est, dis-je, presque sans exemple, qu'une mission aussi importante ait été confiée à un grand d'Espagne, soit que cette cumulation de titres, à une grande considération, ait paru redoutable à la jalousie du trône, soit qu'il n'ait pas voulu envoyer briller au loin ceux qui devaient concourir à sa splendeur.

Il y a aussi très-peu d'individus de cette caste dans l'état ecclésiastique, dont les dignités ne soient pas, comme ailleurs, le patrimoine, presqu'exclusif, des grandes maisons. La seule ordinairement occupée par un grand d'Espagne, est celle de patriarche des Indes, qui fait, à la cour, les fonctions de grand aumonier: cette place attache constamment à la personne du souverain, celui qui en est revêtu.

Il y a en Espagne six ordres de chevalerie; le plus distingué est celui de la toison d'or, fondé par Philippe le bon, et que la cour de Vienne continue à conférer en con-

Espagne.

currence avec celle de Madrid, quoiqu'elle y ait renoncé par le traité qui termina la grande querelle de Philippe V et de l'archiduc. Le nombre des chevaliers de la toison d'or est très-borné en Espagne. Dans aucun autre ordre de l'Europe, l'orgueil nobiliaire n'a été plus difficile, et ce n'est que dans ces derniers temps que cette décoration a été accordée à quelques ministres d'état qui n'étaient pas d'un sang illustre. Après la toison d'or, il y a, en Espagne, quatre ordres militaires dont la fondation remonte au temps des croisades, et dont les grandes maîtrises ont été réunies à la couronne, par Ferdinand le catholique.

Au milieu de tant de décorations pour les hommes, il en manquait une pour le beau sexe; la reine y a suppléé, en 1792, en créant un ordre de son nom, *Maria Luisa*, qu'elle accorda à soixante dames, la plupart grandes d'Espagne: la faveur seule paraît avoir décidé de ce premier choix.

Quelques plaisans ont dit qu'il y avait, en Espagne, des provinces entières dont tous les habitans sont gentils-hommes; ils n'ont fait qu'exagérer un peu. Il est vrai que Philippe II a ennobli tous les Biscayens; il est vrai aussi que tous les Asturiens, se regar-

dent

dant comme descendans des anciens Goths, qui se réfugièrent dans les montagnes des Asturies, et ne subirent jamais le joug des Maures, sont réputés nobles, à cause de cette origine recommandable. Mais on sent combien il serait absurde que deux ou trois cents mille hommes, distribués sur un petit canton depuis plusieurs siècles, fûssent tous *nobles*, dans l'acception rigoureuse. Si tous les hommes étaient de la même taille, les mots de géants et de nains seraient rayés de tous les dictionnaires. La qualification de *nobles* suppose une classe de roturiers, beaucoup plus nombreuse que la leur, non de ces roturiers condamnés ailleurs, par des lois absurdes, à une sorte d'avilissement, mais d'habitans obscurs, qui cèdent à un petit nombre en considération et en crédit. On ne peut donc nier que la Biscaie et les Asturies n'aient, comme les autres pays de l'Europe, leurs familles distinguées, qui sont désignées par l'opinion publique, ce qui n'empêche pas les individus des classes au-dessous, de caresser des idées de grandeur qui entretiennent dans leurs ames une sorte de noblesse mille fois préférable à la noblesse chimérique de leur sang; en sorte que, si quelqu'heureux hazard les porte à

Espagne.

Espagne.

des postes moins obscurs que leur berceau, il leur semble qu'ils n'ont fait que se remettre à leur place.

J'ai remarqué plus d'une fois ce signe distinctif chez les Asturiens et les Biscayens, même dans l'état le plus bas. Ils ont, dans leur maintien, quelque chose de plus fier; ils sont beaucoup moins humbles dans leurs hommages; les titres, les richesses leur en imposent peu; un homme en place n'est, pour eux, qu'un homme heureux, qui a gagné à la loterie générale, où ils ont tous un billet qui peut sortir à son tour; et ce présage, tout en prêtant au ridicule, les tient en garde contre les bassesses, et même contre les crimes avilissans.

Quoique les nuances qui séparent, en Espagne, la noblesse de la roture, soient presqu'imperceptibles, on n'en met cependant pas moins un appareil de sévérité dans la recherche des preuves qu'on exige en certaines circonstances; mais là, comme ailleurs, avec de l'argent et du crédit, on trouve des généalogistes faciles. Au reste, on peut faire, à l'occasion de la noblesse et des titres, en Espagne, une observation qui doit trouver sa place dans tous les pays: c'est que, moins une monarchie est limi-

tée, plus ces distinctions sont arbitraires, plus ces nuances sont fugitives; auprès des despotes, lors même qu'ils ne sont pas tyranniques, leur faveur forme la principale classification des citoyens; les monarchies illimitées exercent, plus ou moins, cette espèce d'influence; or, il en est peu où l'autorité soit plus absolue qu'en Espagne.

L'ancienne forme de gouvernement y mettait plusieurs entraves. Elle s'est altérée peu à peu et sans secousse. Les corps intermédiaires existent à peine de nom. Les conseils suprêmes, celui de Castille, le principal de tous, essayent quelquefois de présenter des remontrances, lorsqu'ils prévoyent des mesures désastreuses ou contraires aux lois; mais tous leurs membres sont nommés par le roi, et peuvent être destitués par lui; ils attendent de lui seul leur avancement dans la carrière de la magistrature; et comme la consignation que ces conseils font, dans leurs registres, des cédules royales qui sont du ressort de leurs divers départemens, n'est qu'une pure formalité, à laquelle ils n'ont aucun moyen légal de se refuser, ils n'ont pas même, comme autrefois les parlemens en France, une force d'inertie à opposer aux volontés arbitraires du souverain.

## CHAPITRE VI.

*Les Cortés. — Conseil d'état. — Jugement sur M. Aranda et M. Florida Blanca. — Ministres. — Bureaux.*

Espagne.

LES *Cortés* seraient la seule digue capable de contenir les irruptions du despotisme. On sait quelle influence cette espèce d'états généraux avait sur toutes les grandes opérations du gouvernement. Mais depuis long-temps les Cortés ne sont plus assemblés que pour la forme, et les rois d'Espagne, sans moyens violens, sans rejetter positivement leur intervention, sont parvenus à l'éluder. Ils leur rendent cependant une sorte d'hommage dérisoire, lorsqu'ils promulguent, du haut de leur trône absolu, des ordonnances sous le nom de *pragmatiques*, dont l'intitulé porte qu'elles auront la même force que si elles étaient publiées dans l'assemblée des Cortés. Ils ne sont plus convoqués que lors de l'avénement d'un nouveau roi, au trône, pour lui prêter serment, au nom de la nation, et recevoir le sien. A cette époque, on envoie

des lettres de convocation à tous les grands, à tous les *titulos* de Castille, à tous les prélats et à toutes les villes qui ont droit de siéger aux Cortés. De ces quatre classes, les deux premières représentent la noblesse, les prélats, tout le clergé; et les villes, qui députent un de leurs échevins, représentent le tiers-état. Espagne.

La dernière fois que les Cortés aient été assemblés, c'est en 1789, à l'occasion du couronnement du roi actuel. Ils siégèrent pendant près de trois mois, et furent présidés par le comte de Campomanès, qui reçut, pour cet objet, le titre de gouverneur du conseil de Castille, dont depuis plusieurs années il faisait seulement les fonctions.

Cette assemblée nationale, toute informe, toute incomplette qu'elle était, éprouva cependant, un instant, le sentiment de sa force, et fut sur-le-point de le manifester. Déjà quelques orateurs intrépides se préparaient à exprimer leurs *doléances* sur quelques-uns des abus les moins tolérables; c'eût été peut-être le signal d'une révolution. La cour le prévint comme si elle eût eu le pressentiment de ce qui allait se passer en France. Les Cortés furent poli-

Espagne.

ment congédiés, et se retirèrent docilement. On les consulte encore dans quelques cas, lorsque, par exemple, il s'agit d'accorder des lettres de naturalisation à un étranger: mais alors les membres qui les composent correspondent, entr'eux, par écrit, sans s'assembler.

La division de l'Espagne, en royaumes et provinces, telle que l'offrent les traités de géographie, et les cartes faites hors de l'Espagne, est à peu près nulle dans la pratique. L'Espagne présente une bigarrure peut-être plus compliquée encore que ne l'était la France, avant la révolution.

Les trois provinces de la Biscaie, la Navarre, sous le titre de royaume, et les Asturies sous le titre de principauté, forment des états, à part, qui n'ont ni douanes, ni intendans, ni presque rien de tout ce qui tient au régime fiscal. Sous le rapport de ce régime, tout le reste de la monarchie est partagé en vingt-deux provinces, pour la couronne de Castille, et quatre pour la couronne d'Arragon. Ces vingt-six provinces, qui diffèrent entr'elles beaucoup en étendue, ont chacune leur intendant particulier, et peuvent être comparées, avec assez d'exactitude, à nos anciennes généralités.

Cette division n'est pas, à beaucoup près, la seule. L'Espagne est militairement partagée en treize gouvernemens ; elle est, outre cela, divisée en diocèses qui ont des circonscriptions différentes des provinces, et en ressorts de tribunaux. Espagne.

Mais, la principale de toutes ces divisions, quoiqu'elle ne comprenne pas toute la monarchie, celle à laquelle se rapporte la plupart des opérations du gouvernement, c'est celle qui partage l'Espagne en *provinces de la couronne de Castille*, et *provinces de la couronne d'Arragon:* deux grandes portions qui diffèrent entr'elles, quant à l'administration intérieure, la forme et le recouvrement des impôts. Cette distinction remonte à l'époque où la Castille et l'Arragon furent réunis par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand le catholique.

On voit combien peu l'autorité du roi d'Espagne est limitée. Les conseils sont les organes de sa volonté, les dépositaires des lois qui en émanent, ses ministres en sont les agens; pendant une grande partie du siècle dernier, ils ont été les seuls qu'il ait consultés. Il travaillait, avec chacun d'eux, en particulier; dans les circonstances épineuses, il les réunissait en junte,

Espagne.

pour recueillir leurs avis communs. Jusqu'en 1718, leur influence avait été balancée par le conseil d'état. A cette époque, l'ambitieux Albéroni crut devoir se dégager d'un frein incommode. Le conseil d'état continua d'être le corps le plus distingué de la monarchie, mais cessa de s'assembler. La charge de conseiller d'état ne fut plus dès-lors qu'une place honorifique et lucrative, qui servait de récompense à de longs ou à d'éclatans services. Le ministère y conduisait ordinairement au bout de quelques années.

Mais au mois de février 1792, le comte de Florida Blanca, qui, depuis long-temps, déplaisait à la reine, et qui avait eu la mal-adresse ou la fierté de ne pas ménager assez le jeune duc de la Alcudia, dont le crédit, auprès du couple royal, faisait les progrès les plus rapides; Florida Blanca, dont l'audace irréfléchie allait précipiter sa patrie dans une guerre sans motif, et même sans prétexte au moins spécieux, ayant été tout-à-coup disgrâcié, lorsqu'il était, encore la veille, dans la plus grande sécurité; M. d'Aranda, aussi peu préparé à ce retour de faveur, fut appelé au ministère principal. Malgré sa longue

expérience, il ne compta pas assez sur ses forces pour soutenir, à lui seul, le poids de l'administration. Dans une circonstance aussi épineuse, il réclama le concours du conseil d'état, qui se remit aussitôt en activité, et dont il fut nommé doyen. Malgré ces précautions de sagesse, on blâma M. d'Aranda d'avoir accepté le ministère, d'avoir compté sur la durée d'une faveur apparente, dont plus de connaissance de ce qui se passait à la cour, aurait pu lui faire prévoir l'instabilité. Ses amis l'auraient cru plus honoré par un noble refus, que par une place dont l'éclat ne pouvait ajouter à sa gloire. Ses ennemis, ses rivaux, les ministres des puissances déjà secrètement conjurées contre la France, pour laquelle on lui supposait de l'affection, présagèrent sa chûte prochaine, et y travaillèrent sans-doute.

Remplacé, au mois d'octobre, par le duc de la Alcudia, sous le prétexte que son grand âge lui rendait le repos nécessaire; il supporta cette mortification avec la sérénité de la philosophie. On lui conserva le titre de doyen du conseil, et il en continua les fonctions, jusqu'à ce que s'étant expliqué, dans une des séances de

Espagne.

ce conseil, sur la guerre contre la France, avec la franchise austère qui est dans son caractère, et que son expérience devait au moins faire excuser, il fut exilé, pour prix de son zèle, à Jaen, ville d'Andalousie. Au retour de la paix, le roi en le bannissant pour toujours, à trente lieues de la cour et de la capitale, lui a permis de se retirer dans ses terres d'Arragon.

Les ministres Espagnols ont été longtemps au nombre de six.

1.° Le *ministre des affaires étrangères* était, et est encore, le ministre dirigeant, et porte le titre de premier secrétaire d'état.

2.° *Celui de la guerre* a une autorité assez circonscrite. Il préside, à-la-vérité, au conseil de guerre, qui est plutôt un tribunal, qu'un conseil d'administration; mais l'inspecteur de l'infanterie, celui de la cavalerie, celui des dragons et celui des milices provinciales, font, chacun à part, le travail du corps dont l'administration leur est confiée, et le ministre de la guerre se borne à en présenter le résultat au roi.

3.° Le *ministre de la marine* travaille, sans coopérateurs; les chefs des trois départemens maritimes; les inspecteurs de la

marine sont nommés, par le roi, sur sa présentation; les ordonnances de la marine, dressées par lui seul, n'ont besoin que de la sanction du souverain.

Espagne.

4.° Le *ministre des finances* devrait proprement être surveillé par le sur-intendant général des finances; mais, depuis quelque temps, ces deux charges sont réunies, parce qu'on a senti que leur séparation multipliait, en pure perte, les ressorts du gouvernement. Le ministre de ce département semblerait avoir un frein dans le conseil des finances, mais il en est le président né, et a beaucoup d'influence sur ses délibérations.

5.° Le *ministre des Indes* avait le département le plus vaste de la monarchie, car il réunissait, dans sa main, tout le gouvernement civil, militaire, ecclésiastique et économique de l'Amérique Espagnole; et assurément il n'y avait jamais eu dans l'univers politique, de ministre qui eût un pouvoir plus étendu, puisqu'il embrassait cette immense contrée, qui, d'un côté, s'élève au nord de la Californie, et de l'autre, touche au détroit de Magellan. L'autorité de ce ministre était seulement modifiée par l'intervention du conseil des Indes.

Espagne.

Charles IV, en laissant subsister un conseil qui remonte à l'époque de la conquête de l'Amérique, a réparti le ministère des Indes entre les cinq autres ministres. La plus grande portion de cet héritage a été recueillie par le ministre de grâce et de justice;

6.° Ce dernier ministre a toujours eu, dans son département, tout ce qui, en Espagne, a rapport à la magistrature et aux affaires ecclésiastiques. Depuis qu'il n'y a plus de ministère particulier pour les Indes, le ministre de grâce et de justice réunit tous les objets, du même genre, qui regardent l'Amérique Espagnole. Son autorité est doublement circonscrite, pour l'Europe, par la grande chambre du conseil de Castille, et pour l'Amérique, par celle du conseil des Indes. Il n'y a donc actuellement que cinq ministres en Espagne.

La stabilité du ministère était, sous Charles III, une des circonstances les plus remarquables du gouvernement Espagnol. Quand ce prince avait accordé sa confiance, l'incapacité, les mauvais succès, rien ne pouvait la lui faire retirer. Ses ministres étaient sûrs à-peu-près de mourir en place; et cette sécurité, précieuse, à

plusieurs égards, n'était pas du moins un véhicule pour leur activité. Si elle leur laissait de la marge pour donner du développement aux plans qu'ils formaient, elle assurait, aux prévarications l'impunité, et aux abus le temps de jetter de profondes racines.

Les ministres Espagnols peuvent, mieux que dans aucune autre cour, se livrer aux travaux qu'exigent leurs places. Rien de plus réglé que la vie qu'ils mènent. La promenade est presque la seule dissipation qu'ils se permettent. Du fond de leurs cabinets, ils ont des relations jusqu'aux extrémités du globe; hors de leurs cabinets, on croirait que leur horison n'a pas plus d'une demi-lieue de diamètre. Leur principale société est composée de leurs commis, qui mangent habituellement avec eux. Cette contrainte réciproque a quelques inconvéniens de détail; mais il en résulte plus d'union entre les chefs et les subalternes, et plus d'ensemble dans la conduite des affaires. Ceux qui les expédient, sous les yeux du ministre, ne sont pas, à-la-vérité, de simples commis; ils peuvent plutôt être comparés à nos chefs de bureaux. Pour être nommé à ces places, il faut ordinairement avoir déjà fait preuve

Espagne.

de talens dans quelqu'emploi de confiance. Dans les bureaux des affaires étrangères, par exemple, presque tous ces commis principaux ont été attachés, comme secrétaires, à quelque mission diplomatique, et souvent ils passent de là à des places de plénipotentiaires ou d'ambassadeurs; singularité remarquable dans un gouvernement despotique, où l'on devrait croire que l'intrigue et la faveur disposent de toutes les places, et qui pourrait, à cet égard, servir de modèle à plus d'un gouvernement libre.

## CHAPITRE VII.

*Monastère de l'Escurial. — Tableaux. — Panthéon. — Bibliothèque. — Environs de l'Escurial. — Plaisirs de la cour. — Statues. — Manufacture de glaces. — Chartreuse de Paular.*

Espagne.

A trois quarts de lieue de St.-Ildefonse, on passe l'Eresma sur un pont de pierre, et on arrive à Balsain, village situé dans un bassin qu'environnent de grands bois. Dès qu'on l'a dépassé, on gravit péniblement, pendant deux heures, les hautes montagnes qui séparent les deux Castilles. Le chemin est ombragé de grands pins, dont le sommet se perd souvent dans les brouillards qui s'élèvent du sein des profondes vallées. L'air se réfroidit, insensiblement, à mesure qu'on approche du sommet des montagnes, et quand enfin on se trouve à la hauteur des *sept pointes* de rochers qui, de St.-Ildefonse, présentent l'aspect d'une immense muraille crenelée, une nouvelle décoration s'offre à l'œil du voyageur enchanté. Il plonge

Espagne.

sur les vastes plaines de la nouvelle Castille, et aperçoit Madrid, bien au-delà des bornes de l'horison où sa vue s'égare au loin; c'est un autre pays, un autre ciel, une autre température. Bientôt il se précipite, plutôt qu'il ne descend, du haut de ce magnifique belvédère; et, au bout de deux lieues, il croise le grand chemin de Madrid à Paris, pour suivre la route de l'Escurial, où la cour passe l'arrière-saison.

Ce fameux monastère est situé à mi-côte, sur le revers de la chaîne de montagnes qui termine la vieille Castille. Le choix qu'a fait Philippe II de cette position escarpée et aride, peint bien le caractère sombre et farouche que l'histoire prête à ce prince. On sait que la fondation de ce couvent fut la suite d'un vœu qu'il fit le jour de la bataille de St.-Quentin, à laquelle, cependant, il n'assista pas: on sait également qu'il la dédia à St.-Laurent, dont ce jour était la fête, et tout rappelle à l'Escurial l'instrument de son martyre; non-seulement on le voit sur les portes, sur les fenêtres, sur les autels, sur les rituels, sur les habits sacerdotaux, mais l'édifice même de l'Escurial en a la forme.

La

La masse de ce bâtiment a certainement quelque chose d'imposant, mais il ne remplit pas tout-à-fait l'idée qu'on en conçoit, d'après sa réputation. Son architecture n'a rien de magnifique; elle a bien plutôt la simplicité sérieuse qui convient à un couvent, que le faste qui annonce le séjour d'un grand monarque. La seule façade de l'occident a un beau portail. Par ce portail on passe à une cour carrée, au fond de laquelle est l'église. Cette entrée principale ne s'ouvre, pour les rois d'Espagne et les princes de leur maison, que dans deux occasions solennelles; la première fois, lorsqu'après leur naissance ils sont portés à l'Escurial; et la seconde, lorsqu'on va déposer leurs dépouilles mortelles dans le caveau qui les attend. Double emblême des portes de la vie et de celles de l'éternité.

De ce côté, la porte de l'église s'annonce par un beau péristyle dont la façade est surmontée par les statues colossales de six rois d'Israël, qui paraissent comme en équilibre sur leurs maigres piedestaux. Ces six rois ont eu part à la construction ou à la réédification du temple de Jérusalem, ainsi que l'indiquent les inscriptions gra-

Espagne.

vées sur la base de leur statue. Les deux du milieu sont David et Salomon, auxquels le sculpteur a tâché de donner la ressemblance de Charles-Quint et de Philippe II, son fils, tant la flatterie a été, dans tous les temps, ingénieuse à se saisir des plus légers rapports. Tout l'édifice est bâti en pierre de taille d'une espèce de granit bâtard, dont la teinte rembrunie, par le temps, ajoute à l'austérité de ce monument.

Lorsque la cour n'est pas à l'Escurial, ce n'est qu'un vaste couvent où habitent près de deux cents hyéronimites. A l'arrivée de la cour, le couvent se transforme en palais, les moines sont relégués sur les façades de l'occident et du midi, et les principales cellules deviennent les habitations de la famille royale, et des personnes des deux sexes qui composent sa suite. Le roi, lui-même a la sienne dans l'espace resserré qui forme le manche du gril. Philippe II semble avoir voulu faire un lieu de retraite où la grandeur souveraine vient se cacher à l'ombre des autels, et se familiariser avec le voisinage de son tombeau; et ses successeurs, fidèles à ce vœu d'humilité, se contentent encore de cette modeste enceinte. Elle com-

munique, par un escalier, à l'église et à la sacristie, deux objets où tous les arts réunis ont déployé leur magnificence. Espagne.

L'architecture de l'église est simple et majestueuse. Sur les voûtes du dôme et de la nef, le pinceau magnifique de Luc Jordaens a peint, à fresque, plusieurs traits de l'histoire sainte, et quelques allégories religieuses. On n'a rien épargné pour la décoration du maître-autel; son tabernacle réunit la richesse et l'élégance; ses colonnes sont formées des marbres les plus précieux; leurs interstices sont remplis par des tableaux des plus grands maîtres, et cependant son ensemble a quelque chose de mesquin, qui contraste avec la majesté de l'édifice. Mais ce qu'il y a de véritablement beau, ce sont les deux tombeaux qui l'accompagnent; c'est, d'un côté, celui de Charles-Quint; et de l'autre, celui de Philippe II. Ces deux souverains sont à genoux et semblent abaisser leur majesté devant le roi des rois. Ils occupent le devant d'une espèce de chambre, ouverte du côté de l'autel, et revêtue intérieurement de marbre noir. Ces deux monumens ont quelque chose de lugubre, à-la-fois, et de pompeux. En les contemplant on ne

Espagne.

peut se défendre d'une rêverie religieuse sur le néant des grandeurs humaines, et sur l'abîme qui les engloutit. Ces réflexions deviennent encore plus profondes quand on les applique à deux souverains qui, pendant leur vie, ont fatigué l'univers de leur ambition, et qu'on voit condamnés à un silence éternel, par la seule loi à laquelle ils n'ont pu échapper.

L'église offre de bons tableaux de quelques peintres du second ordre; mais c'est sur-tout dans les deux sacristies que les chefs-d'œuvre de la peinture sont répandus avec une profusion capable de lasser l'admiration, même des connaisseurs. Dans la première, qui est peu éclairée, on remarque trois *Paul Veronese*, un *Titien*, deux *Tintoret*, un *Rubens* et un *Espagnolet*. La sacristie principale en contient un bien plus grand nombre, et seule suffirait pour justifier la réputation dont jouit l'Escurial. Nous nous bornerons à indiquer une belle vierge du *Guide*, deux tableaux de *Wandyk;* l'un, la femme adultère paraissant devant Jésus-Christ; l'autre, un St.-Jérôme, nu jusqu'à la ceinture, et écrivant sous la dictée d'un ange, dont la fraîcheur fait le plus agréable contraste avec la teinte

rembrunie des chairs du vieillard ; un très-grand tableau du *Tintoret*, où ce peintre s'est livré à toute la bizarrerie de son imagination, en représentant les détails de la cène ; une annonciation de la vierge, d'*Annibal Carrache ;* plusieurs tableaux du *Titien ;* et deux, sur-tout, l'un, St.-Sébastien, de grandeur naturelle; et l'autre, Jésus-Christ interrogé par un docteur de la loi ; trois de *Raphaël*, dont l'un, nommé la Perle, à cause de son mérite supérieur, est une des saintes familles de ce grand maître, où on admire le plus la grâce, la vérité de l'expression, la correction du dessin ; et l'autre, est un tableau de la visitation, où l'on est enchanté du modeste embarras qu'éprouve la vierge en paraissant, devant Elizabeth, avec les signes, inattendus et déjà très-apparens, de sa fécondité. Espagne.

Le Panthéon est la sépulture des rois d'Espagne, où l'on descend par une porte qui est dans le passage de l'église à la sacristie. L'escalier qui y conduit est entièrement revêtu en marbre, ainsi que le Panthéon, lui-même. Il est divisé en plusieurs chambres, qui ont chacune leur destination particulière. L'une est ce qu'on appelle le

Espagne.

*Podridero*, ou le *Pourrissoir;* c'est là que les dépouilles des rois et de leur famille sont livrées aux premiers ravages de la corruption. Dans une autre, on dépose les corps de tous les princes et princesses d'Espagne qui n'ont pas régné. C'est parmi cette auguste et lugubre assemblée, que le duc de Vendôme est placé, comme M. de Turenne l'était à St.-Denis.

Le véritable Panthéon ne sert, de dernier asile, qu'aux rois et aux reines d'Espagne. Un jour faible éclaire, à regret, cette froide demeure; on y a suppléé par un lustre superbe, suspendu au faîte de la coupole, et qu'on n'allume que dans les occasions extraordinaires; hors ces cas, un flambeau guide les curieux au milieu de ce sénat muet et immobile de souverains. A sa lueur incertaine, on découvre, vis-à-vis la porte d'entrée, un autel et un crucifix de marbre noir, sur un fond de porphire. Tout le reste répond à cette morne magnificence. Des deux côtés de l'autel, sont distribuées, par trois étages et en différens compartimens, formés par de beaux pilastres de marbre, canelés, les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines; elles sont de bronze, et d'une forme noble et

simple. Le Panthéon en a encore plusieurs de vides ; mais elles sont toutes prêtes à s'entr'ouvrir pour recueillir les dépôts qui leur sont promis : leçon salutaire et terrible, que les rois ont bien voulu recevoir de la main hardie d'un architecte. Espagne.

Philippe II repose dans le tombeau le plus élevé de la première division. C'est lui qui jeta les fondemens du Panthéon, mais il ne fut achevé que par Philippe IV.

On n'appliquera pas, à ce temple de la mort, ce vers connu :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs.

Les ravages du temps, secondé par l'humidité, n'ont pas respecté la dureté du marbre, et l'on peut venir en prendre une double leçon, et sur la fragilité de l'homme, à quelque rang qu'il soit élevé, et sur celle de ses ouvrages, que, dans son orgueil, il ose consacrer à l'immortalité.

Le chœur des moines de l'Escurial est au-dessus de la grande porte de l'église, et vis-à-vis le maître-autel. Des peintures, à fresque, relatives à St.-Laurent et à St.-Jérôme, décorent ses murailles. Son pupître, malgré l'énormité de sa masse, tourne sur un pivot, avec une facilité surpre-

Espagne.

nante. Derrière le chœur, on va admirer un chef-d'œuvre de sculpture; c'est un christ, en marbre, de grandeur naturelle; il est de la main de Benvenuto-Cinelli, par qui le connétable de Bourbon fut tué, sous les murs de Rome.

Aux deux côtés du chœur commence une longue galerie, qui règne le long des deux faces de l'église, et communique, par quatre portes, au premier étage du monastère; elle est coupée par plusieurs travées, du haut desquelles on assiste à l'office divin. C'est là que souvent j'ai été me pénétrer de ces sentimens profonds qui s'emparent de l'ame des moins dévots, à l'aspect imposant d'un temple. Celui de l'Escurial prête, plus qu'aucun autre, à ces méditations; sa masse, dont la solidité a déjà survécu près de deux siècles, et en survivra vingt autres à son fondateur endormi dans son enceinte; le souvenir de ce monarque impérieux, qui, depuis longtemps, n'y reçoit plus d'autre tribut que des prières funèbres, et dont on croit voir errer l'ombre dans ce sombre monument de sa frayeur et de sa piété; le bruit de cent voix, qui en font retentir les voûtes, des louanges de l'éternel; tout y porte l'ame à ce morne recueillement auquel elle se com-

plait mille fois davantage, qu'aux vaines dissipations du monde. Espagne.

Je fixerai encore l'attention du lecteur, sur les deux grands cloîtres de ce monastère, sur leurs pavés de marbre, sur leurs nobles proportions. Le grand cloître d'en bas communique à la salle capitulaire, remplie de chefs-d'œuvre; on y voit plusieurs Titien, une vierge de Raphaël, un St.-Jérôme du Guerchin, trois tableaux de Rubens, trois de l'Espagnolet; on y admire sur-tout trois chefs-d'œuvre du Guide.

Le grand cloître d'en bas communique aussi à l'ancienne église du monastère; on y trouve encore trois tableaux capitaux du Titien, trois de l'Espagnolet, et un de Raphaël, qui l'emporte sur tous, sans exception, par la beauté et la noblesse des formes, par la correction du dessin, par tout ce qui caractérise le talent inimitable de ce grand peintre; j'ai vu des connaisseurs rester en extase, et pleurer d'admiration, devant ce chef-d'œuvre sublime, sans que cette impression ait été troublée par la bisarrerie du sujet; car on y trouve rassemblés, la vierge, l'enfant Jésus, St.-Jérôme, en habit de cardinal, qui leur lit la bible, au moment où l'ange Raphaël conduit aux pieds du

Espagne.

divin groupe, le jeune Tobie, qui vient, d'un air timide, lui faire hommage de son poisson. Cette dernière circonstance a fait donner au tableau le nom de *Madona del Pez*. On ne conçoit pas comment le génie de Raphaël a pu s'asservir à cette étrange composition, qui sans-doute lui aura été prescrite, et comment l'exécution ne s'est pas ressentie de cette entrave. Si son goût exquis n'a pas été révolté par cette dissonance, qui choque le goût le moins délicat, que deviennent les règles de l'art, et les préceptes de la raison?

On peut encore, après la *Madona del Pez*, admirer une superbe cène du Titien, qui occupe toute la largeur du réfectoire des moines.

Dans le cloître d'en haut, parmi quelques tableaux médiocres, on en remarquera quelques-uns de l'Espagnolet, un, sur-tout, qui représente Jacob gardant les troupeaux, et un de ce *Navarrète*, connu sous le nom du *Muet*, que Philippe II appelait le Titien de l'Espagne.

La bibliothèque de l'Escurial est moins remarquable par le nombre et le choix de ses livres, que par la beauté de son vaisseau, et la quantité de manuscrits Grecs et Arabes

qu'elle contient; tous les arts ont concouru à sa décoration, et si elle a un défaut, c'est peut-être qu'elle est trop ornée. La peinture s'est emparée de tout l'espace que n'occupent pas les livres; son plafond voûté est surchargé d'arabesques et de figures, la plupart colossales. Tibaldi, le maître de Michel Ange, y a déployé la vigueur, souvent exagérée, de son pinceau; ses attitudes forcées ressemblent à des contorsions; ses formes, à force d'être grandes, sont gigantesques et presque monstrueuses. Les tablettes qui contiennent les livres, et qui sont de bois précieux fort bien sculpté, paraissent mesquines au-dessous des colosses de Tibaldi. Il règne, au-dessus d'elles, des peintures, à fresque, de Barthelemy Carducho, qui perdent aussi à ce rapprochement; elles rappellent les traits de l'histoire, sainte ou profane, relatifs à la science dont les tablettes offrent les ouvrages: ainsi, le concile de Niciée est représenté au-dessus des livres qui traitent de la théologie; la mort d'Archimède, au siège de Syracuse, indique ceux qui ont rapport aux mathématiques, etc.

Espagne.

Dans les intervalles des tablettes on remarque les portraits de Charles-Quint, et des trois Philippe, ses successeurs sur le trône

Espagne.

d'Espagne. Arrêtez-vous sur-tout à celui de Philippe II, peint, avec une grande vérité, par Pantoja de la Cruz; contemplez sa physionomie sombre et austère, vous y lirez l'abrégé de l'histoire de son règne; mais ne communiquez pas vos réflexions aux religieux qui vous accompagnent, ce serait mal reconnaître l'accueil obligeant que vous recevrez.

En entrant dans la bibliothèque de l'Escurial, on est d'abord assez étonné de voir que les livres y sont placés à rebours, de manière que leur tranche est tournée en dehors, et contient leur titre en longueur. J'ai demandé, plusieurs fois, la raison de cet usage, qui peut paraître singulier; on m'a répondu qu'*Arias Montanus*, savant Espagnol du seizième siècle, dont la bibliothèque avait servi de noyau à celle de l'Escurial, avait tous ses livres posés et intitulés de cette manière, qui, apparemment, lui avait paru plus commode; qu'il avait lui-même établi sa méthode à l'Escurial; et que, depuis, pour qu'il y eût de l'uniformité, on l'avait suivie, à l'égard des autres livres. Cette explication ne prouve, au plus, que la bisarrerie d'un seul homme, et l'attachement de presque tous, aux usages qu'ils trouvent

établis, sur-tout quand ils sont en eux-mêmes à peu près indifférens. Espagne.

Dans une petite salle attenante au grand cloître d'en haut, on voit, avec plaisir, une annonciation, de Paul Véronèse, une nativité, du Tintoret, une descente de croix, et une Ste.-Marguerite effrayée à l'apparition d'un dragon, deux tableaux du Titien, et sur-tout un autre du même maître, qui est appelé la *Gloire du Titien*, soit à cause de son excellence, soit parce qu'il représente Charles-Quint et Philippe II admis à la gloire céleste, en présence des principaux patriarches de l'ancienne loi.

Un petit cabinet contigu à cette salle, contient plusieurs reliques, une des urnes miraculeuses des nôces de Cana, un vieux manuscrit de la vie de Ste.-Thérèse, écrite par elle-même.

C'est près du petit salon, où se trouvent ces tableaux, qu'est la porte de la chambre dans laquelle, suivant la tradition du monastère, l'infortuné Don Carlos termina ses jours, non par l'ordre sanguinaire de Philippe II, mais en se laissant, lui-même, mourir de faim, dans un long accès de désespoir, puisé bien plus dans son caractère violent et intraitable, que dans la sévérité de

Espagne.

son père. On sent bien, au reste, que ce n'est pas à l'Escurial qu'on doit aller chercher la véritable version d'un fait qui couvre d'horreur la mémoire de son *saint fondateur*.

La situation de l'Escurial rend pénibles les promenades de ses environs; cependant, entre la façade du midi et une haute montagne qui lui oppose sa croupe boisée et escarpée, il règne un vallon où l'on peut s'égarer avec plaisir; son terrein inégal offre, à chaque instant, de nouveaux points de vue, et favorise la pente rapide de plusieurs ruisseaux qui serpentent à travers les taillis. On éprouve une douce mélancolie en prêtant l'oreille à leur murmure lointain, qui se marie au frémissement des arbres, souvent agités par l'aquilon; au mugissement sourd des cerfs et des daims, qui, pendant la saison de leurs amours, errent avec inquiétude sous ces ombrages.

Les résidences de la cour d'Espagne offrent très-peu de ressource du côté des plaisirs. On n'y trouve ni spectacles, ni jeux publics, ni grands rassemblemens, hors les jours de cérémonie: aussi ne sont-elles guère habitées que par ceux qui y sont fixés par leurs places, si ce n'est pendant la belle saison du voyage d'Aranjuès. Celle de St.-

Ildefonse sur-tout est presque déserte, et les personnes royales y sont, la plupart du temps, réduites à la société de ceux qui sont de service auprès d'elles. La reine actuelle, tant qu'elle a été princesse des Asturies, aux heures près de ses promenades périodiques, passait presque toute sa vie dans son intérieur, où elle ne goûtait d'autres plaisirs que ceux de la conversation, qu'elle sait animer, et de la musique, qu'elle aime beaucoup; son époux ne s'éloignait d'elle que pour accompagner à la chasse le roi son père, et souvent deux fois par jour. Depuis qu'ils sont sur le trône, ils ont changé très-peu de chose à cette vie uniforme, ils ont seulement un peu adouci les rigueurs de l'étiquette; ils se permettent quelquefois de paraître un instant aux fêtes données par les grands d'Espagne, et par les ministres étrangers, ce qui n'était jamais arrivé à Charles III; mais ils n'assistent presque jamais à aucun spectacle, ni même aux combats de taureaux. Le roi, du vivant de son père, protégeait déjà les beaux arts, il s'était composé une collection de bons tableaux, de différentes écoles, en attendant qu'il héritât d'une des plus nombreuses et des plus précieuses galeries qu'il y ait en Europe.

Espagne.

Espagne.

On assure que celle de la cour d'Espagne ne le cède qu'à celle de France et à celle de l'électeur de Bavière. Elle est, pour la plus grande partie, à l'Escurial et à Madrid; la résidence de St.-Ildefonse en contenait beaucoup aussi, mais les palais de Madrid et d'Aranjuès ont été récemment enrichis de ses dépouilles; il en reste cependant encore assez pour occuper, pendant quelques heures, la curiosité d'un amateur; mais les morceaux antiques qui méritent, par dessus tout, l'admiration des connaisseurs, sont: le jeune faune portant un chevreau; et le groupe de Castor et Pollux; deux chefs-d'œuvre originaux, qui sont parfaitement conservés, et dont les copies se trouvent par-tout à côté de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère.

Au dehors du château de St.-Ildefonse on remarque la manufacture de glaces, la seule qu'il y ait en Espagne. C'est un des plus beaux établissemens de ce genre; elle commença, en 1728, par les essais que tenta un Catalan, et que, sous Ferdinand VI, un Français, nommé Sivert, commença à perfectionner. On y coule, depuis plus de trente ans, des glaces de toutes les dimensions; elles sont moins blanches, et peut-être moins bien

bien polies que celles de Venise et de St.-Gobin; mais nulle part il n'y en a eu d'aussi grandes, jusqu'à ces derniers temps; en 1782, j'en vis couler une de cent trente pouces de long, sur soixante-dix de large; l'énorme planche de bronze, qui reçut la matière liquéfiée, pesait dix-neuf mille huit cents livres, et le cylindre qui roula dessus, pour l'étendre et l'applanir, en pesait douze cents. Il y a, dans le vaste et bel édifice où se fait cette opération, vraiment digne d'être suivie dans tous ses détails, deux autres planches un peu moins grandes, et vingt fours, où les glaces, encore brûlantes, sont poussées, et restent, hermétiquement enfermées, depuis quinze jusqu'à vingt jours, pour s'y réfroidir lentement.

Espagne.

Ce qui sort d'ailleurs de la manufacture de St.-Ildefonse, est vendu, pour le compte du roi, à Madrid et dans les provinces. En vain, pour lui assurer des débouchés, a-t-il prohibé l'introduction de toutes glaces ou miroirs étrangers, dans tout le pays qui est à vingt lieues à la ronde; on sent bien que le profit qu'il retire de sa splendide manufacture est bien loin de couvrir les frais d'un établissement aussi considérable, qui, le bois excepté, est éloigné de toutes les ma-

Espagne. tières premières qu'il employe; qui est situé fort avant dans l'intérieur des terres, au sein des montagnes, loin de tout canal, de toute rivière navigable; aussi doit-il être compté parmi ces royales et ruineuses fantaisies, qui ajoutent à l'éclat du souverain, et à l'appauvrissement des sujets.

A un quart de lieue du château coule une petite rivière, l'*Eresma*, qui procurait à Charles III une de ses récréations favorites, celle de la pêche. Il avait trouvé ses bords tortueux et raboteux, il les avait fait applanir en trottoirs; lorsque le terrein l'a commandé on y a pratiqué des escaliers en gazon ou en pierre. Cette rivière, ou plutôt ce large ruisseau, est encaissé entre deux piles de rochers, groupés de la manière la plus pittoresque; ses eaux limpides coulent, tantôt avec fracas, sur des écueils, tantôt se précipitent en cascades naturelles, tantôt forment des bassins tranquilles, pour les truites qui y abondent.

Pendant le règne de Charles III, la cour venait, une fois tous les ans, déployer sur les paisibles bords de l'Eresma, le fracas d'une battue générale. Le rendez-vous était à une lieue du château. Quelques jours d'avance, des troupes de paysans, dissé-

minées dans les bois et sur les côteaux circonvoisins, chassaient devant elles le gibier dont ils étaient remplis. L'enceinte se resserrait, d'heure en heure, jusqu'à celle qu'on avait fixée pour la battue; c'était alors un spectacle vraiment piquant, de voir les daims et les cerfs s'écouler par pelotons de tous côtés, pressentir le danger vers lequel on les poussait, revenir sur leurs pas, essayer d'affronter la mousqueterie roulante qui les menaçait par derrière, mais obéissant à leur frayeur, et trompés dans leurs tentatives, passer enfin, en bataillons épais, par le défilé fatal où les attendaient le roi et les infans, placés en embuscade; leur agilité devenait alors leur dernière ressource; sur plusieurs milliers, qui étaient ainsi passés en revue, il en succombait environ une centaine; les uns tombaient sous le plomb meurtrier, à l'endroit même où ils étaient atteints, les autres portaient plus loin le trait mortel, et allaient cacher leur agonie au sein des broussailles; leurs corps, encore palpitans, étaient apportés et rangés sur le champ de bataille; on en faisait l'énumération avec une complaisance cruelle, que se reprocherait un philosophe, mais qu'on est convenu de

Espagne.

Espagne.

pardonner aux chasseurs. Toute la cour, et les ministres étrangers, assistaient à ce spectacle, qui se répétait à la fin du voyage de l'Escurial.

Depuis le nouveau règne, les battues n'ont plus été périodiques, mais très-multipliées, et ont eu pour objet principal d'exterminer rapidement ces nombreux troupeaux de cerfs et de daims, qui dévastaient les campagnes des résidences royales.

Il est un autre endroit, près de St.-Ildefonse, où le dernier roi d'Espagne allait aussi porter, une fois par an, la terreur et le fracas qui accompagnent les chasseurs. Ce sont les environs de Paular, couvent de chartreux, placé au pied et de l'autre côté des montagnes escarpées qui dominent le château de St.-Ildefonse. Le *Paular*, une des plus riches chartreuses d'Espagne, connue par ses belles laines, est situé dans un vallon charmant, arrosé par un gros ruisseau, qui coule doucement entre de vastes prairies, et au milieu des bosquets. Ce ruisseau fait aller un moulin à papier, dont le bruit est le seul que répètent les échos solitaires de ce canton. Un Français dirigeait, il y a quelques années, cette fabrique, au profit des

chartreux, et semblait avoir oublié, dans ce coin du monde, sa patrie, et jusqu'à sa propre langue. Espagne.

La chartreuse du *Paular* n'a d'ailleurs de remarquable qu'un vaste cloître, où Vincent Carducho, peintre connu des Espagnols, a tracé les principaux événemens de la vie de St.-Bruno.

## CHAPITRE VIII.

*Palais de Madrid. — Buen-Retiro. — Tableau des trois derniers règnes. — Promenade du Prado. — Jardin botanique. — Cabinet d'histoire naturelle. — Académie des beaux-arts. — Plaza magor.*

Espagne.

En partant de l'Escurial, pour aller à Madrid, on suit une route superbe; mais à travers le pays le plus aride peut-être qu'il y ait en Europe. A la descente du côteau sur lequel est le monastère, on traverse cependant une petite forêt de frênes, *fresnera*, qui offre des points de vue agréables.

Sorti de la *fresnera*, on ne voit plus d'arbres, jusqu'aux approches du Mançanares. Cette très-petite rivière coule à quelque distance, et au pied des hauteurs sur lesquelles Madrid est situé; elle est presque toujours assez basse pour que les voitures la passent à gué, et cependant elle a deux grands ponts, celui de Ségovie et celui de Tolède. C'est du premier, bâti par Philippe II, qu'on a dit, assez gaiement, qu'à ce beau pont il ne manquait qu'une rivière; au fond il en

mérite ni l'éloge ni l'épigramme. Ces dimensions, en apparence démesurées, qu'on a données, en Espagne, à beaucoup d'autres ponts, tiennent à une cause très-raisonnable; l'Espagne est coupée, dans presque tous les sens, par des chaînes de montagnes dont les sommets, malgré la chaleur du climat, sont souvent couverts de neige, les ruisseaux, les rivières même qui découlent de leurs flancs, ont, habituellement, un petit volume d'eau, parce que la sécheresse est fréquente dans les provinces qu'ils parcourent; mais lorsque des pluies abondantes, ou la fonte subite des neiges, viennent à grossir ce volume, le lit de ces rivières s'étend d'autant plus qu'il est moins profond, et qu'elles charient beaucoup de sable; et c'est d'après ces cas, quoique rares, qu'on a calculé les dimensions de leurs ponts: on leur a donné de la solidité pour obvier aux crues subites, et beaucoup de longueur, pour que les débordemens ne les rendissent pas insuffisans. Parce qu'au premier coup d'œil on ne peut se rendre raison de certains usages, de certains établissemens, il ne faut pas taxer d'ineptie des nations entières. Espagne.

Madrid s'annonce assez bien, quand on y arrive du côté de l'Escurial; après avoir

Espagne.

passé le Mançanares, on parcourt une partie du beau chemin, planté d'arbres, qui conduit au *Prado*, maison royale, à deux grandes lieues de Madrid.

La porte de *San-Vicente*, par laquelle on entre, est neuve, et d'assez bon goût; on monte ensuite péniblement jusqu'au palais neuf, qui, isolé sur une éminence, sans terrasse, sans parc, sans jardin, a plutôt l'apparence d'une citadelle, que celle de l'habitation d'un des plus puissans monarques du monde; on en juge autrement quand on l'a vu de près. Il est de forme carrée, et autour de sa cour intérieure, règnent de larges portiques; on monte par un bel escalier de marbre, dont la cage est fort décorée; les appartemens du roi ont les plus magnifiques dimensions; la salle où est le trône peut encore être admirée, après la galerie de Versailles; de beaux vases, de petites statues, des bustes antiques, sont distribués sur toutes les tables; presque tout l'ameublement appartient à l'Espagne, les glaces, les plus grandes peut-être qu'il y ait en Europe, les verres des croisées viennent de St.-Ildefonse; les tapisseries ont été fabriquées dans une manufacture située à la porte de Madrid; les carrières variées de la Pénin-

sule ont fourni les marbres des tables et des lambris.

L'appartement suivant est celui où le roi dine; Mengs, qui a peint, sur son plafond, les dieux et les déesses de l'Olympe, y a déployé toute la richesse, toute la grâce de son pinceau.

De cet appartement on passe à celui où le roi donne ses audiences; le plafond, qui représente l'apothéose d'Hercule, est un des chefs-d'œuvre de Mengs. On admire, dans la même salle, son Adoration des bergers, où tout est gracieux, fini, plein d'expression. Ses ouvrages étaient la principale décoration de la chambre à coucher de Charles III, qui s'était plu à s'entourer des productions de ce grand peintre. On y admire sur-tout sa Descente de croix, que les connaisseurs regardent comme son chef-d'œuvre: on ne peut se lasser d'y contempler la douleur profonde et tendre du disciple chéri; l'attitude sublime de la vierge, qui, dans sa désolation, n'attend plus de soulagement que dans le ciel; l'affliction plus douce, mais non moins attendrissante, de la magdeleine, qui conserve ses charmes au milieu de cet accablement général, qu'elle partage; enfin, le corps du christ, dont le chevalier Azara,

Espagne.

ami particulier de l'auteur, et si capable d'apprécier ses ouvrages, ne peut se lasser d'admirer la vérité, le caractère divin, la beauté des chairs, que Mengs a eu soin de ne pas présenter, comme tant d'autres peintres, déchirées et flétries par les longues souffrances.

La chambre voisine de la salle du trône est remplie de chefs-d'œuvre de l'école d'Italie. Parmi plus de douze tableaux capitaux du Titien, on distingue Vénus bandant les yeux à l'amour, et son pendant, dont le sujet, composé de deux femmes d'une grande beauté, au milieu desquelles est un guerrier debout, se trouve répété dans le Muséum de France.

Dans les chambres adjacentes, parmi une foule de tableaux des plus grands maîtres, on distingue une Adoration des rois, par Rubens, et un Portement de croix, par Raphaël, deux tableaux qui, seuls, valent une riche collection; dans le premier, Rubens a déployé toute la magie de son pinceau, toute la richesse de ses draperies, toute la magnificence de sa composition; mais quelle touchante et sublime expression dans le tableau de Raphaël! le sauveur du monde, succombant sous le poids de sa croix, plus

que sous celui de sa douleur, conservant, au milieu des bourreaux qui le traînent et le maltraitent, une résignation, une sérénité qui désarmerait la cruauté même, moins occupé de ses souffrances, que de la consolation de sa mère éplorée, qui cherche à fléchir les bourreaux, et des femmes suppliantes qui s'attendrissent sur son sort; l'impression que produisent ces deux grandes compositions rend presqu'insensible à plusieurs autres tableaux du Titien, de Wandik, de Raphaël lui-même, ainsi qu'à deux petits chefs-d'œuvre du Corrège. Les tableaux ne contribuent pas beaucoup à la décoration de la chapelle du palais; mais elle est riche, et belle dans ses proportions.

Le palais de Madrid est entièrement neuf; celui qu'habitait d'abord Philippe V ayant été brûlé en 1734, ce prince voulut qu'il fût rebâti à la même place; un architecte Piémontais lui présenta un plan magnifique, dont on peut voir le modèle, en petit, dans une maison voisine du palais; Philippe V effrayé par le devis, adopta un plan plus simple, dont l'exécution fut tout aussi dispendieuse, encore n'est-elle pas achevée.

On arrive à la façade par une grande place irrégulière, à l'extrémité de laquelle est

Espagne.

l'arsenal, qui contient une collection d'armes anciennes et étrangères, rangées avec beaucoup d'ordre, et conservées avec un grand soin; l'armure des anciens guerriers Américains y appelle l'attention, plus encore que les damas enrichis de pierreries, plus que les armures complettes des anciens rois d'Espagne, de St.-Ferdinand, par exemple; on ne manque pas de faire, au voyageur, l'énumération complette de toutes ces merveilles, et, fût-il Français, on ne lui fait pas grâce de l'épée que portait François I.er à la bataille de Pavie.

Les rois de la dynastie Autrichienne n'habitaient que par intervalle dans le palais qui avait la vue sur le Mançanares, et dont le palais neuf occupe l'emplacement; ils passaient une partie de l'année dans une sorte de maison de campagne, située sur une éminence, à l'autre extrémité de la ville, et qu'ils avaient appelée le *Buen-Retiro*. Philippe V s'y était affectionné; après l'incendie de l'ancien palais, le Retiro fut sa seule habitation à Madrid. C'est un composé informe de pièces de rapport, qui, d'aucun côté, n'a rien d'imposant; il contient cependant une longue suite d'appartemens, qu'on pourrait encore rendre logeables à peu de

frais. On y voit encore quelques statues dignes de l'attention des curieux, celle de Charles-Quint, foulant aux pieds un monstre, qu'on croit être l'emblême de l'hérésie; mais sur-tout une statue équestre de Philippe IV, modelée par *Pierre Tacca*, habile sculpteur Florentin. Espagne.

Le théâtre de Retiro est encore parfaitement conservé; la salle est petite, mais dessinée avec art; le théâtre, qui est vaste, s'ouvre, dans le fond, sur les jardins du palais, avec lesquels il est de niveau, ce qui favorisait souvent la magie théâtrale, en étendant la perspective à perte de vue, en permettant même, quelquefois, la marche de la cavalerie. Toutes ces illusions se sont dissipées, la salle est déserte, ses décorations dorment aujourd'hui dans la poussière, et ce théâtre, qui, sous le règne de Ferdinand VI, retentissait des voix les plus harmonieuses, est condamné à un morne silence, qui, depuis quarante ans, n'a pas été interrompu plus de deux fois.

Ainsi les cours changent de face, suivant les goûts du souverain; celle de Ferdinand VI, brillante, avide de fêtes, avait naturalisé en Espagne les féeries des théâtres de l'Italie, sous la direction du musicien

Espagne.

Farinelli, qui dut à ses talens une faveur signalée, dont personne ne murmura, parce qu'il en usa avec modestie, et n'en abusa jamais.

Sous Charles III, Euterpe et Terpsichore avaient perdu leur sceptre; plus simple, plus uniforme dans ses goûts, indifférent pour les plaisirs profanes, il les avait bannis de son séjour, et se bornait à accorder les démonstrations de la protection, aux arts muets, et aux sciences. Pendant trente ans de règne, si l'on en excepte le marquis Squilace, qui pensa lui coûter cher, il n'eut pas un seul favori en titre; et protégé, par la dévotion, contre les séductions des sens, il passa (exemple unique, peut-être, dans l'histoire des rois) vingt-neuf ans de sa vie sans femme et sans maîtresse. Le libertinage avait besoin de se déguiser, pour approcher impunément du trône, et jamais cour ne fut moins galante que la cour de Charles III.

Celle de Charles IV, moins austère que celle de son père, n'est pas ennemie des plaisirs, mais les goûte sans appareil. Cette cour a d'ailleurs cet avantage sur les trois précédentes, c'est que le crédit principal repose dans des mains Espagnoles, et que la reine, quoique née en Italie, s'est, depuis

long-temps, identifiée avec la nation; tandis que, sous les trois autres règnes, le crédit avait appartenu, presque constamment, à des étrangers. Enfin, pour achever le parallèle des quatre règnes de la maison de Bourbon, en Espagne, nous dirons qu'ils offrent un tableau bien rare, une succession non interrompue, de quatre rois, non pas grands, ni revêtus de qualités brillantes, mais probes, humains, sincèrement pieux, qui peuvent n'avoir pas toujours fait le bien, avec discernement, mais qui, sciemment du moins, n'ont jamais fait le mal.

Espagne.

Les jardins de Buen-Retiro renferment, dans leur intérieur, une manufacture de porcelaine, dont l'entrée est, jusqu'à présent, interdite à tout le monde. Cet ancien palais domine sur une promenade, fameuse, depuis long-temps, dans les romans et les comédies des Espagnols, le *Prado;* elle l'était, alors, assez gratuitement; le lieu était peu de chose en lui-même, il n'avait de prix que par les scènes dont il était le théâtre; la proximité du palais, l'inégalité même du terrein, tout y favorisait les intrigues, mais tout y appelait les dangers. Charles III, en l'applanissant, en le plantant d'arbres, en éclairant ses avenues, en pourvoyant à son

Espagne.

arrosement, en l'ornant de statues et de fontaines, en a fait une promenade superbe, qu'on peut fréquenter, dans toutes les saisons, avec plaisir, et avec sécurité; elle forme, l'espace de près d'une demi-lieue, une partie de l'enceinte intérieure de la ville: plusieurs des rues principales viennent s'y perdre.

C'est au Prado que tous les citoyens viennent, de toutes parts, à pied ou en voiture, se réunir, et respirer, à l'ombre de longues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumé par les exhalaisons des fleurs. Le concours y est quelquefois prodigieux, on y voit jusqu'à quatre ou cinq cents carrosses défiler, dans le plus grand ordre, au milieu d'une foule innombrable de piétons; spectacle qui annonce une grande opulence, et une population nombreuse, mais où l'on désirerait un meilleur goût dans la plupart des équipages, et plus de diversité pour la vue, au-lieu de cette bigarrure de vêtemens et de coiffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisirs; on ne voit à pied, au Prado, que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands voiles, noirs ou blancs, qui dérobent

dérobent une partie de leurs traits; que des hommes enveloppés dans leur vaste manteau de couleur sombre, pour la plupart, ensorte que ce Prado, tout beau qu'il est, semble être, par excellence, le théâtre de la gravité Castillane; il le paraît sur-tout lorsque, chaque soir, au premier coup de l'*angelus*, tous les promeneurs, sans exception, se découvrent, s'arrêtent subitement, comme paralysés par une main invisible, interrompent les discussions les plus animées, les conversations les plus tendres, pour se recueillir pendant quelques minutes.... Malheur au profane qui oserait troubler ce silence de la dévotion, dont les impies peuvent rire, mais qui n'en a pas moins quelque chose d'imposant, de touchant même, pour un observateur philosophe. Les prières de l'*angelus* terminées, chacun se remet en marche; et les entretiens recommencent. Tout un peuple vient de rendre, sous la voûte du ciel, un hommage unanime au créateur; qu'importe que ce soit par l'entremise de la vierge Marie, l'hommage n'en fut pas moins pur, l'épanchement moins consolant. Espagne.

Ce qui n'ajoute pas peu à l'embellissement du Prado, c'est le jardin botanique.

Espagne.

Il s'embellit tous les jours. Pour peu qu'on ait le goût de la botanique, et avec une permission, qui n'est pas difficile à obtenir, on peut y passer, presque seul, des heures délicieuses, au milieu des arbres et des plantes des quatre parties du monde. Les productions du règne végétal y sont rangées par carrés, suivant la méthode de Linnée. Le nom des plantes est indiqué par des étiquettes enfermées dans de petits tubes de fer-blanc, qui sont enfoncés au pied de chacune d'elles; ressource commode et très-utile pour les commençans. On sent que le roi d'Espagne est à même de se procurer, dans le règne végétal sur-tout, la plus précieuse collection qu'il y ait dans l'Univers, lui dont les vastes états ont donné lieu à ce beau vers de Piron:

Et l'Espagne est par-tout où luit l'astre du jour.

Dans une telle diversité de climats, de terreins, cette immense monarchie doit produire tout ce que la terre porte d'arbres, d'arbustes et de plantes. On ne s'occupe que depuis environ vingt ans, de tirer parti d'un pareil avantage, et il n'y a guère d'années qu'il n'arrive, des Indes Espagnoles, quelques plantes nouvelles, dont la métropole fait la conquête, ou du moins des graines,

des bulbes, des drageons, qu'on essaye de naturaliser dans le jardin botanique de Madrid. Espagne.

Un des plus riches tributs qu'il ait reçu de l'Amérique Espagnole, lui fut fourni, en 1782, en grande partie, par les soins de Dombey, Français aussi estimable qu'éclairé, qui, avec l'agrément de la cour de Madrid, avait séjourné pendant huit ans au Pérou, et, de concert avec quelques savans Espagnols, y avait fait de laborieuses recherches, dont il rapporta les fruits à Cadix. Arrivé dans ce port, il n'y fut pas traité avec cette générosité Espagnole si vantée; la malveillance jalouse du ministre lui suscita des persécutions, qui altérèrent sa santé, déjà fort affaiblie, et parurent même influer, pendant quelque temps, sur son jugement; il fut comme emprisonné à Cadix, jusqu'à ce qu'il eût livré, aux commissaires du gouvernement Espagnol, la moitié de sa collection, qu'il avait cru exclusivement réservée pour sa patrie; heureusement ces commissaires avaient moins de lumières que de mauvaise volonté, et dans le partage qu'ils firent, sous les yeux de Dombey, ce ne fut pas le lot le plus précieux qui leur échut. Il se hâta bientôt après de quitter cette terre,

Espagne.

pour lui du moins, très-peu hospitalière, et de rapporter en France ce qu'il avait sauvé de la rapacité des envieux. Il le confia à un de ses amis, M. L'Héritier, un de nos plus habiles naturalistes, qui se chargea de mettre en ordre les riches débris de sa collection, et de la faire connaître au public. La santé de Dombey ne s'est jamais remise des atteintes qu'elle avait éprouvées au Pérou ou à Cadix; il est mort à la fleur de son âge, et en emportant les regrets des savans et de l'amitié. Depuis son départ de Lima, l'Espagne a constamment entretenu, au Pérou, des naturalistes, pour y continuer les recherches auxquelles il s'était livré avec autant de zèle que de succès.

Le même édifice, qui contient le cabinet d'histoire naturelle, et qui, avec celui de la douane, bâti aussi par Charles III, forme le principal établissement de la rue d'Alcala, sert aux séances de l'académie des beaux-arts, ce qui est heureusement exprimé par l'inscription suivante: *Carolus tertius, naturam et artem sub uno tecto in publicam utilitatem consociavit anno* 1774.

Philippe V est cependant le vrai fondateur de cette académie. Le ministre des affaires étrangères en est le président, et

tous les trois ans, distribue des prix aux jeunes élèves qui ont donné les meilleurs ouvrages de sculpture, de peinture, et les meilleurs modèles d'architecture. Quoiqu'elle compte plusieurs membres distingués, il faut avouer cependant que ses chefs-d'œuvre sont encore en petit nombre, et que les prix qu'elle donne, sont plutôt des encouragemens que des récompenses. Espagne.

Ce n'est pas seulement en formant des élèves, que l'académie des beaux-arts sert à leurs progrès, en Espagne, elle est encore le tribunal suprême auquel doivent être soumis les plans de tous les édifices, sacres et profanes, qu'on élève dans l'étendue du royaume. Cette institution doit, à la longue, y rétablir le bon goût, sur les ruines de la barbarie qui a présidé à la plupart de ses monumens, et dont on reconnaît la main, dans quelques-unes de ses portes, dans les anciennes fontaines, et dans la plupart des églises de la capitale: essais informes de l'art encore au berceau, qui a pris plus de peine, pour enfanter des monstres, qu'il n'en aurait, à présent, à produire des chefs-d'œuvre. Les édifices modernes attestent déjà la révolution qu'il a éprouvée sous la dynastie des Bourbons; outre le palais neuf

Espagne.

de Madrid, nous en pouvons citer, comme des preuves, les portes d'*Alcala* et de *San-Vicente*, le bâtiment de la douane, celui de la poste, et sur-tout un superbe édifice placé le long du Prado, commencé, il y a moins de douze ans; il est destiné à servir de muséum; on y transportera le cabinet d'histoire naturelle, et plusieurs académies y tiendront leurs séances; ses travaux ont été interrompus par la guerre; ils ont été repris au retour de la paix. Ce beau monument d'architecture l'emportera sur tous les autres de la capitale, et n'ajoutera pas peu à la réputation de son auteur, Villanneva.

Il y a d'ailleurs, à Madrid, peu d'édifices qui méritent l'attention du voyageur. Cette capitale est, en général, bien percée; ses rues, sans être tirées au cordeau, sont, pour la plupart, larges et tortueuses; la rareté des pluies et les soins de la police moderne, en font une des villes les plus propres de l'Europe. Mais, hormis le Prado et ses avenues, cette ville n'a pas de beau quartier à citer; la fameuse *Plaza Mayor*, que les Espagnols se complaisent à exalter, n'a rien qui justifie leur enthousiasme; c'est une place quadrangulaire, mais irrégulière, dont l'enceinte est formée par des bâtimens à cinq et six étages,

assez uniformes, mais sans décoration, sous lesquels règnent de longues arcades. On l'illumine dans les solennités publiques, et alors elle forme véritablement un beau coup-d'œil. C'était, autrefois, sur cette place, que se célébraient les *auto-da-fés*, dans tout leur effrayant appareil; elle est encore le théâtre des combats de taureaux qui se donnent, lors de ces fêtes de la cour, connues sous le nom de *fiestas reales*. Elle a un assez bel édifice, où l'académie de l'histoire tient ses séances, et où sont renfermés sa bibliothèque, son musée, ses manuscrits, ses médailles. On débite, sur cette place, la plupart des comestibles et des marchandises de tout genre. Ce concours de circonstances en a fait l'emplacement le plus remarquable de la capitale, et lui a valu une réputation qu'elle méritait peut-être lors de sa construction, et qui aurait dû s'évanouir, depuis que l'architecture, en se perfectionnant dans le reste de l'Europe, a créé quarante places préférables à la *Plaza Mayor*. Elle a été fort défigurée par l'incendie qui réduisit en cendres, il y a dix ans, une de ses façades, presque toute entière; ce qui la dépare, d'ailleurs, c'est une foule d'échoppes qui ne permettent pas de la traverser dans tous les

Espagne.

Espagne.

sens. Elle est cependant le quartier de Madrid qui peut donner l'idée la plus favorable de la population de cette capitale; et si on en jugeait d'après le concours qu'on remarque, à toutes les heures du jour, sur cette place, et dans les rues adjacentes, jusques et compris la *Puerta del Sol*, carrefour qui est le rendez-vous principal des nouvellistes, on aurait peine à se persuader que Madrid ne contint d'habitans, que 156,672 personnes; tel fut du moins le résultat du dénombrement qui fut fait, en 1787, de cette capitale et du reste de la Péninsule, par les soins du comte de Florida-Blanca.

## CHAPITRE IX.

*Population de l'Espagne. — Eglises principales de Madrid. — Peintres. — Graveurs. — Imprimerie. — Fondations pieuses. — Autres académies. — Sort de la nouvelle encyclopédie, en Espagne. — Apologie et titres littéraires des Espagnols. — Education. — Fabriques. — Canaux. — Chemins. — Sociétés patriotiques.*

Espagne.

Le gouvernement Espagnol avait fait, en 1768, un dénombrement qu'il avait des raisons de croire défectueux, parce que, d'abord, on n'y avait pas mis beaucoup de soin; parce que, sur-tout, comme on s'était faussement persuadé qu'il avait pour objet l'établissement d'une imposition nouvelle sur les maisons, on chercha à tromper les commissaires, par des déclarations infidèles, aussi ce premier dénombrement ne produisit-il que 9,159,999 ames,

Tandis que celui de 1787, fait avec plus de rigueur, d'un côté, et plus de sécurité, de l'autre, donne un résultat de 10,268,151.

Espagne.

On connut, par ce dénombrement, dans quelle proportion étaient les professions diverses.

| | | |
|---|---|---|
| On trouva | 145 | villes ayant le titre de *Cindades*, |
| | 4,572 | villes ne portant que celui de *Villas*, |
| | 12,732 | villages, |
| | 907,197 | laboureurs, |
| | 964,571 | journaliers, |
| | 270,989 | artisans, |
| | 280,092 | domestiques, |
| | 50,994 | étudians, |
| | 39,750 | fabricans. |

On apprit aussi quelle était la population respective des provinces.

Les édifices sacrés, de Madrid, n'ont rien de bien remarquable. Plusieurs contiennent cependant des collections précieuses de tableaux qu'on peut encore admirer après celle de l'Escurial et du palais neuf. Mais aucune église de Madrid n'offre une galerie plus considérable et mieux composée, que celle des Carmes déchaussés, rue d'Alcala.

Il y a une autre église, beaucoup plus moderne, qui a quelque chose d'imposant, au premier aspect, et contient aussi quelques bons tableaux; c'est celle de *las Sa-*

*lesas*, ou de la Visitation, fondée par Ferdinand VI, et la reine Barbe, son épouse. Espagne.

Les cendres du couple royal y reposent sous deux mausolées pompeux et adossés l'un à l'autre. Elle a cependant un objet louable; un certain nombre de jeunes demoiselles y sont élevées aux dépens du roi; c'est le pendant du séminaire des nobles.

La gravure a plusieurs sujets distingués à citer. A leur tête, nous nommerons *Don Salvador Carmona*, marié à la fille de Mengs, qui a hérité, en partie, du pinceau gracieux de son père. Plusieurs autres graveurs ont prouvé, par d'heureux essais, que leur art fait encore des progrès en Espagne. Il parut, en 1780, une superbe édition de Don Quichotte, en quatre volumes in-4.°, qu'ils ont voulu enrichir des productions de leur burin. Mais ces gravures, médiocres pour la plupart, ne répondent pas au mérite de l'ouvrage, également admirable par la beauté du papier, l'exactitude du registre, la netteté des caractères, la qualité de l'encre, et comparable à ce que les autres nations ont de plus parfait à citer dans ce genre; il suffirait, lui seul, pour immortaliser les presses d'Ibarra. C'est un ouvrage vraiment national, par lequel les

Espagne. Espagnols ont voulu donner un démenti à l'Europe, qui croyait, chez eux, tous les arts au berceau. L'encre est de la composition d'Ibarra, lui-même, à qui nos imprimeurs ont demandé plusieurs fois le secret de son procédé. Les caractères ont été fondus par un Catalan; le papier sort des fabriques de Catalogne; la savante préface et l'analyse de Don Quichotte, placées à la tête de l'ouvrage, sont d'un membre de l'académie de la langue, Don Joseph de Guevara. Le Don Quichotte n'est pas la seule preuve qu'ils aient donnée de leur habileté dans ce genre. Tous les amateurs connaissent et ont placé presqu'à côté des Didot, le Salluste que l'infant Don Gabriel a traduit dans sa langue, et quelques autres ouvrages sortis des presses d'Ibarra, et de celles de Benoît Monfort, à Valence.

Mais ce qui est d'une toute autre utilité que les arts d'agrément, les monumens de bienfaisance donnent sur-tout, à Madrid, une place distinguée parmi les capitales de l'Europe. On y trouve des fondations pieuses, dignes de servir de modèle; deux confréries, dont les fonds sont consacrés à secourir les malheureux; un mont-de-piété qui fait des avances aux nécessiteux;

une maison d'enfans trouvés, et sur-tout, trois hôpitaux qui, année commune, reçoivent dix-neuf à vingt mille malades.

L'académie des beaux-arts n'est pas, à beaucoup près, la seule qu'il y ait à Madrid. On y compte une académie de médecine, une société économique des amis du pays, à laquelle est jointe une *junte de dames*, empressées de signaler leur amour pour le bien public, et quelques autres juntes insignifiantes par leurs noms comme par leurs succès, mais dont l'existence prouve au-moins que le zèle patriotique s'est, depuis quelque temps, réveillé dans toutes les classes. Mais les seules qui méritent une attention particulière, sont :

1.° L'académie de la langue, fondée par Philippe V, et que l'académie Française a constamment traitée comme sa sœur. Le dictionnaire qu'elle a donné, a été, dès sa première édition, et de l'aveu des plus habiles grammairiens, le plus complet qui ait paru dans aucune langue. Elle a chargé son bibliothécaire, l'abbé Murille, d'en faire un extrait, en un seul volume, qui peut suffire pour l'usage journalier. Cette académie n'est composée que de vingt membres, mais le nombre des surnuméraires n'est pas

Espagne.

borné. Son président est, en ce moment, un grand d'Espagne. Il y a d'ailleurs peu d'exemples qui fassent croire qu'elle regarde comme une illustration pour elle, l'admission d'un grand-seigneur. Les Espagnols n'ont pas eu besoin d'une révolution, pour apprendre que la naissance ne peut tenir lieu de mérite personnel. Ils ont, comme toute autre nation, et plus encore peut-être, leurs gens de qualité inepte; mais ils savent les mettre à leur place, ou plutôt les y laisser.

2.° L'académie de l'histoire, fondée et dotée par Philippe V. De tout temps, les Espagnols se sont fort occupés de l'histoire de leur pays. Il n'y a pas une seule de leurs villes, un peu considérable, qui n'ait son histoire particulière, ou sa chronique. Dans ces derniers temps, ils se sont occupés de réimprimer leurs meilleurs historiens.

Cette académie contient, dans ses salles, une collection précieuse, celle de tous les diplômes, chartres et autres documens qui regardent les villes, communautés, églises, chapitres, etc., de toute l'Espagne, le tout assemblé avec le plus grand soin, par ordre chronologique.

D'autres se sont chargés de donner au public, le catalogue des manuscrits Grecs

de la bibliothèque de Madrid. Cette entreprise, dont sont chargés les bibliothécaires, a été commencée par *Don Juan Iriarte*, savant, aimable et fécond, qui mourut, laissant, à trois de ses neveux, le soin de rendre son nom encore plus recommandable, dans les diverses carrières qu'ils ont embrassées. Espagne.

Plusieurs autres écrivains sont occupés à éclairer leurs concitoyens, sur les matières économiques et politiques. Ils ont naturalisé, dans leur langue, tous les ouvrages Anglais, Français, Italiens, dont l'orthodoxie Espagnole a pu s'accommoder, non-seulement ceux qui traitent des arts et métiers, mais encore les ouvrages de littérature et de philosophie. Il y a plus de quinze ans qu'ils ont commencé à traduire les écrits de Linnée et ceux de Buffon. De nos jours, leurs gens de lettres se sont voués, plus que jamais, aux traductions, mais ne font pas toujours les meilleurs choix, ou du moins, les meilleurs assortimens. On a même tenté, dans ces derniers temps, de faire connaître, aux littérateurs Espagnols, l'*histoire philosophique de Raynal;* cet ouvrage avait causé une telle indignation au gouvernement Espagnol, que j'ai vu plus

Espagne.

d'une fois le ministre des Indes, *Galvez*, entrer en fureur au seul nom de l'auteur, et regarder comme criminels de lèze-majesté, divine et humaine, ceux qui avaient tenté d'introduire, en fraude, des exemplaires de cet ouvrage, dans les colonies Espagnoles.

Quelque temps auparavant, on avait aussi entrepris de traduire, par souscription, notre dictionnaire encyclopédique. On ne fut pas peu étonné de voir le grand-inquisiteur à la tête des souscripteurs; il s'en formait une liste, déjà assez nombreuse, lorsqu'un de nos écrivains, chargé de l'article Espagne, dans la partie géographique, prodigua, sans ménagement, les plus graves inculpations à une nation que son existence politique, et nos intimes relations avec elle, devaient lui rendre recommandable. Le gouvernement Espagnol crut avoir une réparation à exiger; le nôtre accueillit les plaintes; en France, l'auteur, le censeur, l'imprimeur, furent vivement réprimandés; en Espagne, le débit de la *nouvelle encyclopédie* fut suspendu. Bientôt après, cependant, le gouvernement révoqua cet arrêt; mais pour purger l'ouvrage Français, des erreurs et des injures qui pourraient s'y glisser désormais, il ordonna qu'à l'avenir, chaque

chaque livraison, avant d'être distribuée aux souscripteurs, subirait la censure du conseil de Castille. Espagne.

Les universités d'Espagne n'ont plus la même réputation qu'autrefois; l'industrie, la population ne sont pas, à beaucoup près, dans ce royaume, ce qu'elles étaient sous Ferdinand le catholique, et ses deux successeurs. Les trois derniers monarques ont tâché de faire revivre ces siècles de splendeur; mais les fréquentes guerres, les désordres des finances, et d'autres causes plus actives, n'ont encore permis que de faibles encouragemens, et des progrès peu rapides. Les lumières sont cependant beaucoup plus répandues qu'elles ne l'étaient il y a cinquante ans. Le règne de Charles III et de Charles IV peut citer des sujets distingués dans les diverses branches des sciences et de la littérature.

Parmi ceux qui vivent encore, nous nommerons le *comte de Campomanès*, historien érudit, savant jurisconsulte, et un des premiers Espagnols qui aient éveillé, par leurs écrits, l'attention de leurs concitoyens, sur les moyens de vivifier l'industrie.

Le *cardinal Lorenzana*, archevêque de Tolède, prélat aussi éclairé que bienfaisant.

Le *chevalier Azara*, connu si avanta-

Espagne.

geusement à Paris, et de tous ceux que l'amour des beaux-arts conduisait à Rome; éditeur élégant des ouvrages de Mengs, dont il avait été l'ami, et qui a donné, plus récemment, une excellente traduction, en quatre volumes, de la vie de Cicéron, par Middleton, qu'il a ornée d'une préface, et de quelques gravures tirées de son cabinet d'antiques.

*Don Francesco Cavanilles*, botaniste, connu très-avantageusement, même hors de son pays, et qui a publié les trois premiers volumes d'un ouvrage précieux, ayant pour titre, *icones atque descriptiones plantarum*, ouvrage dans lequel se trouvent gravées et décrites, cent trente-six plantes du jardin botanique, cent cinquante-six du royaume de Valence, et un grand nombre des environs de Madrid. En général, la littérature est, depuis quelque temps sur-tout, beaucoup plus cultivée, par les Espagnols, qu'on ne le croit communément; quoiqu'ils se ressentent encore, à plusieurs égards, des entraves qui les entourent, ils ne manquent pas de moyens d'être au courant de ce qui se passe d'intéressant, chez eux et hors de leur pays.

Tout le monde connaît, et les plus habiles

Espagne.

grammairiens ont apprécié, depuis longtemps, le dictionnaire de leur langue. Ils réimpriment leurs meilleurs ouvrages nationaux; ils ont un dictionnaire géographique de l'Espagne, par Monpalau, qui est à la quatrième édition, et qu'on assure être un ouvrage très-complet.

Ils viennent d'achever leur *atlas maritime Espagnol*, qui approche de la perfection, bien plus qu'aucune des cartes intérieures de l'Espagne.

Un ouvrage peu agréablement écrit, très-diffus, mais très-utile, est celui de *don Eugenio Laruga*, qui a déjà donné une vingtaine de volumes, sous le titre de *memorias politicas y economicas sobre la industria, las minas, etc., de Espana*. Cet ouvrage contient les détails les plus circonstanciés sur les productions de la terre et des fabriques de tout genre, dans les diverses provinces d'Espagne; il prouve au-moins que les Espagnols connaissent leurs richesses naturelles et industrielles, et qu'ils sont fort occupés des moyens de les augmenter.

La plupart des sociétés patriotiques publient aussi des mémoires intéressans, sur les mêmes objets, et concourent à fortifier ces preuves.

Espagne.

Le goût des sciences et des arts s'est étendu de la capitale aux provinces. Il y a, à Séville et à Barcelone, une académie de belles-lettres; à Sarragosse et à Valence, une académie des beaux-arts; à Valladolid, une de géographie et d'histoire; à Grenade, une de mathématiques et de dessin, etc.

N'exagérons rien cependant, leur littérature, à beaucoup d'égards, est encore stérile. Quelques ouvrages relatifs aux progrès des arts, comme celui de la teinture, l'art vétérinaire; plusieurs sur la jurisprudence Espagnole; de nombreuses traductions du latin, du grec, du français, de l'anglais; quelques romans; mais, d'ailleurs, pas un seul ouvrage vraiment philosophique; peu, ou point d'ouvrages historiques; en revanche, un grand nombre de livres de piété, originaux ou traduits: voilà à quoi se réduisent les productions modernes de la littérature Espagnole.

Avouons-le, de grands obstacles s'opposent encore à ce que cette aurore des arts et des sciences soit suivie du grand jour qu'elle promet depuis une centaine d'années.

1.° Ceux qui les cultivent ne jouissent pas encore de cette considération qui élève le génie, et qui l'encourage.

2.° Ils trouvent encore des entraves trop redoutables dans le fanatisme et ses suppôts, moins persécuteurs, sans-doute, qu'ils ne l'étaient dans les siècles précédens, mais dont la présence muette, et la multiplicité, suffiraient seules pour prolonger ce *terrorisme* religieux fort au-delà de la sphère de sa plus grande activité.

3.° L'éducation est encore beaucoup trop négligée, ou, ce qui est pire, on y puise des principes erronés, des préjugés qui font avorter les heureuses dispositions de la nature, plus communes peut-être chez la nation Espagnole, que chez aucune autre. Croira-t-on, que l'expulsion des jésuites n'a fait qu'empirer cette branche essentielle de l'administration. L'institution de la jeunesse en a beaucoup souffert, et c'est un inconvénient auquel le gouvernement ne saurait trop tôt remédier.

Il a, depuis peu, tenté du moins quelque chose en faveur d'une portion des établissemens d'éducation. Il y avait, depuis long-temps, en Espagne, sept grands collèges, où étaient élevés, et où le sont encore, les jeunes gens les plus distingués de la monarchie. Le gouvernement, en 1777, leur a

Espagne.

donné une nouvelle forme dont on attendait les heureux effets: on les attend encore.

Il s'est du moins occupé beaucoup, et non pas sans succès, de l'éducation militaire; Charles III a, lui seul, créé quatre établissemens pour elle; une école d'artillerie à Ségovie; une d'ingénieurs-constructeurs, à Carthagène; une de cavalerie, à Ocana; une de tactique, à Avila: chacune d'elles a fourni des sujets distingués, à la corporation de son ressort.

Quant à l'industrie, le gouvernement, depuis plus de cinquante ans, s'est occupé, avec assez de suite, de la restauration des fabriques que la dynastie Autrichienne avait laissées dans la plus déplorable situation. Philippe V en adopta l'idée avec sa facilité ordinaire; mais il n'eut que des velléités. Ferdinand VI eut, dans le marquis de Ensenada, un ministre qui, jouissant d'un grand crédit, tendit à son but avec énergie et persévérence; qui du moins sut s'entourer de coopérateurs habiles, dont il empruntait les talens et le caractère. Entr'autres opérations utiles, il rétablit, en Espagne, des fabriques de tous les genres, et pour les faire prospérer, il surchargea de droits la sortie des

matières premières, prohiba même totalement celle des soies, accueillit les ouvriers transfuges : Valence et Sarragosse éprouvèrent bientôt l'heureux effet de cette mesure. Espagne.

L'Espagne doit à la dynastie actuelle, le peu de chemins et de canaux qu'elle a. Quant aux canaux, elle en est encore aux ébauches; il y en a un, à la porte de Madrid, qui devait joindre le Mançanarès au Tage, et faciliter ainsi la communication entre la capitale et la residence d'Aranjuez; on en a fait deux ou trois lieues, et on en est resté là. Celui de Castille, commencé depuis longtemps, est, à-peu-près, abandonné. Celui qu'on avait projetté dans le royaume de Murcie, après des nivellemens, d'abord mal faits, puis rectifiés; après des annonces pompeuses, qui demandaient des fonds, et qui en ont obtenu, a été enfin reconnu impraticable.

Le gouvernement Espagnol adopta, en 1784, un projet bien plus brillant, bien plus utile que celui qu'il a été forcé d'abandonner, c'est celui d'un canal qui, du pied des montagnes de Guadarama, doit aller se joindre au Tage, puis à la Guadiana, et aboutir au Guadalquivir, au-dessus d'Anduxar, qui, par conséquent, vivifierait tout le centre de l'Espagne. Un Français, nommé le *Maur*, en

Espagne.

avait donné le plan, et allait l'exécuter, lorsqu'il mourut; mais la résolution était prise, les devis dressés, les fonds assurés, l'entreprise fut confiée aux fils de ce Maur, qui avaient hérité des plans de leur père, et d'une partie de ses talens; elle fut interrompue, peu après, à cause de quelques difficultés relatives au cours de ce canal; la guerre est venue, ensuite, lui opposer un autre genre d'obstacles; depuis le retour de la paix on s'occupe sérieusement de sa continuation.

Mais ce qui doit sur-tout contribuer à la prospérité de l'Espagne, ce qui cependant n'a pas encore produit tout ce qu'on en attendait, c'est l'établissement des sociétés patriotiques, connues sous le nom d'amis du pays.

Le premier signal en a été donné par la Biscaie; il a été bientôt suivi par les autres provinces, et par la capitale, qui institua, en 1775, sa société patriotique. On en comptait quarante-quatre, à la fin de 1788, et soixante-deux, en 1795. Le titre de ces établissemens annonce assez bien leur but; les citoyens qui les composent s'occupent essentiellement du progrès des arts, de l'agriculture et de l'industrie de leur province; ils proposent les questions relatives à ces

objets, et décernent des prix à ceux qui les ont le mieux traitées; ils réveillent la paresse de leurs concitoyens, réchauffent leur zèle, sollicitent leurs lumières; portent des encouragemens dans les ateliers, des secours et des conseils dans les campagnes; font circuler, dans toutes les classes, l'ardeur patriotique qui les anime. Jamais un établissement plus louable n'avait fait, dès son début, des progrès plus rapides, n'avait produit une fermentation plus générale; ceux qui ne voient jamais le bien qu'avec un œil d'envie, ceux dont la nonchalance routinière répugne aux nouveautés, ceux dont l'humeur chagrine s'afflige des succès auxquels ils n'ont pas eu de part, ont essayé de jeter du ridicule sur ces sociétés patriotiques; ils ont prétendu que leurs membres discouraient beaucoup, et agissaient peu, qu'ils exagéraient leur importance, qu'ils traitaient gravement de pompeuses minuties. Sans-doute, elles n'ont pas encore fait tout ce qu'elles peuvent faire, la modicité de leurs fonds circonscrit encore leurs facultés; mais ce qui importait, c'était de réveiller leur patrie de son engourdissement, d'offrir un stimulant aux talens des artistes, aux travaux des cultivateurs; d'aiguillonner à-la-fois leur vanité par la pers-

Espagne.

pective de la gloire, leur intérêt par l'espoir du profit: et voilà ce qu'elles ont déjà opéré. Ces établissemens n'avaient, à leur début, presque d'autres fonds que les contributions volontaires; Charles III, malgré ses scrupules religieux, crut pouvoir consacrer à l'encouragement de ces sociétés, une partie des biens d'église, dont la vacance des sièges épiscopaux lui laissa la puissance pendant un certain temps.

Les sociétés patriotiques ont provoqué divers encouragemens pour l'industrie; éclairé par elles, le gouvernement a remis en vigueur des lois tombées en désuétude; il a exclu des marchandises étrangères, dont la concurrence pouvait nuire aux fabriques nationales; il a procuré à celles-ci des ouvriers qui ont perfectionné leurs opérations. Ces mesures ont déjà nui, et nuiront encore davantage, aux autres nations commerçantes et fabricantes; elles peuvent exciter leurs allarmes et leurs murmures, elles doivent sans-doute ranimer leur activité et leur vigilance; mais elles ne peuvent qu'être applaudies par les patriotes de tous les pays. La France pourrait même emprunter, de l'Espagne, ces établissemens utiles; sa nouvelle organisation se prêterait facilement à leur

adoption; une société patriotique, dans chaque chef-lieu de département, contribuerait à vivifier cette industrie dont les chefs-d'œuvre sont déjà dans plusieurs d'entr'eux, dont les germes sont dans tous les autres; de pareilles sociétés trouveraient, en France, un terrein mieux préparé, elles y produiraient sans-doute des récoltes plus rapides et plus abondantes. Prouvons à nos alliés que, si nous savons souvent les critiquer avec amertume, nous savons aussi les imiter quelquefois.



La société patriotique de Madrid ne se distingue des autres que par une protection plus immédiate du gouvernement, et par sa situation, qui la met à portée des lumières et des secours; elle a peut-être d'ailleurs moins d'objets sur lesquels elle puisse s'exercer, puisque la nouvelle Castille est moins variée que les autres provinces, dans les productions de son sol, et que l'industrie y est plus bornée; mais du moins elle s'attache à perfectionner l'agriculture, dans les environs de Madrid; à fournir de l'occupation eux enfans des deux sexes, et aux pauvres de cette capitale.

Une parfaite égalité est la loi la plus sacrée de toutes ces sociétés; là du moins on ne

Espagne.

connaît point les rangs; l'archevêque de Tolède, le duc de Médina Celi, peuvent s'y trouver à côté d'un modeste artisan, et les lumières y sont accueillies de quelque source qu'elles viennent.

## CHAPITRE X.

*Conseil de Castille. — Corrégidors et Alcades. — Législation. — Influence des moines, des confesseurs du roi sur-tout. — Autorité de la cour de Rome réprimée. — Concordat de* 1783. — *Richesses du clergé. — Progrès de la philosophie, relativement aux prêtres. — Etat présent de l'inquisition. — Enumération des auto-da-fés les plus récens. — Aventures de M. Olavidès.*

Espagne.

COMME Madrid est le centre des arts et des sciences, en Espagne, il l'est aussi du gouvernement. Quoique le monarque n'y réside que quelques semaines par an, et que ses ministres soient toujours auprès de sa personne, cette capitale est le siège de l'administration, et de tous les tribunaux suprêmes.

Le conseil de Castille tient le premier rang parmi les tribunaux et les conseils d'administration; car il est à-la-fois l'un et l'autre. Comme tribunal souverain il connaît privativement de certaines causes, et reçoit, en certains cas, les appels des autres

Espagne.

tribunaux. Comme conseil, il a l'inspection sur toutes les opérations intérieures qui intéressent le bien public. Il est composé de cinq chambres ou *salas;* c'est le seul tribunal que reconnaissent les grands d'Espagne, et tous ses membres jouissent du droit de *committimus*, comme en jouissaient ceux de nos parlemens.

L'Espagne est partagée en deux chancelleries, celle de Grenade et celle de Valladolid, auxquelles certaines causes ressortissent exclusivement. Il y a, outre cela, huit audiences, sans compter le tribunal particulier de la Navarre, qui a le titre de *conseil royal.* Les quatre audiences de la couronne d'Arragon sont celles de *Saragosse*, de *Barcelone*, de *Valence* et de *Mayorque;* et celles de la couronne de Castille sont fixées à Séville, à la Corogne, à Oviédo, et aux Canaries. A quelques restrictions près, ces tribunaux sont souverains; au reste, les limites de ces différens ressorts ne sont pas assez nettement prononcées pour qu'il n'y ait pas, entre ces divers tribunaux, de fréquens conflits de juridiction. Tandis que le conseil de Castille ne perd aucune occasion d'étendre la sienne, les chancelleries et les audiences luttent sans

cesse contre lui, pour le soutien de leur autorité suprême. Hors les cas d'appel, qui sont des exceptions à la règle générale, il n'y a d'autres ressources contre les décisions de tous ces tribunaux souverains, que la voie de la révision, qu'en Espagne on nomme *supplica*. On appelle alors du tribunal à lui-même, en le priant de recommencer le procès. Espagne.

Le président du conseil de Castille doit toujours être un grand d'Espagne. Lorsqu'il paraît en public, il a des prérogatives particulières. Après une assez longue interruption, cette place fut renouvellée en la personne du comte d'Aranda, en 1766, dans un de ces momens de crise, où des hommes à grand caractère se rendent nécessaires. Comme il était en-même-temps capitaine général de toute la Castille, cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir militaire, lui donnait une autorité très-étendue, qu'il déploya peut-être avec trop d'énergie. Il fit des mécontens, et porta ombrage au souverain lui-même. On l'obligea, en 1773, de quitter sa présidence pour prendre l'ambassade de France, qu'il a remplie pendant seize ans.

Espagne.

Malgré ce qu'on a dit de M. d'Aranda, pendant et depuis son ministère de sept mois, on se souviendra long-temps, en Espagne, des talens qu'il a déployés pendant son administration. Madrid, sur-tout, n'oubliera pas ce qu'il a fait pour son embellissement, pour sa sûreté, et même pour ses plaisirs. C'est à sa prudence et à ses soins, que l'Espagne doit l'expulsion des Jésuites, préparée dans le plus grand secret, et exécutée sans éclat. Il lui fit connaître sa population, sur laquelle on n'avait que des données très-vagues : grâces à lui, la vie dissipée et souvent licencieuse des moines, a fait place à des mœurs un peu plus conformes à leur état. L'abus de l'azile que les plus odieux criminels trouvaient dans les églises, a été réprimé. L'autorité temporelle a été défendue contre les prétentions du St.-Siège. Il a mis des bornes à ces pratiques extérieures de la religion, les processions journalières, connues sous le nom de *rosarios*, bien plus chères à la fainéantise qu'à la vraie dévotion. Il a même enchaîné, à plusieurs égards, le pouvoir du fanatisme. Il eût été bien plus loin, sans la funeste intervention du confesseur de Charles III, qui,

qui, dans tout ce qu'il croyait du ressort de la conscience, balançait l'influence du comte d'Aranda. Espagne.

La *camara* est comme la grand'chambre du conseil de Castille ; elle est composée de magistrats choisis par le roi dans ce conseil, et assez ordinairement parmi les plus anciens. C'est proprement le conseil intime du monarque, et en-même-temps un tribunal souverain, pour certaines causes. C'est par elle aussi que sont expédiées toutes les grâces ; c'est elle qui, par la voie du ministre de grâce et de justice, propose au roi trois sujets pour chaque place de magistrature, pour chaque bénéfice à donner.

Aucune charge de magistrature n'est vénale en Espagne. Cette institution, comme toutes les institutions humaines, a ses avantages et ses inconvéniens. Si elle laisse plus de marge aux caprices de la faveur et aux ressorts de l'intrigue, elle écarte plus sûrement, des tribunaux, l'incapacité et l'ignorance, et diminue la tentation et les prétextes de vendre une justice qu'on aurait acheté le droit d'administrer. Il est vrai que l'intégrité de ces magistrats, souvent sans fortune, doit paraître plus suspecte,

Espagne.

et que leurs modiques honoraires sont un faible rempart contre la corruption. Cependant, malgré les déclamations des plaideurs mécontens, les juges iniques et partiaux ne sont pas plus communs en Espagne, qu'ailleurs.

Il y a deux classes de simples alcaldes, qui sont établis même dans les bourgs et villages. L'*alcalde ordinario*, qui juge en première instance, où il n'y a pas de corrégidor; l'*alcalde pedanco*, qui est ordinairement un homme du peuple, n'a d'autres fonctions que celle d'arrêter les délinquans, et d'exécuter les ordres du corrégidor.

Les simples alcaldes sont nommés diversement, suivant les privilèges des communes. Dans la plupart, ils le sont, tous les ans, par les corps municipaux. En quelques lieux, le sort décide.

Les alcaldes mayores et corrégidors sont tous à la nomination du roi, sur la présentation de la camara. Ils sont six ans en place. Il y a trois classes de corrégimontos, par lesquelles ils passent successivement; arrivés au plus haut dégré de cette hiérarchie, ils obtiennent ce qu'on appelle en Espagne les honneurs de *togado*, c'est-à-dire

les titres et les honneurs attachés aux places de conseiller des tribunaux supérieurs. Espagne.

Mais d'après quel code la justice est-elle administrée, tant à Madrid que dans le reste de l'Espagne? On serait fondé à dire que les lois romaines y sont sans force. Il y a même d'anciennes ordonnances qui défendent, sous des peines rigoureuses, de les citer. Cependant, dans la pratique, on y a souvent recours, et les jurisconsultes, sans regarder le code romain comme infaillible, y vont puiser des lumières et des autorités.

Les seules lois authentiques de l'Espagne, sont consignées dans des codes publiés par les anciens rois. Le principal, celui qui est de l'usage le plus habituel, est connu sous le nom de *recopilacion*. C'est la collection de diverses ordonnances des rois d'Espagne, depuis les siècles les plus reculés, jusqu'à nos jours. On en donne de temps en temps un nouveau recueil, où l'on insère toutes les lois publiées depuis la dernière édition.

Le droit canon est le code reçu en Espagne dans toutes les causes ecclésiastiques. La cour de Madrid n'est cependant pas aveuglément soumise au St.-Siège, comme on

Espagne.

serait tenté de le croire, d'après le rôle que jouent encore, en Espagne, ces nombreuses légions de la nouvelle Rome, qui, à l'exemple des anciennes, ont aspiré long-temps à la conquête du monde. Sans-doute la religion et ses ministres y sont en grande vénération. Les prêtres et même les moines s'insinuent et dominent dans beaucoup de maisons, se mêlent d'intrigues temporelles, et abusent souvent de la confiance que l'aveuglement leur livre; ces abus toutefois, même sous le règne pieux des derniers monarques, ont été réprimés à beaucoup d'égards, après avoir été si long-temps encouragés par leur exemple. On se rappelle le crédit dangereux dont jouissaient, auprès de Philippe V, le père d'Aubenton, et ses successeurs du même ordre; auprès de Ferdinand VI, le père Rabago, dernier jésuite qui se soit assis dans le confessionnal des monarques Espagnols.

Pendant presque tout le règne de Charles III, son confesseur fut assez constamment consulté dès qu'il s'agissait de disposer des dignités ecclésiastiques; il pouvait être regardé comme chargé de la feuille des bénéfices. Mais M. de *Florida-Blanca*,

ayant obtenu le ministère de grâce et de justice ; auquel, en pareil cas, le droit de présentation appartient, mit un terme aux usurpations du confesseur. Espagne.

Cette faculté de nommer aux grands bénéfices de leurs états, n'est exercée paisiblement, par les rois d'Espagne, que depuis 1753, époque de la signature du concordat de la cour de Madrid avec celle de Rome. Jusques alors, la collation des bénéfices avait été, entr'elles, l'objet de fréquentes contestations. On recourut enfin à la voie d'une négociation amiable, qui fut confiée, de la part de l'Espagne, à l'abbé Figueroa, homme d'un caractère doux et insinuant. Il résulta, de ces conférences, le concordat qui a fixé irrévocablement les relations de l'Espagne avec la cour de Rome.

Le St.-Siège y confirma les rois catholiques dans le droit, déjà ancien, de nommer à tous les bénéfices consistoriaux. Comme le concordat privait le St.-Siège de quelques revenus, la cour de Madrid, pour l'en dédommager, s'est engagée à lui payer, d'une part, 600,000 écus romains, et de l'autre, 310,000, en lui en faisant l'intérêt à cinq pour cent. Enfin, elle a obtenu, par le même concordat, que la bulle de la croisade, dont

Espagne.

nous parlerons à l'article des impôts, serait perpétuelle. Outre ces contributions payées par l'Espagne, à la cour de Rome, et fort allégées par le concordat, cette cour jouit encore du produit des dispenses de mariage, qui peut être évalué à 1,500,000 francs, par an.

Depuis cette époque, la cour de Madrid a continué de soutenir, avec chaleur, les droits de l'autorité souveraine, contre les prétentions du St.-Siège. On se rappelle comment elle accueillit le monitoire de Charles XIII, contre l'infant de Parme. Le conseil de Castille en fit recueillir tous les exemplaires, et ordonna qu'on en fît autant de toutes les lettres, bulles ou brefs qui se trouveraient contraires aux droits régaliens, renouvellant l'ancienne loi qui portait *peine de mort et confiscation* de biens, contre tout notaire, et procureur, qui ôserait les notifier.

A cette occasion, le conseil de Castille, présidé alors par M. le comte d'Aranda, rappela tout ce que les rois d'Espagne, depuis Charles-Quint, avaient fait pour empêcher l'admission de la bulle *in cœnâ domini*, en tant qu'elle offensait la souveraineté, et la juridiction des tribunaux tem-

porels, et enjoignit à tous les archevêques et évêques du royaume, d'en empêcher la publication et l'observation dans leurs diocèses.

C'est aussi sous le règne de Charles III, que les droits de la nonciature, en Espagne, ont été restreints. Malgré diverses ordonnances des rois précédens, les nonces abusaient souvent de la pieuse déférence des Espagnols, pour étendre leurs facultés. On doit observer encore que l'Espagne a adopté depuis long-temps, sur l'indépendance de la souveraineté, des maximes fort semblables aux quatre fameux articles qui furent sanctionnés par l'assemblée du clergé de France, en 1682, et que tout sujet, au moment où un emploi public lui est conféré, est obligé d'en jurer l'observation.

Il y a cependant encore, en Espagne, un très-grand abus enfanté par la religion mal entendue; c'est l'extrême richesse du clergé et des moines; après les grandes principautés ecclésiastiques d'Allemagne, les plus oppulentes prélatures de la catholicité se trouvent en Espagne; les archevêques de Tolède, de Séville, de St.-Jacques, de Valence, de Sarragosse, etc., ont plus de revenu que n'en avaient aucun des nôtres;

Espagne.

il y a des monastères, et sur-tout des chartreuses, dont les biens occupent la plus grande partie des cantons où ils sont situés; et ces fondations religieuses, en dépeuplant, en appauvrissant le pays qui les environne, augmentent encore la misère et la fainéantise, par la charité aveugle avec laquelle elles les soudoient.

Cependant, le gouvernement, qui s'éclaire de plus en plus, s'efforce d'atténuer les conséquences de cet ordre de choses; d'abord, la sagesse qu'il apporte dans le choix des prélats, prévient en eux le déploiement de ce luxe scandaleux qui, en irritant l'indigence, diminue le respect pour la religion, et, quoiqu'il y ait encore parmi eux quelques fanatiques, ils sont tous recommandables du mòins par leur charité et l'austérité de leurs mœurs; leur résidence continuelle dans leur siège leur fait consommer tout leur revenu dans le pays qui le produit; tous en employent une grande partie en aumônes, plusieurs en consacrent une portion à l'encouragement de l'industrie, et ce n'est pas la seule manière dont les richesses du clergé contribuent au bien de l'état. Nous verrons, à l'article des impôts, qu'il paye des contributions considérables.

Espagne.

On a senti, en Espagne, bien plus vivement encore que dans les autres états catholiques, combien il était absurde d'avoir des ordres religieux dont les généraux résidassent hors du pays. En conséquence, les chartreux d'Espagne furent détachés de la dépendance de la grande chartreuse située en France, et on n'attendait que la mort des généraux qui vivaient à Rome, pour soustraire ces ordres monastiques, à une subordination aussi dangereuse. Il ne paraît pas cependant que cette espérance se soit réalisée. La sévérité avec laquelle la cour de Madrid a traité la société de Jésus, la vigueur soutenue avec laquelle elle a fait poursuivre, à Rome, son entière extinction. La tranquillité de la nation, à la vue de ces mesures, a prouvé que l'Espagne n'était pas tout-à-fait aussi soumise qu'on le croit communément, au joug de la superstition, et à l'empire absolu des moines.

Il y a encore, en Espagne, une institution religieuse à laquelle la philosophie gémit de voir ce royaume asservi: je veux parler du St.-Office, de ce tribunal auquel on a, depuis long-temps, prodigué toutes les qualifications qu'il mérite, et qui a encore, en Espa-

Espagne.

gne, deux puissans soutiens, la politique et la religion.

Les défenseurs de l'inquisition prétendent que l'autorité souveraine trouve en elle un moyen de se faire respecter, qui, enchaînant les consciences des sujets, par une terreur salutaire, offre un garant de plus de leur soumission; qui prévient, dans le dogme, ces variations, ces incertitudes dont le repos des sociétés a été si souvent troublé; ils prétendent que la religion y gagne la conservation de son unité et de sa pureté; et ils attribuent à l'inquisition, la tranquillité dont l'Espagne a joui, tandis que les autres états Chrétiens de l'Europe étaient livrés à toute l'âcreté des querelles religieuses, au zèle turbulent des novateurs.

Les antagonistes, anciens et modernes, de l'inquisition, soutiennent, au contraire, qu'elle a constamment écarté les lumières de l'Espagne, qu'elle y alimente la superstition, qu'elle y tient les ames dans cet assujettissement servile, propre à réprimer les élans vigoureux du génie, qui produisent les grandes choses dans tous les genres; qu'en resserrant les cœurs, par la crainte, elle prévient les doux épanchemens de la

confiance et de l'amitié; qu'elle bannit des relations les plus intimes, tout ce qui en fait le charme; qu'en un mot, elle condamne, depuis deux siècles, l'Espagne à l'ignorance et à la barbarie. Espagne.

Ce tableau n'a rien de fort exagéré. Il n'en est pas moins vrai que, malgré l'horreur que doit inspirer l'inquisition, elle se ressent, en Espagne, de la révolution qui s'est opérée par-tout dans les mœurs; si cette révolution n'a pas altéré la constitution primitive du St.-Office, elle en a du moins tempéré les rigueurs, elle les a rendues moins éclatantes et plus rares. Ces temps ne sont plus, où de fréquens *auto-da-fés* étaient des solennités pompeuses, dont l'appareil, sous prétexte d'honorer la religion, insultait à l'humanité; où toute la nation accourait comme à un triomphe; où le souverain, et toute sa cour, croyaient, en y assistant, faire l'acte le plus méritoire aux yeux de la divinité; où l'on y jouissait du tourment des victimes, livrées, à-la-fois, aux bourreaux et aux malédictions du peuple; où l'on célébrait, dans des écrits publics, tous les détails de ces fêtes barbares, la part qu'on y avait prise, et jusqu'au plaisir qu'on y avait goûté.

Espagne.

A la suite de l'*auto-da-fé* de 1680, il parut un ouvrage qui en contenait la relation la plus circonstanciée; l'auteur paraît s'y délecter comme à celle d'une réjouissance publique.

Les censeurs approuvent, avec la plus grande emphâse, l'ouvrage qui, disent-ils, *par la majesté de son sujet, doit paraître interressant, non-seulement aux yeux de l'Espagne, mais encore à ceux de tout le Monde.*

L'examinateur renchérit encore sur les censeurs, *l'auteur*, selon lui, *a répondu à l'attente d'une chose si désirée, dans un moment où la curiosité en faisait l'objet de ses vœux, et où la pieuse impatience des vrais fidèles se plaignait de son retard.* Il est au-dessus de tout éloge, pour avoir décrit, avec une scrupuleuse attention, tous les détails de cette cérémonie merveilleuse.

Dans le cours de sa description, l'auteur célèbre, plusieurs fois, le zèle pieux du moine, qui assista à l'*auto-da-fé*.

Les Espagnols modernes sont bien loin de cette cruauté froide qui ferme les cœurs à la pitié, et ils peuvent du moins plaindre impunément le petit nombre de victimes qui éprouvent encore les rigueurs du St.-

Office. Le roi avait même, en 1762, restreint les droits de ce tribunal. Le grand inquisiteur ayant publié, contre la volonté expresse de S. M., une bulle qui proscrivait un livre Français, fut relégué dans un couvent à treize lieues de Madrid. Il obtint sa grâce au bout de quelques semaines. Mais le roi, après avoir pris l'avis de ses ministres et de son conseil de Castille, donna une cédule qui portait: Espagne.

Qu'à l'avenir le grand inquisiteur ne pourrait publier d'édits que lorsqu'ils lui auraient été envoyés par le roi;

Que lorsqu'il recevrait des brefs, par lesquels des livres seraient prohibés, il eût à se conformer aux lois du pays, et à publier la prohibition, non en alléguant le bref, mais de sa propre autorité;

Qu'enfin, le St.-Office, avant de condamner un livre, en citerait l'auteur devant son tribunal, pour entendre ce qu'il aurait à dire pour sa défense.

La sécurité s'était rétablie, elle avait pour garant la bonté et la modération du monarque, les maximes tolérantes des principaux dépositaires de son autorité; le temps des rigueurs sacrées paraissait passé; le St.-Office, en un mot, semblait assoupi, lors-

Espagne. que, tout-à-coup, il signala son réveil, en 1777, aux dépens d'une illustre victime, et avec lui se réveillèrent, en Espagne, la terreur et le faux zèle, et au-delà des frontières, l'indignation des apôtres d'une sage tolérance.

Don Pablo Olavidès, né au Pérou, était parvenu, par ses talens, à une des premières places de l'administration, celle d'intendant des quatre royaumes d'Andalousie, et d'*assistente* de Séville; ses succès, dans ce poste important, avaient excité l'admiration, la reconnaissance, mais sur-tout l'envie, lorsqu'on lui offrit un nouveau moyen de signaler son zèle.

Le roi conçut le projet de défricher et de peupler cette partie de la Sierra Morena, que traverse la route de Madrid à Cadix, canton autrefois habité et cultivé, mais qui, depuis, s'était couvert de bois; et était devenu le repaire des brigands et des bêtes féroces. Cette mission fut confiée à M. Olavidès; il la remplit de la manière la plus distinguée; mais il ne put éviter l'écueil ordinaire des grandes entreprises, il fit des mécontens, il s'attira sur-tout l'aversion du père Romuald, capucin Allemand, qui, muni d'une patente de son général, par

laquelle il était déclaré préfet des nouvelles missions, affecta une autorité illimitée dans tout ce qui tenait, même de loin, à la religion; il éprouva, sur-tout, des oppositions de la part de M. Olavidès, qui, d'ailleurs, l'accueillit, et l'admit même à son intimité. L'ambition trompée du moine s'irrita; quelques propos, échappés à M. Olavidès, servirent son ressentiment; il nourrit la malveillance de quelques colons, ses compatriotes, et se servit d'eux pour discréditer le nouvel établissement et son chef; les mémoires qu'ils firent remettre au conseil de Castille, contenaient les inculpations les plus graves contre M. Olavidès. Celui-ci fut, tout-à-coup, mandé à la cour, au mois de novembre 1775, pour y traiter de différens objets relatifs à sa mission.

Tandis qu'il vivait tranquillement à Madrid, le hazard lui découvre la trame qui s'ourdissait contre lui; des lettres interceptées lui apprennent que le père Romuald conjurait sa perte, pour s'enrichir de ses dépouilles, et qu'il se flattait même de l'appui d'une grande cour.

Il sut, par une autre voie, que, dès l'année précédente, le moine vindicatif l'avait accusé, auprès du ministre, de manquer

Espagne.

d'égards pour le culte, d'avoir des livres défendus; que, récemment, il l'avait dénoncé à l'inquisition.

Ces découvertes ne troublent pas encore sa sécurité; il cherche des apologistes auprès du trône; il va trouver le grand inquisiteur, proteste de la pureté de sa croyance, offre de rétracter les propos qu'on pouvait lui reprocher; depuis plus d'un an, qu'il était à Madrid, il avait mené la conduite la plus exemplaire, mais rien ne put conjurer l'orage qui menaçait sa tête.

Le 14 novembre 1776, un grand d'Espagne, en qualité d'*alguasil mayor* de l'inquisition, accompagné des ministres de la justice, vient l'arrêter, et le conduit dans les prisons du St.-Office, tandis qu'à la Caroline, où était restée sa femme, à Séville, son domicile ordinaire, ses biens, ses livres, ses papiers sont saisis. Dès cet instant il fut perdu pour sa femme, pour ses parens, pour ses amis; pendant deux ans ils ignorèrent tous quelle partie de l'univers il habitait, s'il respirait encore, et tous avaient renoncé à l'espoir de le revoir.

J'arrivai en Espagne lorsque cet événement était très-récent, je fus témoin des diverses impressions qu'il avait produites;

les

Les rivaux d'Olavidès, les envieux, quelques dévots de bonne-foi dans leur zèle amer pour la cause de Dieu, le regardèrent comme un triomphe; plusieurs citoyens à principes austères n'y virent qu'un juste châtiment pour des imprudences qui, ailleurs, auraient eu d'autres juges, mais ne seraient pas restées impunies; la consternation fut cependant le sentiment le plus général; chacun commença à trembler pour lui-même, à craindre de trouver, jusque dans ses liaisons les plus intimes, des espions et des accusateurs; les cœurs se resserrèrent et se flétrirent; comment se livrer désormais, dans son intérieur, aux doux épanchemens de la confiance et de l'amitié? Quel homme assez sage, assez sûr de lui-même pour calculer toutes ses démarches, pour mesurer tous ses propos, pour ne jamais fournir aux dénonciations d'un ennemi caché, d'un domestique vendu, d'un ami, d'un fils même, égaré par ses scrupules? Comment conjurer des foudres qui se préparent dans le silence, et dans l'obscurité du dédale inaccessible du St.-Office?

Espagne.

Tels étaient les raisonnemens que dictaient la terreur, pendant la détention de

Espagne.

M. Olavidès ; l'assoupissement apparent de l'inquisition avait rétabli la sécurité, son réveil subit effraya tout le monde ; cette première impression fut d'ailleurs prolongée par d'autres circonstances ; les moines crurent que le moment était venu de reprendre leur empire ; à peine M. Olavidès avait-il été arrêté que toutes les inquisitions des provinces partagèrent le triomphe de celle de la capitale, et firent l'essai de leurs forces renaissantes.

Cependant, le procès de M. Olavidès s'instruisait dans le plus profond secret, son sort fut enfin décidé, après deux ans et sept jours d'une détention rigoureuse qui l'avait séparé du monde entier.

Le 21 novembre 1778 il se tint, dans l'intérieur de l'hôtel de l'inquisition, une assemblée à laquelle furent invitées quarante personnes de différens ordres, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs grands d'Espagne, des officiers généraux, des prêtres et des moines.

Le coupable y parut vêtu de jaune, portant à la main un cierge vert, et assisté de deux ministres du St.-Office ; on y lut tous les détails de la procédure ; la pièce la plus

intéressante était la relation circonstanciée qu'il avait faite, lui-même, de sa vie entière; il y avouait que, dans ses voyages, il avait fréquenté les esprits forts, nommément Voltaire et Rousseau; qu'il était revenu en Espagne imbu de préventions contre le clergé, et persuadé que ses privilèges, et les opinions de l'église romaine, s'opposaient à la prospérité des états; que depuis qu'il s'était trouvé à la tête des colonies de la Sierra Morena, il s'était expliqué, *témérairement* et *sans réflexion*, sur les obstacles qui retardaient leurs progrès, sur l'infaillibilité du pape, sur les tribunaux de l'inquisition. Espagne.

Vinrent ensuite les dépositions de soixante-dix-huit témoins, qui l'accusèrent d'avoir parlé souvent le langage des esprits forts, d'avoir jetté du ridicule sur les pères de l'église, etc.; l'accusé avouait plusieurs de ces inculpations, en niait quelques-unes, assurant d'ailleurs que les propos qu'on lui imputait étaient tous partis de la source la plus pure; que quelques-uns avaient eu pour objet d'animer au travail les colons confiés à ses soins, et dont l'oisiveté prenait pour marque les pratiques extérieures de la religion; qu'en s'élevant contre les inconvéniens

Espagne.

du célibat, il avait eu en vue d'encourager la population, si nécessaire à la prospérité de sa patrie.

Ces moyens de se disculper n'avaient paru ni respectueux, ni concluans; bref, le tribunal le jugea atteint et convaincu de tous les torts qu'on lui imputait, et prononça la sentence qui le déclarait *hérétique en forme;* il en interrompit la lecture pour repousser cette qualification, ce fut le dernier effort de sa constance, il tomba évanoui, du banc sur lequel il était assis; quand il eut repris ses sens, on continua la lecture de la sentence, elle portait la confiscation de tous ses biens, le déclarait inhabile à posséder aucune charge, l'excluait à vingt lieues de Madrid, des maisons royales, de Séville, le théâtre de son autorité éclipsée, de Lima, sa patrie; elle le condamnait à être enfermé, pendant huit ans, dans un monastère, où il devait lire des ouvrages de piété qu'on indiquait, faire pénitence, et se confesser tous les mois; il fit ensuite son abjuration solennelle, et fut absous des censures qu'il avait encourues, avec tout l'appareil prescrit par les canons.

Les assistans, tous orthodoxes, comme

on peut croire, assurèrent qu'il donna des marques, non équivoques, de résignation et de repentir, et ne purent lui refuser un mouvement de compassion.

On a prétendu que le monarque, et même le grand inquisiteur, avaient adouci la rigueur de la sentence; que quelques-uns des juges avaient opiné à la mort; plusieurs, au-moins, pour une peine publique et afflictive; que le parti de la sévérité avait sur-tout, pour appui, le confesseur du roi, fanatique atrabilaire, qui croyait que le scandale ne pouvait être réparé que par un châtiment éclatant.

Avouons cependant que cette crise ne fut pas longue; les esprits se rassurèrent bientôt; on savait que Charles III était enclin à la bonté, que le ministre qu'il venait d'appeler auprès de lui, ne l'était pas au fanatisme, et que des principes plus doux dominaient dans le conseil du roi.

M. Olavidès, à peine enfermé dans un couvent de la Manche, s'étant plaint du dérangement de sa santé, obtint la permission d'aller prendre des eaux minérales qui étaient dans le voisinage; bientôt après, celle d'aller en chercher, en Catalogne, qu'il espérait lui

Espagne.

être plus salutaires; là, près de la frontière, il trompa facilement, comme on l'avait espéré sans-doute, la vigilance de ses gardiens, et, disant un dernier adieu à sa patrie, qu'il chérissait, et qu'il chérit encore, il passa en France, où sa réputation l'avait précédé, et où il fut accueilli comme un martyr de l'intolérance.

Quelques mois après sa fuite, le roi d'Espagne cédant, pour la forme, aux instances de son confesseur, dont la soif de persécution n'était pas étanchée, le fit réclamer auprès du cabinet de Versailles; on lui répondit amicalement que les délits de M. Olavidès, quelque graves qu'ils paraissent en Espagne, n'étaient pas de ceux dont les états policés étaient convenus de se livrer réciproquement les auteurs, et la cour de Madrid n'insista pas.

Aussi-tôt son évasion, il trouva d'abord un asile à Toulouse, d'où une fausse allarme le fit fuir en Suisse; il vint ensuite se fixer à Paris, où, sous le nom du comte de *Pilos*, il mena, au sein des arts et de l'amitié, une vie heureuse et paisible, qui l'eût bientôt consolé de la perte de ses places et de son crédit. Au bout de dix ans, la révolution

Française est venue lui offrir, vers la fin de sa carrière, un spectacle d'un nouveau genre; il a entendu gronder sa foudre autour de lui, il a même été, pendant quelques mois, menacé d'en être frappé; passant dans de justes angoises le temps à jamais exécrable de la *terreur*, il a appris, ce qu'il ne soupçonnait pas auparavant, qu'il y avait sous le ciel quelque chose de plus redoutable encore que l'inquisition; il s'est, depuis, retiré dans une campagne, près des bords de la Loire; là, le soir de sa vie, du moins, s'écoule loin des orages; là, sa tête vive s'est calmée sans que son cœur se soit réfroidi; une religion mieux entendue que celle dont il a failli mourir victime, lui offre ses consolations; les lettres, leurs ressources; la solitude, ses douceurs; en sorte que, par un concours étrange de circonstances, l'inquisition, pour la première fois sans doute, a fait un sage et un heureux.

Espag. 88.

Avant de quitter cette matière, nous dirons deux mots d'un corps que bien des gens confondent avec le St.-Office, et qui n'a avec lui d'autre rapport que leur épithète commune, c'est la *Ste.-Hermandad*, dont il est beaucoup question dans les romans Espa-

Espagne.

gnols; ce n'est autre chose qu'une confrérie qui est répartie dans différens cantons du royaume de Castille, seulement, et qui n'a d'autre objet que de veiller à la sûreté des campagnes, en poursuivant ceux qui la troublent. Elle est subordonnée au conseil de Castille, dont elle reçoit ses lois: une des plus sévères est de ne pas étendre sa juridiction à l'enceinte des villes.

## CHAPITRE XI.

*Conseil des finances d'Espagne. — Impositions. — Dettes anciennes et modernes. — Projets pour améliorer les finances. — Numéraire. — Monnaies. — Conseil de guerre, et ses attributions. — Grades militaires. — L'armée. — Moyens de recruter. — Éducation militaire.*

Espagne.

Les finances sont, en Espagne, pour la forme et sous la direction d'un conseil souverain et permanent. Il est, comme celui de Castille, partagé en plusieurs chambres ou *salas*, *sala de govierno*, *sala de justicia*, *sala de millones*, *sala de la unica de contribucion;* leurs titres indiquent suffisamment leurs fonctions.

Le trésor royal est entre les mains de deux trésoriers généraux, qui sont, tour à tour, en exercice pendant un an, et passent l'année de leurs vacances, à rendre leurs comptes.

Trois directeurs généraux veillent sur la perception des rentes. Ils ont sous leurs ordres tous les receveurs particuliers, tous

Espagne.

les administrateurs des douanes, tous les satellites du fisc, légion redoutable par le nombre et les talens. L'Europe n'a rien de mieux à citer dans ce genre. S'ils étaient aussi incorruptibles que vigilans, ils pourraient être proposés pour modèle.

Jusqu'en 1714, tous les revenus, tant intérieurs que ceux des douanes, étaient affermés. A cette époque, on les mit en régie, et à quelques exceptions près, ils le sont encore.

En 1749, Ferdinand VI adopta un projet déjà souvent discuté, celui de convertir, en une seule contribution, toutes celles qui forment ce qu'on appelle les *rentes provinciales*. Une commission fut établie pour cet objet, sous le titre de *sala de la unica contribucion*. On assure qu'elle occupe près de trente mille personnes, et qu'elle coûte, par an, plus de trois millions de nos livres. En attendant que le résultat de son travail ait dédommagé de tant de soins et de dépenses, les finances d'Espagne conservent leur forme défectueuse, dont le peuple souffre, dont les bons citoyens gémissent, mais à laquelle les rois de la dynastie présente n'ont encore rien pu changer.

Elles se divisent en deux classes qui em-

brassent presque tous les revenus de l'état, les rentes générales, et les rentes provinciales.

Espagne.

Les premières résultent des droits d'entrée et de sortie, perçus à la frontière; les droits varient, quant au nom et à la quotité d'une province à l'autre.

Tout le produit de ces rentes générales, lorsqu'elles étaient affermées, n'allait pas à six millions et demi de nos livres, quelques années après qu'elles eurent été mises en régie; elles en donnèrent trente-six ou quarante millions de réaux, et en 1785, elles en ont rendu plus de cent vingt-huit.

Mais ce qu'il y a de plus fatal à l'Espagne, dans son système des finances, ce sont les *rentes provinciales*, espèce d'impôt qui en embrassant la consommation des denrées les plus communes, est sur-tout accablant pour le peuple. Depuis deux siècles, les bons citoyens s'élèvent contre cette forme d'imposition. Le gouvernement même est convaincu de sa défectuosité. Le ministre Campillo avait conçu le projet d'une réforme totale, mais il fut effrayé des embarras et des dangers de l'exécution. La Ensenada, un de ses successeurs, avec plus de pouvoir et de courage, alla un peu plus loin.

Espagne.

Le système des finances Espagnoles tient malheureusement à des circonstances qu'il faudrait changer pour opérer son amélioration. Or, l'urgence non interrompue des besoins de l'état, n'a jamais permis de compromettre les revenus par des essais qui pourraient amener des troubles, ou n'avoir que des succès équivoques. Nous avons vu, en France, ce qu'il en avait couté à M. Turgot et à M. Necker, pour ébaucher une pareille réforme. Pour la consommer, en Espagne, il faudrait, à-la-fois, d'heureuses conjonctures, un souverain et des ministres qui ne s'effrayassent pas des clameurs que les innovations ne manquent jamais d'exciter. En attendant qu'une cause quelconque opère une réforme dans leurs finances, les Espagnols sont assujettis, quant aux impôts, au régime le plus destructeur.

Ils le sont tous également à la *bulle de la croisade;* son objet primitif était d'accorder des indulgences à tous Espagnols qui contribueraient, soit par leur service personnel, soit par leurs aumônes, à faire la guerre aux infidèles. Le produit de cette bulle conserve encore cette destination, puisque les monarques Espagnols qui le re-

couvrent, sont obligés de le consacrer à l'entretien de leurs forteresses et de leurs garnisons, sur les côtes d'Afrique. Jusqu'au règne de Ferdinand VI, cette concession de la cour de Rome, devait être renouvelée tous les cinq ans, sujétion dont Philippe V sentit tout le poids à différentes reprises, que ses brouilleries avec le St.-Siége l'empêchèrent d'obtenir le renouvellement de la bulle de la croisade. Ce n'est que par le concordat de 1753, qu'elle a été rendue perpétuelle. Elle est devenue, par là, une source permanente de revenus pour le fisc; et quand même l'Espagne, cédant au vœu de la politique et de l'humanité, se reconcilierait avec tous les infidèles, comme elle l'a fait, sous Charles III, avec la porte Ottomane, et quelques régences Barbaresques, cet impôt, quoique n'ayant plus l'objet qui l'a fait établir, n'en subsisterait pas moins. Espagne.

Le prix de cette bulle est fixé à 21 *quartos*, environ 14 à 15 sous; aucun catholique, habitant en Espagne, ne peut se dispenser de l'acheter, sans faire suspecter son orthodoxie. Muni de cette bulle, outre les indulgences qui y sont attachées, il a la faculté *de faire gras, avec l'agrément*

Espagne.

*de son médecin et de son confesseur, et de manger, des œufs et du lait, les jours de jeûne et pendant le carême.*

Cette imposition volontaire est recouvrée par un magistrat qui porte le titre de *commissaire général de la cruzada*, elle produit 18 à 20 millions de réaux.

Le clergé n'en est pas exempt, et ce n'est pas le seul impôt qu'il paye.

D'abord, il est assujetti, en partie, à celui des *millones;* mais il faut que tous les six ans le pape y consente par un bref. Comme il y a beaucoup d'endroits où l'on ne tient pas un compte séparé pour les ecclésiastiques, ils payent cet impôt, en entier, comme les laïcs.

Le clergé est soumis, outre cela, à une petite imposition annuelle, connue sous le nom de *subsidio*.

Mais la plus forte de ses contributions est celle de l'*escusado*, qu'on nomme aussi *casa dezmera*, maison dixmée, parce qu'il consiste dans le droit accordé, par le St.-Siége, aux rois d'Espagne, de s'approprier la dixme la plus forte de chaque paroisse. Cette contribution, dans toute son intégrité, serait d'un grand rapport pour le fisc Espagnol, mais elle a été l'objet de

transactions et d'abonnemens qui en diminuent beaucoup le produit. Espagne.

Malgré ces restrictions, si l'on observe que les *tercias réales* sont encore un impôt indirect qui est à la charge du clergé, si l'on se rappelle que les rois d'Espagne ont la faculté de grever de pensions presque tous les bénéfices, jusqu'à la concurrence du tiers de leur revenu, on ne sera pas fondé à dire que le clergé Espagnol ne contribue pas aux charges de l'état.

Une source de revenus publics, qu'on pourrait croire très-abondante, et qui, jusqu'à présent, n'a été que très-modique, c'est l'Amérique Espagnole, à moins qu'on ne veuille regarder, comme provenant de cette source, les droits du roi sur le produit des mines du Méxique et du Pérou, et ceux que payent les fruits des colonies, à leur entrée en Espagne.

Pendant long-temps, les frais de l'administration de ces vastes colonies, ont absorbé, et au-delà, ce que le fisc en retirait, et ce n'est que depuis le ministère de Galvés, que le Méxique a donné du profit, par l'établissement de la ferme du tabac.

La réunion de tous les droits, de toutes les contributions dont nous venons de don-

Espagne.

ner un exposé sommaire, ne produisit pas; en 1776, plus de. . 440,000,000 de réaux, et en 1784, le total

des recettes fut de 686,068,068 de réaux; en 1787, il fut seulement de. . . . . 616,285,657 de réaux; c'est le résultat du compte que rendit le ministre Lerena, en 1789; ce compte qui fera époque dans l'histoire des finances d'Espagne.

La dynastie actuelle a hérité des dettes de la précédente, qui sont connues sous le nom de *juros*, et qui portent un intérêt, à-la-vérité, modique. Philippe V laissa des dettes pour la valeur de quarante-cinq millions de piastres (plus de cent soixante-huit millions de livres tournois). A sa mort Ferdinand VI fut effrayé d'un tel fardeau. Il était juste, mais faible et scrupuleux. Il assembla une junte composée d'évêques, de ministres et de gens de loi, et l'invita à prononcer *si un roi est tenu d'acquitter les dettes de son prédécesseur*. La question fut décidée à la négative, par la pluralité. La conscience du roi soulagée, la banqueroute fut résolue. Ferdinand poussa plus loin son économie mal calculée: uniquement occupé d'épargnes, il laissa languir toutes

toutes les branches de l'administration, armées, forteresses, possessions d'outre-mer. Aussi Charles III, à sa mort, trouva-t-il, dans ses coffres, pour plus de cent soixante-cinq millions de nos livres. Il se fit un devoir de réparer la fatale omission de Ferdinand VI. Espagne.

Charles IV, à son avénement au trône, a témoigné le désir d'acquitter les dettes de Philippe V et de Ferdinand VI, désignant celles qui seraient payées en totalité, et celles sur lesquelles le fisc pourrait transiger; l'exécution de ces mesures était à peine ébauchée, que les préparatifs, et bientôt les frais d'une guerre inutile, ont forcé de les suspendre.

Tant de variations n'ont pu qu'affaiblir le gouvernement Espagnol; Charles III, dont la loyauté personnelle inspirait beaucoup d'estime, en a fait deux fois la fâcheuse expérience. Les billets royaux n'ont cependant perdu que vingt-cinq et trente pour cent, aux époques les plus critiques, ce qui doit surprendre, d'un papier qui est sans hypothèque spéciale, et qui n'a d'autre garant que la loyauté précaire d'un gouvernement despotique.

On espéra que la cour de Madrid emploie-

Espagne.

rait les loisirs et les économies de sa dernière paix avec la France, à réparer ses pertes, et sur-tout les brêches que la guerre avait faites à ses finances. Le mal n'est pas encore sans remède; la dette de l'Espagne, comparée à celle de la France et de l'Angleterre, ne peut être regardée comme énorme; mais elle est proportionnée à ses revenus actuels, et cette cour ne doit pas être tentée de les augmenter en chargeant ses peuples d'impôts.

A diverses époques on lui a proposé divers moyens, moins dangereux, de mettre sa recette au niveau de ses dépenses. Il a été question plus d'une fois, sous le règne de Charles III, de s'approprier les biens des quatre ordres militaires, en remplaçant par des pensions les commanderies attachées à ces ordres; mais les scrupules du monarque ont empêché l'admission du projet.

Un autre, qui ne serait pas moins raisonnable, serait celui d'une taxe générale sur toutes les terres du royaume, sans excepter celles du clergé et de la noblesse; mais les clameurs, les intrigues de ces deux corps puissans, opposeraient, à l'exécution de ce projet, des obstacles dont le gouvernement Espagnol ne pourrait triompher qu'en invo-

quant un appui dangereux; et il sera peut-être obligé d'attendre, des ressources lentes de l'économie, les avantages qu'il pourrait se promettre d'une révolution subite mais périlleuse. Espagne.

Sous Charles III, le gouvernement, sans se laisser rebuter par l'accueil qu'on avait fait, d'abord, au premier essai de son crédit renaissant, ne tarda pas à en tenter un second, qui devait présenter à son papier-monnaie un débouché avantageux, réveiller les Espagnols de leur engourdissement, faire sortir de leurs caisses des fonds qui y dormaient, sans utilité pour eux-mêmes et pour l'état, et les mettre dans la circulation, au profit du commerce et de l'industrie; tels furent les grands objets qu'il se proposa en établissant, en 1781, une banque nationale, qui n'a guère que le nom de commun avec les autres banques de l'Europe.

La banque de St.-Charles, plus fameuse qu'elle n'avait mérité de l'être, n'a justifié ni les promesses pompeuses de ses fondateurs, ni les sinistres prédictions de ses ennemis; mais on doit convenir que, tout compensé, elle a eu plus d'avantages que d'inconvéniens; elle a électrisé bien des têtes qui semblaient destinées à rester engour-

Espagne.

dies; elle a développé, et mis en activité, des talens qu'on ne soupçonnait pas; elle a jeté dans la circulation bien des fonds enfouis par l'insouciance et le défaut d'emploi.

Elle nous conduit à dire deux mots du numéraire et des monnaies d'Espagne.

Il n'est point facile de connaître exactement le numéraire qui circule en Espagne; elle a sous sa domination les mines de tous les métaux qu'elle convertit en monnaie; ces métaux monnoyés ne peuvent sortir de l'Amérique sans payer un droit; ils en acquittent un second à leur entrée en Espagne; enfin, il y en a un troisième, perçu sur tout ce qui passe d'Espagne à l'étranger; il paraîtrait donc que la combinaison des relevés des douanes devrait donner une idée positive du numéraire existant dans ce royaume; mais, de toute cette monnaie fabriquée dans les colonies Espagnoles, une bonne partie passe de là directement, en contrebande, dans les autres pays de l'Europe; une autre sort aussi, en fraude, pour aller solder les marchandises étrangères avant d'avoir abordé à un port Espagnol; et enfin, comme en Espagne on néglige de faire de fréquentes refontes, on manque de données suffisantes pour déterminer le numéraire qui y circule;

on aura peut-être de la peine à le croire, que l'Espagne, en possession de presque toutes les mines d'argent, et d'une grande portion des mines d'or, soit réduite à un numéraire de quatre-vingt millions de piastres fortes. Espagne.

A quoi attribuer une pénurie aussi complette? A plusieurs causes: d'abord, c'est à l'abondance même des métaux, qui a fait hausser le prix des denrées et celui de la main-d'œuvre.

C'est à la décadence de ses manufactures, qui en a été la suite; à sa dépopulation, causée à-la-fois par les nombreuses émigrations vers l'Amérique, par l'expulsion des Maures, et par celle des Juifs.

C'est sur-tout à ces guerres ruineuses entreprises par Philippe II, contre les Pays-Bas, et qui, depuis 1567, jusqu'à la trève de 1612, avaient coûté plus de deux cents millions de piastres.

Mais, que l'Espagne jouisse plusieurs années de la paix qu'elle a recouvert, que son gouvernement seconde la tendance marquée des Espagnols modernes, vers toutes les entreprises utiles, et elle ne verra plus la très-grande partie de ses monnaies condamnée à ne sortir de dessous ses balances,

Espagne. que pour aller, dans le reste de l'Europe, soudoyer l'industrie étrangère, et recevoir de nouvelles empreintes.

Les premières monnaies, tant d'or que d'argent, qui furent frappées dans l'Amérique Espagnole, étaient informes dans leur contour, comme dans leur empreinte, qui était, d'un côté, une croix, et de l'autre, l'écusson d'Espagne: il en existe encore dans la circulation; leur empreinte a ensuite varié jusqu'en 1772, époque du nouveau coin, d'après lequel elles portent toutes, d'un côté, l'effigie du souverain; de l'autre, l'écusson aux armes d'Espagne; mais comme leur forme les rend susceptibles d'être échancrées sans que cela soit apparent, on ne les admet qu'en les pesant, sauf à diminuer de leur valeur, dans la proportion de ce qui manque à leur poids. On ne peut donc ni les évaluer en monnaie Française, ni exprimer combien on en tirait du marc d'or.

La plus grande quantité des monnaies d'or est frappée en Amérique; il n'en sort qu'une très-petite portion des balances de Séville.

Celles d'argent qui sont frappées dans l'Amérique Espagnole ont pour signes, d'un côté, l'écusson d'Espagne entre deux colon-

nes; et de l'autre, une guirlande de laurier autour de l'effigie du souverain, comme pour indiquer que les rois d'Espagne sont les conquérans de l'Amérique. Espagne.

Celles qu'on frappe dans les monnaies d'Europe, ne portent que l'écusson, sans colonnes, et l'effigie du roi, sans guirlande.

Il y a plusieurs hôtels des monnaies au Pérou; le plus connu est celui de *Potosi;* il y en a un à *Santafé de Bogota*, un à *Santiagrò*, du Chili, et un à *Mexico;* de ce dernier sort la plus grande quantité de piastres qui passent en Europe. Il n'y en a que trois en Espagne, celui de Madrid, celui de Séville, et celui de Ségovie; mais, depuis plusieurs années l'hôtel de Ségovie ne frappe plus que des monnaies de cuivre.

L'Espagne s'est assez constamment abstenue d'altérer le titre de ses monnaies; elle a senti que la moindre variation, la moindre incertitude à cet égard, influerait dangereusement sur toutes les opérations du commerce de l'Univers, qui reçoit de cette puissance la plus grande partie des métaux qu'il employe; cependant, en 1737, ayant observé que la piastre forte n'avait pas une valeur proportionnée à la différence qui existait alors entre les matières d'or et celles d'ar-

Espagne.

gent, elle la porta à vingt réaux. L'équilibre qu'elle avait voulu rétablir s'étant dérangé de nouveau, le titre de l'or ne fut plus proportionné à son abondance, il y avait trop d'avantage à l'exporter, de préférence à l'argent. Si l'Espagne n'eût remédié à cet inconvénient, elle eût été, à la longue, dépouillée de son or; elle augmenta donc, d'un seizième, la valeur nominale de toutes ses monnaies d'or, sans rien changer, ni à leur poids, ni à leur titre. Les nations qui possèdent les métaux font la loi aux autres, quant au titre de leur monnaie: celles qui ne la suivraient pas en seraient, tôt ou tard, les victimes.

Il y a un conseil particulier qui règle et juge les affaires relatives aux monnaies. Cette junte, composée de plusieurs membres du conseil des finances, d'un de celui de Castille, et de deux de celui des Indes, est souveraine dans sa partie, et aussi indépendante que les autres conseils souverains de la monarchie.

Le conseil de guerre est à-la-fois un tribunal, et un corps permanent d'administration. Le roi le consulte ordinairement sur les ordonnances relatives à ses troupes. Jusqu'au règne de Philippe V, il a nommé aux grades supérieurs de la hiérarchie mili-

taire. Mais la dynastie actuelle se débarrassant successivement de toutes les entraves qui gênaient l'exercice du pouvoir, a hérité de cette prérogative du conseil de guerre. Le roi nomme à tous les emplois de son armée, sur la présentation de l'inspecteur de chaque armée. Les inspecteurs prennent aussi quelquefois des mesures militaires, sans le concours du conseil de guerre; mais alors il donne, pour la forme, sa sanction à ces mesures. C'est ainsi qu'autrefois nos parlemens enregistraient presque toujours avec docilité, ce qui émanait du monarque. Quelquefois ils présentaient, du moins, quelqu'ombre d'opposition à ses volontés. Mais aucun des conseils souverains, en Espagne, n'a la ressource d'opposer cette faible barrière, aux irruptions du pouvoir arbitraire. Le despotisme n'y est irrité, provoqué aux excès par aucun obstacle légal. Il n'y a pas contre lui de point de ralliement. S'il sait être modéré, il peut, en dépit des horoscopes, durer encore longtemps.

Espagne.

Les principales fonctions du conseil de guerre sont d'administrer la justice à ceux qui, comme tous les militaires, par exem-

Espagne.

ple, ont leurs causes commises à son tribunal. Il est partagé en deux chambres ou *salas*; la *sala de govierno* s'occupe spécialement d'objets d'administration. Elle a pour conseillers nés, les inspecteurs, le plus ancien des capitaines des gardes du corps, et le plus ancien des deux colonels aux gardes.

La *Sala de justicia* se borne aux affaires contentieuses. Si l'on est mécontent de sa décision, on peut demander que la cause soit portée, de nouveau, aux chambres réunies.

Le grade militaire le plus éminent qu'il y ait en Espagne, est celui de capitaine général. Il équivalait à celui de maréchal de France, avec lequel il n'était pas incompatible, puisqu'ils ont été réunis en la personne du maréchal Bervick. Ce grade a été pendant long-temps fort peu prodigué en Espagne. En 1785, deux personnes seulement en étaient revêtues dans l'armée de terre, le duc d'Aranda, et le comte de Crillon.

Après les capitaines généraux, viennent les lieutenans généraux, les maréchaux de camp, les brigadiers, trois classes d'offi-

ciers, dont la dernière guerre a fourni l'occasion d'augmenter considérablement le nombre. Espagne.

En 1788, l'infanterie était composée de quarante-quatre régimens de deux bataillons chacun, sans compter ceux des gardes Espagnoles et des gardes Valonnes, contenant chacun quatre mille deux cents hommes, en six bataillons. Sur ces quarante-quatre régimens, trente-cinq étaient nationaux, deux Italiens, trois Flamands, et quatre Suisses.

De deux régimens Italiens, un a été réformé, il ne reste plus que celui de Naples. Les trois régimens Flamands ont été incorporés dans les régimens nationaux.

Les régimens Suisses ont été portés de quatre à cinq. Les régimens nationaux ont été augmentés de douze.

Ces quatre-vingt-huit bataillons de 1788, à six cent quatre-vingt-quatre hommes chacun, auraient dû porter l'infanterie à soixante mille cent quatre-vingt-douze hommes, cependant, avant la dernière guerre, l'Espagne avait trente mille hommes sur pied.

Il n'y a pas long-temps qu'une portion de cette infanterie était au-delà des mers. En

Espagne.

1782, trente-six de ces bataillons étaient en Amérique. Mais depuis, on a établi, dans toutes les Indes Espagnoles, des corps permanens, et à la fin de 1792, il y avait à peine quelques bataillons hors d'Europe.

Les moyens de recruter cette armée sont, en général, assez bornés. La nation Espagnole, toute brave qu'elle est, répugne, depuis plusieurs années, au service de l'infanterie. Chaque régiment, pour se procurer des hommes, fait arborer son drapeau dans les lieux où il croit trouver plus de dupes et de libertins, et comme autrefois en France, s'entretient des désordres de la société.

A-la-vérité, il y a un autre moyen de recruter l'armée Espagnole, c'est celui des *quintas*, espèce de tirage qui ressemble à celui de la milice, mais dont il doit être bien distingué en Espagne, où ils sont tous deux en usage, l'un pour recruter les troupes réglées, l'autre pour les régimens provinciaux. Pour le premier objet, on tirait dans chaque commune pour choisir un sujet sur cinq, mais alors le tirage de la milice était suspendu; voilà l'étymologie du mot *quintas*. Comme cela arrive toujours, la chose a changé, et le mot est resté. Les

*quintas*, à présent, n'exigent plus du peuple une si forte contribution, et même, comme il a manifesté en plusieurs occasions combien elles lui étaient odieuses, le gouvernement n'emploie cet expédient que dans les circonstances urgentes. Espagne.

Outre ces régimens d'infanterie, l'Espagne en a quarante-deux de milice, répartis dans les seules provinces de la couronne de Castille. Ils ne sont rassemblés qu'un mois par an, dans le chef-lieu dont ils portent le nom, et alors les officiers et les soldats sont payés. Ces régimens de milice ont un inspecteur particulier; leurs colonels sont pris parmi les citoyens les plus distingués du canton. Ils ont sur les miliciens une autorité fort étendue. Il est peu d'état militaire, en Europe, qui ait un corps de milice mieux organisé, et qui soutienne mieux la réputation de valeur dont jouit sa nation.

On s'accorde à convenir que le soldat Espagnol se distingue par sa valeur froide et soutenue, par son endurcissement aux travaux, à la fatigue, à la faim. Mais ajoutons aussi que la vie qu'on fait mener aux officiers Espagnols, est propre à engourdir toutes leurs facultés. La plupart de leurs garnisons

Espagne.

sont des bicoques isolées, sans ressources, soit du côté de l'instruction, soit même du côté des plaisirs honnêtes. Privés entièrement de semestres, ils n'obtiennent que rarement des congés pour vaquer à leurs affaires. Chez la plupart des officiers Espagnols, cette vie monotone et obscure, qui n'est coupée par aucune manœuvre, en grand, par aucun rassemblement, assoupit à la longue l'activité, ou la porte vers des objets honteux. Elle a d'ailleurs l'inconvénient de rendre le service militaire peu attrayant, et d'en écarter ceux à qui un peu de fortune et une éducation soignée présentent d'autres ressources. Encore l'armée Espagnole a-t-elle éprouvé depuis quelques années, sous ce rapport, une révolution avantageuse. Les écoles militaires du port Ste.-Marie, pour l'infanterie; celle d'Ocana, pour la cavalerie; celle de Ségovie, pour l'artillerie, ont repeuplé l'armée de sujets distingués. L'esprit martial s'est enfin réveillé dans la haute noblesse, et quelques-uns de ses membres ont renoncé aux plaisirs et à l'oisiveté de la capitale, pour donner, pendant la dernière guerre, l'exemple du dévouement et du courage.

Tout ce que nous venons de dire de l'in-

fanterie, est applicable aux autres corps de l'armée Espagnole. Sa cavalerie consiste, à présent, en vingt-quatre régimens, mais sans compter le corps des carabiniers royaux, qui a une organisation particulière.

Chacun de ces régimens est de trois escadrons, excepté deux qui en ont quatre, et il y a huit régimens de dragons, chacun aussi de trois escadrons; chaque escadron est de cent chevaux en temps de paix, et de cent quatre-vingt en temps de guerre. En temps de paix, les régimens de cavalerie et de dragons sont loin d'avoir leur compte en hommes, encore sur ce nombre réduit, y en a-t-il quatre-vingt de démontés, parce que les nouveaux enrôlés restent à pied pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce que leur tour vienne d'hériter des chevaux vacans.

Comment expliquer cette disette de chevaux, dans un pays qui, sous Philippe IV, en fournissait jusqu'à quatre-vingt mille pour le service militaire? Mais, la multiplicité des mules a presqu'anéanti la race des bons chevaux dans les deux Castilles, les Asturies et la Galice. Pour se procurer un nombre considérable de ces animaux infatigables, qui font pardonner leurs for-

Espagne.

mes ignobles, par l'utilité et la longueur des services qu'ils rendent, on a consacré exclusivement les belles jumens aux haras des mules, qui ont été établis de toutes parts : encore ces haras n'ont-ils pas suffi aux besoins qui s'augmentaient tous les jours ; et l'Arragon, la Navarre, la Catalogne, ont fini par tirer de la France, la plupart des mules qu'ils employent ; et ce n'est rien exagérer que de porter au-delà de vingt mille, le nombre de celles qui passent tous les ans de France en Espagne.

La nature qui a traité si généreusement l'Espagne, pour tous les besoins et les agrémens de la vie, qui ne lui a refusé presqu'aucune jouissance de la paix, ne lui a pas épargné les matériaux dont la guerre compose ses moyens de destruction ; elle lui a prodigué le fer, le cuivre, le plomb, le salpêtre, et son artillerie pourrait se dispenser de les puiser à d'autres sources.

L'Espagne a plus de plomb qu'il ne lui faut pour ses arsenaux. Sa principale mine, celle de Linarez, dans le royaume de Jaen, produit beaucoup plus de plomb qu'il ne s'en débite pour le compte du roi ; et quoique les autres, dont l'exploitation est imparfaite, n'en donnent pas au-delà de huit

mille

mille quintaux, l'Espagne peut en exporter plus de vingt mille par an. Espagne.

Elle a aussi plusieurs mines de cuivre; celle de *Rio Tinto* est la plus abondante, et fournit à une partie des canons de l'artillerie; mais on en fait aussi avec celui des Indes Espagnoles.

La Biscaie et les Asturies fournissent le fer nécessaire à l'artillerie Espagnole; les canons de ce métal sont coulés à Lierganes et à la Cavada. Avant la dernière guerre, on préparait des munitions de fer coulé, dans les forges d'Egui et de la Muga. Dans l'ivresse de la conquête, ces deux établissemens ont été détruits par nos armées, comme s'il eût été question d'un ennemi irréconciliable, à qui nous eussions voulu enlever, pour toujours, ses moyens de défense. Puisque la politique commande si souvent la guerre, elle devrait du moins se la faire pardonner en la dirigeant dans ses détails, et suppléer aussi à l'imprévoyance de la victoire en fureur.

L'Espagne est un des pays le plus riche en salpêtre, la Manche et l'Arragon passaient pour en fournir d'excellent. On en a établi une fabrique, en 1779, auprès de Madrid, dans un terrein qui s'est trouvé plus propre à produire d'excellent salpêtre, qu'aucun

Espagne.

de la Manche et de l'Arragon. La terre qui donne ce salpêtre s'en recouvre avec une promptitude surprenante. Le salpêtre qui en sort est envoyé aux moulins à poudre qui se trouvent à Alcazar, à Juan, dans la Manche; à Murcie et à Grenade, moulins qui ont beaucoup augmenté leurs travaux depuis l'établissement de la fabrique de Madrid; elle fournit, à présent, à tous les besoins de l'Espagne, et doit bientôt lui produire une nouvelle branche d'exportation.

L'Amérique même promet de n'être pas long-temps à la merci de la métropole, pour cette production. Le ministre Galvez y avait établi trois fabriques principales de salpêtre, à Lima, à Mexico, à Santa-Fé. Les colonies Espagnoles ont donc, à leur portée, les moyens de défense que la méfiance leur avait refusés long-temps; la métropole n'aura-t-elle jamais à s'en repentir? Les germes de mécontentement qui se sont développés depuis plusieurs années, à différens intervalles, et d'une manière si alarmante, sont-ils bien étouffés? Le corps de génie, créé en 1711, est, en Espagne comme en France, séparé de l'artillerie.

Les militaires sont l'objet des soins du gouvernement, à la fin de leur carrière. Il

y a, en Espagne, un corps d'invalides, pour les officiers comme pour les soldats; il est composé de quarante-six compagnies qui, réparties entre Madrid, les résidences de la cour, et les provinces, y font un service peu pénible. Il n'y a point, en Espagne, d'ordre de chevalerie spécialement affecté à la récompense des officiers; cependant Charles III s'était fait une loi de ne conférer qu'à eux les quatre ordres militaires, sans pourtant les exclure de celui qu'il a fondé.

Les places de commandans généraux des provinces sont encore un moyen de récompense, pour les officiers généraux, mais les condamnent à une résidence presque perpétuelle; car, en Espagne, prélats, intendans, gouverneurs, commandans, tous résident aux lieux où ils sont employés, quoique le séjour du souverain, et celui de la capitale, offrent, comme ailleurs, des appas à l'ambition et à la dissipation.

## CHAPITRE XII.

*Navigateurs Espagnols, tant anciens que modernes. — Département de la marine. — Matelots. — Construction des vaisseaux. — Force de l'armée navale.*

Espagne.

LA marine Espagnole a joué, pendant plus d'un siècle, soit sous le rapport de la guerre, soit sous celui de la navigation, le premier rôle en Europe; le monde n'oubliera jamais les noms de Colomb, de Magellan, de Cano, ni la puissance qui encouragea leurs illustres entreprises; les géographes n'oublieront pas non plus deux navigateurs moins connus, quoiqu'aussi dignes de l'être, *Quiros* et *Mendana*, dont les vastes connaissances et la sagacité sont attestées par les observations modernes; mais sous les règnes des trois Philippe, à peine aperçoit-on quelques traces de sa gloire passée.

Les efforts que les Espagnols firent, dans tous les genres, pendant la guerre de la succession, rendirent quelqu'activité passagère à leur marine; mais leurs habiles navigateurs avaient disparu sans retour. Plus

récemment, les Espagnols ont entrepris des voyages, pour faire de nouvelles découvertes, ou du moins pour relever des côtes moins connues; mais ils semblent avoir mis, à dérober au public le tableau de ces expéditions, une affectation dont les amateurs des sciences seraient en droit de leur faire un crime; au reste, malgré leur jalouse discrétion, on connaît assez bien les détails et le résultat de presque tous les voyages.

En 1768, un bâtiment, parti de *Montivideo*, parcourut cette côte, très-peu fréquentée, qui sépare *le rio de la Plata* du détroit de Magellan, et alla reconnaître ces îles Malouines ou Falkland, qui, deux ans après, pensèrent causer une rupture entre l'Espagne et l'Angleterre.

En 1769 et 1770, d'autres marins Espagnols, partant du callao de Lima, entreprirent une expédition vers les îles de la mer du Sud, et découvrirent, non les premiers (ce mérite est incontestablement assuré à l'Hollandais Rogevin), mais avant Cook et La Peyrouse, les îles de Pâques; et persuadés sans-doute qu'elles étaient inconnues avant eux, en prirent possession au nom du roi d'Espagne, y plantèrent trois croix, sur

Espagne.

trois monticules; et lui donnèrent le nom de San-Carlos.

En 1775, Bourelli, vice-roi du Mexique, fit partir, de San-Blas, deux marins, pour relever les côtes de la Californie, jusqu'au soixante-cinquième degré. Ils ne purent aller au-delà du cinquante-septième, et revinrent sans avoir fait autre chose que de reconnaître quelques petits ports de cette côte.

On sait aussi qu'avant Cook les Espagnols ont paru à Othahiti, dont la découverte n'appartient ni à ceux de nos jours, ni au commodore Wallis, ni même à notre amiral Bougainville, de qui nous avons appris à prononcer le nom de cette île avec une tendre émotion, et que les Espagnols ont toutefois le droit de revendiquer, comme ayant été reconnue, pour la première fois, par leur navigateur *Quiros*. On voit, par la description du second voyage de Cook, que les Espagnols y avaient laissé deux de leurs compatriotes; mais on a d'ailleurs fort peu de détails sur ce voyage, dont la description est encore en manuscrit.

Enfin, tout récemment, un habile officier de la marine Espagnole, M. de Malaspina,

a mis à la voile, de Cadix, pour faire le tour du Monde; son expédition avait le même objet que celle de La Peyrouse, et comme l'infortuné circum-navigateur, il était parti muni de tous les instrumens propres à tous les genres d'observations. De retour à Cadix, il avait remis ses manuscrits à un savant moine, le père Gil, qui s'occupait à les revoir, à les préparer à l'impression, lorsque l'un et l'autre ayant encouru, on ne sait trop pourquoi, la disgrâce du souverain, et de ses principaux entours, ont été emprisonnés; l'ouvrage a été suspendu, et la satisfaction que se promettaient les savans de l'Europe, indéfiniment ajournée. Pourquoi aussi, quand on est fait pour parcourir le Monde, pour le décrire et pour l'éclairer, aller perdre son temps à des intrigues de cour.

Espagnols.

Voilà l'ébauche de ce qu'ont fait, dans ces temps modernes, les Espagnols, pour reculer les bornes de la navigation. La marine militaire leur offre un autre genre de palmes à cueillir; elle est répartie en trois départemens, celui de Ferrol, celui de Carthagène, et celui de Cadix.

Le premier a de véritables inconvéniens, à cause de l'insalubrité du climat, de la fré-

Espagne.

quence des pluies, qui rallentit les travaux de son port, d'où l'on ne peut sortir que par un seul vent. Ce département, pour la côte septentrionale de l'Espagne, serait peut-être mieux placé à Vigo, dont le climat est très-sain, le territoire très-fertile, et le port spacieux et sûr.

Le département de Carthagène a bien des avantages sur celui de Ferrol; la sûreté de son port est connue par un ancien proverbe des marins, qui dit, qu'il n'y a que trois bons ports pour les vaisseaux, *le mois de Juin*, *le mois de Juillet*, *et le port de Carthagène*. Aussi cette ville est-elle le département où il se fait le plus de constructions, de radoubs et de carènes. Il y a d'ailleurs un bassin artificiel, construit sous le dernier règne, et qu'on peut encore admirer, après la fameuse *forme* de Toulon.

Le département de Cadix est cependant le plus important de tous, à cause de sa position, si favorable au départ de toutes les expéditions maritimes. Les détails sur son port, ses chantiers et ses arsenaux, se trouveront à l'article de cette ville.

La marine Espagnole a ses matelots classés et distribués entre ses trois départemens. D'après les registres des classes, il y en a de

cinquante-six à soixante mille; mais il y a à déduire sur ce nombre, un grand quart, composé de tous ceux qui ne sont pas propres au service de la mer, et qui ne se font inscrire que pour jouir des prérogatives attachées au titre de *matelot classé;* encore, parmi ceux qui sont habiles au service, y en a-t-il beaucoup sur lesquels on ne peut compter que faiblement. Les Catalans, par exemple, quoique bons marins, sont très-peu propres au service des vaisseaux de guerre, parce que, accoutumés à leurs bâtimens à voile latine, avec lesquels ils vont dans la Baltique, et jusque dans l'Amérique Espagnole, ils sont mal à l'aise à bord des vaisseaux d'une autre construction; ils sont d'ailleurs hautains, enclins à l'humeur, et préfèrent de beaucoup les vaisseaux marchands, où ils sont mieux traités et mieux payés. Espagne.

Ce serait donc exagérer que de porter au-delà de trente à quarante mille, le nombre des matelots que la marine militaire peut employer. En 1790, lorsque l'Espagne se trouvait à la veille d'une rupture avec l'Angleterre, elle eut beaucoup de peine à armer trente-deux vaisseaux de ligne: elle en aurait

Espagne.

cependant un plus grand nombre si elle avait des équipages suffisans.

A la fin de 1792, au moment de déclarer la guerre à la France, elle comptait quatre-vingt vaisseaux de ligne, sur lesquels six étaient absolument hors de service, et quatorze très-peu propres; mais cinquante, au-moins, étaient beaux et solides.

L'équipage des vaisseaux Espagnols varie suivant les circonstances; quoiqu'il faille, à la rigueur, dix hommes par chaque canon, les vaisseaux de soixante-quatorze en ont tout au plus six cent cinquante; à la fin de 1792, plus d'un n'en avait que cinq cents, et sa pénurie, en véritables matelots, l'oblige souvent de n'en employer que trois cents à bord de ses vaisseaux à deux ponts.

On peut expliquer ainsi, ce nombre de matelots, si peu proportionné à la population de l'Espagne: chez toutes les puissances maritimes, la marine marchande est le véritable aliment de la marine militaire, et le commerce de l'Espagne étant plus passif qu'actif, et sa navigation intérieure étant presque réduite à rien, sa marine marchande est encore peu nombreuse; il y a peu d'années qu'elle ne consistait qu'en quatre à cinq

cents navires, dont les côtes de Catalogne fournissaient les trois quarts, et celles de Biscaie, presque tout le reste. Que l'on compare, sous ce rapport, l'Espagne avec l'Angleterre, qui, avec une population inférieure de plus de trois millions, avait, avant la guerre actuelle, plus de sept mille vaisseaux marchands; avec la Hollande, qui, moins peuplée de plus des deux tiers, en compte au-moins six mille cinq cents. Depuis quelques années, cependant, le nombre des navires Espagnols s'est sensiblement accru, ce qu'on doit sur-tout attribuer à l'établissement du commerce libre avec l'Amérique Espagnole. Espagne.

Sous le règne de Ferdinand VI, l'Espagne avait adopté les principes Anglais, pour la construction de ses vaisseaux; don *Georges Juan*, un de ses plus habiles marins, dans la théorie comme dans la pratique, avait été les puiser à leur source, et avait ensuite attiré, en Espagne, quelques constructeurs Anglais. Lorsque Charles III vint, de Naples, prendre possession du trône vacant, il trouva donc la construction des vaisseaux Espagnols confiée à des individus d'une nation qui n'avait que trop dominé dans le cabinet de son prédécesseur, et qui était alors enga-

Espagne.

gée dans une guerre avec la nôtre; ennemi implacable des Anglais, depuis l'impérieuse leçon qu'il en avait reçue à Naples, et, d'ailleurs, pieusement attaché à la gloire de sa maison, il ne tarda pas à prendre part à cette guerre, et on sait qu'il fut victime de son affection à notre cause; les Anglais lui enlevèrent la Havanne, et douze vaisseaux de guerre qui étaient dans son port. Cet échec, porté à la marine Espagnole, fut, pour le monarque, un motif de plus pour la mettre sur un pied respectable; il renonça à la construction Anglaise, et nous demanda un de nos constructeurs. M. de Choiseuil lui envoya Gauthier, qui, jeune encore, avait déjà fait preuve de grands talens dans son art; cet étranger fut, pour la marine, ce que Maritz était pour l'artillerie; l'esprit de corps, les préventions nationales, et sur-tout la jalousie de quelques individus, lui suscitèrent, comme à Maritz, des contrariétés qui faillirent lasser son zèle; M. Dossun, alors notre ambassadeur en Espagne, le soutint dans ces épreuves, et l'aida à en triompher. Il commença ses opérations, et y déploya autant d'activité que d'intelligence; cependant, ses premiers essais n'eurent pas tout le succès possible; la coupe des vaisseaux de

tout rang, qu'il construisait, leur donnait une vélocité jusqu'alors inconnue aux Espagnols; mais on trouva qu'ils avaient trop peu de batterie, ce qui les rendait très-difficiles à manœuvrer dans les gros temps. Il a, depuis, perfectionné sa méthode, au point de laisser bien peu de chose à désirer. Une grande partie des vaisseaux Espagnols employés dans la guerre d'Amérique avait été construite par lui, et plusieurs ont excité l'admiration des marins Français, et même celle des Anglais; le vaisseau *La Conception*, par exemple, construit d'après ses plans, fut jugé, par eux, le plus beau vaisseau de l'Europe.

Espagne.

Mais, en rendant justice à la coupe et à la solidité des vaisseaux Espagnols, tout le monde s'est récrié, avec raison, sur la pesanteur de leur marche: on assure qu'elle tenait à la manière dont ils étaient gréés et arrimés, ce qui est devenu très-vraisemblable, depuis qu'on a vu ceux que l'amiral Rodney enleva, en 1789, à M. de Langara, acquérir, sous la direction des Anglais, une célérité dont on ne les avait pas soupçonné capables.

Les trois ports militaires de l'Espagne ne sont pas les seuls où l'on construise des vaisseaux de guerre, il y a aussi un chantier à la

Espagne.

Havanne; on a destiné, depuis long-temps, un fonds annuel de sept mille piastres, pour alimenter ses travaux, et on y construit à meilleur marché qu'en Europe.

L'Espagne est encore à la merci des puissances du Nord, au-moins pour ses approvisionnemens en matière, et elle continue de se servir, pour ce commerce, de l'entremise des bâtimens Hollandais; mais elle pourra bientôt s'en passer, si le commerce qu'elle fait directement dans la Baltique, continue à prospérer.

Elle est encore plus près de se passer des étrangers, pour ses approvisionnemens de chanvre; dans ces derniers temps, elle en a tiré de la Navarre, de l'Arragon, et sur-tout du royaume de Grenade, en sorte qu'à présent, tous ses cordages, câbles et toiles à voiles sont faits avec du chanvre d'Espagne.

Elle a sans-doute encore bien des choses à perfectionner, pour sa marine; mais, que de pas elle a déjà faits, dans le dernier siècle! Sous Philippe IV, elle achetait, des Hollandais, des vaisseaux tout faits, et les cordages de ses flottes et de ses galères; des Français, ses voitures; du cuivre, des Allemands; de l'étain et du plomb, aux Anglais; des galères, aux Génois. Elle laissait pourrir ses bois

sur pied; elle abandonnait la culture du chanvre pour les mines du Mexique et du Pérou, qui concouraient à sa dégénération; elle négligeait de puiser dans ses propres mines, ses moyens de défense. Le mal, s'il est possible, avait encore empiré sous Charles II; l'Espagne alors était, comme lui, débile et languissante. Quand on se représente sa situation, à cette époque, on ne peut qu'admirer celle à laquelle l'ont amenée trois souverains consécutifs. Charles-Quint, qui l'avait laissée si florissante, ne la reconnaîtrait pas, sans-doute; mais son imbécile et dernier rejetton la reconnaîtrait encore moins. Espagne.

Elle a du moins une marine qui la met de niveau avec les principales puissances maritimes. Au défaut des guerres d'Europe, auxquelles elle n'a pas pris, depuis long-temps, une part fort active, le voisinage des régences Barbaresques lui fournit de fréquentes occasions de s'exercer; mais, dans ces guerres passagères et obscures, il est difficile à ses officiers de se faire un nom; Barcelo, qui, de patron de barque, est parvenu aux premiers grades de la marine, est presque le seul qui ait dû une grande réputation à de pareilles expéditions.

## CHAPITRE XIII.

*Du commerce de l'Espagne, en général. — Commerce intérieur. — Commerce de Cabotage. — Commerce en Europe. — Des relations de l'Espagne avec ses colonies. — Etablissement du commerce libre. — Ministère de Galvez. — Mesures prises à l'égard de la Louisiane. — Prospérité récente de la Trinité. — Ce que le gouvernement Espagnol a fait pour les Philippines et pour le Mexique. — Exploitation des mines.*

Espagne.

Le commerce d'Espagne a peut être plus de rameaux, que celui d'aucun autre pays du monde. Il a d'immenses pays à approvisionner: Il a même une grande quantité de productions territoriales, à envoyer au loin; quelques-unes dont on est fort avide, quelques autres dont on ne peut se passer. Il jouait le rôle le plus actif, à l'époque de la splendeur de la monarchie Espagnole. Mais sous les successeurs de Charles-Quint ces avantages s'évanouirent, et l'Espagne ne fit plus, pendant long-temps, qu'un commerce

commerce passif et désavantageux. A présent, quoique son agriculture et ses fabriques aient encore beaucoup à acquérir, on peut assurer que si elle n'avait qu'elle-même à approvisionner des marchandises qui lui manquent, ce qu'elle reçoit de l'étranger serait au-moins balancé par ce qu'elle exporte ; en sorte que la possession de ses colonies d'Amérique, et l'obligation où elle s'est mise de leur porter un grand nombre d'objets, produisent seules le désavantage de sa balance dans le commerce d'Europe. Espagne.

L'Espagne peut d'abord tirer abondamment de son propre fond, presque tout ce qui est nécessaire à la vie. Ses eaux-de-vie, ses vins de liqueur, ses fruits, sa soude et sa barille, ses huiles même, forment, pour ses côtes orientales et méridionales, une branche d'exportation considérable. Elle a, dans son intérieur, assez de vins ordinaires pour sa consommation, vins peu connus au dehors, soit que le caprice de la mode ait jusqu'ici empêché leur vogue, soit que pour les nations septentrionales, ils soient trop liquoreux, trop capiteux, pour être d'un usage habituel. Son agriculture, plus perfectionnée, plus encouragée, lui fournirait assez de bled pour qu'elle pût en

Espagne.

exporter ; malgré l'état imparfait où elle est encore, quelques-unes de ses provinces, comme l'Andalousie et la Castille, recueillent plus de grains qu'elles ne peuvent en consommer ; mais les difficultés pour la circulation intérieure, rendent cette fertilité à-peu-près inutile pour le reste du royaume. Peu de chemins, pas une rivière navigable, pas un canal qui soit en pleine activité : aussi les moyens de transport sont-ils lents et très-dispendieux.

Cependant, à la plus légère apparence de pénurie, on ne connaît, en Espagne, comme ailleurs, d'autre remède que la défense de l'exportation, mesure au-moins inutile et souvent désastreuse, parce qu'elle enlève, très-gratuitement, aux provinces fertiles, l'assurance d'un débouché qu'il faudrait au contraire encourager, pour les aider à triompher des obstacles que leur présentent les localités.

La langueur de l'agriculture tient à un vice radical qui ne serait pas extirpé, lors même que le plan de faciliter les transports serait entièrement exécuté ; en Espagne, les propriétés sont trop étendues, les campagnes trop peu peuplées. Une foule de circonstances tend à décourager le cultivateur.

Nous n'en citerons qu'une. Les privilèges de la *mesta*, étendus même aux propriétaires des moutons permanens, le forcent à laisser ses champs ouverts en tout temps, en sorte que dès le lendemain de la récolte, jusqu'au jour où il les ensemence de nouveau, ils sont moins à lui qu'au public. Espagne.

Quelle source de richesses serait, pour l'Espagne, l'agriculture plus encouragée? Rien n'égale la fertilité naturelle de plusieurs de ses provinces. Ses bleds sont de la meilleure qualité. On y récolte tel froment, auquel la mouture ne fait pas perdre plus de cinq pour cent, tandis que celui du Nord perd jusqu'à quinze. De là, une différence notable entre le prix de ces deux grains. On a vu quelquefois les bleds de l'Andalousie valoir, à Séville, presque le double de ce que ceux du Nord valaient à Cadix.

En attendant que le gouvernement ait vivifié l'intérieur de l'Espagne, par des chemins et des canaux, il ne s'y fait guère d'autre commerce que celui des vins et des huiles, qui, dans des outres portées par des mulets ou des ânes, passent d'une province à l'autre; celui des grains qui, éga-

Espagne.

lement avec le seul secours des bêtes de somme, vont approvisionner un canton voisin; celui, sur-tout, des laines, qui, des deux Castilles, prennent la route des ports septentrionaux. Les matériaux nécessaires aux fabriques, les marchandises qui, des frontières ou des ports, passent dans l'intérieur du royaume, s'y transportent par ces moyens dispendieux.

L'Espagne n'est guère plus avancée dans le commerce de cabotage. Si l'on en excepte les bâtimens Catalans, et ceux de la Biscaie, ce commerce est presqu'entièrement entre les mains des Français, des Anglais et des Hollandais, trois nations qui ont, sur les Espagnols, l'avantage d'être plus actives, d'entendre mieux la manœuvre, de naviguer à moins de frais, et avec des équipages moins nombreux. Ce qui, jusqu'à nos jours, a obligé l'Espagne de renforcer les siens, c'est son état de guerre presque perpétuelle avec les Barbaresques, qui a eu d'ailleurs l'inconvénient de diminuer la confiance que pourrait inspirer son pavillon. Son gouvernement a du moins senti la nécessité de faire disparaître cet obstacle principal à la prospérité de sa navigation, dans la Méditerranée.

Mais c'est sur-tout sous le point de vue du commerce extérieur, que l'Espagne joue encore un rôle passif. Les côtes de Catalogne présentent cependant une exception. Presqu'aucun des reproches que l'on fait à la paresse des Espagnols, n'est applicable aux Catalans. Le port de Barcelone exporte des soieries, des draps moyens, des cotonades, des indiennes, des vins et des eaux-de-vie, toutes productions du pays; et si l'on veut juger de la part que les Catalans prennent à ce commerce, qu'on sache que, dès 1782, sur six cent vingt-huit bâtimens qui entrèrent à Barcelone, trois cent dix-sept étaient des bâtimens Espagnols. Il est vrai qu'il passe en Catalogne, par le même port, les soieries de Lyon, les bas de Nismes, beaucoup d'étoffes de coton, en dépit de la prohibition, mais sur-tout il entre en Espagne, par Barcelone, une grande quantité de morue, article pour lequel seul, l'Espagne paie encore à l'Angleterre près de trois millions de piastres, par an: singularité remarquable dans l'histoire du commerce, qu'une nation hérétique approvisionne un royaume catholique d'un comestible qu'elle seule parvient à préparer suivant le goût des consommateurs,

Espagne.

Espagne.

en prenant, sur leurs propres côtes, le sel dont elle assaisonne un poisson pêché près de cette île de Terre-Neuve, dont ils ont fait la découverte; et comme si cette espèce de servitude était un arrêt irrévocable du sort, les tentatives qu'on a faites, pour substituer à la morue Anglaise, un poisson semblable, que présentent les côtes de la Biscaie et des Asturies, ont été infructueuses, et ont prouvé que les lois, la politique, l'intérêt même, disparaissent devant les fantaisies du goût.

Après la conquête de l'Amérique Espagnole, la cour de Madrid en confia l'administration à un corps permanent, sous le nom de *conseil des Indes*, qui subsiste encore à-peu-près avec les mêmes lois et les mêmes principes que firent alors adopter les circonstances.

Le conseil des Indes est, comme le conseil de Castille, composé de plusieurs salles ou chambres, dont deux sont spécialement chargées des affaires d'administration, et une de la décision des procès. Comme lui, il a sa *camara*, qui propose, au roi, les nominations; c'est de lui qu'émanent les lois qui les gouvernent; dépositaire permanent de celles sur lesquelles fut assise,

autrefois, leur constitution; il a été constamment l'ennemi né des opérations qui pouvaient la modifier. Une de ses lois fixait le commerce de l'Espagne, avec ses colonies, dans un seul port. Ce fut d'abord celui de Séville, et lorsque le Guadalquivir fut devenu inaccessible aux gros bâtimens, le centre de ce commerce fut transporté à Cadix. On ne répétera pas ici ce que tout le monde sait de la flotte qui allait approvisionner le Mexique, et des galions qui allaient aboutir à Porto Bello. Il suffira de rappeler que cette marche fut constamment suivie jusqu'en 1739. A cette époque, on substitua aux galions, des vaisseaux de registres qui ne partaient pas à des époques fixes. Mais ces vaisseaux et la flotte du Mexique continuèrent de partir du seul port de Cadix. Espagne.

En 1763, l'aurore d'un nouveau jour commença à luire sur l'Amérique Espagnole. Déjà, à plusieurs reprises, on avait vainement exposé, au gouvernement, l'inconvénient de laisser plus long-temps borné à un seul port, et à des expéditions périodiques, tout le commerce de ces vastes colonies; deux expériences, à de longs intervalles, le rendaient timide: sous Charles-Quint, on avait essayé d'établir le com-

Espagne.

merce libre, mais, bientôt après, on avait été obligé de revenir aux premiers erremens; il était parti, de 1748 à 1754, des vaisseaux de registres, d'autres ports que de Cadix; des faillites nombreuses, résultantes de cette opération, la firent promptement abandonner.

Le gouvernement Espagnol ouvrit enfin les yeux; mais, assez souvent, circonspect jusqu'à la méfiance, prudent jusqu'à la lenteur, il se borna à essayer encore un autre régime, sur une partie des colonies. En 1765, il permit à plusieurs de ses ports d'Europe de commercer directement avec les Antilles Espagnoles, et les provinces de *Campeche de Ste.-Marthe*, et de *Rio de la Hacha*; son décret diminuait les droits du tarif, et dispensait de beaucoup de formalités.

Les Espagnols ne se livrèrent pas d'abord, avec activité, à cette nouvelle carrière; l'île de Cuba devint le principal objet de leurs timides spéculations; elle pourrait, bien cultivée, approvisionner de sucre toute l'Europe. Les spéculateurs se sont enhardis, depuis; le gouvernement a donné de nouveaux encouragemens au commerce de la Havane. L'île de Cuba a commencé, dès-lors, à prospérer sensiblement; avant 1765, elle

recevait à peine cinq à six vaisseaux par an; en 1778, il y en avait plus de deux cents occupés de son commerce, et sa récolte, en sucre, commençait déjà à surpasser les besoins de l'Espagne. Espagne.

Il y avait, alors, à peine deux ans que le ministère des Indes avait passé à Galvez, homme despotique et dur, mais qui n'était ni sans lumières ni sans courage; il avait parcouru une grande partie de l'Amérique Espagnole, connaissait le caractère, les vœux, les besoins, les ressources des colons; il crut que le temps était venu de les affranchir de la plus pesante de leurs entraves, d'assurer, à presque tous, la liberté du commerce.

Le 2 février 1778, le commerce fut, en effet, étendu à la province de *Buenos-Ayres*, au *Chily*, au *Pérou*; le 16 octobre suivant, à la vice-royauté de Santa-Fé, et à la province de Guatimala; il embrassait donc, désormais, toute l'Amérique Espagnole, excepté le Mexique. Le décret du 16 octobre admettait à ce commerce, treize ports de l'Espagne, ainsi que vingt-quatre ports de l'Amérique Espagnole, et favorisait, par la modicité des droits, ceux de ces ports

Espagne.

qui avaient besoin d'un attrait pour être fréquentés.

Toutes ces mesures eussent été insuffisantes si on eût laissé subsister cette foule de droits établis par le tarif de 1720; le nouveau règlement leur en substitue un seul, qui est une partie quelconque de la valeur des marchandises.

Ce règlement, tout sage qu'il paraissait, excita bien des plaintes: il laissait, disait-on, beaucoup à désirer, quant à l'encouragement des productions nationales; il était encore plus dicté par des vues fiscales que par des vues de bienfaisance. Ces plaintes étaient sur-tout formées par les négocians de Cadix; eux seuls, jusqu'alors, avaient eu des relations avec les Indes Espagnoles; eux seuls possédaient les gros fonds nécessaires à ces expéditions lointaines, dont les retours, long-temps attendus, étaient exposés à toute sorte de hasards; les concurrens qu'on leur associait, disaient-ils, allaient, désormais, en pure perte pour le commerce de Cadix, se livrer à des entreprises ruineuses, sans que le sort des colons en fût amélioré.

Il était facile de reconnaître à ces sinistres conjectures, la voix de l'intérêt: l'expérience

n'a pas tardé à prouver si elles étaient fondées; dix ans après, ce commerce avait pris un accroissement considérable; douze ports de la métropole s'y étaient livrés; l'exportation des marchandises nationales, pour l'Amérique, avait plus que quintuplé; celle des marchandises étrangères, plus que triplé; et les retours d'Amérique se trouvèrent augmentés de plus de neuf dixièmes. Espagne.

La prospérité des Indes Espagnoles s'est incontestablement accrue, depuis l'établissement du commerce libre. On ne peut d'ailleurs douter que, depuis 1778, il ne soit sorti d'Espagne, pour l'Amérique, beaucoup plus de vins, de fruits, de marchandises manufacturées, qu'autrefois; qu'il vient des Indes Espagnoles, des productions jusqu'alors inconnues; que celles qui ne venaient qu'en petite quantité, se sont fort multipliées, comme, le tabac, le sucre, le café; que la culture du sucre, à Cuba, sur-tout, s'est sensiblement augmentée, quoiqu'elle soit encore loin de la prospérité qu'elle peut atteindre; qu'enfin les communications entre la métropole et les colonies sont devenues infiniment plus actives; qu'on en juge par ce seul trait: avant 1778, la flotte et les galions partaient tous les trois ans; il fallait

Espagne.

qu'un commerçant subît des frais considérables, des embarras de tout genre, pour obtenir que son navire fît partie de l'expédition, qui, après tout, n'en embrassait que douze à quinze; dans le courant de 1791, quatre-vingt-neuf vaisseaux furent expédiés d'Espagne, pour les Indes. La question sur les avantages du commerce libre n'est-elle pas décidée sans retour?

D'abord, le ministre des Indes ne crut pas devoir l'étendre au Mexique, qui resta encore huit ans assujetti au régime des approvisionnemens périodiques; quand il se crut muni d'assez de données pour n'avoir rien à craindre d'une sorte de liberté de commerce, pour cette vaste colonie, qu'il connaissait plus qu'aucune autre, il la fit enfin participer aux avantages du règlement de 1778, en fixant à six mille tonneaux, la quantité de marchandises qu'on pourrait y envoyer tous les ans; restriction bizarre qui fournit une des preuves nombreuses du goût de Galvez pour le système règlementaire. Il faut convenir, toute-fois, qu'il a travaillé avec succès à la vivification des Indes Espagnoles; que la Trinité, la Louisiane, les Philippines, le Mexique sur-tout, lui doivent un commencement de prospérité.

Aussi-tôt que la Louisiane eût été cédée par la France, à l'Espagne, qui ne l'avait soumise que par des moyens odieux dont le souvenir vivra long-temps parmi ses infortunés colons, la cour de Madrid sentit qu'elle devait, par quelques mesures bienfaisantes, se faire pardonner son joug. Espagne.

Dès 1768, elle exempta de tous droits de sortie, les marchandises que cette colonie recevait d'Espagne, et celles qu'on pouvait exporter, et n'assujettit celles-ci qu'à un droit de quatre pour cent, à leur entrée en Espagne. Le règlement de 1778 ajouta aux privilèges de la Louisiane, une exemption totale de droits, pour ses pelleteries, pendant dix ans; ensuite, en 1782, Pensacole et la Floride occidentale, ayant été ajoutés aux possessions de l'Espagne, dans l'intérieur du golfe du Mexique, il fut établi que, pendant dix ans, on pourrait, des ports Français, faire des expéditions à la Louisiane et à Pensacole, et y rapporter directement les productions de ces deux colonies.

La Louisiane, au reste, ne diffère pas encore beaucoup de ce qu'elle était lorsqu'elle fut cédée à l'Espagne; son chef-lieu, la Nouvelle-Orléans, avait, alors, cinq à six mille habitans; en 1793 elle n'en contenait pas au-

Espagne.

delà de huit mille, sans compter les nègres, qui, dans toute la colonie, étaient au nombre de vingt-cinq mille; et on pouvait évaluer à vingt mille, la totalité des colons. Leur grande majorité est encore Française, on y trouve fort peu d'Espagnols.

Les Américains libres ont formé, aux Natchez, des établissemens où ils ont introduit, avec succès, la culture Anglaise; enfin, il y a, sur la rive droite du Mississipi, des Allemands, qui, après les Américains, sont les meilleurs cultivateurs de la colonie, qui, rétrocédée, depuis peu de temps, par l'Espagne, à la France, pourra enfin tirer parti des avantages qu'elle tient de la nature.

Ils sont si brillans, si multipliés, ces avantages, que, lorsqu'on les connaît, on est tenté d'excuser nos ayeux, égarés par les décevantes illusions dont le nom du Mississipi était entouré; qu'on en juge par cette rapide esquisse.

La Louisiane est sous un des beaux climats de la terre; elle est arrosée, dans sa plus grande dimension, par un fleuve qui ajoute encore à la fertilité de son sol, et qui présente, dans son embouchure, un vaste débouché pour toutes les productions qu'il favorise dans son cours.

Espagne.

A la tête de ses productions on doit mettre le tabac, qui est très-supérieur à ceux de la Virginie et du Mariland.

L'indigo de la Louisiane est aussi parfait que celui de St.-Domingue, et, par conséquent, fort supérieur à celui de la Caroline.

Les pelleteries ont été, pendant long-temps, le principal objet de commerce pour les Louisianois. Les sauvages avec lesquels il y a le plus de profit à le suivre, sont les Missourites, qui viennent apporter le produit de leurs chasses à St.-Louis, peuplade dont les habitans sont presque tous Français, et avantageusement connus dans les contrées circonvoisines.

Si la Louisiane avait plus de débouchés, elle pourrait tirer grand parti du *bray* et du *goudron*, d'excellente qualité, que ses habitans recueillent, sur-tout dans la partie qui est entre la Nouvelle-Orléans et la Mobile.

Elle a aussi une grande abondance de bois de construction; le cédre y est de la plus belle qualité; les chênes verds, blancs et rouges, y sont très-abondans, et remarquables par leur hauteur, la grosseur et la densité de leur bois; enfin, les cyprès fournissent de très-bonnes matières qui forment aussi une branche d'exportation. Les Louisianois con-

Espagne.

struisent, année commune, plus de cent mille caisses à sucre, pour la consommation de la Havane. Des troupeaux innombrables leur fournissent de la viande en abondance, et une branche d'exportation, déjà considérable, dans les cuirs et les suifs qu'ils en tirent. Enfin, s'ils avaient des débouchés, ils pourraient exporter des *chevaux*, de la *cire végétale*, de la *laine*, du *chanvre*, de la *soie* même, tous objets de la meilleure qualité.

Peut-être est-il réservé à la liberté de vivifier enfin la Louisiane; non à cette liberté précaire qui dépend des préjugés d'un souverain, ou des caprices d'un ministre; bien moins encore à cette liberté, fille de la fureur, qui ne sait que détruire; mais à cette vraie liberté, fille de la raison et de l'expérience, qui sait créer et conserver, à celle qui va bientôt règner en France, qui déjà règne chez les Américains libres. Ceux-ci paraissent destinés à forcer la Louisiane de remplir enfin le vœu de la nature; déjà établis sur le grand fleuve qui le traverse, et sur les rivières qu'il reçoit, ils sollicitèrent, avec une impatience menaçante, un écoulement pour les abondans produits de leur riche culture, que le Mississipi, enchaîné par

par le système règlementaire, refusait de porter jusqu'à l'Océan; la force des choses leur eût procuré ce débouché, tôt ou tard; ils l'ont enfin obtenu, en 1795, de la complaisance, un peu tardive, de l'Espagne. Espagne.

Cette mesure décisive pour la prospérité des Américains de l'Ouest, doit avoir aussi une grande influence sur celle de la Louisiane. La Nouvelle-Orléans doit devenir un dépôt pour leurs marchandises à exporter, pour celles qu'ils recevront en retour, et acquérir ainsi un attrait permanent pour les spéculateurs: et l'exemple de cette activité fécondante, ne peut manquer de vivifier toute la colonie. Le gouvernement Anglais lui-même s'en applaudit. Le Mississipi, disent ses interprètes, vient du Nord-Ouest, tandis que l'Oyo, qui s'y rend, arrive du Nord-Est. L'un et l'autre traversent les pays les plus fertiles du monde, des pays qui produisent sur-tout beaucoup de ces bois propres à la construction des édifices et des moulins. Ces bois pouvant désormais descendre, en flottant, le long de ces rivières, jusqu'à leur embouchure, parviendront, à très-bon marché, aux Antilles Anglaises; en un mot, l'ouverture du Mississipi procurant, aux Antilles, de

Espagne.

grands secours, étendra beaucoup le commerce des produits de l'industrie Anglaise. Si l'expérience justifie les riantes conjectures du ministère Britannique, on pourra dire que le traité par lequel le prince de La Paix, et M. Pinckney, ont terminé, en 1795, une négociation très-épineuse, qui durait depuis près de treize ans, aura cela de singulier, d'unique peut-être dans les annales de la diplomatie, qu'il n'aura été dirigé contre personne, et qu'il aura fait l'avantage de tout le monde.

La Trinité avait été long-temps une des colonies les plus inutiles à l'Espagne. Sa position, à l'entrée du golfe du Mexique et près de la Terre-Ferme, la salubrité de son climat, la fertilité de son sol, que la culture avait à peine effleuré, la bonté de quelques-uns de ses ports, devaient, au contraire, en faire une possession très-précieuse. Galvez, pour commencer à rendre la vie à ce membre paralisé de la monarchie Espagnole, ajouta, dès la première année de son ministère, la Trinité, au ressort de la compagnie de *Caracas*. Deux ans après, elle fut comprise dans le réglement du commerce libre. Son effet fut d'abord rapide. Dès le mois de juin 1782, on comp-

tait, à la Trinité, cent soixante-quatorze familles de nouveaux colons, qui avaient amené mille quatre-vingt-cinq esclaves, et avaient près de deux cents habitations, tant de sucre, que de café et de cacao. La cour de Madrid a pris, à son égard, dans ces derniers temps, un parti courageux dont elle n'a qu'à s'applaudir. Elle a accordé, à cette colonie, une liberté telle; qu'il n'y en a peut-être pas un second exemple sur le globe. Il y a vingt ans qu'elle était presque déserte, et par conséquent en friche. Le gouvernement Espagnol a ouvert ses ports à tous les étrangers, sans distinction. Il les a invités à venir s'y établir avec leurs fonds, leur industrie, leurs nègres. Il a exempté de droits, tout ce que les Espagnols emportent, soit de cette colonie même, soit de la côte voisine de Terre-Ferme, et n'a soumis qu'à des droits très-modiques, ce que les étrangers embarquent pour des ports qui ne sont pas Espagnols. Espagne.

De là, une prospérité aussi rapide que brillante; le sol de la Trinité est propre à la culture de toutes les denrées coloniales; on y a essayé celle du cacao, de l'indigo, du coton, du café; on n'a pu les sauver des ravages des insectes rampans ou aîlés,

Espagne.

qui y abondent, et l'on a été à-peu-près obligé d'y renoncer. Mais la culture du sucre y est déjà dans l'état le plus florissant. Il y a peu d'années qu'on y eût trouvé à peine vingt sucreries; on y en compte en ce moment plus de trois cent soixante. De diverses îles des Antilles, des nôtres sur-tout, les mécontens sont venus se réfugier à la Trinité, en emmenant, avec eux, tous les nègres qui ont voulu les suivre. On n'exagère rien en évaluant déjà à soixante mille, le nombre de ses colons, Espagnols en petite quantité, Américains des Etats-Unis, et sur-tout Français, soit émigrés, soit patriotes. Là, sous un des plus heureux climats de la terre, sur un sol vierge, qui répond, avec usure, à leurs sollicitations, ils oublient leurs querelles, et vivent en paix, à l'abri d'un gouvernement sage, qui dispense également, d'une main impartiale, la protection et le bonheur. Les arrivans reçoivent de lui, des avances en outils, en instrumens aratoires, et même en fonds; mais sont sévèrement obligés d'en payer le prix, au bout de trois ans. S'ils apportent des capitaux, ils achètent eux-mêmes les plantations ébauchées qu'on veut leur vendre, ou bien on leur concède des

terreins qui sont encore invendus, et dont ils fournissent le prix, quand ils les ont mis en valeur. Les franchises auxquelles ces nouveaux colons doivent leur prospérité, ont été, l'année dernière, prorogées pour dix-huit ans: Il en faudra moins pour rendre l'île de la Trinité aussi florissante qu'aucune autre colonie du nouveau monde. Ce détail annonce combien doit avoir été douloureux, pour l'Espagne, le sacrifice qu'elle a fait, par le dernier traité de paix, en cédant cette île aux Anglais.

La Louisiane et la Trinité ne sont pas les seules colonies dont le gouvernement moderne d'Espagne ait entrepris la régénération. Il en est une à l'extrémité de l'Asie, qui semblait accuser sa métropole, de son peu d'empressement à seconder les avances de la nature; je veux parler de l'Archipel, des Philippines qui, en y comprenant les îles Marianes, forment une possession plus vaste que la France, l'Espagne et l'Italie prises ensemble. Non-seulement toutes les choses nécessaires à la vie y abondent, mais encore ces îles ont des bois de construction, des bois de teinture, des mines de fer et d'acier, des rivières qu'on peut remonter fort avant dans le pays. Le coton,

Espagne.

l'indigo, le tabac, le sucre, y réussissent : le règne végétal y est d'une richesse inappréciable. Sonnerat en a rapporté, en 1781, plus de six mille plantes, jusqu'alors inconnues. On recueille de l'or dans le sable de quelques-unes de ces rivières. Le nombre des sujets qui reconnaissent la souveraineté du roi d'Espagne, s'élève au-dessus d'un million, sans compter les infidèles qui vivent dans les bois, et dont le dénombrement serait extrêmement difficile.

Persuadés qu'il était impossible d'établir un commerce direct et suivi avec une colonie aussi lointaine, les rois d'Espagne s'étaient bornés à la mettre en relation, par le port d'Acapulco, avec la côte occidentale du Mexique. Tout le monde connaît cette fameuse *Nao*, qui fait, tous les ans, le trajet de Manille à Acapulco, à travers la mer du Sud. Ce n'était guère que par cette voie détournée que l'Espagne communiquait avec les Philippines, communication sans profit pour ses sujets d'Europe, et dont l'avantage principal était pour les Chinois, les Arméniens, et autres peuples qui fréquentent les mers Orientales. Le fisc même n'en retirait rien. Les frais d'administration absorbaient, et au-delà, le pro-

duit modique des droits de douane. Les insulaires policés des Philippines, sans culture comme sans industrie, n'avaient d'autre ressource que le commerce de commissions, que favorisait leur position. Ainsi que l'Espagne d'Europe, dans sa décadence, l'île de Luçon, qui est la principale des Philippines, n'était qu'un canal par lequel les piastres du Mexique s'écoulaient chez les nations Indiennes, en sorte que le numéraire était rare dans ces îles, quoique depuis l'époque de leur conquête, ce commerce indirect y eût porté des sommes d'argent incalculables.

Leur défense était aussi négligée que leur vivification intérieure. On sait avec quelle facilité elles furent prises dans la guerre de 1755, par ce même Dapper, qui commandait, à Minorque, sous le général Murray, lorsque cette île se rendit au duc de Crillon. L'Espagne profita de cette leçon; Charles III fit fortifier le port de Cavite, au fond duquel se trouve Manille, capitale de l'île de Luçon, et siège du gouvernement.

En-même-temps, le ministre des Indes s'occupait d'exciter l'industrie de ces insulaires qui, malgré une nonchalance que l'appât

Espagne.

seul du gain peut réveiller, ont la plus grande aptitude aux manufactures, à la culture, à la navigation, et même à la construction des vaisseaux.

En 1767, un ministre des finances, Minquiez, d'ailleurs très-peu entreprenant, conçut le projet hardi d'établir une compagnie mixte, composée de Français et d'Espagnols qui avaient fait, de concert, un commerce avec les Philippines, commerce dont nous aurions tiré tout l'avantage, en l'amalgamant avec celui de la compagnie des Indes. Le duc de Choiseuil qui aimait beaucoup tous les plans vastes, accueillit cette idée avec enthousiasme; elle n'eut cependant pas de suite.

Elle fut réveillée, en 1784, par Galvez; le plan en fut discuté et approuvé dans une junte composée de différens membres de l'administration, et ensuite par le roi, qui prit, ainsi que sa famille, un intérêt dans les fonds de la nouvelle compagnie. Cette compagnie eut, comme tous les établissemens nouveaux, des prôneurs enthousiastes et des censeurs amers. Ceux-ci ne concevaient pas comment l'Espagne, qui avait bien plus près d'elle des colonies dénuées de population et d'industrie, pouvait songer

à rendre florissantes ses possessions les plus éloignées. Ils ne voyaient, dans cette entreprise, qu'un moyen de plus de se dépouiller de ces métaux, dont ils n'étaient que les dépositaires passagers. Aussi, à peine la cédule qui portait érection de la nouvelle compagnie eut-elle paru, que les fabricans de la Catalogne adressèrent, contr'elle, au gouvernement, les représentations les plus pressantes. Espagne.

On n'a pu rien conclure du fâcheux résultat de sa première expédition. Il tient à une circonstance qui ne se répétera pas. Avant que les commissaires de la compagnie fussent arrivés aux Philippines pour y faire ses achats, Galvez, fidèle à sa manie de diriger souverainement tout ce qui tenait à son ministère, chargea de ce détail le gouverneur de ces îles. Celui-ci, étranger aux affaires du commerce, n'eut à présenter que du thé, des monsselines, et autres marchandises qui étaient le rebut des autres nations, en sorte que la première cargaison, résultat de cet essai de l'ignorance, était encore, en 1792, invendue à Cadix. Les opérations suivantes ont mieux réussi. Cet établissement se soutient malgré un grand nombre de contrariétés. En 1792, son ca-

Espagne.

pital était encore intact, et ses actions, après avoir perdu jusqu'à cinquante pour cent, étaient au pair. Les directeurs avaient fait leur bilan, et s'étaient convaincus que même après la vente, à perte, des premiers retours et plusieurs autres mécomptes, la compagnie aurait encore du profit. Ces succès apparens n'empêchent pas, au reste, bien des juges impartiaux, d'augurer encore assez mal de cet établissement.

Ce que le gouvernement a fait depuis quelque temps pour le Mexique, est du moins tracé sur un meilleur plan, et des succès incontestables couronnent ses efforts. Galvez avait une affection particulière pour cette vaste et riche colonie, théâtre de son activité, de ses talens, et de quelques-unes de ses extravagances. Elle lui doit, en grande partie, son état florissant, dont se ressent la métropole, et auquel les nations ne peuvent que gagner.

Galvez a encouragé, chez eux, la culture du bled. Il y a plus de douze ans que ce qu'ils recueillaient suffisait à leur consommation, et bientôt ils pourront en approvisionner toute l'Amérique Espagnole.

Le tabac, dont il a introduit la culture dans deux cantons voisins de la capitale,

est devenu, en peu d'années, la source principale du revenu que la métropole retire de ses colonies. Espagne.

Les mineurs du Mexique ont eu sur-tout beaucoup à se louer du ministre Galvez, et lui avaient assuré, pour gage perpétuel de leur reconnaissance, une pension considérable, reversible à ses descendans. Il en est résulté une augmentation notable dans le produit de leurs mines.

Les mineurs ont, par là, acquis une grande facilité pour améliorer leurs exploitations, qui, dans ces dernières années, ont été productives plus que jamais.

Il n'est pas facile, au reste, de déterminer exactement la quantité d'or et d'argent qui sort, chaque année, des mines de toute l'Amérique Espagnole. Il paraît que le produit annuel de toutes les mines n'est connu que de ceux qui sont initiés dans les mystères les plus secrets des finances. Pour le connaître, du moins, par approximation, on a les données suivantes.

On sait que dans ces dernières années, on a tiré vingt à vingt-cinq millions de piastres des seules mines du Mexique; on sait, d'un autre côté, qu'il s'embarque, à la

Espagne.

Vera-Cruz, environ un quart de métaux de plus que de tous les autres ports réunis, y compris celui de Lima qui, à lui seul, embarque à-peu-près la moitié de tout ce qui ne vient pas du Mexique. En ne prenant donc le produit de cette vice-royauté que pour vingt millions de piastres, on en aurait quinze pour le reste des Indes, dont sept et demi pour le Pérou seul.

Il résulterait de ce calcul que, dans ces derniers temps, il serait sorti, annuellement, des mines de toute l'Amérique Espagnole, trente-cinq millions de piastres, somme prodigieuse qui ferait presque douter de l'exactitude de ces données, quoique puisées à de bonnes sources; si, cependant, comme cela paraît bien avéré, l'exploitation des mines de l'Amérique Espagnole, fait des progrès tous les ans, ne serait-on pas effrayé de la masse de numéraire dont elles augmenteraient celui de l'Europe, si celui ci n'avait pas, dans l'Asie, à la Chine, sur-tout, un écoulement abondant.

Cette augmentation progressive est, sans contredit, profitable pour les particuliers, possesseurs de ces mines, et, en quelque sorte, pour le fisc, dont le revenu augmente

en proportion de leur produit ; mais, est-elle également avantageuse à l'Espagne, comme nation et comme puissance? Espagne.

Etayés de l'expérience du siècle dernier, bien des étrangers éclairés ne balanceraient pas à résoudre cette question; ils diraient que cette multiplication excessive de numéraire contrarie la tendance actuelle de l'Espagne, vers la prospérité de ses manufactures; que le prix de toutes choses, tant chez elle qu'ailleurs, doit suivre les progrès de cette multiplication; que si les progrès de l'industrie Espagnole font rester en Espagne la plus grande partie de ce numéraire, destinée, jusqu'à présent, à solder sa balance, il en résultera bientôt que la cherté de la main-d'œuvre arrêtera, de nouveau, l'industrie, au milieu de sa brillante carrière, et la fera rétrograder dans ce cercle éternel dont elle ne saurait jamais sortir.

Quoi qu'il en soit de ce raisonnement, il ne sert pas de base au plan que suit l'Espagne, depuis la découverte des mines; elle est persuadée que c'est, à-la-fois, d'une grande activité dans ses fabriques, et d'une abondante production de ses mines, que doit résulter sa plus grande splendeur.

L'expérience, depuis plusieurs années,

Espagne.

semble confirmer la bonté de ce plan; mais, est-il bien adapté à la position, aux mœurs, aux intérêts politiques de l'Espagne? n'y a-t-il pas quelque moyen propre à vivifier, à-la-fois, et la métropole et ses colonies? Il a été proposé, à diverses époques, des plans qui avaient ce grand objet; je ne parlerai pas de celui pour lequel ni l'Espagne, ni aucune autre puissance Européenne n'est encore assez sage; je ne dirai pas que, suivant les conseils d'une saine philosophie, la cour de Madrid devrait proclamer l'indépendance de ses colonies, et profiter de l'enthousiasme que cet acte de générosité ne manquerait pas d'exciter, pour établir avec elles des liaisons d'amitié et de commerce, bien autrement solides que celles qu'on stipule dans ces traités dictés par l'astuce ou le sordide intérêt; non, ce ne sont pas des efforts si douloureux, qu'on a proposés à l'Espagne, en différens temps.

Il y a environ dix ans, qu'on présenta un projet, au cabinet de Madrid, dont l'exécution eût entièrement changé, la face du monde commerçant à l'avantage de l'Espagne; il s'agissait, non pas précisément de couper l'isthme de Panama, comme il en avait été question plus d'une fois, mais d'ou-

vrir une communication entre le golfe du Mexique et la mer du Sud, et de résoudre ainsi le grand problême sur le moyen le plus propre à abréger et à faciliter la correspondance commerciale entre l'Europe et la partie industrieuse et fertile de l'Asie. Espagne.

Outre l'ancien projet, qui était de joindre les deux mers, par la rivière de Chagre, navigable jusqu'à Cruces, à cinq lieues de Panama, il y en avait un second qui devait opérer cette jonction, par les rivières de Chamalazon et de San-Miguel, dans le golfe de Honduras; l'un et l'autre, dès le règne de Philippe II, avaient été reconnus comme à-peu-près impraticables. Celui qui fut proposé, sur la fin du règne de Charles III, semblait avoir prévu et réunir tous les avantages; il consistait à tirer parti du *Rio-San-Juan*, qui a sa source dans le lac de Nicaragua, et son embouchure dans le golfe du Mexique; ce lac n'est séparé de la mer du Sud, que par un isthme de douze mille toises; ses environs abondent en denrées de toute espèce, en bois propres à la construction; d'après le cours des rivières affluentes, les eaux devaient être, ou plus élevées, ou de niveau avec elles; il n'y avait donc aucune

Espagne.

submersion, aucune irruption violente à redouter.

L'adoption de ce plan eût rendu le lac de Nicaragua, non-seulement le centre du commerce le plus brillant de l'Univers, mais encore celui des forces terrestres et navales de l'Espagne aux Indes occidentales, et l'entrepôt de toutes les productions des deux Amériques.

Cette belle perspective n'éblouit pas le gouvernement Espagnol; les auteurs du projet étaient Français, et il commençait à se lasser de voir toujours des étrangers, des Français sur-tout, se charger de toutes les grandes entreprises; dans celle-ci il fut moins frappé des avantages que des inconvéniens; elle eût fixé, pendant plusieurs années, des observateurs importuns, précisément dans la partie centrale de son Amérique, et dans une des parties les plus riches et les plus populeuses; que de moyens ces hôtes incommodes auraient eu d'implanter, sur toute cette côte, et de-là jusqu'au fond de la mer Vermeille, jusqu'au détroit de Magellan, les germes d'une insurrection qu'on n'avait déjà que trop encouragée, en épousant la querelle des Américains libres. D'ailleurs,

si

si l'exécution de ce projet devait réellement faire la splendeur et la force de l'Espagne dans le nouveau monde, pouvait-on se flatter que les autres puissances de l'Europe eussent souffert paisiblement qu'il fût conduit à son terme? Et, en dernier résultat, ne se trouverait-elle pas avoir travaillé pour ces dangereuses rivales, plus que pour elle-même? Elle ne pouvait se réserver, exclusivement, cette communication; elle n'avait plus de bulles d'Alexandre VI à opposer aux tentatives des navigateurs, à la cupidité des commerçans; le passage aurait donc dû rester ouvert à toutes les puissances; c'eût donc été les admettre toutes à traverser, en tout sens, le centre de ses possessions, leur fournir l'occasion de s'y arrêter, d'y séjourner, sous divers prétextes, et il y aurait de la folie à se créer, soi-même, cette source de querelles et de dangers. Espagne.

Telles ont été, sans-doute, les considérations qui ont empêché la cour d'Espagne d'accueillir le projet dont je viens de présenter l'ébauche; il sera indubitablement exécuté quelque jour, mais par un peuple voisin, par un peuple nouveau, qui, dans la première effervescence de la liberté et du génie commercial, saura briser les isthmes qui opposeront quelques monticules à sa na-

Espagne.

vigation directe ; c'est vous, peut-être, industrieux, entreprenans habitans du Kentuki, qui irez chercher le thé, les fines étoffes dans l'Inde, sans faire le tour de l'Amérique, ni sans doubler le cap de Bonne-Espérance ; mais les Espagnols, qui sont déjà usés pour les grandes entreprises, qui ont la timide circonspection, la méfiance soupçonneuse des vieillards, pouvaient difficilement saisir une conception aussi hardie, sur-tout avec un conseil des Indes, religieux et obstiné défenseur des anciennes maximes. C'est beaucoup, pour l'Espagne, d'avoir secoué le joug de plusieurs autres préjugés qui la tenaient, elle et ses colonies, dans une langueur mortelle, et de s'être donné des fabriques; c'est beaucoup d'avoir commencé à ouvrir des chemins et des canaux; d'avoir accordé une sorte de liberté à son commerce avec les Indes Espagnoles; d'avoir, en un mot, depuis vingt ans, produit un accroissement notable dans l'industrie, les richesses et l'activité de ses habitans ; c'en est assez pour réfuter, par les faits, une partie de ces graves inculpations dont le reste de l'Europe est en possession d'accabler les Espagnols.

## CHAPITRE XIV.

*Caractère des peuples en général. — Traits de celui des Espagnols. — Fierté, gravité, lenteur, paresse, superstition, mœurs et usages des Espagnols. — Leurs danses, leurs jeux, leurs plaisirs, leurs repas, leurs goûts. — Du théâtre Espagnol. — Acteurs. — Combats de taureaux.*

Espagne.

Ce n'est pas une chose facile que de traiter le caractère d'une nation; presque toujours de pareils tableaux sont de ces portraits qui, sous un pinceau brillant, peuvent avoir tous les mérites, excepté celui de la ressemblance; ce n'est guère d'après ces descriptions qu'on peut se former l'idée d'aucun peuple moderne. Depuis que l'Europe est civilisée d'une extrémité à l'autre, ce serait plutôt par professions que par nations qu'on pourrait classer ses habitans; ainsi, ce ne serait pas tous les Français, tous les Anglais, les tous Espagnols qui seraient ressemblans entr'eux, mais bien tous ceux qui, dans chacun de ces trois peuples, reçoivent à-peu-près la même

Espagne.

éducation, mènent à-peu-près le même genre de vie.

Pour que tous les individus d'une nation eussent une même physionomie morale et physique, il faudrait que tous fussent sous l'influence du même climat, que tous se livrassent aux mêmes occupations, professassent le même culte; c'est le concours de tous ces points de réunion, qui, seul, peut permettre d'appliquer à tous le portrait d'un seul d'entr'eux; une différence, sous un de ces rapports, suffit pour varier, à l'infini, leurs traits physiques et moraux. Voilà pourquoi il serait facile de peindre le caractère des anciens Sthytes, celui des peuples pasteurs, celui des sauvages du Canada, et de tous les peuples barbares qui ont un culte simple, peu de lois, peu de communications avec d'autres peuples.

Voilà pourquoi les Grecs et les Romains, dans le beau temps de leurs républiques, réunissant presque toutes leurs affections vers la patrie, la liberté et la gloire, habitant une contrée resserrée, où l'influence du climat était à-peu-près la même par-tout, pourraient être peints tous à-peu-près sous les mêmes traits.

Mais, qui se flatterait de tracer le portrait

ressemblant de toute la nation Allemande, de toute l'Italienne, de toute la Française? Quelle différence dans le climat, dans les productions, dans les occupations, dans les lois, dans le langage d'une province à l'autre! Les Espagnols sont dans le cas de ces trois nations; il y a, entre les habitans de leurs différentes provinces, des différences si frappantes de climat, de mœurs, de langage, de prétentions, de caractères, et même de formes extérieures, que le portrait d'un Galicien ressemblerait plutôt à un Auvergnat qu'à un Catalan. Si les Espagnols ont eu des traits caractéristiques, applicables à tous les habitans de leur Péninsule, c'est lorsque les Arabes, en s'établissant chez cette nation, l'avaient marquée d'un sceau particulier, et, malgré les diverses causes qui les séparaient d'elle, lui avaient communiqué une partie de leurs mœurs, la tournure de leurs idées nobles, grandes, quelquefois gigantesques, orientales, en un mot; leur goût pour les arts et les sciences; et tout ce dont on trouve encore quelques traces dans les provinces où ils sont restés plus long-temps.

Espagne.

A l'époque où l'Espagne jouait un si grand rôle, où elle découvrait et conquérait le nouveau monde, où, non contente de dominer

Espagne. sur une grande partie de l'Europe, elle agitait, elle ébranlait l'autre, soit par ses intrigues, soit par ses entreprises militaires; à cette époque, les Espagnols se sont énivrés de cet orgueil national qui respirait dans l'habitude intérieure de leur corps, dans leurs gestes, dans leurs propos, dans leurs écrits: mais, par un concours de circonstances malheureuses, cette splendeur s'est éclipsée, et les prétentions qu'elle excusait lui ont survécu; l'Espagnol du seizième siècle a disparu, mais son masque est resté; de là cet extérieur de fierté et de gravité, qui le distingue encore de nos jours, et qui conserve l'empreinte de son ancien rôle, soit qu'il parle, soit qu'il écrive; ses expressions ont une tournure exagérée qui approche de la rodomontade; il a une haute idée de sa nation et de lui-même, il l'exprime sans ménagement, et quelquefois sans adresse; quand il se vante, c'est gravement, c'est avec toute la pompe de son langage.

Mais cette fierté, qui serait noble, si elle était plus modérée, cette gravité qui toujours impose, et quelquefois repousse, sont compensées par des qualités bien estimables, ou plutôt elles en sont la source; la fierté individuelle, comme la nationale, élève

Espagne.

l'ame, la met en garde contre les bassesses, et tel est l'effet de la fierté Espagnole. Il y a en Espagne, comme ailleurs, des vices et des crimes; mais ils portent, en général, ce trait saillant du caractère Espagnol: il est sensible jusque dans les cachots, jusque sous les haillons de la misère.

Cette gravité Espagnole, qui a passé en proverbe, est cependant loin d'être ce qu'on la croit ordinairement; à-la-vérité, on trouve peu, chez les Espagnols, ce que nous appelons affabilité, prévenance; ils ne vont point au-devant de vous, ils vous attendent; mais cette enveloppe sévère cache, très-souvent, une ame bonne et obligeante; étrangers aux vaines grimaces de la politesse Française, les Espagnols sont économes de démonstrations, leur sourire de bienveillance est rarement le masque de la duplicité, et leur cœur s'épanouit ordinairement en-même-temps que leurs traits. Il manque peut-être, aux Espagnols, cette urbanité que donne une éducation rafinée, mais qui sert, très-souvent, d'enveloppe à la fausseté et au dédain; ils y suppléent par cette franchise peu maniérée, par cette bonhomie qui annonce la confiance et qui l'inspire.

Espagne.

Au reste, cette gravité apparente cache, très-souvent, et dans toutes les classes, une gaîté qui, pour éclater, ne demande que d'être provoquée; pour juger si les Espagnols sont enjoués, qu'on aille dans leurs cercles, lorsqu'ils y sont à leur aise; à leurs repas, avant même que les vapeurs des alimens et des vins aient mis les cerveaux en fermentation; qu'on assiste à leurs conversations, pleines de saillies, de plaisanteries, de jeux de mots, tous enfans légitimes ou bâtards de la gaîté; et qu'on dise si elle y est moins franche, moins soutenue que dans nos cercles.

Il en est de même, à-peu-près, de ce qu'on répète sans cesse sur les autres défauts des Espagnols; si nous ne les avons pas tout-à-fait absous de l'accusation de paresse, nous dirons qu'elle tient à des circonstances passagères, et qu'elle disparaîtra avec elles; en effet, quand on voit l'activité qui règne sur les côtes de Catalogne, dans le royaume de Valence, dans les montagnes de la Biscaie, par-tout, en un mot, où l'industrie est encouragée, où les denrées ont un débouché assuré et facile, par-tout où l'activité a un véhicule et un but, n'est-on pas en droit d'en

conclure que ce vice n'est, ni un trait indélébile, ni un trait universel du caractère Espagnol.

Il est un autre défaut, qui a beaucoup d'affinité avec la paresse, qui du moins s'annonce par les mêmes symptômes, c'est la lenteur, et il serait plus difficile d'en absoudre les Espagnols. Les lumières, il faut en convenir, pénètrent, chez eux, lentement; dans la politique, dans la guerre, dans les autres opérations du gouvernement, dans celles même du cours de la vie, quand les autres agissent ils délibèrent encore; méfians et circonspects, ils gâtent autant d'affaires, par la lenteur, qu'on en gâte, ailleurs, par la précipitation; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que leur imagination, si vive, semblerait devoir s'irriter des délais; mais c'est que chez les nations, comme chez les individus, il n'y a pas une qualité qui ne soit modifiée par une qualité contraire, et que, dans cette lutte, le triomphe est toujours du côté où l'ame est poussée, avec le plus de force, par la circonstance du moment; aussi, l'Espagnol, naturellement froid et réfléchi, quand rien d'extraordinaire ne l'émeut, s'enflâme, jusqu'à l'enthousiasme, quand la fierté, quand le ressentiment, ou

Espagne.

quelqu'une des passions qui composent son caractère, est réveillée par l'outrage ou la contrariété; voilà pourquoi la nation la plus grave, la plus froide, la plus lente de l'Europe, en apparence, devient une des plus violentes, lorsque quelque circonstance la fait sortir de son calme habituel, pour la remettre sous l'empire de son imagination. Il porte ce mélange de qualités, en apparence très-contraires, dans deux des principales affections de son ame, la dévotion et le courage; sous des formes également calmes, l'une va chez lui, jusqu'au fanatisme; l'autre, jusqu'à la fureur.

Il faut en convenir, la nation Espagnole, à quelques exceptions modernes près, tient toujours aux dévotes croyances, aux momeries religieuses, en un mot, est justement accusée de superstition. On peut même dire, qu'en Espagne, dans l'acception la plus rigoureuse, cette sœur bâtarde de la religion défigurée, a été jusqu'à nos jours presque sans interruption, ou sur le trône, ou tout auprès. Elle y resta constamment assise à côté du faible et valétudinaire Charles II: elle y accompagna Philippe V, bon, vertueux, mais sans énergie, pieux avec sincérité, mais avec excès: elle s'allia au-

près de Ferdinand VI, avec le goût du faste et des plaisirs. Mais du moins, plus conséquente chez ces trois monarques, et chez leurs successeurs, que chez la plupart de leurs sujets, elle les mit à l'abri du désordre des mœurs, et elle explique le rare phénomène d'une succession de plusieurs souverains sans maîtresse. Espagne.

Quant à Charles III, simple dans ses manières, exemplairement régulier dans sa vie privée, scrupuleusement probe, même dans ses relations de monarque, il paya, jusqu'à sa mort, dans ses actions comme dans ses discours, un tribut à la superstition.

On pense bien que des rois aussi pieux, ne doivent être entourés que de serviteurs, doivent avoir beaucoup de sujets animés du même zèle pour la religion, et pour tout ce qui y tient, de près ou de loin; et il faut rendre, à la plupart des grands, des ministres, des généraux, la justice de dire, qu'à cet égard, ils se conforment à leurs augustes modèles. Il est peu de grands qui n'aient des reliques parmi les joyaux de leurs familles, qui n'aillent tous les matins réciter une antienne à la Vierge.

Dans les classes sur-tout où l'éducation

Espagne.

est négligée (et elles sont très-nombreuses), où l'on a peu de communication au dehors, peu de moyens de s'éclairer, la superstition et le fanatisme sont encore portés à un degré d'exaltation qu'on trouve à peine en Flandre et en Bavière, parce que la religion prenant par-tout la teinte du caractère, doit avoir des sectateurs ardens et exagérés, chez une nation remarquable par la vivacité de son imagination, et la violence de ses passions.

Ce mélange, de force et de faiblesse, produit, de nos jours, encore les effets les plus cruellement bizarres. Il y a, à Madrid, une église, où pendant la semaine sainte, les fidèles les plus fervens se rassemblent dans un caveau obscur. De longs fouets leur sont délivrés à la porte; ils se mettent nuds jusques aux hanches, et à un signal convenu, ils se flagellent avec assez de violence pour faire ruisseler leur sang. Le silence de cette barbare cérémonie n'est interrompu que par les soupirs du repentir, qui se mêlent aux accens de leur douleur. La plupart font ainsi une trève à leur vie licencieuse; les malheureux! ils n'ont pour témoin, de leur martyre volontaire, que

Dieu et leur conscience, et, dès le lendemain, ils mentent à l'un et à l'autre. Ils ont le courage de se châtier, ils n'ont pas celui de s'amender; et tout est en pure perte dans cette œuvre de la cruelle superstition. On s'imagine bien que la capitale n'en a pas le privilège exclusif. Dans quelques provinces, le jour éclaire ces scènes de pieux sandales. Espagne.

Voilà un échantillon de la dévotion Espagnole. Elle n'est pas poussée, dans tout le royaume, à cet excès de démence. Les Espagnols éclairés, dont le nombre augmente tous les jours, gémissent de l'y voir encore si fortement enracinée. Dans ces derniers temps, sous le règne du pieux Charles III, on a tenté, avec succès, d'y faire quelques réformes salutaires.

On a supprimé, à Madrid même, un grand nombre de ces processions qui, sous le nom de *rosarios*, croisaient la ville dans tous les sens, pour aller d'une église à l'autre, en psalmodiant des cantiques inintelligibles; cérémonies au-moins inutiles aux yeux de la saine religion, et qui n'avaient d'autre effet que de fatiguer les passans, d'arracher l'artisan à son atelier, la mère de famille aux soins de son ménage.

Espagne.

On tient tête à la cour de Rome, lorsqu'elle veut empiéter sur les droits de l'autorité temporelle.

On ne regarde plus les biens du clergé comme inviolables. On blâme, sans ménagement, les dérèglemens du bas-clergé et des moines, et on a pris des moyens sévères pour les réprimer.

Voilà les pas qu'on a faits, en Espagne, vers la raison, pour épurer la religion.

En revanche, car il faut tout dire, on y a encore, pour les ministres les plus obscurs de l'évangile, un respect qui tient de la bassesse.

On en rencontre dans presque toutes les maisons, et on les y révère comme une égide contre la colère du ciel, et même contre celle des hommes.

On se range à leur aspect, et on leur cède le haut du pavé; et souvent, en les approchant, de quelque rang que l'on soit, on leur baise respectueusement la main.

Rencontre-t-on un prêtre, à pied, portant le viatique, on descend de sa voiture, on l'y fait entrer seul, on l'accompagne, à la portière, jusqu'à la maison du malade, on l'y attend, et quand ses fonctions sont finies, on l'escorte encore jusqu'à l'église

d'où il est sorti; ce n'est qu'alors, qu'on reprend la jouissance de sa voiture. Espagne.

A la porte des temples, on voit, encore tous les jours, cette affiche bizarre: *aujourd'hui l'on tire des ames du purgatoire.*

Il n'est guère de cocher qui, en montant sur son siège, ne fasse le signe de la croix, et ne marmotte quelques prières qui sont suivies de près de ces phrases énergiques avec lesquelles il anime l'ardeur de ses coursiers. Souvent son maître récite, en-même-temps, une antienne, presque toujours à la Vierge, lors même qu'il va rendre quelque visite très-profane.

Le respect pour le froc, en général, est poussé si loin, qu'on lui attribue une vertu préservative, même au-delà de la vie. Aussi, n'y a-t-il rien de si commun que de voir les morts ensevelis en robes de moines, et conduits ainsi à leur dernière demeure, à visage découvert. L'habit de Franciscain est l'objet d'une prédilection marquée pour la dévotion des défunts. Les couvens de cet ordre ont un magasin spécialement consacré à cette garde-robe posthume: il se fait, de ces vêtemens, un tel débit, qu'un étranger, qui était depuis quelques mois à Madrid, sans s'être informé de ce singulier

Espagne.

usage, et ne voyant enterrer que des Franciscains, m'exprima son étonnement sur le nombre prodigieux que cette ville en renfermait, et me demanda, sérieusement, si leur communauté, quelque nombreuse qu'elle fût, ne serait pas entièrement emportée par cette violente épidémie.

Chaque année, on affiche encore, aux portes des églises, l'*index*, ou la liste des livres nationaux, mais sur-tout étrangers, dont le St.-Office a jugé à-propos d'interdire la lecture, sous peine d'excommunication.

Enfin ce tribunal, secrètement apprécié par quelques sages, est encore en honneur auprès d'une grande partie de la nation. Il a encore ses redoutables formes, ses *familoes*, jusques dans les classes les plus élevées, et quelquefois ses victimes.

Soyons vrais, au risque de blesser ces amours propres trop chatouilleux, qui ne veulent que des éloges sans restriction. On ne dit donc rien de calomnieux, quand on affirme que l'Espagne est encore, à beaucoup d'égards, la patrie des momeries, le pays du fanatisme et de la superstition.

Cependant, si l'intolérance religieuse n'est pas tout-à-fait corrigée chez les Espagnols,

gnols, elle a du-moins, depuis quelque temps, des formes ridicules plus que des formes atroces; et dans leurs guerres contre les Musulmans, ils combattent moins les ennemis de leur religion, que les ennemis de leur patrie. Espagne.

Ils commencent même à sentir que la religion peut permettre à la politique, de traiter, comme des voisins utiles, ceux en qui on n'avait vu que des ennemis irréconciliables. C'est, qu'en Espagne comme ailleurs, le progrès, quoique lent, des lumières et de la philosophie, a sensiblement adouci les mœurs; les traces de l'ancienne barbarie disparaissent successivement.

Il est difficile de corriger les mœurs d'un peuple, et même ses manières, par des moyens violens et subits. Sous les yeux de Charles III, le ministre Squilaci en fit, comme on sait, il y a trente ans, la fâcheuse expérience. Les longs manteaux et les chapeaux rabattus, costume sous lequel on aurait eu de la peine à reconnaître son meilleur ami, favorisaient tous les désordres, ceux sur-tout qui compromettent la sûreté des citoyens: pour les proscrire, de Madrid, il recourut à des lois correctives, même à des voies de fait. Ses satel-

Espagne.

lites, apostés dans les carrefours, et pourvus de ciseaux, rognaient, publiquement, les manteaux qui dépassaient la longueur prescrite : il crut qu'il trouverait les Castillans aussi dociles que Pierre I.er avait trouvé les Russes; lui, étranger; lui, ministre d'un souverain qui avait passé une partie de sa vie hors de l'Espagne. Qu'arriva-t-il? le peuple se mutina; le roi eut peur, le ministre fut sacrifié: le costume, si brusquement attaqué, lui survécut en partie : mais des moyens plus lents et plus doux, l'exemple de la cour et de ceux qui y tiennent, l'activité d'une police vigilante, en ont beaucoup modifié les inconvéniens. Ces chapeaux rabattus qui encourageaient l'insolence et le crime, en garantissant l'impunité, ont tout-à-fait disparu de la capitale; et le manteau, vêtement très-commode pour ceux qui savent s'en servir, ne favorise plus que la paresse.

Les poignards et les assassinats sont encore assez communs en Andalousie; on y éprouve combien l'influence du climat est puissante, quand elle n'est pas contrebalancée par des remèdes moraux; pendant l'été, certain vent d'est, nommé *vent de Médine*, y cause une sorte de frénésie, qui rend ces

excès beaucoup plus fréquens qu'à aucune autre époque de l'année. Le royaume de Valence, ce pays favorisé du ciel, où il semblerait que la beauté du climat, et les richesses de la nature, devraient n'exciter que des passions douces, est souillé par des meurtres fréquens. Espagne.

En revanche, les Espagnols ont conservé, jusqu'à nos jours, plusieurs de leurs antiques vertus, et nommément, la patience et la sobriété; l'une les rend constans dans leurs entreprises, infatigables dans leurs travaux; l'autre les met à l'abri de ces excès, trop communs dans le reste de l'Europe. Sans vouloir en diminuer le prix, je dirai qu'elle tient, en grande partie, à leur constitution physique, et à la qualité de leurs alimens; leurs corps robustes et nerveux, desséchés et endurcis par l'activité d'un climat brûlant, supportent mieux la privation et la surabondance de la nourriture; la chair des animaux, au-moins dans les provinces méridionales de l'Espagne, contient, sous un même volume, plus d'élémens nutritifs, qu'ailleurs; leurs légumes, moins spongieux que dans les pays où l'eau contribue, plus que le soleil, à leur développement, sont d'une substance plus nourrissante; les étran-

Espagne.

gers qui s'établissent à Madrid, ne tardent pas à s'en apercevoir, et s'ils se livrent à l'appétit qu'ils peuvent y avoir apporté, une maladie endémique, qu'on nomme *entripado*, espèce de colique, que les seuls médecins du pays savent traiter, les avertit, douloureusement, qu'ils ont changé de nourriture et de climat.

Quant aux boissons énivrantes, la sobriété des Espagnols tient aussi, en grande partie, à la nature qui, employant constamment des moyens proportionnés à son but, leur a donné une constitution analogue à la force des vins que produit leur sol, tandis que les étrangers ne se permettent pas, impunément, d'en boire avec excès. Il n'est rien de si rare que de voir un Espagnol pris de vin, et quand on rencontre dans les rues un soldat ivre, on peut parier dix contre un que c'est un étranger, et vingt que c'est un Suisse. Remarquons, à cette occasion, que la sobriété paraît être l'appanage des habitans du Midi, comme l'intempérance celui des peuples Septentrionaux.

La jalousie, cet outrage fait au sexe, objet de nos hommages, semble aussi dépendre de l'influence d'un climat qui communique son ardeur aux sens et à l'imagination; cette

passion odieuse, offensante dans ses soupçons, injurieuse et cruelle dans ses précautions, implacable dans son ressentiment, est fort atténuée chez les Espagnols modernes; il n'est pas de pays, en Europe, qui compte moins de maris jaloux; les femmes que, jadis, on dérobait aux regards, qu'on pouvait à peine entrevoir à travers les interstices de ces fenêtres qui doivent sans-doute leur nom au vil sentiment qui les inventa, les femmes jouissent d'une entière liberté; leurs voiles, seule trace de leur ancienne servitude, ne servent plus qu'à mettre leurs attraits à l'abri du soleil, et qu'à les rendre plus piquans; tissus, d'abord, par la jalousie, ils mentent aujourd'hui à leur vocation; la coquetterie en a fait une de ses parures les plus séduisantes, et, en favorisant le mystère, ils assurent l'impunité aux larcins de l'amour. Espagne.

Les femmes de chaque pays ont des charmes particuliers qui les caractérisent; on est attiré en Angleterre, par l'élégance de leur taille, la modestie de leur maintien; en Allemagne, par leurs lèvres de rose, et la douceur de leur sourire; en France, par cette gaîté aimable qui anime tous leurs traits; le charme qu'on éprouve à l'approche

Espagne.

d'une belle Espagnole, a quelque chose de décevant; qui échappe à l'analyse; sa coquetterie est plus franche, et moins apprêtée que celle des autres femmes; elle pèse les suffrages beaucoup plus qu'elle ne les compte, et un seul lui suffit quand elle a fait son choix; le teint d'une Espagnole ne se pare jamais d'un éclat emprunté, l'art ne supplée point au coloris que lui a refusé la nature, en la soumettant à l'influence d'une zône brûlante; mais, par combien d'agrémens elle est dédommagée d'un peu de pâleur! Où trouve-t-on des tailles plus sveltes que la sienne, plus de souplesse dans les mouvemens, plus de finesse dans les traits, plus de légèreté dans la démarche; grave et même un peu triste, au premier aspect, si elle ouvre sur vous ses grands yeux noirs, pleins d'expression, si elle accompagne ce regard d'un sourire, l'insensibilité même tombe à ses genoux; mais si la froideur de son accueil ne vous ôte pas le courage de lui adresser des vœux, elle est aussi décidée, aussi mortifiante dans son dédain, qu'elle est séduisante en vous permettant d'espérer; dans ce dernier cas, elle ne vous laisse pas pressentir de longues rigueurs: mais, auprès d'elle, la persévérance doit survivre au bonheur: Ces mortels for-

tunés que les femmes Espagnoles daignent subjuguer, et qu'on nomme *cortejos*, sont moins désintéressés, mais ne sont pas moins assidus, que les sigisbées en Italie; ils doivent faire preuve de dévouement, à toutes les heures du jour; accompagner leur bien-aimée à la promenade, au spectacle, et jusques au confessionnal, tranchons le mot. Les chaînes d'une belle Espagnole sont moins douces à supporter, que difficiles à éviter; ses caprices, dignes enfans d'une imagination vive, sont quelquefois étourdis et brusques; mais ce qui n'est pas facile à concilier avec ces fantaisies fugitives, c'est la constance de la plupart des femmes Espagnoles dans leur attachement, l'énivrement qu'elles causent et qu'elles éprouvent, bien différent de toutes les situations extrêmes qui durent peu, se prolonge souvent fort au-delà du terme ordinaire; et on voit, dans ce pays des passions ardentes, plus d'un amour mourir de vieillesse. Autre énigme à expliquer dans les femmes Espagnoles; elles concilient le déréglement des mœurs avec l'observation minutieuse des devoirs religieux. Dans bien des pays ces excès se succèdent alternativement; en Espagne ils sont simultanés, et même chez les hommes aussi bien que chez

Espagne.

Espagne.

les femmes. Que d'hommes, en Espagne, fréquentent les temples avec une assiduité que les vrais chrétiens même ne regardent pas comme une obligation rigoureuse, qui sont fidèles aux lois de l'église sur les abstinences, qui rendent à ses ministres des hommages presqu'avilissans, et qui, pourtant, vivent dans le désordre!

Combien de femmes, livrées à un attachement réprouvé par leur devoir, s'entourent de reliques et de scapulaires, se lient par des vœux, fort indifférens en eux-mêmes, et les remplissent avec scrupule!

Je crois les hypocrites, les vrais tartuffes, fort rares en Espagne; mais cette association bizarre, de certains désordres avec les pratiques superstitieuses, y est plus commune qu'ailleurs; faut-il en accuser le défaut de lumières, ou la criminelle complaisance des directeurs de conscience.

Chercher à expliquer la dissolution des mœurs, c'est en faire l'aveu. Oui, la dépravation, en ce genre, est poussée, en Espagne, jusqu'au scandale, et souvent le sexe, destiné par la nature à attendre le plaisir, le provoque avec effronterie; il n'est pas rare d'y recevoir, par écrit, l'expression des désirs qu'on a inspirés à son insu.

Espagne.

Cette dépravation n'est cependant pas aussi générale que les libertins, toujours exagérés dans leurs indiscrétions, se plaisent à le répandre; il y a, à Madrid même, des ménages exemplaires, des époux fidèles, des femmes qui seraient citées, par-tout, comme des modèles de retenue et de décence; les filles, quoiqu'en général peu réservées dans leur maintien, accordent beaucoup moins que leur extérieur ne promet, et il est fort rare qu'elles anticipent sur les droits du mariage. Si les occasions d'acheter des plaisirs, aussi honteux que faciles, sont fréquentes pour ceux qui les cherchent, du-moins la prostitution n'a ni la même publicité, ni la même impudence que dans d'autres pays; la police, en proscrivant sévèrement ses scandaleux entrepôts, la force à se cacher, la poursuit quelquefois dans ses repaires secrets, et, ce qu'il y a de singulier dans un pays où la dissolution est d'ailleurs si commune, dans un pays où il y a tant de riches oisifs, on chercherait vainement une de ces courtisanes qui, autre part, étalent effrontément le somptueux salaire de leur lubricité. Parmi ces grands personnages qui, ailleurs, font trophée de la corruption que soudoie leur opulence, une

Espagne.

sorte de pudeur préside encore aux déréglemens; l'austérité de tous les rois de la nouvelle dynastie peut seule rendre raison de cette singularité moderne; à leur cour il a bien fallu voiler des faiblesses qu'ils n'excusaient pas par leur exemple; les laisser soupçonner eût été une grande imprudence, les afficher, le comble de la témérité: Charles III était même, dans ce genre, d'une sévérité presque tyrannique.

Rien ne contraste plus avec la prétendue gravité des Espagnols, que leur danse favorite, le *fandango*, danse vraiment nationale, pleine d'expression, dont les étrangers, un peu scrupuleux, se scandalisent d'abord, mais sont bientôt enivrés eux-mêmes.

Aussi-tôt qu'on joue le *fandango*, dans un bal, tous les visages s'animent, et les assistans même, que leur âge ou leur état condamnent le plus à l'immobilité, ont bien de la peine à ne pas entrer en cadence. On a imaginé un apologue assez ingénieux, pour donner une idée de son charme irrésistible.

On raconte que la cour de Rome, scandalisée qu'un pays, renommé pour la pûreté de sa foi, n'eût pas proscrit, depuis long-

temps, cette danse profane, résolut d'en prononcer la condamnation solennelle: un consistoire s'assemble; le procès du *fandango* s'entame en règle. Sa sentence allait être foudroyée, lorsqu'un des juges observe, judiciairement, qu'on ne doit pas condamner un accusé, sans le voir et l'entendre. L'observation est accueillie; on fait paraître devant lui un couple Espagnol qui, au son des instrumens, déploie toutes les grâces du *fandango*. La sévérité des juges ne tient pas à cette épreuve; peu-à-peu leurs faces austères s'épanouissent; ils se lèvent, leurs genoux et leurs bras retrouvent leur ancienne souplesse, la salle du consistoire est transformée en salle de danse, et le *fandango* est absous.

Aussi, son règne est-il solidement établi. Il change cependant de caractère, suivant les lieux où il est admis. Le peuple le demande souvent sur le théâtre; il termine presque toujours les bals particuliers; alors, il se borne à indiquer légèrement l'intention: mais dans les autres circonstances, où un petit nombre de spectateurs, en gaîté, semble dispenser des scrupules, cette intention est si prononcée, que la volupté assiège l'ame par tous ses organes. Le *fan-*

Espagne.

*dango* ne se passe qu'entre deux personnes qui jamais ne se touchent, même de la main; mais à les voir s'agacer, s'éloigner tour-à-tour, et se rapprocher; en voyant comment la danseuse, au moment où sa langueur annonce sa prochaine défaite, se ranime tout-à-coup pour échapper à son vainqueur; comment celui-ci la poursuit, est poursuivi à son tour; comment les différentes émotions qu'ils éprouvent, sont exprimées par leurs regards, leurs gestes, leurs attitudes, on ne peut s'empêcher d'observer, en rougissant, que ces scènes sont aux véritables combats de Cythère, ce que sont nos évolutions militaires, en temps de paix, au véritable déploiement de l'art de la guerre.

Les bals particuliers sont assez fréquens dans toute l'Espagne. Ils ont une sorte de président qui, sous le nom de *bastonero*, veille à ce que le bon ordre règne au milieu des plaisirs. C'est lui, sur-tout, qui est chargé de faire danser deux menuets à chacun des acteurs, et d'assortir les couples, de façon à faire autant d'heureux, et aussi peu de mécontens, qu'il est possible.

Quant aux bals publics, et aux mascarades, ils sont défendus, dans toute l'Espagne, depuis le règne de Philippe V. M.

d'Aranda avait essayé de les faire revivre à Madrid, mais ils n'y ont pas survécu à son administration. Le peuple a quelques jeux particuliers, qui se ressentent un peu de la gravité qu'on prête à la nation. Espagne.

Les gens qu'on appelle de *bonne compagnie*, se procurent des récréations d'un autre genre. Dans les cercles où l'oisiveté les rassemble, ils ont pour principaux délassemens, comme ailleurs, les jeux de cartes. En général, ils se réunissent peu pour se donner à manger. Les plaisirs innocens et sains de la campagne, leur sont à-peu-près inconnus. La vie des champs ne paraît avoir aucun attrait pour les Espagnols. Il serait facile de compter leurs maisons de campagne. De tant de particuliers opulens qui habitent Madrid, il n'y en a peut-être pas dix qui en aient une.

C'est donc dans l'intérieur des villes, que les riches citoyens du royaume, concentrent tous leurs plaisirs. La musique est un de ceux pour lesquels les Espagnols ont le plus de goût. Cet art est même cultivé, chez eux, avec succès, quoique leur musique nationale n'ait pas fait de grands progrès. Si elle a un caractère particulier, ce n'est guère que dans de petits airs détachés qu'ils

Espagne.

nomment *tonadillas* et *seguidillas*; productions quelquefois agréables, mais dont les modulations, peu variées, prouvent que l'art de la composition est, chez eux, encore dans son enfance. Ils rendent, en revanche, une justice éclatante aux chefs-d'œuvre de l'Allemagne et de l'Italie, qui toujours sont accueillis dans leurs fréquens concerts.

Ce n'est pas seulement pour les bals particuliers et les concerts, que les Espagnols se rassemblent; ils ont encore, pour point de réunion, leurs *tertulias* et leurs *refrescos*. Les *tertulias* sont des assemblées fort semblables aux nôtres, où il règne peut-être plus de liberté, mais où l'ennui vient souvent s'établir, comme au sein de nos cercles. Les femmes, en général, cherchent peu à se réunir; chacune d'elles aspire à être le centre d'une *tertulia*, et ce sont, sans-doute, ces prétentions exclusives qui bannissent encore, des sociétés Espagnoles, ce que nous appelons la galanterie Française.

Les *refrescos*, inventés par le luxe et la friandise, ne contribuent pas plus que les *tertulias*, à multiplier les rapports entre les deux sexes. Dans le cours de l'année, ce ne sont que de légers goûters, qu'on offre aux

personnes dont on reçoit la visite, et qui sont comme le prélude des *tertulias;* mais dans les occasions solennelles, lorsqu'il s'agit de célébrer une nôce, un baptême, l'anniversaire du maître de la maison, le *refresco* est une affaire très-importante et très-dispendieuse. On y invite toutes ses connaissances; à mesure qu'elles arrivent, les hommes se séparent des femmes. Celles-ci vont s'asseoir dans une chambre particulière, et l'étiquette veut qu'elles restent entr'elles jusqu'à ce que tout le monde soit assemblé; la maîtresse de la maison les attend, sur un canapé, à une place marquée de son salon, et au-dessus de laquelle est, ordinairement, suspendue une image de la vierge. A l'apparition du *refresco*, la conversation s'anime, et les deux sexes se rapprochent; d'abord, ce sont de grands verres d'eau qu'on porte à la ronde, et dans lesquels on fait dissoudre de petits pains de sucre, de forme quarrée, et de substance très-spongieuse; viennent ensuite ces tasses de chocolat, aliment favori des Espagnols, à deux époques de chaque jour, et qu'on croit si bienfaisant, ou du-moins si innocent, qu'on ne le refuse pas même aux moribonds; après le chocolat, arrivent, avec une extrême abondance, les

Espagne.

sucreries, les friandises, de toutes les formes et de toutes les couleurs; non-seulement on s'en rassasie sur le lieu même, mais on en remplit de grands cornets de papier, ses chapeaux, et jusqu'à ses mouchoirs. L'étranger admis, pour la première fois, à ces repas où les liqueurs énivrantes sont seules épargnées, cherche la nation sobre, et ne la trouve pas.

Le bal ou des parties de jeu suivent, ordinairement, ces *refrescos;* mais il est fort rare que la fête se termine par un souper; c'est un repas qui est toujours très-frugal chez les Espagnols, et pour lequel ils ne se rassemblent presque jamais. Leur cuisine, telle qu'ils l'ont reçue de leurs ayeux, est du goût de fort peu de monde; leur palais savoure les forts assaisonnemens; le poivre, le piment, le jus des *tomates* ou pommes d'amour, le safran, colorent ou infectent presque tous leurs mets; au reste, la cuisine Espagnole n'existe guère, sans mélange, que dans les familles obscures, attachées aux anciens usages; presque par-tout elle s'est mariée à la nôtre, et dans beaucoup de maisons elle l'a entièrement supplantée.

C'est ainsi que par-tout on nous imite, même en nous ridiculisant; nos modes, par exemple,

exemple, ont pénétré en Espagne, comme ailleurs. Nos vêtemens sont venus s'établir sous le manteau Espagnol; le voile n'est plus porté exclusivement que par les femmes du peuple; pour les autres, il ne sert plus que pour cacher le désordre de leur toilette, quand elles sortent à pied. A cela près, leurs coiffures et tout leur ajustement sont soumis à la mode Française. Les fabricans Espagnols s'efforcent de servir le goût dominant, de le suivre dans ses rapides variations, sans avoir besoin de nos manufactures, mais ils sont encore loin du but; ils ne négligent rien pour attirer à eux nos artisans et nos artistes. Espagne.

Ces hommages ne se bornent pas aux objets de pure frivolité, ils s'étendent à presque toutes les branches de la littérature Française et Anglaise; les Espagnols traduisent la plupart des livres de ces deux nations: ouvrages relatifs à la morale, aux arts, à l'histoire, romans même, livres de piété sur-tout, ceux, en un mot, auxquels l'orthodoxie n'a point de reproches à faire; il n'y a guère que nos ouvrages de poésie qui soient sans mérite à leurs yeux; leur imagination, hardie jusqu'à l'extravagance, trouve nos conceptions froides et timides. Accou-

Espagne.

tumés à l'exagération et à la redondance, ils ne peuvent apprécier le mérite de la justesse et de la précision ; les fines nuances du tableau de nos ridicules et de nos mœurs, échappent à leurs yeux trop exercés sur des caricatures ; et quant aux formes de notre style, leur oreille, gâtée par la brillante prosodie de leurs phrases cadencées, ne peut trouver de grâce à des mots, souvent sourds, qui parlent plus à l'ame qu'aux sens, et l'harmonie de nos élégantes périodes est perdue pour eux.

Une des grandes causes qui empêcheront la réforme de leur littérature, c'est que les modèles qu'ils admirent encore, et qu'ils s'efforcent d'imiter, sont distingués par ce mauvais goût qui infectait alors toutes les nations de l'Europe, auquel ces premiers littérateurs ont payé un ample tribut, mais sur les débris duquel se sont élevés les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, qui ont fixé le sort de notre langue, d'une manière irrévocable.

On commettrait cependant une injustice, si on appréciait tout-à-fait le théâtre Espagnol d'après les critiques de Boileau. Sans-doute on y voit encore des pièces où la loi des trois unités est outrageusement violée ; les Espagnols même passent condamnation

sur la plupart de leurs comédies héroïques. Quoique plusieurs de ces drames brillent quelquefois de beautés originales, ce n'est pas sur eux que les Espagnols fondent la gloire, très-contestée, de leur théâtre; mais il en est qu'ils proposent, avec raison, à l'admiration des étrangers; ce sont les pièces de caractères qui, sans avoir la même sagesse de conduite que nos chefs-d'œuvre, ni le même choix sévère d'idées et d'expressions, sont presque toujours attachantes par le fonds, fidèles dans la plupart de leurs portraits, et prouvent, dans leurs auteurs, une rare fécondité d'imagination. Espagne.

Le théâtre Espagnol a cependant éprouvé, dans ces dernières années, quelques heureux changemens; la véritable tragédie, sans alliage indigne de sa noblesse, y a été long-temps tout-à-fait inconnue, mais depuis peu de temps on y a représenté quelques-uns de nos chefs-d'œuvre, littéralement traduits, comme Andromaque, Zaïre, etc.; enfin, ce que nous appelons la comédie noble a cessé de leur être tout-à-fait étranger; ils ont représenté, par exemple, le *Misantrope* de Molière, et leurs tentatives ont été accueillies. Quelques auteurs nationaux ont même hazardé récemment, des comédies de ce genre;

Espagne.

mais ces heureux essais n'ont pas suffi pour déraciner le mauvais goût contre lequel s'élèvent avec force, depuis quelque temps, les Espagnols qui connaissent d'autres théâtres que le leur, et la plupart de leurs gens de lettres.

Les Espagnols, au reste, ont toujours eu, et ont encore, une rare aptitude pour la poésie. Leur talent, pour *improviser*, est moins célèbre, et mérite presqu'autant de l'être, que celui des Italiens. Les formes de leur poésie sont singulièrement variées. Leur langue, très-docile aux inversions, comporte tous les genres divers, propres aux langues modernes.

Les salles de spectacle ont eu, chez les Espagnols, d'aussi faibles commencemens que les nôtres, et, en quelques endroits, conservent encore leurs formes primitives; deux toiles parallèles, faisant face aux spectateurs, composaient tout le méchanisme de leur théâtre, et il y en a encore de cette espèce; on y voit le souffleur, derrière la seconde toile, sa lumière d'une main, et la pièce de l'autre, courant d'un côté du théâtre à l'autre, pour prêter son secours à celui des acteurs qui en a besoin; mais dans les théâtres actuels de Madrid, et des autres grandes

villes, les coulisses, les changemens de décorations, la place du souffleur, rappellent, à peu de choses près, les nôtres. Espagne.

Au reste, les talens des acteurs de différens genres, sont plus faits pour les parades que pour le véritable théâtre de Thalie; routiniers et maladroits dans leur débit comme dans leurs gestes, ils perdent toute mesure, ils exagèrent tout, défigurent tout, et au-lieu de ménager leurs forces, pour atteindre le but, ils s'épuisent à le dépasser; leurs femmes passionnées deviennent des furies; leurs héros, des capitans; leurs conjurés, de vils malfaiteurs; leurs tyrans, des bouchers.

Il y a loin de là, sans-doute, aux Clairon, aux Le Kain, aux Garrick, aux Seddon; aussi, en Espagne, les comédiens sont-ils des mercenaires qu'on n'admet, dans les sociétés, que comme des bateleurs dont on s'amuse un instant, et qu'on renvoie, après les avoir payés; tandis que, dans d'autres pays, où les préjugés les ménagent encore moins, la juste admiration que quelques-uns inspirent les élève au niveau des grands artistes, au niveau des hommes de génie.

Après la mort de Ferdinand VI, qui avait à sa cour un spectacle Italien, il n'y eut, pendant quelque temps, en Espagne, d'autre

Espagne.

théâtre que celui de la nation. Le marquis de Grimaldi fit rétablir le premier à la cour de Charles III; vers les dernières années de son règne, ce prince en laissa établir un dans sa capitale: il subsiste encore; on en a abandonné la direction à des actionnaires, la plupart grands d'Espagne, qui ne peuvent le soutenir que par quelques sacrifices. On y représente l'opéra-sérieux et l'opéra-bouffon; les décorations sont belles, les habits, d'une grande magnificence; la partie des ballets est très-soignée.

Quant aux spectacles Français, ils sont, pour le présent, et depuis long-temps, entièrement bannis de l'Espagne. Il y a quelques années qu'il fut question d'introduire une comédie Française à Madrid, l'ambassadeur La Vauguyon paraissait y attacher un grand intérêt; les dévots cabalèrent, ils prétendirent que les pièces Françaises étaient remplies de maximes de tolérance, qu'elles respiraient trop la philosophie moderne: ils avaient compté jusqu'à treize assertions hérétiques dans la pièce de Pygmalion; d'ailleurs, l'hôpital, dont les contributions des deux théâtres Espagnols forment une partie des revenus, exprima ses craintes sur la diminution de leurs recettes; le roi se rendit

aux déclamations combinées du scrupule et de la charité; le projet s'évanouit.

Espagne.

A la tête des plaisirs qui appartiennent presqu'exclusivement à la nation Espagnole, il faut placer un spectacle pour lequel elle a encore un attachement effréné, tandis qu'il répugne à la délicatesse du reste de l'Europe, ce sont les fêtes des taureaux; elles sont fort dispendieuses, mais d'un grand rapport pour les entrepreneurs.

Ce n'est guère que pendant l'été que se donnent les combats de taureaux, parce qu'alors ces animaux sont plus vigoureux, et que la saison permet les spectacles en plein air. Des castes privilégiées sont condamnées à cette espèce de sacrifice. On distribue aux assistans une liste où l'on désigne le nombre et la patrie des victimes dont les tourmens vont servir à leurs plaisirs.

L'arène est une espèce de cirque autour duquel règne une vingtaine de gradins, dont le plus élevé, seulement, est couvert; les loges occupent la partie supérieure de l'édifice.

Le spectacle s'ouvre par une espèce de promenade autour de la place, où paraissent, tant à cheval qu'à pied, les athlétes qu'on va mettre aux prises avec le fier animal, tous

Espagne.

vêtus avec toute l'élégance du costume Espagnol.

Quand cette promenade est finie, on voit s'avancer, gravement, au-moins un, et souvent deux alguasils, à cheval, en robe noire et en perruque, qui vont demander, à celui qui préside la fête, l'ordre de la faire commencer; le signal donné, aussitôt l'animal, contenu jusques là dans une espèce de cabane dont la porte s'ouvre sur la place, paraît; il est accueilli et étourdi par les cris des spectateurs, et les expressions bruyantes de leur joie; il a d'abord à lutter contre les combattans à cheval, qui l'attendent armés d'une longue lance. Cet exercice, pour lequel il faut à-la-fois de l'adresse, de la force et du courage, n'a rien d'avilissant; autrefois les plus grands seigneurs ne dédaignaient pas de s'y livrer.

Souvent le taureau, sans être provoqué, s'élance sur eux, et tout le monde augure favorablement de sa valeur; si, malgré le fer aigu qui repousse son attaque, il revient aussitôt à la charge, ce n'est plus du plaisir, c'est de l'enthousiasme; mais si le taureau, pacifique, interdit, erre lâchement autour de la place, les murmures, les sifflets, retentissent dans tout le spectacle.

On lâche ensuite, sur lui, d'énormes dogues, qui s'attachent à son cou, à ses oreilles; l'animal retrouve alors l'usage de ses armes naturelles, les chiens sont lancés en l'air, retombent sur l'arène, étourdis et quelquefois déchirés; ils se relèvent, recommencent le combat, et finissent, ordinairement, par terrasser leur adversaire, qui périt alors d'un coup ignoble.

Le premier acte de sa tragédie appartient aux combattans à cheval, c'est celui des scènes les plus animées, les plus sanglantes, et souvent les plus dégoutantes.

L'animal, irrité, brave le fer qui fait à son cou de profondes blessures, s'acharne sur le cheval innocent qui porte son ennemi, lui déchire les flancs, et le renverse, avec son cavalier, qui, dans cette crise, courrait un danger éminent, si les combattans à pied ne venaient distraire et provoquer le taureau, en agittant devant lui des étoffes de diverses couleurs; souvent le taureau les poursuit, ils ont alors besoin de toute leur agilité; ils lui échappent en laissant tomber l'étoffe qui fait leur seule arme, et contre laquelle se perd la colère de l'animal trompé; quelquefois il ne perd pas le change, et l'athléte n'a plus d'autre ressource que de

Espagne.

s'élancer par-dessus la barrière, de six pieds de haut, qui forme l'enceinte intérieure. J'ai vu jusqu'à huit et dix chevaux déchirés, éventrés par le même taureau, expirer sur le champ-de-bataille, alors les expressions manquent pour célébrer ses prouesses, qui deviennent, pendant plusieurs jours, le sujet favori des conversations.

Mais un nouvel acte se prépare, lorsqu'on juge que le taureau a été suffisamment tourmenté par les combattans à cheval, ils se retirent, et le livrent aux barbares agaceries des combattans à pied; ceux-ci vont au-devant de l'animal, et, à l'instant où il s'élance sur eux, lui enfoncent dans le cou, deux par deux, des *banderillas*, espèce de flèches terminées en forme d'hameçon, et garnies de petites banderolles de papier coloré; la fureur du taureau redouble, il mugit, il s'agite, et ses vains efforts ne font que rendre plus poignant le trait qui le déchire; ce dernier supplice fait briller l'agilité de ses nouveaux adversaires; d'abord, on tremble pour eux en les voyant braver, de si près, les cornes du redoutable animal; mais leurs mains, exercées, portent si sûrement leurs coups, ils échappent si lestement au danger, qu'après quelques séances, leurs tours d'adresse

ne paraissent plus qu'un léger épisode de la tragédie dont voici le dénouement.

Lorsque la vigueur du taureau paraît à-peu-près épuisée, que son sang, qui s'échappe par vingt blessures, ruisselle le long de son cou, et humecte ses flancs robustes, et que l'impatience du peuple appelle une autre victime, le président de la fête donne le signal de sa mort, qui est annoncée par le bruit des fanfares; le *matador* s'avance, et règne seul sur l'arène; d'une main il tient une longue épée, de l'autre, une espèce de drapeau, qu'il fait flotter devant son adversaire; les voilà tous les deux en présence; ils s'arrêtent, ils s'observent; quelquefois le taureau reste immobile, il gratte la terre de son pied, et semble méditer sa vengeance. Le taureau dans cette position, le matador qui calcule ses mouvemens, qui devine ses projets, forment un tableau qu'un pinceau habile pourrait ne pas dédaigner de saisir. Le silence de l'assemblée respecte cette scène muette. Le matador porte enfin le coup mortel, et si l'animal tombe à l'instant, mille cris célèbrent le triomphe du vainqueur; mais si le taureau survit, les murmures ne sont pas moins bruyans dans leurs éclats. Chacun de ces jours consacrés à ces fêtes en

Espagne.

voit immoler ainsi, à Madrid du-moins, six le matin, et douze l'après-midi.

Au reste, dans cette carrière, comme dans les autres, l'esprit de parti distribue les réputations, dispute ou exagère les succès; les amateurs se partagent entre les *matadors*, comme on le serait ailleurs, entre deux acteurs célèbres. On se persuade difficilement que l'art de tuer un taureau, qui semblerait devoir être exclusivement du ressort des bouchers, soit discuté gravement, soit exalté avec transport, non-seulement par le peuple, mais par les hommes les plus sensés, par les femmes les plus délicates. Le jour d'un combat de taureaux est un jour de solennité pour tout le canton; on y accourt de dix à douze lieues à la ronde. L'artisan qui peut à peine suffire à sa subsistance, a toujours du superflu à consacrer à ce spectacle. Malheur à la chasteté de la jeune fille que sa pauvreté en exclurait, son premier séducteur serait celui qui lui en frayerait l'entrée.

Je terminerai ce que j'avais à dire des mœurs et des goûts de la nation Espagnole, d'après ce tableau impartial des usages, des plaisirs, des ressources de cette capitale. On conviendra que, quand un étranger a appris la langue nationale, chose assez facile; s'il

veut s'introduire dans les cercles Espagnols, qui sont très-accessibles; s'il s'est familiarisé avec les mœurs du pays, qui ont des singularités, mais n'ont rien de choquant; si enfin il n'a à solliciter, à Madrid, que les bonnes grâces de quelqu'Espagnole, il peut passer son temps aussi agréablement, dans cette capitale, que dans aucun autre endroit de l'Europe.

## CHAPITRE XV.

*Aspect de Tolède. — Missel Mozarabe. — Archevêché. — Cathédrale et édifices publics. — Route de Madrid à Saragosse. — De l'Arragon et de ses Cortès. — De son nouveau canal. — Chemin de Lérida.*

Espagne.

AVANT de conduire mon lecteur vers le midi de l'Espagne, je le promènerai dans quelques-uns des lieux dignes de remarque, qui ne sont pas éloignés de la capitale, et où la curiosité m'a conduit moi-même.

Je commencerai par Tolède, ville fameuse, autrefois résidence des rois Maures, et, de nos jours encore, siège du primat des Espagnes. Elle est située sur la rive droite du Tage, à douze lieues de Madrid, et à sept d'Aranjuez. En y allant, de Madrid, on rencontre deux gros bourgs dont les territoires sont cités, pour la bonté de la culture, et l'extrême fertilité du sol; mais, comme presque tout le reste de la Castille, ils sont dépourvus d'arbres.

Avant d'entrer dans Tolède, on passe le

Tage, sur un pont qui est d'une hauteur effrayante.



Des rues désertes, étroites et tortueuses, l'absence presqu'absolue de l'aisance et de l'industrie, se combinent mal avec l'idée qu'on se forme de cette ville qui porte le titre pompeux d'impériale, et dont tous les monumens attestent l'antique splendeur. Madrid, qui, dans ces derniers temps, a grossi sa population aux dépens des villes voisines, a mis sur-tout Tolède à contribution. L'aspect de ces édifices délâbrés lui donne un air de misère que dément cependant, en quelque sorte, l'intérieur des maisons; il y règne cette propreté extrême, qui se marie bien rarement avec la pauvreté. Les habitans de Tolède n'épargnent rien surtout pour défendre l'entrée de leurs demeures aux rayons du soleil, et pour s'entourer de fraîcheur malgré la canicule; le soleil, à trois heures, semble couché pour eux; les fenêtres, et les jalousies, hermétiquement fermées, les planchers humectés par de fréquens arrosemens, de vastes toiles tendues au-dessus de leurs cours, tout concourt à faire illusion sur l'ardeur du climat, et sur l'heure du jour.

Ces précautions sont, à-la-vérité, commu-

Espagne.

nes à toutes les villes d'Espagne, mais elles ne m'ont paru nulle-part, plus marquées qu'à Tolède. Il n'y a pas long-temps que l'industrie des habitans se réduisait presqu'à ces recherches de molesse; depuis quelques années, ils se sont réveillés de cette inaction perpétuelle à laquelle ils semblaient condamnés. Leur prélat, le cardinal Lorenzana, a déclaré la guerre à la fainéantise et à la misère; il a établi des métiers en soieries qui occupent plus de sept cents pauvres, et un hospice pour les femmes indigentes et les vieillards; il y a recueilli deux cents enfans du peuple, qu'il y fait élever, et pour lesquels il entretient une école de dessin.

Tel est l'emploi que ce prélat fait de son superflu, et comme sa simplicité, vraiment apostolique, a beaucoup circonscrit ses besoins, ce superflu est immense. Avant de parvenir au siège de Tolède, il avait occupé celui de Mexico; il y avait découvert un nouveau recueil des lettres de Fernand Cortez; il l'a publié, à son retour en Europe, avec des observations; il a aussi donné quelques ouvrages d'érudition, et entr'autres une nouvelle édition du Missel Mozarabe: on sait que c'est la collection des offices de l'église, tels qu'ils se célébrent selon l'ancien rit Mozarabe,

zarabe, que suivaient les Chrétiens, dans les pays occupés par les Maures. Tombé en désuétude, il fut ressuscité par le cardinal Ximenés, qui fonda, à Tolède, une chapelle où l'office divin est encore célébré, jusqu'à nos jours, conformément à ce rit; ainsi que dans une des églises de Salamanque. Espagne.

La cathédrale de Tolède est un des monumens sacrés les plus précieux qu'il y ait en Europe. Pendant près de quatre siècles, consacrée au culte Mahométan, recouvrée enfin par Alphonse VI, elle conserva la forme de mosquée jusqu'à St.-Ferdinand, qui lui donna celle qu'elle a de nos jours. Toute la somptuosité des édifices gothiques y est déployée; et, sous les règnes suivans, elle a encore été enrichie de décorations de tous les genres. Plusieurs de ses chapelles sont remarquables par les tombeaux qu'elles renferment; dans celle de la vierge est enterré le cardinal *Portocarrero*, dont le tombeau porte cette épitaphe, frappante par sa simplicité:

*Hic jacet pulvis, cinis et nihil.*

La même église renferme encore plusieurs autres tombeaux dignes d'attention. On trouve dans la salle capitulaire, la suite de tous les portraits de tous les archevêques

Espagne.

de Tolède, qui, depuis le cardinal Ximenés, ont tous le mérite de la ressemblance; ce qui les rend d'ailleurs précieux, c'est que plusieurs datent de la renaissance de la peinture, en Espagne, et qu'en les comparant, on peut suivre les progrès de cet art.

Il y a outre cela, dans la cathédrale, un assez grand nombre de tableaux de prix; la sacristie en contient, parmi beaucoup d'autres, un de *Carle Marate*, et un de *Dominique le Grec*, et le plafond est peint, à fresque, par *Luc Jordan*.

Nous pourrions faire une longue énumération de tous les ornemens, de tous les vases consacrés au service divin, que l'on voit dans cette cathédrale; il suffira de dire que le siège de Tolède est un des plus riches de la Chrétienté, qu'il a été souvent occupé par des prélats pieux, qui se seraient reproché de faire un usage profane de leur opulence. On y révèrera, si l'on veut, une pierre où s'est conservée l'empreinte des pieds de la vierge, depuis le jour où elle descendit du ciel, tout exprès, pour placer, *elle-même*, la première pierre à St.-Ildefonse, miracle qu'un sculpteur moderne a consacré dans une des chapelles de cette cathédrale; la pierre miraculeuse est exposée aux regards et à la dévotion

des fidèles, derrière un grillage de fer, qui repousse la profanation, sans intercepter les hommages. Espagne.

Outre sa cathédrale, Tolède a encore vingt-cinq paroisses, et une foule de couvens et de fondations pieuses; plusieurs de celles-ci méritent l'attention des voyageurs; tel est sur-tout l'hôpital St.-Jean-Baptiste, qui, par la beauté et la sagesse de ses proportions, prouve le bon goût de son fondateur, le cardinal Tavera, dont les cendres y reposent, dans un magnifique tombeau.

Tolède doit aussi à un de ses prélats, le cardinal Mendoza, un très-bel hôpital pour les enfans trouvés, dont l'église contient six grands tableaux de l'école de Rubens.

Un autre azile ouvert à l'humanité malheureuse, c'est la maison des foux; on en compte deux en Espagne, l'une à Sarragosse, l'autre à Tolède. J'ai été étonné, édifié de la propreté et de l'ordre qui y règnent, et me rappelant beaucoup d'autres établissemens semblables, qui sont dans le même cas, j'ai souvent admiré comment cette dévotion, cette charité chrétienne, que de nos jours on a cru traiter avec indulgence en ne la couvrant que de ridicules, comment, dis-je, elle peut rendre les hommes si différens d'eux-

Espagne.

mêmes, et les arracher à leurs défauts les plus familiers. Lorsqu'on parcourt les fondations pieuses des Espagnols, on oublie cette apathique indolence, et cette malpropreté qu'on s'obstine à leur reprocher. On devrait au-moins aimer la religion, quand elle n'aurait fait que ce bien aux hommes.

On peut encore admirer, à Tolède, les débris de l'ingénieuse machine imaginée autrefois, par l'Italien *Juanelo*, pour faire monter l'eau du Tage dans la ville. Assez près de ces ruines on en admire de bien plus anciennes, qui doivent avoir fait partie d'un aqueduc destiné à conduire de l'eau, dont la source est à sept à huit lieues de Tolède: présent à-la-fois utile et magnifique, par lequel les Romains ont marqué leur séjour en plus d'un endroit de l'Espagne. On reconnaît aussi, dans les environs de la ville, les traces d'un de leurs anciens chemins, et les restes d'un cirque.

Ainsi tour à tour les Romains, les Arabes, les Goths, et les Espagnols contemporains de Charles-Quint, avaient pris soin de vivifier et d'embellir Tolède; on ne peut en dire autant des Espagnols modernes, des maisons désertes, de beaux édifices qui se dégradent, point ou presque point de fabri-

ques, une population réduite, de deux cent mille ames, à vingt-cinq mille, les environs les plus arides, voilà le tableau qui s'offre aux yeux du voyageur attiré par la réputation de cette fameuse ville. Sous le dernier règne, outre ce que son prélat a entrepris pour y naturaliser le travail, il s'est fait quelques heureux efforts pour l'arracher à son dépérissement universel. Espagne.

*Avila* et *Alcala* sont encore deux villes, voisines de Madrid, qu'un voyageur peut être tenté de visiter, d'après leur ancienne réputation.

Alcala est sur la route de Madrid à Sarragosse; à quatre lieues plus loin qu'Alcala, on trouve la ville intéressante de Guadalaxara, placée sur une éminence, un peu au-delà de l'Hénarés; mais, passé *Grajanejos*, on a à traverser le pays le plus triste et le plus aride, jusqu'à Bajarraval, village pauvre, entouré de rocailles, à deux lieues de Siguenza; là, quelques jolies maisons, de la verdure, des plantations de chanvre, qui se prolongent le long de la vallée, reposent agréablement la vue; des prairies couvertes de bestiaux, des campagnes bien cultivées, accompagnent le voyageur jusques au hameau de *Londarés*, après lequel, une lieue plus loin, on trouve

Espagne.

un village nouveau, bâti par les soins de l'évêque de Siguenza: car par-tout, en Espagne, les prélats sont à la tête des bienfaiteurs de leur canton.

De Londarés à Arcos, le chemin est tourmenté de descentes et de très-mauvais pas, et traverse un pays horrible. Arcos, bourg misérable, mais bien situé, est le dernier de cette province. Pendant les trois lieues qui le séparent de *Montréal*, autre mauvais bourg, tout délâbré, et le premier de l'Arragon, le pays et le chemin sont également affreux. Il faut en excepter cependant les approches de *Huerta*, village appartenant à un monastère de Bernardins, qui fait règner autour de lui l'aisance, une culture assez brillante, et les ombrages: différence très-frappante, en Espagne, entre les possessions des ecclésiastiques, et celles des plus riches propriétaires laïcs, et qui s'explique par la résidence constante des uns, et l'absence perpétuelle des autres. Ce monastère contient d'ailleurs quelques tombeaux remarquables, entr'autres ceux de plusieurs seigneurs Français qui étaient venus, avec le connétable du Guesclin, au secours de Henri de Transtamare. Le voyageur qui voudra passer quelques heures à voir ces curiosités, aura à se louer

du bon accueil des moines, et trouvera, à leur table, de quoi se consoler de la misère du canton.

Au sortir de Montréal, on trouve une descente rapide, passé laquelle le chemin se trouve constamment beau, jusqu'à *Cetina*. De ce village à *Rubiéra*, on a deux grandes lieues d'une route charmante, entre deux rangs de collines.

De là à *Calataiud*, on change une fois de chevaux, à *Atica*. Au sortir d'Atica, la vallée devient moins étroite, mais toujours belle et fertile; elle est arrosée par le Xalon, dont la route, à mi-côte, suit de loin les sinuosités. Je n'ai pas trouvé, en Espagne, de canton plus agréable, cultivé avec plus de soin que cette vallée. On a fait au Xalon, par un moyen très-simple, des saignées qui promènent ses bienfaits dans tous les héritages à portée desquels il passe, et ce n'est pas dans ce charmant vallon qu'il faut aller se convaincre de la fainéantise et de la maladresse des Espagnols. Le pays est extrêmement inégal, depuis Calataiud jusqu'à la poste de *Fresno*, située dans un vallon riant et bien cultivé. Après avoir franchi quelques coteaux, on ne traverse plus que des bruyè-

Espagne.

res, et le pays le plus aride, jusqu'aux approches de Sarragosse.

Une demi-lieue au-delà de l'avant-dernière poste, on commence à voir cette ville célèbre, au milieu d'une belle et vaste plaine, sur la rive droite de l'Ebre.

Nous n'énumérerons pas la foule d'édifices sacrés que renferme Sarragosse. Les plus remarquables sont ses deux cathédrales, l'une est l'église de la *Sca*, qui est d'une simplicité majestueuse; l'autre, si fameuse en Espagne, et même dans le monde Catholique, à laquelle le cardinal de Rets n'a pas dédaigné de consacrer quelques pages de ses mémoires; c'est une église vaste, sombre et surchargée d'ornemens de mauvais goût; mais l'image miraculeuse, autour de laquelle il n'y a plus un seul des *ex voto*, ni aucune de ces riches lampes dont parle le cardinal, est dans une chapelle moderne, formée par de superbes colonnes d'ordre Corinthien. La dévotion Arragonaise ne devait pas un hommage moins magnifique à la pieuse tradition qui fait apparaître la Ste.-Vierge à St.-Jacques, pour lui confier que, sur cette rive de l'Ebre, elle désirerait que son image fût placée dans un temple.

Pour ajouter un trait de plus à la stupidité humaine, il faut descendre dans un caveau de l'église de *Santa-Engracia*. Là reposent les cendres d'une foule de martyrs immolés par des empereurs persécuteurs; des lampes d'argent y brûlent, jour et nuit, en leur honneur; mais la fumée qui s'en exhale ne noircit point, et pour le prouver aux curieux, on leur montre le plafond, qui, quoique très-bas, n'est point enfumé. On invite ceux qui paraissent douter encore, à approcher du papier blanc de l'atmosphère d'une de ces lampes. J'ai tenté cette épreuve; et j'avouerai que j'ai vu, ou cru voir, qu'en effet mon papier, placé de très-près, ne se noircissait pas: il me serait resté des doutes, que je me serais bien gardé de les manifester aux intolérans démonstrateurs de ces merveilles. Espagne.

Je fixerai plus volontiers l'attention de mes lecteurs sur la nouvelle *casa de la misericordia*, qui ne fait pas moins d'honneur à l'intelligence qu'au patriotisme de dom Ramon Pignatelli. Les jeunes gens des deux sexes qui sont sans travail et sans ressources y trouvent de la subsistance et de l'occupation; sur sept cents personnes, que renferme cet édifice, plus de la moitié travaille pour les ouvriers de la ville: car le sage fondateur

Espagne.

est persuadé que, sans cet expédient, les fabriques des fondations pieuses nuisent plutôt qu'elles ne servent à l'industrie.

Sarragosse a une académie des beaux-arts, une université insignifiante, et une société patriotique, celle-ci mérite des éloges, elle encourage toutes les branches d'industrie, et sur-tout les nouvelles plantations. Sarragosse, en un mot, se réveille sensiblement de son long assoupissement, et se rend digne d'être la capitale du beau royaume d'Arragon.

Ce royaume était, autrefois, bien plus peuplé qu'à présent; un grand nombre de ses bourgs et villages ont disparu entièrement; sa population est réduite à 614,060 habitans, sur lesquels Sarragosse en compte 42,600. L'Arragon a figuré honorablement dans l'histoire des gouvernemens libres. Quoique la dignité royale y fût héréditaire, le titre de chaque nouveau roi devait être confirmé par les états, et aucun ne pouvait règner sans avoir juré de maintenir ses privilèges, pour balancer l'autorité du souverain. Ils avaient établi un magistrat, sous le nom de *justicia mayor*, qui n'était comptable de sa conduite qu'aux états. A l'inauguration du roi, ce magistrat suprême était

assis, la tête couverte, sur un tribunal élevé; le roi paraissait devant lui découvert, et prêtait, à genoux, le serment de gouverner selon la loi : c'était alors qu'était prononcée, en leurs noms, cette proclamation tant de fois citée dans ces derniers temps: *Nos que valemus tanto commo vos, us hacemos nuestro rey y senor contal que guardeis nuestros fueros y libertades. Sino no.* Mais, à la longue, les prélats devinrent les serviteurs dévoués du monarque, les députés des villes se laissèrent souvent corrompre, et le roi, augmentant successivement ses partisans dans ces deux ordres, domina la noblesse, et il n'exista plus qu'une ombre des cortés d'Arragon. Il contient plusieurs villes qui méritent d'être nommées après Sarragosse.

*Huesca*, qui en est à douze lieues, est situé dans un territoire remarquable par sa fertilité en tout genre.

*Terruel* est situé entre Sarragosse et Valence. Son nom rappelle l'aventure de deux amans qui ont servi de sujet à un des plus touchans drames Espagnols, et dont les dépouilles sont conservées, avec un respect tendrement religieux, dans une des églises de cette ville.

La principale richesse de l'Arragon est son

Espagne.

huile, qui est douce, pleine de substance, et sans mauvais goût. Il y a plusieurs moulins à olives dans Sarragosse même; j'y ai remarqué avec plaisir, que la plupart des ouvriers employés dans ces moulins étaient tous des Français, qui, chaque année, vers le mois de décembre, arrivaient, tout exprès, de nos provinces méridionales. Les gens du pays convenaient eux-mêmes que des ouvriers Espagnols remplaceraient mal ces étrangers, et qu'ils n'étaient pas moins contens de leur bonne conduite que de leur intelligence. Près du monté Torrero, emplacement voisin de la ville, qui a été récemment applani, et planté de vignes et d'oliviers, il y a un moulin pour les olives que produisent les terreins appartenant au canal d'Arragon, et celles que payent, en tribut, les propriétaires dont il arrose les héritages.

Ce canal passe à une demi-lieue de Sarragosse; c'est là qu'il a ses magasins, où sont déposés les grains, les bois de construction, les ferremens, et autres ustensiles. Ces édifices, remarquables par leur propreté, leur solidité, contribuent à l'embellissement du canal. A une grande lieue au-dessous de Sarragosse, sont six belles écluses; une demi-lieue plus haut, il y en a quatre autres, qui

reçoivent le canal, au sortir d'un grand bassin, où on va s'embarquer pour le remonter jusqu'à son origine. Espagne.

Quand on a parcouru ce canal dans tous ses détails; quand on a vu comme tout y a été prévu, comme tout est bien conçu et bien exécuté; qu'à cette grande entreprise on ajoute plusieurs autres monumens ou établissemens disséminés sur la surface de l'Espagne moderne, il est impossible de conserver pour ses habitans, les préventions défavorables dont une grande partie de l'Europe est encore imbue, et de ne pas convenir que s'ils font les choses tard et lentement, dumoins il y en a beaucoup qu'ils font bien, avec intelligence, avec solidité, et même avec magnificence.

Le canal d'Arragon paraît réunir toutes ces qualités, et son utilité est déjà attestée depuis plus de quinze ans; au mois d'août 1792, il pouvait rapporter deux millions de réaux, dont plus de la moitié était consacrée au salaire des ouvriers, et le reste était pour la continuation des travaux; à la même époque, cent mille journaux étaient arrosés par ce canal, j'apprends avec chagrin qu'il n'a, depuis, fait aucun progrès; que les fonds ont manqué tout-à-fait à la continuation des tra-

Espagne.

vaux; que même on laisse dépérir les ouvrages qui étaient achevés: tels sont les bienfaits de la dernière guerre; tels sont sur-tout les fruits de l'intrigue et de l'envie.

L'Espagne, au reste, n'a pas d'établissement qui pût devenir plus utile; depuis longtemps le cours de l'Ebre avait été un moyen insuffisant de communication et de débouché pour les trois provinces qu'il traverse, la Navarre, l'Arragon et la Catalogne; le canal qui doit y suppléer aura, en tout, vingt-six grandes lieues de cours, depuis Tudela jusqu'à Sartago; à ce dernier point l'Ebre commence à être navigable, avec de légères réparations, jusqu'à Tortose, et de là jusqu'à la mer. Il y a, le long de ce fleuve, un autre canal, qui a onze lieues de cours, et qui était terminé même avant le règne de Charles-Quint, c'est celui de Taoste, uniquement destiné à l'irrigation; il était négligé, par conséquent fort peu utile. Les directeurs du nouveau canal s'étaient chargés de rétablir l'ancien; mais en attendant que la nouvelle prise puisse fournir à-la-fois aux deux courans, ils ont laissé subsister celle qui était plus haut.

L'Ebre lui-même n'est cependant pas absolument inutile aux pays qu'il parcourt;

mais, navigable pendant quatre à cinq mois de l'année seulement, depuis Sarragosse jusqu'à la mer, il est d'une ressource précaire, même pour la navigation, et ne contribue en rien aux arrosemens; le nouveau canal remplit, au contraire, simultanément ces deux objets; sa moindre profondeur est de neuf pieds, et les plus grosses barques portent jusqu'à 2,700 quintaux.

Le *Bocal* est très-près de la Navarre. Le village de *Fontellas*, placé à l'est, est sur une hauteur voisine du canal. On y passe pour aller à *Tudela*, qui n'en est qu'à deux lieues, et qui est, de ce côté, la première ville du royaume de Navarre.

Au sortir de Fontellas on trouve un échantillon des superbes routes dont il a été pourvu, avant aucune autre partie de l'Espagne, par les soins de son vice-roi, le comte de Gages, routes qui traversent la Navarre d'une frontière à l'autre.

De là à Pampelune, on n'a plus que six lieues de beau chemin, qui se font à travers de profondes vallées et d'assez hautes montagnes, les unes et les autres en partie couvertes de bois. Dans ce trajet on a sur sa droite la vallée de Rastan; elle a cinq à six lieues de diamètre; la Bidassoa y prend sa

Espagne. source; elle n'a pas beaucoup de blé, mais elle abonde en fruits, en maïs, en prairies couvertes de troupeaux.

*Pampelune*, capitale de la Navarre Espagnole, et siège de son gouverneur ou vice-roi, est bâtie sur une éminence, au bord de la petite rivière d'Arga; elle n'a pas plus de trois mille feux. Les six lieues que l'on compte de Pampelune à Tefalla, traversent un pays riche et peuplé. Des onze qui séparent Tefalla de Tudela, les six dernières parcourent aussi un pays bien cultivé.

*Tudela*, qui n'est qu'à une grande lieue de la frontière de l'Arragon, est une ville médiocre, mais assez bien bâtie. A l'extrémité de la rue large, qui la traverse dans sa plus grande dimension, est un pont de pierre, sur l'Ebre, après lequel commence le superbe chemin, de dix-sept lieues, qui conduit à Pampelune. Le territoire de Tudela, qui n'est guère connu que par son vin rouge, serait propre à toutes sortes de cultures; mais l'avidité, mal entendue, des riches propriétaires entre lesquels il est partagé, l'a consacré presqu'uniquement à celle de la vigne. *Peratta*, dont le vin a aussi du renom, n'est qu'à quelques lieues de Tudela, assez près de la route de Pampelune.

Le

Espagne.

Le royaume de Navarre, conquis par Ferdinand le catholique, sur Jean d'Albret, fait, comme la Biscaie, une province à part, qui a conservé ses coutumes, ses privilèges et son tribunal particulier, et, à plusieurs égards, elle est censée être au-delà des frontières. La plupart des marchandises étrangères y entrent librement, et sans payer des droits; elles ne sont visitées qu'à *Agreda*, première douane de la Castille, du côté de la Navarre.

Mais rentrons dans l'Arragon, et quittons ce canal, qui, tel qu'il est, mérite l'admiration de tous les connaisseurs en ouvrages utiles et solides, de tous les amateurs du bien public; ne fût-il jamais achevé, il suffirait pour immortaliser don Ramon Pignatelli, qui, derogeant aux deux titres qui l'invitaient à l'oisiveté, sa qualité de prêtre et son illustre naissance, est, en dépit des intrigues, en dépit des froideurs de la cour, un des citoyens les plus actifs, les plus éclairés, les plus estimables que l'Espagne moderne ait à citer.

A présent, rapprochons-nous du midi de l'Espagne, et commençons par la belle résidence d'Aranjuez.

## CHAPITRE XVI.

*Description d'Aranjuez. — Route de cette ville à Cadix. — La Manche. — Colonies de la Sierra Moréna. — Anduzar. — Cordoue. — Royaume de Grenade.*

Espagne.

Le chemin de Madrid à Aranjuez est un des plus beaux et des mieux entretenus qu'il y ait en Europe; on rencontre d'abord le large et long pont de Tolède, ouvrage massif, dont les parapets sont chargés d'ornemens de mauvais goût.

Un peu plus loin on traverse le Mançanarès à gué. Au bout de six lieues de chemin, le plus droit et le plus uni, on descend dans la charmante vallée d'Aranjuez; le Xarama coule le long des coteaux qui la forment du côté du nord, et on le passe sur un beau pont de pierre. Dès qu'on est dans la vallée, les plaines arides et nues de la Castille ont disparu, on a changé de sol et de climat, on ne marche plus qu'à l'ombre de grands arbres, au bruit des cascades, au murmure des ruisseaux; la plus brillante végétation déploie ses richesses de toutes parts; le Tage, qui

entre dans la vallée par le levant, y serpente pendant près de deux lieues, et va se marier au Xarama, après avoir vivifié les plus belles plantations. Espagne.

Les embellissemens d'Aranjuez sont modernes; c'est moins une habitation royale, qu'une jolie maison de campagne. Le Tage, qui coule perpendiculairement à sa façade orientale, côtoie son parterre, et forme, presque sous ses fenêtres, une cascade artificielle. Un petit bras de ce fleuve échappe à cette cascade, et baigne de si près les murs du palais, que le roi peut, de sa terrasse, se donner le plaisir de la pêche. Ce bras va ensuite se réunir au bras principal, et forme ainsi une île délicieuse, qui est un vaste jardin de forme irrégulière; on y trouve, en tout temps, de la fraîcheur et de l'ombre. En s'enfonçant dans le labyrinthe de ses allées, on jouit du luxe et du calme de la nature, et l'on se croit loin des cours, au sein d'une solitude champêtre; de grands arbres, de hautes murailles de verdure, quelques fontaines simplement décorées, voilà tous les ornemens du jardin de Flore: plus magnifique, il plairait beaucoup moins.

Charles-Quint et Philippe II auraient de la peine à reconnaître Aranjuez, qui est

Espagne.

devenu, par les soins des derniers rois, une des plus agréables résidences qu'il y ait en Europe. Ses principales allées, celle sur-tout dite la *calle de la Reyna*, remontent cependant fort au-delà des derniers règnes; la hauteur de leurs arbres, leur tronc énorme, leur feuillage épais, attestent leur antiquité, et la bonté du sol qui les porte depuis plusieurs siècles; mais ils ne sont pas le seul ornement de la vallée d'Aranjuez. Sous Ferdinand VI cette résidence était presque bornée au château; des masures éparses sur un terrein inégal, à quelque distance de l'habitation royale, servaient de palais aux personnes de la cour, et aux ambassadeurs; elles ont fait place à des maisons uniformes, et bâties avec une élégante simplicité. Les rues principales sont ombragées de deux allées d'arbres, dont une eau courante baigne le pied; toutes sont tirées au cordeau, et très-larges; trop larges, peut-être, à raison du peu de hauteur des édifices, et de la chaleur du climat.

Nous ne finirions pas si nous voulions promener notre lecteur à travers les belles plantations d'Aranjuez, nous nous bornerons à lui indiquer les principales. En arrivant de Madrid, on traverse une place circulaire,

qu'on nomme *las Doce Calles*, à cause des douze allées qui viennent y aboutir; l'une de ces allées conduit à l'entrée de *las Huertas*, vaste verger où l'on ne peut qu'admirer l'étonnante fécondité du sol d'Aranjuez. Si l'on veut voir la culture plus en grand, et non moins brillante, on prendra le chemin de Tolède, et on traversera le *Campo Flamenco*, ainsi nommé, sans-doute, parce qu'il rappelle les belles fermes de Flandre. On ne négligera pas sur-tout le *Cortijo*, autre enclos, fermé par une barrière à claire-voie, où le sol, travaillé avec un soin particulier, répond avec usure aux vœux de l'agriculteur, et à ceux du roi, qui y fait planter des boutures de vignes de différens endroits de son royaume.



Enfin, la *Huerta de Valencia* offre des essais de culture que le succès a couronnés, et un avant-goût du royaume de Valence; outre des champs de lin, des prairies artificielles, et des vignes, on y trouve des plantations de muriers, et un bâtiment consacré aux travaux des vers à soie. Mais ce qu'il y a de plus remarquable et de plus connu dans les plantations d'Aranjuez, c'est la *calle de la Reyna*, qui en forme, pour ainsi dire, l'arête; elle suit, pendant près d'une demi-

Espagne.

lieue, la direction du levant au couchant, et se termine à un pont de pierre, sur le Tage; son prolongement, qui n'a pas moins d'étendue, aboutit à un autre pont, sur la même rivière; dont les sinuosités ne peuvent être saisies que par l'imagination, dans une vallée ombragée de taillis, de bosquets et de grands arbres, qui masquent son cours par intervalles. C'est derrière un de ces rideaux, que se cache une cascade qu'on entend bruire au loin, et dont le fracas trouble seul le calme de ces lieux solitaires.

Mais l'ombrage et la verdure cessent tout-à-coup; on n'a plus en perspective que les collines pelées qui forment l'enceinte de la vallée, et que l'art a eu soin de dérober à la vue, pour empêcher le cadre de nuire à l'effet du tableau. C'est au pied de ces collines qu'est placé le haras du roi d'Espagne, un de ceux où la race des chevaux Espagnols conserve encore son antique beauté; ce vers de Virgile, *vento gravidas ex prole putaris*, lui sert d'inscription, et semble avoir été fait pour lui.

Le roi attache beaucoup d'importance à la prospérité du haras d'Aranjuez; il renferme, en ce moment, environ quatre cents jumens, et une vingtaine d'étalons. Aranjuez

a aussi un haras de mulets: car on ne veut pas rompre tout-à-fait avec ces animaux ignobles, il est vrai, mais dont le service est très-utile, et qui ont aussi leur genre de beauté; on entretient donc, sous le même toit que leurs brillans rivaux, huit ânes étalons, pour lesquels trois cents belles jumens sont exclusivement réservées.

En laissant ces haras sur la gauche, on rentre dans les grandes allées qui aboutissent à la *calle de la Reyna*.

Les arbres dont nous avons parlé, ne sont pas le seul embellissement de cette allée; sur la droite, elle est bordée de taillis qui rendent sa régularité plus piquante. C'est là que, sous le règne de Charles III, bondissaient et paissaient, avec sécurité, les nombreux troupeaux de daims auxquels son successeur a déclaré la guerre. Mais ce qui décore sur-tout la *calle de la Reyna*, c'est le jardin de la *primavera* ou du printemps. Sous Charles III, il ne régnait que l'espace de mille pas, sur un des côtés de la *calle de la Reyna*; Charles IV l'a prolongé, le long de cette allée, jusqu'aux bords du Tage.

Rien de plus délicieux que ce jardin, pendant la saison dont il porte le nom; c'est là que brille, dans tout son éclat, la fécondité

Espagne.

de la vallée. Les cultures utiles n'y sont pas négligées; tous les fruits, toutes les fleurs, tous les légumes y prospèrent; des bosquets y opposent leur ombre hospitalière aux ardeurs du midi; des taillis d'arbustes odoriférans parfument l'air du matin, et les vapeurs embaumées qu'ils exhalent, retombent, au coucher du soleil, pour ajouter aux promenades du soir. Un petit sentier a été conservé dans son enceinte, et communique au Tage par une pente douce. C'est là qu'on s'occupe d'une marine en miniature, qui a ses constructeurs, ses matelots, ses bâtimens; plus loin est une espèce de port, défendu par une batterie proportionnée au local; quelques gondoles y mouillent sous sa protection; on y trouve jusqu'à de petites frégates, élégamment décorées, dont les salves répondent à l'artillerie du port. Au bruit de ces décharges, aux cris des matelots occupés de la manœuvre, à l'aspect de ces banderolles et de ces pavillons qui flottent au gré des vents, on croit assister aux jeux de Mars et de Neptune. Heureux les hommes, s'ils s'en tenaient par-tout à ces simulacres; si la cupidité et le délire de la gloire n'avaient pas converti en moyens de destruction, des élémens

que la nature, peut-être, n'avait destinés qu'à leurs plaisirs.

Tous les divertissemens qu'on peut goûter à la campagne, le séjour d'Aranjuez les favorise : la chasse, la pêche, la promenade; nulle-part celle-ci n'est plus variée, plus commode, plus agréable, soit qu'un livre à la main, on erre dans ses bocages; soit qu'on parcourt, à cheval ou en voiture, ses allées à perte de vue. Autrefois on y voyait errer paisiblement, jusque dans les rues, les daims, et même les sangliers; on les eût pris pour des animaux domestiques. Les bufles qui ont été amenés de Naples, y font les fonctions de bêtes de somme. J'y ai encore vu quelques couples de chameaux prêter leur patience et leur robustes dos à des travaux pénibles; mais ils n'ont pu résister long-temps à l'influence d'un climat étranger. A la même époque on voyait paître et bondir, dans une prairie attenante au grand chemin, deux zèbres et deux *guanacos*, qu'on aurait cru dans leur pays natal, tandis qu'un éléphant promenait tranquillement sa lourde masse, en se faisant jour à travers les curieux qu'il attirait sur son passage. C'est ainsi que tous les souverains devraient exposer en plein air,

Espagne.

à tous les regards, ces animaux étrangers, qu'ils entassent dans leurs ménageries : ces superbes prisons accusent la tyrannie de l'homme, sans prouver sa puissance. Les rois d'Espagne n'ont pas du-moins à se reprocher cette révoltante magnificence ; ils ont, dans leurs jardins de *Buen-Retiro*, quelques lions, enfermés dans de petits édifices, d'où l'on entend sortir leurs voix lugubrement menaçantes ; ils ont une belle faisanderie dans l'intérieur des jardins de St.-Ildefonse ; mais ils n'ont nulle-part une véritable ménagerie.

Les chevaux contribuent sur-tout à l'embellissement d'Aranjuez ; c'est là qu'ils peuvent développer toute la beauté de leurs mouvemens, et toute leur vélocité ; c'est là que le roi conduit lui-même les superbes attelages que lui fournit son haras.

Mais il trouve sur-tout un grand plaisir à l'embellissement de son jardin, dont une partie de l'enceinte est à présent formée par les rives du Tage ; on y a creusé une espèce d'étang, sur lequel on a élevé un kiosk, un petit temple Grec, un monceau de pierres brutes, ou, si l'on veut, un rocher, qui est surmonté d'un Apollon en marbre ; près de là est une barque, dans le goût Chinois, préparée pour la navigation de ce prétendu lac ;

réunion bizarre d'objets disparates que le luxe des ornemens ne sauve pas d'un air de mesquinerie. Mais la nature a tout fait pour ce terrein, les fleurs, les plantes exotiques y sont tellement prodiguées; les arbres étrangers, ou les plus beaux, ou les plus singuliers, et sur-tout les longues allées des saules pleureurs et de catalpas, y ont si bien réussi, y donnent un ombrage si frais; il y a tant d'arrosemens fécondans, tant de variétés dans les sites, quoique sur une surface entièrement plane, que ce jardin d'Aranjuez forme sans-doute une des promenades les plus agréables qu'il y ait en Europe.

Le palais et les autres édifices d'Aranjuez sont de forme agréable, mais sans magnificence; les appartemens royaux renfermaient, pendant le règne de Charles III, peu de tableaux de prix, mais ils se sont récemment enrichis des dépouilles de St.-Ildefonse, et contiennent, à présent, plus de quatre cents tableaux, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs du Guide, du Guerchin, de Lanfrane, du Poussin, etc.; la chapelle du château, qui est nouvelle, est d'un bon style; la sculpture et la dorure y sont distribuées avec goût, et sans profusion, et quelques tableaux de Mengs ne contribuent pas peu à sa décora-

Espagne.

tion. Il y a, vis-à-vis l'église d'un couvent, un hôpital royal parfaitement situé, et digne d'être cité par les secours de tout genre que les malades y trouvent.

Ils abondent aux malades, dans ce séjour d'Aranjuez; tant que la température y est modérée, tout y enchante les sens, on y savoure le bonheur de l'existence; mais quand la canicule approche, lorsque l'air brûlant, engouffré dans la vallée, se charge des exhalaisons d'un fleuve bourbeux, et paresseux dans son cours, et des vapeurs nitreuses que le soleil enlève aux collines entre lesquelles coule le Tage, alors cette vallée de Tempé devient un séjour pernicieux,

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron.

Alors on s'éloigne, on va chercher un air plus sain sur les hauteurs circonvoisines, et sur-tout dans la petite ville d'Ocana. Aranjuez qui, pendant le mois de mai et la moitié de juin, était le rendez-vous de tous ceux qui cherchaient le plaisir et la santé, dont la population s'élevait à environ dix mille ames, devient une espèce de désert, où ne restent que ceux qui y sont attachés, ou par leur profession, ou par leur pauvreté.

Autrefois le roi ne s'y rendait qu'après les

fêtes de pâques, et y séjournait jusqu'à la fin de juin ; la nouvelle cour, qui préfère Aranjuez à toutes ses résidences, va s'y établir dès les premiers jours de janvier. Espagne.

Aranjuez est sur la route de Madrid à Cadix ; je vais la faire suivre au lecteur.

A deux lieues d'Aranjuez, on trouve d'abord la petite ville d'Ocana, où la vue embrasse une vaste plaine parfaitement unie, premier échantillon de la Manche.

Au bout de cinq heures de chemin, par un pays toujours uni et sans variété, on arrive au Piortolapiche, petit village au pied de deux coteaux, près duquel don Quichotte, à l'entrée de sa carrière, se fit armer chevalier.

Cinq grandes lieues séparent Vilalta du Mançanarès, un des plus gros bourgs de la Manche ; tout ce canton est la vraie patrie du bon vin de la Manche. On trouve ensuite le petit village d'*Almoradiel*, où se terminent, vers le midi, les immenses plaines de la Manche.

Il n'y a peut-être pas en Europe de pays plus uni que celui qu'on parcourt pendant les vingt-deux mortelles lieues qu'il y a de Tembleque à Almoradiel. Rien de si monotone que l'aspect de ce vaste horison ; on voyage deux et trois heures sans que l'œil puisse se repo-

Espagne.

ser sur une habitation humaine; quelques plantations clair-semées d'oliviers interrompent quelquefois l'uniformité de ces campagnes.

La Manche, si connue par ses vins, mais plus encore par les exploits de don Quichotte, dont l'historien a été aussi exact géographe que peintre fidèle des mœurs de cette partie de l'Espagne, la Manche, contient plusieurs lieux plus remarquables que ceux que Cervantes a célébrés. *Cindad-Réal* est sa capitale; elle fut jadis le chef-lieu de la Ste.-Hermandad, antérieure au roi St.-Ferdinand, et dont l'objet était de purger les campagnes, des voleurs qui les infestaient. Elle a présentement une maison de charité, qu'elle doit à l'humanité de l'archevêque de Tolède, pour ses paroissiens disséminés dans la Manche; c'est un édifice superbe qui, en 1790, avait coûté plus de deux millions de réaux. *Almagro*, autre ville de trois mille ames, est au milieu d'une très-vaste plaine; on y arrive par un pays entièrement désert, et à travers d'immenses pâturages.

Au sortir d'Almoradiel, on approche de la Sierra Moréna; il y a moins de vingt ans que la traversée de ce canton était l'effroi des voyageurs. Le Maure, Français attaché de-

puis long-temps au corps du génie, en Espagne, fut choisi, en 1779, par le comte de Florida Blanca, pour rendre au-moins praticable cette route, la plus fréquentée du royaume; il y a substitué un des plus beaux chemins qu'il y ait en Europe, malgré les extrêmes difficultés que le terrein lui opposait; il a appelé à son secours les ponts, les talus revêtus en mâçonnerie, quelques pans de murailles à hauteur d'appui, faibles remparts à l'abri desquels on roule, sans danger comme sans frayeur, sur le bord des abîmes. C'est ainsi qu'on arrive au *Despenaperros*, point où les rochers semblent prêts à former une voûte sur la tête du voyageur. Espagne.

De là on monte sans effort à la *Caroline*, ville tout-à-fait moderne, chef-lieu des peuplades de la Sierra Moréna. L'état florissant auquel don Pablo Olavidès les avait portées ne se soutint pas long-temps après sa disgrâce; les modiques fonds assignés pour leur entretien ne furent pas exactement fournis; il y eut ralentissement dans le zèle, interruption dans les travaux; on s'était d'ailleurs trop pressé de demander des impôts à ces nouveaux colons, pour prouver à la cour que cet établissement pouvait, au bout de quelques années, la dédommager de ses avances.

Espagne.

Tant de causes de dérangement, firent un peu languir l'agriculture, éloignèrent même plusieurs familles de colons. Cependant en 1786 on comptait encore dans cette petite capitale, et dans les hameaux qui en dépendent, cinq mille quarante-quatre personnes. Les familles Allemandes, qui d'abord abondaient dans la colonie, ont disparu en partie; celles qui restent se sont, à-peu-près, amalgamées avec les nationaux; mais, depuis quelque temps, cette interressante colonie, échantillon touchant des miracles que peut opérer un gouvernement, quand il veut sincèrement le bien, continue à justifier ses efforts et ses espérances. Il faut l'avoir vue dans sa dépopulation et dans sa stérilité, pour apprécier le mérite d'une pareille création; mais, là comme ailleurs, l'intrigue et l'envie ont fait avorter, en partie, les fruits du génie et de la bienfaisance.

On sort de la Sierra Moréna en descendant à *Baylen*, ancien bourg, dont le territoire contient encore une des belles races des chevaux d'Andalousie.

On passe ensuite, sur un pont de pierre, le Rumblar, qui, une demi-lieue plus loin, se rend dans le Guadalquivir. Jaen, qui est la capitale d'un des quatre royaumes d'Andalousie,

dalousie, est à six lieues d'Anduxar. On y remarque diverses inscriptions Romaines, qui attestent son antiquité. Le pays, qui sépare ces deux villes, est d'une fertilité extrême, quand les pluies ne manquent pas. Espagne.

Anduxar est une des plus riches et des plus anciennes villes d'Espagne, mais sa situation mal-saine expose ses habitans à des maladies dont ils pourraient trouver le remède à leurs pieds, dans les productions spontanées et variées du règne végétal; non moins riche dans ses entrailles qu'à sa surface, tout le territoire d'Anduxar est plein de veines de métaux, de minéraux, de marbres précieux, de crystal de roche, etc. Les environs de cette ville sont agréables, et annoncent le voisinage d'un fleuve; le Guadalquivir coule à quelque distance de ses murailles; c'est là qu'on projette depuis long-temps de le rendre navigable.

Sept lieues plus loin, on trouve *el Carpio*, bourg d'environ quinze cents ames. Sur la gauche du Guadalquivir, avant d'y arriver, on découvre, de la route, la jolie ville de *Bujalança*, située au milieu d'une vaste plaine fertile en grains, vins et oliviers.

Du *Carpio* jusqu'à Cordoue, il y a encore cinq lieues; à-peu-près à moitié chemin, on

Espagne.

traverse le Guadalquivir, sur un pont qui est un des plus beaux ouvrages de cette nouvelle route. De là à Cordoue, on a à gauche, le Guadalquivir, et à droite, le revers de la Sierra Moréna. Cette longue chaîne de montagnes boisées, qu'on ne perd pas de vue depuis qu'on est entré en Andalousie, console un peu de la nudité absolue du pays que l'on parcourt; on est cependant au sein de cette Bétique si célébrée par les anciens, et dont le brillant pinceau de Fénélon a fait un pays enchanté, séjour du bonheur et de l'abondance. La Bétique moderne pourrait l'être encore; malgré le plus beau ciel, les productions les plus précieuses et les plus variées, elle ne réveille plus que des regrets.

Cordoue, du côté de Madrid, n'a rien d'imposant; mais de celui de Cadix, elle forme, en pente douce, un amphithéâtre sémicirculaire, le long du Guadalquivir.

Patrie des deux Sénèques et de Lucain, d'Averroes et de plusieurs savans Arabes, et du grand capitaine *Gonsalvo de Cordoue*, elle n'a aujourd'hui de remarquable que sa cathédrale, un des monumens les plus curieux de l'Europe. C'était jadis une mosquée commencée par le roi Maure Abderame, qui,

voulant en faire le principal temple des Mahométans, après celui de la Mecque, y déploya une rare magnificence; elle a, en longueur, vingt-neuf nefs, et dix-neuf en largeur, soutenues par plus de mille colonnes, y compris les cent qui forment l'enceinte intérieure de la coupole; l'œil embrasse, plutôt avec surprise qu'avec étonnement, une forêt de colonnes dont il n'y a peut-être pas un autre exemple dans le monde; elles sont toutes de marbre de diverses couleurs, ou de jaspe, mais un peu ternies par le temps. Tout l'édifice qui, du dehors, n'offre qu'un bâtiment massif et informe, est un carré long de six cent vingt pieds, sur une largeur de quatre cent quarante. Espagne.

Après la conquête de Cordoue, en 1236, St.-Ferdinand transforma en cathédrale cette mosquée, qui conserva son ancienne forme jusqu'au règne de Charles-Quint; alors, et depuis, elle a éprouvé quelques changemens et quelques augmentations; des deux côtés d'une des seize portes, on a placé deux colonnes milliaires qui furent déterrées, dans la cathédrale même, en 1532.

Outre cet édifice et une collégiale, Cordoue a quinze paroisses, quarante couvens, et une foule de fondations pieuses; où cher-

Espagne.

cher ailleurs les causes de sa dépopulation et de sa misère, sous le plus beau climat, au milieu de tant de sources de prospérité, elle compte à peine trente-cinq mille ames. Fameuse jadis par ses soieries, ses draps fins, etc., elle n'a plus d'autre industrie que quelques fabriques de rubans, de galons, de chapeaux et de bayettes; sa campagne est un des cantons les plus fertiles en grains et en olives, mais un des plus nus de l'Espagne. On ne doit cependant pas quitter Cordoue sans visiter son haras, le plus beau, le mieux entretenu de l'Andalousie; ses écuries, qui appartiennent au roi, contenaient, en 1792, six cent douze bêtes de tout âge, parmi lesquelles il y avait vingt-deux étalons.

De Cordoue à Ecija il y a dix lieues; le pays lui-même s'est peuplé, depuis vingt ans, de nouveaux colons, qui ont leurs habitations éparses le long de la route. On arrive d'abord à la Carlotta, joli village dont la fondation a eu le même objet et à-peu-près la même époque que celle de la Caroline. C'est le chef-lieu des nouvelles peuplades de l'Andalousie. La Carlotta n'avait encore, en 1791, que soixante colons, mais elle en avait six cents dans son arrondissement.

La *Luisiana*, autre colonie au-delà d'E-

cija, n'encomptait que deux cent quarante. Enfin, un peu plus loin, la *Fuente-Palmera*, autre chef-lieu de ces nouveaux établissemens, avait dans son ressort trois cent cinquante habitations de colons. Espagne.

C'est un spectacle attachant pour la philantropie, que la vue de ces colonies, création de l'humanité et de l'intelligence. On est cependant étonné de la lenteur de leurs progrès. Tient-elle à quelque vice radical, au défaut de volonté forte et soutenue, sans laquelle on n'obtient que des ébauches, ou s'explique-t-elle par la seule répugnance des Espagnols pour les expatriations, pour les changemens, même en mieux? Comment un plus grand nombre de colons, amenés par l'espoir d'améliorer leur sort, ne viennent-ils pas des autres provinces plus peuplées, mais plus misérables de l'Espagne, et même des pays étrangers, se fixer à l'envi sur un terroir aussi fertile que celui, sur-tout, des environs d'Ecija. On assure que les semences y rendent quarante pour un. Le *Scioto*, le *Kentuki*, qu'il faut aller chercher au-delà des mers, offriraient-ils donc plus d'attraits? Oui; on y trouve la liberté civile et religieuse: on l'attend encore dans ces contrées, auxquelles il ne manque que ce double

Espagne. avantage pour être heureuses et prospères.

C'est entre la Carlotta et la Luisiana que se trouve *Ecija*, ville assez grande, l'une des plus agréables de l'Andalousie; plusieurs de ses maisons, et quelques-unes de ses églises même, sont peintes à l'extérieur dans un goût assez ridicule; elle contient environ six mille feux; des fragmens de colonnes de marbre, des tronçons de statues, des pierres chargées d'inscriptions attestent son antique splendeur. Cette ville et son territoire ont tous les élémens de la prospérité; des plans d'oliviers, des champs fertiles, des vignobles, de vastes pâturages suffisent à la richesse de leurs habitans; mais ils sont, d'ailleurs, à-peu-près étrangers à l'industrie qui les distinguait autrefois.

A trois lieues d'Ecija on trouve la *Luisiana*, colonie nouvelle dont les habitations commençaient déjà, il y a quelques années, à tomber en ruine; on a aussi cet affligeant spectacle, à une lieue plus loin, à l'endroit où se terminent ces fameuses colonies, de la Sierra Moréna. Elles commencent de l'autre côté des montagnes, à la conception de Almura Dict, et comprennent, en tout, un espace de plus de quarante lieues.

Au sortir de la Luisiana, on aperçoit, par-

dessus un coteau arride, quelques maisons de Carmona, qui, de là, domine sur de vastes plaines couvertes d'oliviers, et fertiles surtout en froment de la meilleure qualité; la ville est riante et assez animée.

Espagne.

La porte de Carmona est un monument de la solidité des ouvrages des Romains; il paraît être du temps de Trajan, et a été en quelques endroits ridiculement rhabillé à la moderne.

Il y a six lieues de Carmona à Séville. On les fait à travers les vignobles, les oliviers et de robustes aloès, qui servent aux champs, d'enceinte et d'ornement; croirait-on que ce beau pays est à-peu-près désert?

## CHAPITRE XVII.

*Séville. — Xérez. — Arcos. — Approches de Cadix. — Description de Cadix. — De la Carraque. — De l'île de Léon. — Des magasins. — Des bassins de construc tion. — Détails sur le commerce de Cadix. — Privilèges des étrangers. — Industrie de Cadix et de ses environs. — De la baie de Cadix. — Route de Cadix à Algésiras. — Observations sur l'agriculture en Espagne.*

Espagne.

La situation de Séville est admirable, son climat délicieux, ses environs fertiles; mais combien peu on a tiré partie de tant d'avantages! ou, du-moins, combien cette ville est différente de ce qu'elle fut autrefois! Les historiens du temps assurent que lorsque St.-Ferdinand en fit la conquête, il en sortit quatre cent mille Maures, sans compter ceux qu'un siège de seize mois y fit périr, et ceux qui y restèrent. Si l'on en croit les plaintes que ses corps de métiers adressèrent, en 1700, au gouvernement, Séville avait eu jusqu'à seize mille métiers de soie, de toutes

grandeurs, et il y avait cent trente mille personnes employées à cette fabrication; aujourd'hui elle compte au plus deux mille trois cent dix-huit métiers, et sa population ne passe pas dix-huit à dix-neuf cents feux. Espagne.

Sa cathédrale, renommée dans toute l'Europe, contient nombre de statues, dont plusieurs ne sont pas sans mérite; des tombeaux plus ou moins décorés, des chapelles vastes et surchargées d'ornemens. On admire dans celle des fonts baptismaux deux tableaux de ce peintre charmant, dont Séville est la patrie, comme elle est le principal entrepôt de ses productions, de *Murillo*, qui a manqué long-temps à la riche collection des rois de France, et qui tient enfin sa place dans le muséum national; il y en a neuf autres dans la salle capitulaire, qui aurait pu se passer d'autres ornemens, et deux dans la sacristie. On peut remarquer dans la chapelle des rois, entr'autres tombeaux, celui de St.-Ferdinand, chargé d'inscriptions hébraïques, arabes, latines et espagnoles; celui d'Alphonse X, dit le sage et l'astronome, etc.; mais aucun tombeau de monarques ne fait une si profonde impression, ne réveille d'aussi grands sou-

Espagne.

venirs que celui de Christophe Colomb, placé devant le chœur.

La flèche de cette cathédrale, connue sous le nom de *giralda*, est un des beaux monumens de l'Espagne; on y monte par un escalier en spirale et sans marches; elle a deux cent cinquante pieds d'élévation, et elle est surmontée d'une statue qui représente la foi. Au-dessus de l'une des cinq nefs de la cathédrale, est placé le vaisseau de la bibliothèque, qui contient environ vingt mille volumes. Ce n'est pas à Séville une collection de pure ostentation; après la capitale, c'est la ville d'Espagne qui contient le plus d'hommes éclairés; sa société patriotique peut citer plus d'un membre aussi distingué par ses lumières que par son patriotisme; le goût des beaux-arts est sur-tout cultivé à Séville; ses habitans s'honorent d'avoir pour compatriotes plusieurs membres de l'école Espagnole, et sur-tout l'incomparable Murillo, qu'on ne peut bien apprécier qu'après avoir vu les nombreux chefs-d'œuvre qu'il a laissés dans sa patrie.

Après ces chefs-d'œuvre de peinture, et autres de l'école Espagnole, on a encore à voir, à Séville, plusieurs édifices remarquables.

A leur tête est la bourse ou *lonja*, bâtiment isolé, qui a deux cents pieds sur chaque façade; on l'a encore récemment réparé et décoré, et il doit devenir le dépôt de tous les papiers anciens, relatifs à l'Amérique Espagnole; archives d'exploits, de malheurs et de crimes, où l'histoire et la philosophie auront long-temps des trésors à puiser. Espagne.

L'Alcazar est un édifice magnifique, commencé et long-temps habité par les rois Maures, augmenté par le roi don Pèdre, ensuite par Charles-Quint, qui y ajouta des embellissemens de meilleur goût; plusieurs rois d'Espagne en ont fait leur résidence, et Philippe V, qui y passa quelques temps, avec toute sa cour, fut tenté de s'y fixer; projet qui, sans des considérations politiques, aurait peut-être déjà été exécuté, à la grande satisfaction de toute l'Espagne, excepté des habitans de Madrid.

Un autre édifice, vaste et de bon goût, est celui de la fabrique de tabac, terminé en 1757; établissement immense, tant par son étendue que par la quantité de bras qu'il occupe.

L'hôtel de la monnaie est un des plus anciens édifices de Séville; il fut autrefois dans

Espagne.

une grande activité; les écrivains du temps assurent qu'on y convertissait, par jour, en monnaie, sept cents marcs, tant d'or que d'argent. Pendant long-temps la monnaie ne s'y battait que pour le compte des particuliers; ce n'est que depuis 1718 qu'elle s'y frappe pour celui du roi.

Nous nommerons encore le séminaire St.-Elme, qui renferme une école de pilotage, et la tour de l'*Oro*, ancien édifice qu'on croit un ouvrage des Romains; il avait sans-doute pour objet de protéger la navigation. C'est là que les Maures attachaient une chaîne qui traversait le Guadalquivir jusqu'à la rive opposée, où se trouve le faubourg de Triana. Ce fleuve prend sa source sur l'un des côtés de la chaîne des montagnes, nommée la *Sierra de Ségura*, et tandis qu'il suit son cours vers l'Océan, la Ségura, qui nait de l'autre côté, se dirige vers la Méditerranée, et porte à Murcie, à Carthagène, et ailleurs, les bois de construction, et autres bois, dont ces montagnes sont couvertes.

C'est au Guadalquivir que Séville, dans les temps passés, devait sa splendeur; alors, les plus gros vaisseaux le remontaient jusque près des quais de Séville, et ceux d'une moindre charge s'élevaient jusqu'à Cordoue;

aujourd'hui les grands navires ne dépassent pas *Onanza*, village à quinze lieues de Séville; là, les marchandises sont transportées dans de petits bâtimens, pour être conduites jusqu'à cette ville.

Quelques édifices principaux décorent la portion des rives du fleuve qui fait face au faubourg de Triana. Cette ville devait déjà à M. Olavidès une partie de ses quais, et plusieurs établissemens publics. Les anathèmes de l'inquisition empêchent peut-être que son nom n'y soit prononcé tout haut, mais n'empêcheront pas que sa mémoire n'y vive long-temps.

La route moderne de Carmona à Cadix, n'offre rien de remarquable, que la ville de Xérez, dont les approches s'annoncent d'une manière très-favorable; peu d'efforts en feraient une des plus intéressantes villes du royaume; ses rues sont, en général, droites et larges; la situation ne saurait être plus agréable.

Il ne manque à son vaste territoire qu'une culture plus soignée, pour en faire une des contrées les plus fertiles de l'Europe; toutes les productions de la terre y prospèrent; les vignobles, qui sont sa principale richesse, les plans d'oliviers, les pâturages, les bois

Espagne.

de chêne, les chanvres, etc., etc. Ses vignobles, malgré leur état d'imperfection, produisent, année commune, trois cent soixante mille arrobes de vin, sur lesquelles environ deux cent mille sont exportées, principalement, par les Anglais et les Français.

Des draps grossiers qu'on fabrique avec les trois mille arrobes de laine que produit son vaste territoire, quelques manufactures de toile, une vingtaine de métiers à rubans, voilà à quoi se réduit toute la richesse industrielle de ses habitans.

A une demi-lieue de Xérez, est une des plus fameuses chartreuses de l'Espagne, pour sa richesse et son agréable situation, à la vue de Cadix. Les amateurs des arts vont y admirer les meilleurs ouvrages de Zurbaran, et quelques-uns de l'inépuisable Luc Jordans. Les habitans silencieux de ce charmant azile, se font presque pardonner leur opulence et leur pieuse oisiveté, par leurs tendres sollicitudes pour les deux âges les plus intéressans de la vie; ils commencent l'éducation d'une trentaine de pauvres enfans de la ville voisine, et une douzaine de vieillards, incapables de travailler, viennent parmi eux terminer paisiblement leurs jours.

A deux lieues de là est la ville d'Arcos. On

passe à gué, pour y arriver, le Guadalite, qui est le fameux fleuve d'Oubli des anciens. Arcos, ville de deux mille cinq cents feux, est située au centre du pays le plus fertile, au milieu des orangers, sur un rocher inaccessible, d'où l'on découvre les montagnes de Ronda, Médina, Sidonia et Gibraltar. Le Guadalite embrasse une partie de l'enceinte d'Arcos, et bruit au fond d'une vallée profonde, où il semble se frayer la route que les poètes lui ont tracée.

De la chartreuse de Xérez à la ville moderne appelée l'*Ile de Léon*, on parcourt quatre lieues sans rencontrer un hameau. Après avoir passé le Guadalite, on est à l'entrée d'une vaste plaine, où se livra cette bataille qui, mettant un terme à l'empire des Goths, rangea, pour plusieurs siècles, l'Espagne sous le joug des Arabes; et l'on touche aux bornes de l'ancienne Bétique. Cette réunion d'objets, qui rappellent les ingénieuses inventions de la fable, et les grands faits de l'histoire, les bienfaits de la nature, et l'ingratitude de ceux qui y répondent si mal, provoquent de profondes rêveries. On compare le champ, sans limite, de l'imagination, aux bornes étroites que la paresse prescrit

Espagne.

à l'industrie ; les séduisantes chimères, aux tristes réalités ; et l'on voue, à l'admiration, les brillans inventeurs de ces merveilles, et à la pitié, les acteurs modernes qui se rendent si peu dignes d'un aussi beau théâtre ; mais nous approchons de celui des prodiges du commerce ; nous sommes à la vue de Cadix.

Arrivé à Xérez, on a à choisir entre deux routes ; celle qui fait le tour de la baie par terre, ou celle qui, en la traversant, mène droit à Cadix ; quand on se décide pour la première, après avoir passé la chartreuse, on traverse des bois de pins, au-delà desquels on découvre les jolies villes du port Ste.-Marie et de Port-Réal ; on les laisse à droite ainsi que le Guadalite qui, un peu plus bas, se divise en deux bras ; on trouve ensuite le superbe chemin moderne qui conduit à Cadix.

Si, pour aller à Cadix, on se décide à traverser la baie, arrivé au port Marie on frette une des grandes barques, dont les patrons viennent à l'envi offrir leurs services aux passagers, et en moins d'une heure on peut être transporté sur le quai de Cadix.

C'est à son gouverneur Oreilly que cette ville doit son embellissement, son agrandissement,

sement, sa propreté; mais on ne peut pas dire sa sûreté, les assassinats ne sont pas devenus plus rares. Espagne.

Sous l'œil de son active vigilance, les masures ont disparu pour faire place à des maisons régulièrement bâties; les rues se sont pavées, alignées, purgées de leurs immondices, les emplacemens vides se sont couverts d'habitations; il s'est occupé même d'agrandir, aux dépens de la mer, l'enceinte de Cadix; l'espace occupé par la douane actuelle, et tout ce qui l'avoisine, est une conquête faite sur cet élément.

Rien ne fait plus d'honneur à son intelligence et même à son humanité, que l'hospice qui lui doit, sinon son premier établissement, du-moins la forme admirable qu'il a; il offre, dans une même enceinte, des secours pour toutes les classes de l'humanité qui reclament ou les soins, ou la surveillance de l'administration; pour les vieillards des deux sexes, pour les incurables, pour les vagabonds, pour les filles abandonnées, pour les foux, et pour les enfans des deux sexes, que leurs parens ne peuvent élever.

Cadix lui doit encore la réparation du chemin qui conduit à l'île de Léon; il en

Espagne.

chargea un Français, nommé du Bournial, ingénieur des ponts et chaussées. Ce chemin, large d'un grand quart de lieue au sortir de Cadix, se rétrécit tellement à une lieue de là, qu'à marée haute, la mer vient des deux côtés battre le pied de la chaussée sur laquelle on chemine, et qui semble un môle hardi jeté par la main des hommes sur les abymes de l'Océan; du Bournial a élevé cette route, l'a rendue plus solide, plus courte, et a acquis un titre à la reconnaissance de Cadix.

On sait que cette ville manque absolument de sources d'eau douce; on y supplée très-imparfaitement par des puits, dont les eaux sont mal-saines et saumâtres, et où se rendent les eaux de pluie qui tombent dans les cours intérieures des maisons; le reste de ces eaux est recueilli sur les *asotéas*; ce sont des toits plats, en forme de terrasse, dont presque toutes les maisons de Cadix sont pourvues, on peut même dire décorées, et qui servent à-la-fois de promenade et d'observatoire aux habitans, très-avides de découvrir au loin les objets chéris de leurs espérances.

De ces asotéas, les eaux de pluie coulent, par des tuyaux, dans *l'arrive* ou citerne

qui occupe la partie intérieure et non bâtie de la maison, et en sont tirées par un autre puits, placé dans un des coins de la cour; car l'identité des besoins, que font naître les localités, a produit dans cette ville une parfaite uniformité dans les formes et les distributions de presque tous les édifices. Espagne.

Voilà donc les seules ressources qu'aient les habitans de Cadix, pour se procurer l'eau nécessaire à leurs usages domestiques; quant à celle qui les abreuve, ils sont obligés de la recevoir des fontaines du port Ste.-Marie, qui, dans les temps de sécheresse ne suffisent pas à leurs besoins, quoiqu'ils payent, année commune, quatre-vingt-seize mille piastres pour les secours précaires qu'ils en tirent. Véritable inconvénient pour une ville aussi populeuse, pour un port qui est le point de départ pour tant de bâtimens marchands, de tant de vaisseaux de guerre.

Dans ces derniers temps on a exécuté un projet aussi grand qu'utile; je veux parler de l'ouvrage destiné à mettre à l'abri des fureurs de la mer du Midi, cette partie de l'enceinte de Cadix, qui s'étend depuis le fort St.-Sébastien, jusqu'au *matadero*; c'est leur effort sans-doute qui, dans le temps ancien, a échancré une grande portion de

Espagne. l'île sur laquelle cette ville est bâtie. Au dix-septième siècle elles avaient emporté de grandes portions d'édifices, et l'on forma dès-lors le vœu qui s'est enfin exécuté de nos jours. Au commencement du siècle présent, on leur avait opposé une espèce de rempart en forme de digue; mais il avait été tellement miné par le pied, que dans les temps orageux et dans les hautes marées, Cadix, de ce côté, courait des risques très-imminens. Il fallait, chaque année, réparer le ravage des vagues, et les ingénieurs employés à ces réparations, n'étaient pas intéressés à voir tarir cette source d'occupations lucratives pour eux. Sous la fin du règne de Charles III, le gouvernement songea enfin à mettre, d'une manière durable, la ville de Cadix à l'abri du danger qui la menaçait; cet ouvrage fut commencé en 1788, et fini en trois ans, quoiqu'on n'y eût travaillé que pendant les basses marées, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre. On en éprouve les heureux effets; les vagues n'atteignent plus le sommet des murailles, ou ne s'en approchent que pour les caresser, tandis qu'auparavant leur choc était si violent, que les édifices voisins en étaient ébranlés, inondés, et qu'elles

passaient quelquefois par-dessus la cathédrale.

Espagne.

La baie de Cadix est au reste si vaste, qu'il y a des places marquées pour les divers bâtimens, suivant leur destination; le vaste emplacement où les magasins sont établis, et que la mer dispute à la terre, est baigné à l'ouest par la rivière *santi pétri*, et connue sous le nom de la *Carraque*; la cour d'Espagne en ferme rigoureusement l'entrée à tous les profanes; le commandant de la marine répond aux curieux qu'il ne peut les satisfaire que d'après un ordre formel du roi; il y a cependant des moyens de s'en passer; on se rend à *l'île de Léon*, ville presque toute nouvelle, qui remonte au milieu du dix-huitième siècle, et qui, en si peu de temps, s'est prodigieusement accrue; en 1790 on y comptait quarante mille communians, base assez certaine, en Espagne, pour calculer la population d'une ville; sa rue principale a un grand quart de lieue de long, et s'annonce fort bien; quoique ses maisons, uniformément décorées, soient chargées d'ornemens de mauvais goût; l'île de Léon, ressemble peu, d'ailleurs, aux autres villes d'Espagne; elle a un air de

Espagne.

propreté et d'aisance ; un marché bien pourvu ; une place spacieuse et régulière.

L'île de Léon est séparée de la Carraque par un bassin de neuf cents pieds de longueur, sur six cents de large, d'où partent deux canaux, dont l'un aboutit à la Carraque, et l'autre à la mer.

De cette ville, il y a un petit quart de lieue jusqu'au bras de mer qu'il faut franchir pour aller à la Carraque ; on y pénètre sans beaucoup de peine, pourvu qu'on soit sous les auspices de quelque conducteur privilégié ; et on y passe en revue tout ce que renferment ses arsenaux ; on y admire sur-tout le logement des forçats, et la corderie qui a six cents pas de longueur, et qui n'a pas une moindre apparence que celle de Brest.

Les magasins renferment une grande provision de planches de cuivre, mais on les tire encore toutes de Suède ou de Trieste ; les Espagnols ne savent pas assez bien rafiner et préparer le cuivre, pour employer celui du Mexique au doublage de leurs vaisseaux ; on s'étonnera, sans-doute, qu'une invention aussi utile n'ait pas été adoptée depuis longtemps dans un pays où l'on a une marine, des fabriques de tous genres, et au-moins

l'ébauche de tous les arts; c'est qu'en Espagne encore, presque tout se fait lentement; c'est que les plus heureuses innovations, presque toujours faiblement protégées, y sont souvent contrariées, avec toute l'obstination du préjugé, avec toute l'âcreté de l'envie; c'est que le gouvernement même, trouve les limites de sa puissance dans les passions de ceux qui usurpent sa confiance et la trahissent; très-récemment, cependant, la cour a fait établir, au Ferrol, un laminoir qui n'est peut-être pas encore en activité. Espagne.

Il y a moins de vingt ans qu'on ne pouvait ni construire, ni radouber les vaisseaux de guerre dans le port, et que, pour les caréner, il fallait les abattre sur les pontons. C'est dans la partie la plus élevée du terrein, qu'on commença, au mois d'août 1785, à creuser un premier bassin de construction; les ingénieurs, qui dirigaient ces travaux, osaient à peine compter sur la réussite, le but semblait reculer devant eux; mais l'art et la confiance ont enfin triomphé. Dans ce moment il y a, à la Carraque, trois bassins, dont deux sont dans une parfaite activité. N'oublions pas de dire qu'il y a, à Cadix, une école de pilotage, une académie de marine,

Espagne.

et un observatoire très-solide, très-commode, et garni de fort bons instrumens.

Mais ce qui fait sur-tout l'importance du commerce de Cadix, ce qui l'assimile aux grandes places du Monde, c'est l'immensité de son commerce; en 1795 on y comptait plus de cent dix propriétaires de navires, et environ six cent soixante-dix maisons de commerce, non compris les marchands en détail et les boutiquiers, non plus que les Français que la guerre avait forcés d'en sortir. On peut d'ailleurs se former une idée de cette place de commerce, en connaissant le nombre des vaisseaux de tout rang que reçoit son port: en 1776, il y était entré neuf cent quarante-neuf bâtimens de toutes les nations, sur lesquels il y en avait deux cent soixante-cinq Français.

La guerre, qui survint peu après, rallentit, pour quelque temps, l'activité de nos relations avec Cadix; mais au retour de la paix, elle parut plutôt augmentée que diminuée. Autrefois il n'arrivait pas à Cadix un seul de nos bâtimens, d'un port d'Europe plus septentrional que Calais; dans ces derniers temps, nous nous sommes un peu plus familiarisés avec les mers du Nord, et il y

a eu plusieurs de nos vaisseaux expédiés de ce port, pour Hambourg et Amsterdam, et réexpédiés ensuite pour Cadix. Espagne.

Voici quelles furent, en 1791, les relations de ce port avec le reste de l'Europe; il y entra mille dix navires, sur lesquels il y en avait cent quatre-vingt Anglais, cent soixante-seize Espagnols d'Amérique, cent soixante-deux Espagnols d'Europe, cent seize Français, seulement, cent quatre Portugais, quatre-vingt-dix des Etats-Unis, quatre-vingt Hollandais, quarante-un Danois, vingt-cinq Suédois, vingt-deux Ragusains, six Génois, deux Vénitiens, un Hambourgeois, deux Russes, deux Impériaux, et un vaisseau Espagnol, de Manille.

Les cent soixante-dix-sept navires Espagnols, y compris ce vaisseau de Manille, avaient apporté pour vingt-cinq millions sept cent quatre-vingt-huit mille cent soixante-quinze piastres fortes, en or et en argent, tant monnoyé, qu'en lingots et bijoux.

Cadix était encore en possession d'un grand commerce direct avec les Indes Espagnoles; dans le courant de la même année 1791, il en était sorti trente-cinq navires pour les îles du Vent, vingt pour la Véra-Crux, seize pour Monté-Vidéo, sept pour

Espagne.

Lima, huit pour Honduras, cinq pour Carthagène: total, cent cinq.

Les ports de France qui commercent avec Cadix, sont: *Marseille*, le *Havre* et *Rouen*, *Morlaix*, *St.-Malo*, *Bayonne*, *Bordeaux*, *Nantes* et *St.-Valery*. Nous venons de les nommer dans l'ordre des relations plus ou moins actives, qu'ils ont avec ce port. Avant la révolution, qui apportera plus d'une modification dans nos rapports avec l'Espagne commerçante, Marseille importait à Cadix, année commune, pour près de douze millions de marchandises, parmi lesquelles les soieries et les dorures formaient les articles principaux; les lainages composaient la plus grande partie des cargaisons qui venaient du Havre et de Rouen; celles de Morlaix et de St.-Malo consistaient sur-tout en toiles, qui étaient aussi un article principal des médiocres envois arrivant de Nantes; il ne venait guère de Bordeaux et de Bayonne, que des farines et du lard; de St.-Valery, que des lainages d'Amiens.

Les nations étrangères qui ont le plus de maisons établies à Cadix, sont d'abord les Irlandais, puis les Flamands, les Génois et les Allemands; les Anglais et les Hollandais y sont en petite quantité. Il y a douze ans

qu'on y comptait plus de cinquante grandes maisons de commerce Françaises, partagées en cinq classes, suivant les facultés réelles de chacune d'elles, ou plutôt, suivant celles qu'elles avaient parmi ces maisons; il y en a plusieurs, de la première importance, dont Cadix est pour ainsi dire la seconde patrie, mais qui, loin de perdre de vue la véritable, l'enrichissent doublement, en favorisant le débit de ses productions, et en revenant ensuite lui rapporter les résultats de leurs utiles spéculations: espèce précieuse de colons, qu'on ne saurait attacher par trop de liens à leur métropole, mais qui semblent un peu découragés, depuis quelques années, tant par les traitemens qu'ils ont éprouvés, et dont la paix n'a pas encore effacé les traces, que par la concurrence des commerçans indigènes, qui s'éclairent de jour en jour sur leurs véritables intérêts, et veulent enfin faire par eux-mêmes ce qu'ils ont vu trop long-temps faire avec succès par des étrangers.

Espagne.

Outre ces maisons Françaises, de commerce en gros, il y avait, à Cadix, environ trente maisons de boutiquiers, qui formaient avec elles un corps de nation, objet de la jalousie des Espagnols, et souvent des per-

Espagne.

sécutions du gouvernement; ce corps avait ses fonds, ses assemblées, ses prérogatives, et se réunissait quelquefois pour traiter des intérêts de son commerce, sous les auspices du consul général de sa nation.

Cadix contenait à-peu-près le même nombre de marchandes de modes Françaises, et au-moins cent artisans Français de différentes professions.

La contrebande, dont le nom seul fait frémir le gouvernement Espagnol, n'a pas de plus brillant théâtre que le port de Cadix. Elle se naturalisera par-tout où les prohibitions sont multipliées; les tentations de les enfreindre, fréquentes et très-séduisantes, par-tout où les profits qu'elle donne sont assez considérables pour pouvoir être partagés avec ceux qui, n'étant que médiocrement payés pour la prévenir, trouvent beaucoup plus de profit à la favoriser: aussi n'a-t-elle pas ordinairement d'agens plus actifs ni plus fidèles, que les employés subalternes des douanes. Celle de Cadix est sous la direction d'un administrateur qui est ordinairement très-sévère; on ne peut pas toujours en dire autant des huit inspecteurs qui sont sous ses ordres, et dont les fonctions sont d'examiner les marchandises qui sortent

ou entrent, de les évaluer, et de les taxer d'après cette évaluation; on sait combien toutes ces opérations prêtent à l'arbitraire, combien la fraude a de ressources, lors surtout que ses surveillans veulent bien devenir ses complices. Toute l'Europe fiscale pourrait aller prendre, dans ce genre, d'utiles leçons à Cadix.



Quoique les spéculations, légitimes ou frauduleuses du commerce, absorbent, presqu'exclusivement, tous les fonds et toute l'attention des habitans de Cadix et des environs, l'industrie n'y est cependant pas tout-à-fait négligée; on compte, à Cadix, une vingtaine de métiers en rubans et en rézeaux de soie, qui tous travaillent peu, et cependant ont un grand débit de leurs prétendus ouvrages; on se doute bien que la principale occupation de ces fabricans est d'appliquer leur marque aux productions des marchandises étrangères: c'est ainsi que les bas de Nismes, par exemple, s'embarquent comme bas Espagnols, pour les Indes.

Il y a encore, au port Ste.-Marie, à l'île de Léon, à Xérez, des fabriques de toiles peintes, qui, depuis plusieurs années, ont fait d'assez brillans progrès; ces toiles, et celles de Catalogne, sont les seules qui puis-

Espagne.

sent s'embarquer pour l'Amérique; mais pour juger combien la fraude élude cette loi, il suffit de comparer ce qui est expédié pour l'Amérique, avec ce que ces fabriques peuvent fournir.

Il y a, au port Ste.-Marie, une blanchisserie de cire, par laquelle doit passer toute cire étrangère qu'on veut embarquer pour les Indes; mais presque toujours on élude son entremise, en lui payant gratuitement les deux ducats qu'on lui doit pour chaque quintal de cire blanchie par elle.

Une des spéculations des habitans de Cadix, la plus considérable, comme une des moins hazardeuses, est celle de l'expédition des toiles étrangères, pour les Indes; on peut juger de quelle importance est, pour Cadix, cette branche de commerce, par les tableaux de son exportation de marchandises étrangères, dans les années 1791 et 1792.

Sur un total de plus de cent soixante-quatre millions de réaux, l'article des soieries étrangères est de huit à neuf millions, celui des laineries, de vingt-deux à vingt-trois; et l'article seul des toileries est de plus de cent millions.

Au reste, pour avoir, en deux mots, une idée de l'immensité du commerce de Cadix,

il suffira de savoir que cette place, en 1792, expédiait aux Indes des marchandises, pour la valeur de deux cent soixante-dix millions de réaux, et en recevait pour plus de sept cents. L'existence des fonds et du crédit, nécessaires pour faire face à de pareilles affaires, doit seule assurer pour long-temps, à Cadix, la jouissance de sa prospérité mercantille.

La fabrication du sel est la branche d'industrie la plus intéressante de ses environs. Les salines règnent dans tout le pourtour de la baie, depuis le Puntal jusqu'au port Ste.-Marie; ce sel est exporté par les Suédois, les Danois, les Hollandais, les Anglais, et sur-tout les Portugais, ceux-ci en exportent la plus grande partie sur les côtes de Galice et des Asturies, qu'ils ont été long-temps en possession exclusive d'approvisionner de leurs propres sels.

Cadix, comme la plupart des grandes villes de commerce, contient peu de monumens des arts. Depuis quelques années cependant, il s'y élève des édifices d'assez bon goût, qui, pour la plupart, appartiennent à des étrangers. L'ancien théâtre de l'opéra Italien a été converti en lieu de rassemblement pour les nouvellistes et les

Espagne.

amateurs des récréations honnêtes. C'est ce qu'on appelle la *camorra*, consistant en grandes salles ornées, qui sont peut-être trop ornées. La douane est un bâtiment neuf, d'assez belle apparence. Le théâtre national est dessiné et distribué avec goût. La cathédrale neuve, commencée en 1722, n'est pas encore achevée. Malgré la somptuosité de ses décorations, on n'en fera jamais un chef-d'œuvre.

Un étranger arrivant à Cadix, ne manque pas de demander à voir la bourse d'une ville de commerce aussi fameuse, et n'est pas peu surpris en apprenant qu'il n'y en a point. Il semble que pour ses habitans, le dieu du commerce soit un de ces dieux dont les Germains se seraient fait scrupule de circonscrire la majesté dans une enceinte de pierre, et qui ne pouvaient être dignement révérés que sous la voûte des cieux. Au reste la beauté presque constante du climat explique cette apparente bizarrerie.

L'enceinte de Cadix sert plus à son embellissement qu'à sa défense; ses fortifications, du côté de la porte de terre, sont assez bien entendues; l'entrée de la grande baie serait très-imparfaitement défendue par le fort Ste.-Catherine

Ste.-Catherine d'un côté, et le fort St.-Sébastien de l'autre; c'est sur sa tour qu'est placé le fanal qui indique l'entrée du port. Espagne.

C'est le détroit, protégé par les deux forts placés vis-à-vis l'un de l'autre, à l'endroit où la grande baie se rétrécit, qu'on traverse pour se rendre à Chiclane, lieu de récréation, lieu de délices pour les habitans de Cadix; car la situation de leur ville, qui est d'une médiocre étendue, pour une population de quatre-vingt mille ames, et que la mer entoure dans presque toute sa circonférence, réduit à peu de chose les plaisirs de la promenade. A un quart de lieue de la porte de terre, la stérilité recommence et règne plusieurs lieues à la ronde, si l'on excepte quelques potagers et quelques vergers voisins de l'île de Léon, où l'on a remédié, par des arrosemens, à l'aridité du terrein.

C'est à Chiclane qu'on va, dans la belle saison, se dédommager de cette privation de verdure; à la faveur d'un bon vent et de la marée, on peut, de Cadix, y arriver en deux heures; c'est là que beaucoup des habitans de Cadix ont des maisons de campagne; ils les ont embellies, ils les ont parées de ces ombrages si vainement désirés dans

Espagne.

le lieu de leur résidence ; il y a sur-tout deux saisons, le printemps et l'automne, où le séjour de Chiclane est brillant ; les citoyennes de Cadix, qui joignent tout ce que les femmes Andalouses ont de plus piquant, à ces formes décentes, que leur donne la fréquentation des étrangers ; les aimables *Gaditanes* viennent y naturaliser, pendant quelques semaines, toutes les jouissances de la ville ; grands repas, bals, concerts, tout l'étalage de l'opulence, tous les efforts de la toilette ; c'est, pour ainsi dire, une lice ouverte par le luxe et le goût, où les spéculateurs les plus profonds, viennent dérider leur front, sillonné par le calcul, et se rappeler, de temps-en-temps, qu'il y a des choses encore plus précieuses que l'or.

De dessus les hauteurs qui dominent la ville de Chiclane, on embrasse, d'un coup-d'œil, l'île de Léon, Cadix, la baie, tous les lieux qui la bordent, et la mer qui est au-delà ; en se tournant vers l'orient, on aperçoit *Médina Sidonia*, d'où vient ce vent si redouté des habitans de Cadix, parce qu'il semble souffler sur cette ville, les crimes et les désordres ; du même point de vue, on embrasse aussi les vastes plaines de l'An-

dalousie méridionale, que nous allons traverser pour nous rendre à Algéziras, et de là à Gibraltar. Espagne.

On compte quatorze lieues de Chiclane à Algéziras ; en les parcourant on trouve le pays le moins peuplé, peut-être, parmi ceux qui ne sont pas tout-à-fait incultes ; dix de ces quatorze lieues, traversent les états du duché de *Médina Sidonia*, qui ne consistent qu'en champs et en pâturages ; nulle part un seul vestige qui annonce la demeure du plus simple citoyen, pas un verger, pas un potager, pas un fossé, pas une tuile ; au-lieu de colonies humaines on y rencontre de grands troupeaux de bêtes à cornes ; en les voyant libres du joug et du frein, errer à l'aventure dans un espace auquel l'œil ne découvre au loin, ni enceinte, ni barrière, on se croit encore aux premiers âges du monde, où les animaux, indépendans, partagaient, avec l'homme, l'empire de la terre, trouvaient par-tout leur propriété, et n'étaient celle de personne.

L'Andalousie est ainsi déserte dans presque tous les cantons consacrés uniquement aux grains et aux pâturages. Sa division, en propriétés immenses, remonte au temps de la conquête qui en fut faite par les Maures ;

Espagne.

les principaux seigneurs Castillans, qui accompagnaient alors les rois conquérans, se firent adjuger de très-grands héritages, substitués à perpétuité, suivant la coutume fatale qui s'est introduite dans presque toute la monarchie ; l'extinction des mâles, dans beaucoup de familles, ajoute sans cesse à cet inconvénient ; les riches héritières vont porter leur opulente dot, dans des maisons non moins opulentes, en sorte que la plus grande partie de l'Espagne peut devenir, avec le temps, l'apanage du petit nombre de familles qui survivront aux autres ; comme un seul individu ne pourrait administrer de pareilles terres, elles sont affermées à différentes personnes, mais pour le court espace de trois ou, tout-au-plus, de cinq ans.

Au bout de ces dix lieues, on commence à gravir péniblement, l'énorme chaîne de montagnes, qui ne s'abaisse que sur le bord occidental de la baie de Gibraltar ; de leur sommet on découvre le fameux promontoire, s'élevant du sein des ondes ; on plonge sur la forteresse, dont les contours, quand le temps est serein, sont très-nettement dessinés dans l'horison ; de là, on embrasse, du même coup-d'œil, le bourg d'Algéziras, toute l'enceinte de la baie, deux petites

rivières qui s'y rendent, le bourg de St.-Roch, la pente qui, de ce bourg, conduit aux lignes de son nom, et la langue de terre, platte et étroite, qui les sépare de Gibraltar, et dans le lointain, à droite, quand on ne voit pas distinctement, on soupçonne, du-moins, les découpures de la côte d'Afrique.

## CHAPITRE XVIII.

*Algéziras. — Lignes et camp de St.-Roch. — Détails sur les batteries flottantes. — Aspect de Gibraltar. — Malaga. — Retour à Madrid, par Ximena, Gausin-Ronda, Ossuna, etc. — Trois routes de Madrid à Valence.*

Espagne.

ALGÉSIRAS, terme des quatorze lieues qui séparent Chiclane de la baie de Gibraltar, est un bourg agréablement situé, en pente, au bord de la mer; une très-petite rivière, le *Miel*, baigne un de ses côtés, et s'écoule doucement dans la baie. Elle a, sur sa rive droite, un petit chantier où, pendant le siège de Gibraltar, on construisit quelques chaloupes canonières. C'est près de là que sont les ruines de l'ancienne citadelle d'Algéziras, d'où les Maures se défendirent encore quelque temps après la prise de leur ville. Le bourg actuel de ce nom, ainsi que celui de St.-Roch, se sont peuplés des Espagnols de Gibraltar, qui ne voulaient pas vivre sous la domination Anglaise. C'est pour y attirer ces réfu-

giés, qu'on donna alors au bourg d'Algéziras des priviléges dont il jouit encore. Espagne.

En avant d'Algéziras, fort près du rivage, est placée la très-petite île des *Palomas*, aussi nommée *Ile-Verte*; elle a un fort auquel la garnison d'Algéziras fournit un détachement; elle est si régulière, si mignonne, qu'on la dirait sortie de la main des hommes, pour parer un jardin Anglais.

Algéziras est abreuvé d'une manière splendide; l'eau y est amenée, d'un quart de lieue, par un aqueduc en pierres de taille. Il part de ce bourg, deux fois par semaine, un paquebot, pour *Ceuta*, place Espagnole située sur la côte d'Afrique, à cinq lieues en face d'Algéziras; ce trajet se fait souvent en trois ou quatre heures, mais quelquefois en huit et dix; il ne coûte que quatre réaux par tête: c'est peu pour se transporter d'une partie du monde à l'autre.

Le petit port d'Algéziras est d'ailleurs fort borné dans ses spéculations de commerce; il reçoit quelques chargemens de bled et d'eau-de-vie, par des barques Catalanes, et il n'exporte guère que du charbon, tiré des montagnes voisines. Deux lieues séparent Algéziras de St.-Roch, bourg mal pavé et

Espagne.

d'assez misérable apparence, mais dont les environs sont rians et cultivés avec soin.

Deux ans après la paix, il n'était pas encore facile de dépasser les lignes de St.-Roch; il y avait un ordre formel, enfanté par le dépit puéril du ministre Florida Blanca, d'intercepter toute communication entre Gibraltar et le continent Espagnol; j'obtins cependant, du commandant des lignes, la permission de m'approcher de Gibraltar. Nous voilà sur l'emplacement du fameux camp de St.-Roch, détruit par la paix, comme d'autres établissemens humains le sont par la guerre; au bout de deux ans il ne présentait plus qu'un monceau de ruines.

Nous le traversâmes en diagonale, pour aller aboutir droit à la Méditerranée, et la côtoyer jusqu'au fort Ste.-Barbe, qui forme la droite des lignes. Sur l'exhibition de l'ordre dont nous étions porteurs, on nous ouvrit la grande porte qui conduit des lignes à la forteresse, et on nous donna un bas-officier, destiné à nous surveiller, plus encore qu'à nous guider.

Nous reconnûmes les traces des travaux du siége, ces boyaux, ces épaulemens du général Alvaréo, qui avaient fait tant de

bruit dans la gazette de Madrid; la *tour du Moulin*, qui, placée entre les assiégés et les assiégeans, avait survécu seule à leurs ravages combinés; l'emplacement de ces petits jardins qu'on avait laissé établir aux Anglais, en avant de leur forteresse, au-delà des limites entre lesquelles la paix d'Utrecht les tenait circonscrits.

Après avoir quelque temps côtoyé la baie, nous passâmes du côté de la Méditerranée, pour considérer de plus près, et sous différens aspects, ce roc qui, pendant cinq ans, avait été l'objet de tant de spéculations; mais avec un conducteur aussi sévère que le nôtre, on n'osait pas, alors, s'avancer au-delà d'une très-petite tour, qui est tout au bord de la Méditerranée, et près de laquelle est le premier corps-de-garde Anglais; de ce côté la forteresse est hérissée de batteries, plongeantes pour la plupart. C'est là qu'on pouvait voir l'ouverture de la mine que le duc de Crillon avait pratiquée dans l'intérieur du roc, et qui devait lui donner sa revanche de la journée des batteries flottantes, lorsque la paix vint tromper ses espérances, et rassurer la forteresse sur ses fondemens.

Je vais présenter à mes lecteurs un exposé succinct, mais puisé à des sources authen-

Espagne.

tiques, de la grande entreprise qui fixa l'attention de toute l'Europe, et eut un dénouement si funeste.

La cour, lasse de l'inutile blocus de Gibraltar, dont s'amusait l'Europe, et les assiégés eux-mêmes, songeait sérieusement à prendre cette forteresse par quelque moyen extraordinaire, contre lequel son escarpement, sa formidable artillerie, l'habileté du général Elliot, fussent insuffisans; de tous côtés il lui arrivait des projets, les uns hardis jusqu'à l'extravagance, les autres assez bizarres pour qu'on fût tenté de ne pas les croire sérieux; un de ceux qui parvinrent au ministère, proposait formellement de construire, en avant des lignes de St.-Roch, un énorme cavalier qui, s'élevant encore plus haut que Gibraltar, lui eût enlevé son principal moyen de défense; l'auteur avait calculé la quantité de toises cubes de terre qu'il y aurait eu à entasser, le nombre de bras à employer, la quantité de jours qu'eût nécessité ce prodigieux ouvrage, et prouvait qu'il eût été moins dispendieux, moins meurtrier, que la prolongation du siège, tel qu'il avait été commencé.

Un autre avait imaginé de remplir les bombes d'une matière si horriblement mé-

phitique, qu'en éclatant dans la forteresse, elles auraient, par leurs exhalaisons, ou mis en fuite, ou empoisonné les assiégés. Espagne.

Le projet de Darçon vint enfin, et fixa, un peu plus sérieusement, l'attention du gouvernement Espagnol.

Ce projet, conçu d'abord loin de Gibraltar, par cet ingénieur, à qui l'issue de ce fameux siége n'a pas enlevé la réputation d'un homme à grands talens, ce projet fut ensuite mûri, modifié par lui, à la vue de la forteresse même; mais combien de contrariétés il eut à éprouver! l'impatience Française, la jalousie nationale, les tracasseries de la rivalité, les inquiétudes ombrageuses de l'autorité, les prétentions de l'amour-propre, l'impétuosité irréfléchie de quelques-uns de ses coopérateurs, les complots perfides de quelques autres, l'imprévoyance présomptueuse de presque tous, tout concourut à faire échouer un projet qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même après son mauvais succès, lorsqu'on a été à portée d'en étudier tous les détails.

On ne le connaît, pour ainsi dire, que par l'existence de dix prames qui, le 13 septembre 1782, étant venues étourdiment s'exposer aux feux de Gibraltar, furent ré-

Espagne.

duites en cendres, par les batteries des Anglais. De pareils sommaires sont fort commodes pour la paresse et pour la malignité, mais seraient des élémens très-fautifs pour l'histoire éclairée par les mémoires du temps; elle dira que si cette grande entreprise échoua, ce fut par un concours de circonstances, sur lesquelles les talens de Darçon ne pouvaient avoir aucun empire; une des principales, ce fut la précipitation avec laquelle le projet s'exécuta, avant qu'on eût préparé tout ce qui devait assurer son succès. On sait que ces dix prames avaient été construites de manière à présenter, aux feux de la place, un flanc recouvert d'un blindage à une épaisseur de trois pieds, et maintenu dans une humidité continuelle par un mécanisme fort ingénieux; les boulets rouges devaient ainsi s'éteindre à l'endroit où ils auraient pénétré: première mesure qui fut incomplette; la mal-adresse des calfats empêcha le jeu des pompes qui devaient entretenir cette humidité; il n'eut lieu, et très-imparfaitement encore, qu'à bord de l'une d'elles, la *Talla Piedra*. Ce n'était pas assez, quoiqu'on n'eût sondé que très-légèrement le parage où elles devaient se porter, on leur avait indiqué la route à suivre pour ne pas

s'engraver, et pour se placer à une distance convenable: autre précaution inutile. *Don Ventura Moreno*, marin brave, mais incapable de combiner et d'exécuter un plan, piqué d'honneur par une lettre dans laquelle le général Crillon lui mandait, le 12 septembre au soir, *si vous n'attaquez pas, vous êtes un homme sans honneur*, précipita la sortie des prames, et les dirigea dans un ordre contraire au plan qui avait été adopté. La différence entre ces deux positions influa principalement sur le sort de la journée. Espagne.

Il résulta de cette entreprise que deux seulement purent se placer à la distance convenable de deux cents toises, la *Pastora*, commandée par Moreno lui-même, et la *Talla Piedra*, que montait le prince de Nassau, et où était Darçon; mais que celles-ci se trouvèrent exposées à la batterie la plus redoutable, celle du bastion royal, tandis que, suivant la position projettée, toutes les dix devaient être groupées autour du vieux mole, et ne recevoir que de côté les feux de cette batterie.

Les deux seules prames qui occupèrent ce poste périlleux firent et éprouvèrent du ravage; la *Tella Piedra* sur-tout reçut un coup mortel; en dépit du blindage, un boulet

Espagne. rouge pénétra jusqu'à la partie séche du bâtiment, son effet fut très-lent. La *Talla Piedra* avait commencé son feu vers dix heures du matin, le boulet l'atteignit entre trois et cinq, le mal ne parut irremédiable qu'à minuit. Le *San-Juan*, un de ses proches voisins, éprouva le même sort; il paraît avéré que les huit autres restèrent intactes.

Mais, ce qui était plus désolant encore, tout manquait à-la-fois, ancres de secours derrière les prames pour les touer en cas d'accident, chaloupes pour recevoir les blessés, l'attaque devait être appuyée par dix vaisseaux, par plus de soixante chaloupes canonières ou bombardes, il ne parut ni bombardes, ni chaloupes, ni vaisseaux.

Enfin, dans la position projettée, les prames auraient été secondées par les cent quatre-vingt-six bouches à feu des lignes de St.-Roch; ce concert devint impossible, près de quatre cents bouches à feu devaient agir à-la-fois contre les bastions du *Nord, Montaigu et Orange* avec une supériorité de près de trois cents pièces. Darçon s'était flatté de faire taire l'artillerie de la place; quelle fut sa consternation, lorsqu'il vit que les assiégeans n'avaient que soixante à soixante-dix

pièces à mettre en jeu contre plus de deux cents quatre-vingt des assiégés. Espagne.

L'escadre combinée restait spectatrice immobile de cet étrange désordre; Guichen, qui commandait nos vaisseaux, fit proposer des secours à Moréno, celui-ci répondit qu'il n'en avait pas besoin.

Le mal empirait, et d'aucun côté n'arrivaient les remèdes; des dix prames, six étaient trop loin pour faire beaucoup de mal, ou pour en éprouver; les deux autres portaient, suivant l'expression de Darçon lui-même, le *ver rongeur* dans leurs flancs; Moréno désespérant de sauver aucune d'elles et voulant qu'elles ne devinssent pas la proie des Anglais, ordonna qu'on laissât brûler celles qui étoient incendiées, et qu'on mît le feu à toutes les autres, telle fut la fin de cette journée, pendant laquelle s'anéantirent dix bâtimens, chefs-d'œuvre de l'invention humaine, dont la construction avait coûté trois millions de livres, et qui portaient, en artillerie, ancres, cables, agrès, etc., pour près de deux millions et demi.

A peine Gibraltar a-t-il fait échouer sous ses murs cette redoutable tentative, qu'à la vue de nos armées et de nos escadres, la place est ravitaillée par l'amiral Howe,

Espagne.

qui ensuite entre fièrement dans la Méditerranée avec ses trente-six vaisseaux; on le voit, de *Buena Vilta*, passer d'une mer à l'autre; on ne doute pas qu'il ne coure à sa perte; les cinquante-deux vaisseaux qui étaient dans la baie, appareillent et marchent à sa poursuite; mais Howe se joue de nos manœuvres, comme la fortune s'était jouée de nos projets, et après avoir fatigué l'escadre combinée pendant quinze jours, repasse le détroit avec la sécurité qu'il y avait apportée.

J'avais sous les yeux le théâtre de ces événemens; avec quel intérêt ne cherchai-je pas à reconnaître toutes les approches, tous les entours du fameux roc; du côté de la Méditerranée il est dans son plus grand escarpement, mais il s'abaisse insensiblement en se rapprochant de la baie d'Algéziras; c'est sur cette espèce de talus que l'art des fortifications a entassé des moyens de défense, dont on n'avait pas soupçonné l'épouventable multiplicité.

La nature, comme pour rendre Gibraltar inaccessible de tous côtés, a placé entre le pied de cette forteresse, du côté du couchant et de la baie d'Algéziras, une flaque d'eau assez profonde, qui ne laisse entr'elle et la place, jusqu'à la porte de terre, que l'espace d'une

d'une chaussée fort étroite, que menacent près de cent bouches à feu; entre cette lagune et la baie, une petite digue régne au bord de la mer, pour en contenir les eaux, et la lagune est renfermée dans l'enceinte de la place, par une palissade qui commence au pied de la montagne et se termine à la mer. Espagne.

Après avoir eu, à travers cette palissade, une entrevue avec trois officiers Anglais, qui nous pressèrent, en vain, d'enfreindre les ordres de la cour de Madrid; auxquels, du-moins, nous ne pûmes refuser de boire quelques verres de *porter*, à la santé de George III et du général Elliot, nous reprîmes le chemin des lignes. En m'éloignant du fameux roc, je me retournai vingt fois pour le regarder encore; le voilà, me disais-je, ce rocher, qui pendant cinq ans a fixé les regards de l'univers; il est à-peu-près inutile aux Anglais, mais ils croient leur gloire intéressée à conserver cette portion de terre, en dépit de la nature, qui semblait l'adjuger au dominateur de la péninsule, dont elle fait partie; dès-lors ils n'épargnent rien pour la fortifier, pour la conserver, pour la défendre; de l'autre côté, l'Espagne n'a qu'un intérêt de vanité à la recouvrer, et c'est à cette chimère que, sous un monarque économe

Espagne.

du sang et du bien de ses sujets, elle sacrifia, pendant quatre ans, des sommes immenses, les plans de campagne les plus brillans, et jusqu'à sa gloire bien entendue.

Si de Cadix on va à Madrid, on traverse un assez beau pays, où de hautes montagnes et de belles plaines se succèdent alternativement, jusqu'à *Antequera*, ville agréablement située au sommet d'une montagne très-élevée; de là à Malaga, il y a une superbe route, qui fut commencée en 1783, et qui serpente, pendant sept lieues, à travers des coteaux chargés de vignobles.

Malaga lui-même est dans une situation délicieuse, sous un climat qui ne connaît que les pluies de l'arrière-saison; du côté du nord et de l'orient, il est précisément au pied des montages fort élevées, dont les sommets sont quelquefois couverts de neige; à son couchant est une plaine fertile arrosée par deux petites rivières; la croupe de ces montagnes qui dominent Malaga, est parfaitement cultivée et couverte d'amandiers, d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de figuiers, de vignobles sur-tout, de ces vignobles dont le produit bienfaisant circule sur toutes les tables, d'un bout du monde à l'autre. Il y a plus de six mille

*vignoneries*, dans la banlieue de Malaga; année commune, on y recueille plus de soixante-dix mille arrobes de vin, dont il s'exporte plus de la moitié.

On compte vingt-huit à trente espèces de raisins à Malaga, parmi lesquels les meilleurs sont ceux dits *tierno*, *marcatel*, et *pedro ximenes*, ce dernier nom, dont sur les lieux même on est embarrassé de fixer l'origine, se donne aux vins de Malaga les plus renommés, mais qui n'appartiennent exclusivement à aucun canton.

Il y a une autre manière de classer les raisins de Malaga, c'est d'après les époques de leur diverse maturité; les *hatifs* se récoltent dès le mois de juin, ils font les meilleurs raisins secs, et un vin qui a presque la consistance du miel; les *raisins de saison*, qu'on cueille au commencement de septembre, donnent des vins secs, meilleurs et plus forts; enfin les *raisins tardifs*, d'où viennent les véritables vins de Malaga; parmi ceux-ci il y en a quelques-uns que les gourmets distinguent, et qui, moins communs, sont vendus plus chers que les vins ordinaires; tel est le vin dit *lagrima de Malaga*, qui est la mère goutte de ceux des meilleurs cantons; tel est encore le vin de *guindas*, qui n'est que du

Espagne.

Malaga ordinaire, dans lequel on fait infuser les tendres bourgeons des bigarottiers, dont le fruit, en Espagnol, s'appelle *guinda*.

Après le vin, c'est l'olivier qui contribue le plus à la richesse de Malaga; il y a cinq cents pressoirs à olives aux environs de cette ville, mais pour les mêmes raisons que dans les autres provinces.

Peu de personnes, en Espagne même, savent que l'on cultive les cannes à sucre autour de Velez-Malaga, et principalement à Morroz, deux lieues plus loin; il est vrai que le défaut de bois a fait tomber successivement en ruine les sucreries, restes de l'industrie des Maures, et que la plupart de ces cannes servent de joujoux aux enfans qui les sucent; et l'incurie, dont les Espagnols, malgré leur réveil sur beaucoup d'objets, sont encore coupables à plusieurs autres, en a fait, jusqu'ici, négliger l'exportation.

Les montagnes, qui environnent Malaga, sont des trésors inépuisables pour les minéralogistes; elles contiennent du jaspe, de l'albâtre, de l'antimoine, du mercure, du soufre, du plomb, de l'amianthe, de l'aimant, etc.

Malaga n'a guère d'autres édifices remarquables que sa magnifique cathédrale, qui

ne peut s'achever, faute d'ouvriers et faute de fonds, et une salle de spectacle moderne, qui ne manque pas d'élégance.

Cette ville et ses environs étaient, du temps des Maures, beaucoup plus peuplés qu'à présent; la ville a compté plus de quatre-vingt mille ames, elle en avait trente-un à trente-deux en 1747 et près de cinquante en 1789. Il y avait dans son territoire, à l'occident, près de cinquante villages, il en reste seize. Ces faits prouvent mieux, que toutes les déclamations philosophiques, le préjudice que l'expulsion des Maures a porté à l'Espagne.

Ce pays n'a pas été ravagé par les seuls fléaux de la politique, il a éprouvé quelques tremblemens de terre, et environ treize ou quatorze pestes, dont la dernière est de l'année 1750; et le torrent de la Suadalmédina, qui la traverse, l'expose, dans les temps de pluie, à des débordemens désastreux; elle a trois faubourgs, des rues étroites, boueuses, mal pavées, et a plutôt l'apparence d'une grande que d'une belle ville; mais son territoire et son port, concourent à en faire une ville importante, car son port est remarquable par sa capacité et

Espagne.

sa commodité ; il peut contenir quatre cents bâtimens marchands, et dix vaisseaux de ligne ; on y entre et on en sort par tous les vents, deux môles forment son entrée, et sont distans d'environ trois mille toises ; mais la mer se retire insensiblement de cette côte, et comme la Guadalmédina, charie beaucoup de sables, Malaga pourrait bien, tôt ou tard, être privé de son port ; en attendant, cette ville fait un commerce très-étendu ; les deux nations pour qui il est le plus avantageux sont, d'abord les Français, et puis les Anglais.

La contrebande s'est étrangement multipliée depuis quelques années, sur toute la côte, de là les lois sévères qu'on essaye vainement d'exécuter, de là des assassinats fréquens et impunis.

Un chemin qui côtoie la mer, conduit de Malaga, à Velez-Malaga, jolie petite ville à un quart de lieue de la Méditerranée, et patrie du fameux ministre Galvez ; pour vivifier ce canton, il établit à *Machara Viaga*, village voisin de Velez, une fabrique de cartes à jouer, qui fournit à la consommation de toutes les colonies de l'Espagne.

Mais reprenons la route de Madrid ; on

peut, par un léger détour, en partant de St.-Roch, passer par *Ximena*, bourg bâti sur la pente d'un rocher escarpé.

Trois lieues plus loin on trouve *Gausin*, joli bourg, au milieu des montagnes les plus escarpées, d'où l'on aperçoit très-bien celle de Gibraltar; il domine une profonde vallée, fécondée par les ruisseaux qui l'arrosent de toutes parts; le vaste enclos d'un couvent de Franciscains, contribue sur-tout à embellir ce paysage, car, par tout, les possessions de moines sont bien placées, bien cultivées, et vivifient les campagnes adjacentes.

Au-delà de Gausin, pendant deux ou trois lieues, le chemin suit le flanc des montagnes à travers des vignes qui s'élèvent jusqu'à leur sommet et s'abaissent jusqu'au fond des vallées; le pays devient ensuite plus escarpé; on ne trouve plus, jusqu'à Ronda, que des montagnes énormes, dans les replis desquelles serpente le chemin le plus raboteux.

On trouve, de distance en distance, quelques malheureux villages juchés, à mi-côte, sur des rocs décharnés; leur position, leur nom, indiquent assez que, bâtis par les Maures, au sein des montagnes les plus inaccessibles, ils leur servaient autrefois

Espagne

d'asiles contre les attaques des Chrétiens; ce sont à présent des repaires de voleurs et de contrebandiers.

Bientôt après on découvre Ronda, ville entourée d'une double enceinte de rochers, mais dont les environs sont fertiles en fruits de toutes espèces, rencontre assez rare en Espagne, car, soit que la nature du sol, soit que l'art des jardiniers s'y refuse, le pays des figues, des olives, des oranges, n'est pas celui de tous ces autres fruits exquis qui font l'ornement et les délices de nos desserts d'automne ; ce qui porterait un peu à inculper l'art, c'est que la table du roi est couverte d'excellens fruits de cette espèce, qu'il tire des jardins d'Aranjuez et de Saint-Ildefonse, dirigés par d'habiles jardiniers.

Après Ronda, en passant par Canète, bourg de mauvaise apparence, on traverse un pays raboteux et triste, malgré ses vastes champs et ses plantations d'oliviers, et au bout de cinq grandes lieues, on arrive à *Ossuna*, chef-lieu du duché de ce nom. La ville est assez grande; mais quoique beaucoup de noblesse y séjourne, rien n'y annonce l'aisance; on y remarquera, si l'on veut, une *alameida*, ou promenade publique, décorée d'une fontaine, et on pourra s'égayer aux

dépens de l'inscription pompeuse qui exalte un monument si mesquin.

Il n'y a plus que six lieues d'Ossuna à Ecija ; on les fait à travers une des parties les plus unies et les mieux cultivées de l'Andalousie ; d'Ecija à Madrid il y a encore un espace de soixante-quinze lieues, que j'ai déjà fait connaître aux lecteurs. Il ne me reste plus qu'à les reconduire à la frontière de France. En partant de Madrid, le vingt-trois février 1763, comme je ne connaissais pas encore la Catalogne, je me décidai à prendre la route de Valence et de Barcelone, pour rentrer en France par Perpignan.

Ma première journée me conduisit à Aranjuez, et j'allai coucher à *Opcana;* j'entrais dans la Manche, dont j'allais traverser la partie occidentale, pour arriver au royaume de Valence.

Il y a trois routes d'Aranjuez à Valence, l'une, qui est celle de la poste aux chevaux, passe par *Tarancon*, *Requena*, etc.

L'autre passe par *San-Felipe*, *Almenza*, *Albacete*.

La troisième est la belle route neuve qui, à quelques endroits près, conduit très-commodément de Madrid à Valence. Nous allons parcourir rapidement ces trois routes. Si

Espagne.

l'on prend celle de la poste, on suit, l'espace d'une demi-lieue, la *Calle de la Reyna*; on tourne à gauche, et on dit adieu, pour long-temps, à la verdure et à l'ombrage.

Pendant sept lieues, on se rapproche plusieurs fois du Tage, mais ce n'est pas encore le Tage d'Aranjuez, ni même celui de Tolède; on arrive ensuite à *Fuenti-Duenas*, grand village où la misère et la paresse s'offrent de toutes parts.

Je passe rapidement sur les stations de *Saylices*, de *Villar del Saz*, d'Olivarez dont la situation, au centre d'une chaîne de coteaux presque circulaire, est assez pittoresque. Pendant la plus grande partie des cinq lieues qui séparent Campilleo de Villargerdo, on suit le sommet des montagnes, par des sentiers où deux hommes ne pourraient marcher de front, sans courir le risque d'être précipités dans de profondes vallées. Après avoir ainsi trébuché, pendant quelques heures, sur un terrein raboteux, au milieu des déserts, on descend par un chemin très-tortueux, et l'on découvre le *rio Cabriel*, serpentant dans une vallée étroite qu'il tapisse de verdure, et qu'il abandonne après avoir passé sous un joli pont d'une seule arche. Près de ce pont est une grande caverne na-

turelle, repaire des brigands et des contrebandiers qui infestent cette malheureuse contrée. Espagne.

Les montagnes qu'on vient de franchir se nomment *las Coutseras*, nom qui fait l'effroi des voyageurs. Les quatre lieues suivantes conduisent à *Requenna*, à travers une plaine qui est un premier échantillon du royaume de Valence; les ruisseaux voisins, qu'on a saignés pour arroser cette plaine, concourent, avec la bonté du sol et la douceur du climat, à y faire prospérer le bled, la vigne, le lin, les pâturages, et sur-tout les mûriers.

Au-delà de *Requenna* on trouve une autre chaîne de montagnes, appelées *las Cabrillas;* la route a aussi des passages fort scabreux, mais cette seconde épreuve n'est pas longue. Aussi-tôt qu'on a dépassé *Requenna*, on entre dans le royaume de Valence, et on s'en aperçoit à l'industrie, à l'activité des habitans, qui tirent parti du peu de terre végétale que présente le dos de leurs rochers.

Mais les environs de Chiva, sur-tout, réalisent les tableaux séduisans qu'on se plait à tracer de ce beau pays. C'est un plaisir inexprimable, après avoir traversé les plaines de la Castille, où les arbres sont si rares, l'herbe sans fraîcheur, les héritages sans clôture,

Espagne.

de se trouver entre des haies vives formées par des aloès, et servant d'enceinte à des vergers, à des pâturages, à des plans de mûriers et d'oliviers.

Ce charmant paysage accompagne le voyageur à une demi-lieue au-delà de Chiva; le terrein devient ensuite plus maigre, mais bientôt l'œil enchanté découvre Valence et la Méditerranée. Arrivé au village de *Quarte*, qui est encore à une lieue de Valence, on ne trouve plus qu'une suite, non interrompue, de vergers et de parterres, de petites maisons de campagne, dont la simplicité contraste agréablement avec le luxe de la nature. Une demi-lieue plus loin, on traverse un second village dont le prolongement se perd dans les faubourgs de Valence.

Sur la seconde route, on traverse d'abord, pendant six lieues, par un chemin superbe, les campagnes les plus riches; les plans de mûriers et d'oliviers, entremêlés de champs de riz, se prolongent jusqu'aux approches de *San-Felipe*. Cette ville, autrefois appelée *Xativa*, est bâtie sur le penchant d'une montagne, au bas de deux coteaux placés en amphithéâtre, position qui explique la longue résistance qu'elle opposa aux armes de Philippe V, et dont elle fut punie en perdant

son nom et ses privilèges; elle a une église de très-belle apparence, et plusieurs fontaines qui seraient un embellissement pour les plus grandes villes.

En sortant de San-Felipe, on marche, pendant trois lieues, entre des collines incultes et dépeuplées, et on arrive à la *Venta del Puerto;* on est alors sur les confins de ce royaume de Murcie, tant exalté pour sa fertilité et sa brillante culture; il est vrai que cet éloge n'est mérité que par la plaine où est située sa capitale, au bord de la *Segurra*, et qui est connue sous le nom de la *Vega de Murcia.*

De la *Venta del Puerto*, la vue est bornée de tous côtés par des montagnes arides, à travers lesquelles passe une des routes qui descendent à Almanza. On aperçoit ce bourg spacieux, à l'extrémité d'une vaste plaine, si connue par la victoire qui assura le trône à Philippe V; cette plaine est parfaitement cultivée, et sa fertilité semble augmenter à mesure qu'on approche d'Almanza. C'est une tradition, dans le pays, que les années qui suivirent immédiatement la bataille de ce nom, furent d'une fécondité extrême: funeste compensation des pertes que cette victoire a vaitcoûté au genre humain! A une

Espagne.

portée de canon, en de çà d'Almanza, s'élève un socle, dont les quatre côtés portent des inscriptions Latines et Espagnoles, relatives à la victoire remportée par le maréchal de Berwick; ce socle est surmonté d'une pyramide, sur laquelle on avait placé un lion armé. Les Valenciens, importunés de cette image qui semblait les menacer, étant parvenus à l'abattre à coups de pierre, on y a substitué la petite statue qu'on y voit aujourd'hui. Pour éterniser une victoire comme celle d'Almanza, on désirerait un monument plus imposant.

Almanza n'a d'autre industrie que des métiers très-nombreux de tisserands, auxquels ne suffit pas, à beaucoup près, le chanvre que l'on recueille dans les environs. Au nord d'Almanza, on voit les débris pittoresques d'un vieux château inhabité; vers l'occident s'élève, en forme de trapèze, une montagne, dont les contours sont tellement symétriques, que, de loin, on est tenté de la prendre pour un énorme retranchement.

En sortant d'Almanza on aperçoit, sur la gauche, *Chincilla*, bourg sur une éminence aride, d'où l'on découvre les vastes et fertiles plaines de la Manche; on n'est alors qu'à quelques lieues d'Hellin, remarquable

en ce qu'il est le berceau de Macanaz et celui du comte de Florida Blanca, qui y fut relégué aussi-tôt après sa disgrâce. On approche d'Albacete, dont les environs sont fertilisés par des arrosemens; ce bourg considérable, se trouvant entre Valence et Alicante, est un lieu de rendez-vous pour un grand nombre de marchands; on y travaille, assez grossièrement à-la-vérité, le fer et l'acier qui y arrivent d'Alicante; mais cette branche d'industrie suffit du-moins pour en écarter l'oisiveté et la misère. Espagne.

On trouve ensuite *el Provensio*, bourg assez considérable, dont la culture du safran forme la principale industrie.

Plus loin on traverse des campagnes bien cultivées, et deux villages dans une agréable situation; de là on parcourt les vastes plaines qui ont été le théâtre des exploits de don Quichotte; bientôt après on passe à une lieue de Toboso, patrie de Dulcinée, et l'on découvre son clocher, le petit bois où don Quichotte, en embuscade, attendait la tendre entrevue qu'il avait fait négocier par son fidèle écuyer, et la maison où Dulcinée reçut son langoureux message.

Enfin on traverse le *Quintanar*, et l'on

Espagne.

arrive au *Corral*, grand village de la Manche. En 1783, le chemin neuf n'allait que jusques-là, en 1793 il était avancé jusqu'aux confins du royaume de Valence, et, à une douzaine de lieues près, le chemin de Madrid à Valence était un des plus beaux de l'Europe. Le nouveau chemin a suivi, dans plusieurs points, un autre chemin que l'ancien; il ne traverse point la vaste plaine d'Almanza, et ne passe pas à côté du monument de la bataille; parvenu à la hauteur de cette plaine, on la côtoie pendant quelques temps, et puis on descend doucement dans le royaume de Valence, qui s'annonce par la température de l'air et la brillante culture; ce fut le vingt-sept février que j'y entrai; tous les amandiers étaient fleuris, toutes les fleurs printannières étaient écloses, et nous cheminions à travers les oliviers, les carrombiers, à l'ombre desquels une terre, facilement fécondée, annonçait déjà l'abondance; cette première parure de la nature nous parut d'autant plus frappante, que nous venions de traverser la Manche, dont le terrein, en plusieurs endroits, était encore couvert de grandes flaques de neige.

L'aisance s'annonce de tous côtés dans ce canton.

canton. La nouvelle route est faite, en général, avec un soin tout particulier, et même avec magnificence. Espagne.

On y trouve, de distance en distance, de jolies maisons neuves, de beaux ponts sur les plus petits ruisseaux, de superbes levées revêtues en mâçonnerie, de fréquens parapets, pour la sûreté des voyageurs, des portions de chemin, tournées avec art sur le penchant des coteaux, des colonnes milliaires de lieue en lieue, la cinquante-cinquième se trouve à l'entrée du long village au bout duquel est la *Venta del Rey*; avant d'y arriver on traverse *Lamera*, autre village, formé de groupes de maisons neuves, pour la plupart disséminées le long de la route; les grands chemins, dans les beaux pays sur-tout, sont comme les rives des fleuves et même des ruisseaux, ils appellent la population.

## CHAPITRE XIX.

*Arrivée à Valence. — Description de cette ville et de ses environs. — Rizières. — Barilles. — Huiles. — Aloès. — Edifices de Valence. — Canaux. — Nouveau port. — Soies. — Progrès des fabriques. — Environs de Valence. — Bénimamet. — Chartreuses. — Morviedro, qui est l'ancienne Sagunte. — Passage de l'Ebre.*

Espagne.

Nous arrivâmes assez tard à Valence, le septième jour de notre marche. La soixante-troisième colonne est placée aux premières maisons du faubourg, où, par une mesure de prudence, nous jugeâmes à propos de passer la nuit. Je ne ferai pas traverser rapidement à mes lecteurs ce pays, un des plus beaux de l'Espagne, le plus agréable, peut-être, de l'Europe.

Sa capitale, si elle n'est pas précisément une belle ville, est, du-moins, une ville très-agréable à habiter, depuis quelques années sur-tout, qu'on y a établi une police vigilante, qui s'occupe autant de son embellissement que de sa sûreté; quoique ses rues ne soient

pas pavées, il régne une extrême propreté; l'indolence et la misère sont bannies de cette ville, tous les bras y trouvent de l'emploi. En 1783, près de quatre mille métiers, en soieries, de diverses grandeurs, occupaient plus de vingt mille habitans, sans compter ceux qui travaillent les bois et les fers de tant de machines, ceux qui dévident la soie, la filent, la teignent; le gouvernement ne néglige rien pour encourager cette branche d'industrie. Espagne.

Les manufactures de soie ne sont pas la seule occupation des Valenciens, ils fournissent une quantité considérable de chanvre aux arsenaux du roi.

Leurs vins et leurs eaux-de-vie sortent en abondance, non-seulement pour l'Angleterre, pour les îles de Jersey, pour la Hollande et pour le Nord, mais aussi depuis plusieurs années, pour l'Amérique Espagnole; les vins et les eaux-de-vie de Valence remontent même la Loire jusqu'à Orléans, car nos commerçans mêlent, volontiers, ces eaux-de-vie aux nôtres, qui sont meilleures, et ces vins aux vins de France, pour donner à ceux-ci plus de couleur.

Le riz est encore une source de richesses

Espagne.

pour les habitans du royaume de Valence ; mais sa culture altère la salubrité de leur heureux climat. Les rizières abondent le long de la côte, et sur-tout au midi de la ville de Valence, aussi les récoltes de riz sont-elles prodigieuses depuis quelques années, elles alimentent toute l'Espagne, excepté le midi de l'Andalousie, où l'on préfère encore le riz de la Caroline.

La *barille* est une production particulière aux royaumes de Valence et de Murcie ; elle entre essenciellement dans la composition des glaces ; on en récolte, année commune, cent cinquante mille quintaux, qui passent en France, en Angleterre, à Gènes et à Venise.

La *soude*, ou bourde, est une espèce de barille qu'emploient les fabriques de savons de France et d'Angleterre ; on en récolte, dans le royaume de Valence, environ vingt-cinq mille quintaux.

L'*agua-azul* est une troisième sorte de barille, on en recueille quatre mille quintaux, dont la plus grande partie passe à Marseille.

Enfin le *solicor*, quatrième espèce de barille, vient sans culture, et s'emploie dans

les verreries de France, d'Angleterre et d'Italie.

Espagne.

Quand la plante de la barille, de ces diverses sortes, est bien mûre, on en forme des monceaux qu'on laisse sécher un ou deux jours, on l'entasse, sans trop la presser, dans des trous de trois pieds de profondeur, on y met le feu, on remue la matière avec de longues perches, en y jettant de la nouvelle herbe à mesure que la première se consume; quand on croit la cuisson complette, on couvre ces trous de terre, et on laisse la barille se réfroidir; trop souvent on la falsifie en y mêlant des herbes bâtardes, que produit le même terrein; la cendre qui résulte de cette cuisson, est la barille en blocs, telle qu'elle est exportée.

L'huile est une des plus abondantes productions du royaume de Valence, mais il n'est permis de l'exporter que lorsqu'elle est à un prix très-bas; elle passe pour avoir une odeur et une saveur désagréable, et mérite, assez généralement, sa réputation.

Les Valenciens tirent assez bon parti de toutes les productions de leur sol. Ils ont une espèce de terre dont ils font ces carreaux de fayance colorée, connus sous le

Espagne.

nom d'*azulejos*, et qu'on ne fabrique qu'à Valence; on en revêt les planchers et les lambris des appartemens; on y peint les sujets les plus compliqués, tels que des bals masqués, des combats de taureaux.

L'*espart*, quoiqu'une des productions les plus viles du pays, est d'une grande utilité à ses habitans; ils en font beaucoup de nattes et de cordages; autrefois on en embarquait une grande quantité pour nos ports de la Méditerranée, il est d'un grand usage dans les chantiers et dans les arsenaux de Toulon et de Marseille.

L'industrie des Valenciens emploie jusqu'à l'*aloès*, plante parasite, qui semble n'être destinée qu'à l'ornement et la clôture des héritages; de ses feuilles, longues et extrêmement épaisses, ils tirent une espèce de fil, dont ils font des rennes.

Enfin ils ont, dans leurs abondantes récoltes d'oranges, de limons, raisins, figues, mais sur-tout de vins et d'eaux-de-vie, l'objet d'une immense exportation.

Dans le royaume de Valence, l'industrie, comme dans les provinces du royaume de Castille, n'a pas, pour entrave et pour fléau, la forme des impositions royales, elles sont

toutes suppléées par l'*équivalente*, qui est un impôt direct sur toutes les propriétés, de quelque nature qu'elles soient. Espagne.

Mais rentrons dans Valence, et parcourons ce qu'elle a de remarquable.

Sa bourse est un vaste édifice, où se rassemblent les commerçans et les fabricans, et où l'objet principal, presqu'unique de leur pourparler, de leurs marchés, est la plus précieuse production du pays, la soie.

Les arts et les belles lettres sont rarement cultivés dans les villes de fabrique et de commerce; il y a cependant à Valence une bibliothèque publique, celle de l'archevêque, qui contient même une collection de statues et de bustes antiques.

Le *Réal*, habitation du capitaine général, est plus remarquable par sa belle position que par ses formes; entre les murs de la ville et le faubourg, régne, de ce côté, une longue esplanade, à laquelle on arrive par cinq ponts, sur le *Guadalaviar;* si ce fleuve coulait à pleins bords, on imaginerait difficilement un plus beau point-de-vue; mais il arrive à Valence, épuisé par les abondans tributs qu'il a payés dans son cours; car c'est lui qui fournit à la plus grande partie des arrosemens de cette fertile contrée. Ces

Espagne.

arrosemens sont l'objet d'une police qu'on ne saurait trop admirer; les diverses saignées qu'on fait au fleuve, donnent naissance à plusieurs canaux d'irrigation, qui promènent leurs bienfaits dans tous les héritages; chaque propriétaire sait, à point nommé, le jour et l'heure auxquels il doit recevoir cette visite salutaire; il ouvre alors son écluse et introduit l'eau dans les petits canaux qui côtoient son terrein, et qu'il est très-expressément obligé de nétoyer deux fois par ans; car dans ce royaume les arrosemens forment un objet essentiel de la police générale; et il y a, dans la capitale, un tribunal, uniquement chargé de faire exécuter les lois qui y sont relatives, et de punir les infractions; il tient ses séances dans le vestibule de la cathédrale, et malgré la simplicité presque rustique de ses membres, qui sont tous cultivateurs, il sait très-bien se faire respecter.

Cet arrosement, général et périodique, a sans-doute de grands avantages; il entretient la fraîcheur et la fertilité; il multiplie les récoltes au point que la terre est constamment couverte de fruits; que l'on dépouille les mûriers jusqu'à trois fois; que les prairies de tréfle et de luzerne sont fauchées huit et

même dix fois par an; que la terre, non contente de porter des forêts d'oliviers et de mûriers, nourrit en-même-temps, sous leur ombre, des fraises, des grains et des légumes, mais cet arrosement a aussi des inconvéniens assez graves; cette fertilité artificielle ne donne pas aux plantes la substance qu'elles reçoivent de la seule nature; aussi les alimens sont-ils, en général, moins nourrissans que ceux de la Castille; cette profusion d'eau, qui dénature ainsi les plantes, paraît même s'étendre au règne animal.

Pendant long-temps Valence n'a eu d'autre port que la mauvaise rade qui est vis-à-vis du *Grao*; les petits bâtimens s'en approchaient à peine d'une demi-lieue, et on n'y voyait presque jamais de vaisseaux à trois mâts; les cargaisons étaient versées dans des barques qui s'avançaient très-près du rivage, et que des bœufs traînaient sur la plage. Il ne manquait donc qu'un port à Valence pour en faire une des villes les plus florissantes de l'Espagne; on s'occupe enfin, depuis quatre ou cinq ans, à lui procurer ce bienfait; le nouveau port aura dix-huit pieds d'eau, et pourra recevoir même des frégates; on l'a formé, non pas en creusant le lit de la plage, mais en élevant l'eau de la mer, par

Espagne.

des moyens artificiels, semblables à ceux qu'on a employés pour créer un port à Cherbourg.

Sous l'administration de M. d'Aranda, on avait ébauché sur cette côte un établissement qui n'a pas réalisé les espérances qu'on en avait conçues. Un grand nombre d'esclaves Espagnols languissaient sous la chaîne des Algériens, dans l'île de *Tabarece*; Charles III les racheta et leur ouvrit un asile au midi d'Alicante, dans une petite île déserte, qui, à cette occasion, fut nommée *nueva Tebarca*. La tentative était louable; elle s'est trouvée inutile; la nature semblait avoir condamné cette île à rester déserte, en lui refusant le bois, la pierre, la terre et l'eau.

C'est du haut d'une tour, attenante à la cathédrale, qu'il faut voir Valence et son territoire, pour en être enchanté; la ville semble bâtie au centre d'un vaste verger, au sein duquel est disséminée une foule de hameaux; de là on aperçoit le Guadalaviar, traînant, vers la mer, le reste de ses ondes; de là on découvre aussi l'*Albufera*, lac qui s'écoule dans la Méditerranée par un canal fort étroit, que, sur la carte, et même sur les lieux, à une certaine distance, on serait tenté de prendre pour un golfe. Ce lac

abonde en oiseaux aquatiques, dont la chasse est pour les Valenciens un plaisir presqu'énivrant; ils se le procurent sur-tout deux fois dans le courant de novembre; à ces époques le lac est couvert de poules d'eau, de sarcelles, de canards sauvages; les chasseurs, sur des barques, les poursuivent et les forcent de chercher un abri dans les roseaux; enfin, serrés de trop près, ces oiseaux s'envolent par nuées, et c'est alors qu'on les tire à volonté. L'*Albufera* appartient au roi, qui l'a affermé douze mille piastres; le fermier vend la permission d'y chasser; c'est une manière d'exploiter moins fatiguante et plus productive qu'aucune autre.

On fait admirer aux étrangers la cathédrale de Valence; ce n'est qu'un édifice plus élégant que magnifique, dont les murailles sont revêtues en stuc, encadrées dans des baguettes d'or; elle contient, entr'autres bons tableaux, quelques productions de Joanès, un des meilleurs peintres Espagnols du second ordre. On vante aussi beaucoup le temple, église moderne, d'un goût noble et simple, et le collége du patriarche, dont l'église, belle si elle était moins enfumée, possède un reliquaire qu'on montre, avec

Espagne.

beaucoup d'appareil, aux curieux, et même à ceux qui ne le sont pas.

Ce qui distingue, par-dessus tout, la ville et le royaume de Valence, ce sont les travaux de ses fabriques; celles des draps emploient la plus grande partie des laines du pays, qui, quoique d'une qualité inférieure, font de fort bons draps communs, et sont recherchées par les manufactures du Languedoc; mais les soies sont pour ce pays, d'une toute autre importance. Les progrès de la fabrication ont, dans ces derniers temps, singulièrement encouragé la plantation des mûriers; on l'essaye par tout, par tout elle réussit; tous les propriétaires les ont multipliés à l'infini dans leurs terreins; on m'en a nommé un qui récolte, annuellement, jusqu'à vingt livres pesant de semence de vers à soie, et qui a assez de mûriers pour pouvoir les nourrir sans secours étrangers; et il est assez commun d'en voir qui ont cinq, six et sept livres de semence.

La récolte des feuilles de mûrier se fait une, deux et, tout-au-plus, trois fois par an; mais il est rare que les dernières soient aussi abondantes et d'aussi bonne qualité que les premières; sous un climat aussi tempéré, le

temps pendant lequel la feuille de mûrier peut se cueillir dure la plus grande partie de l'année ; mais la récolte ne s'en fait que successivement et à proportion de la consommation des vers à soie. Tous ces troncs dépouillés, dont le nombre augmente, à mesure que la saison avance, ne laissent pas de déparer ces plaines, d'ailleurs si vertes et si fécondes. Espagne.

Les soies de Valence sont, quant à la finesse, comparables aux meilleures de l'Europe ; mais leur filature est encore imparfaite ; elle est répartie entre quelques milliers de mains, qui ne filent pas d'une manière uniforme, de là les inégalités dans les tissus ; aussi, lorsque nous en recevons, ne les employons-nous à aucun ouvrage fin.

Déjà, depuis long-temps, on connaissait à Valence, ainsi qu'à *Talavera de la Reyna*, les machines qui épargnent les bras des hommes ; j'ai vu, dans la seconde de ces villes, une seule roue à dents, mettre en mouvement jusqu'à mille de ces petits fuseaux, où viennent se déposer les brins de soie, tordus.

Mais quant à la filature, les Espagnols tiennent encore à leur méthode défectueuse, avec une obstination que le gouvernement

Espagne.

a cependant essayé de combattre dans ces derniers temps. En 1781, il fit prendre à un commerçant Français, établi à Madrid, l'engagement de fournir des tours à la Vaucanson, d'abord aux fabriques de Murcie et de Valence, et successivement à celles qui en désireraient; mais la paresse des fabricans Espagnols, répugnant à employer une soie qui, ainsi tordue, est plus serrée et plus fine, une soie qu'il faut traiter avec plus de soin, sans que le profit croisse à proportion de la peine, on fut obligé d'employer des mains Françaises aux premiers essais de ce genre.

La société patriotique de Valence contribue beaucoup, depuis quelques années, aux progrès de l'industrie; aucune ne s'est occupée, avec plus de suite et de succès, des établissemens utiles; elle encourage la culture des mûriers, les améliorations dans la préparation des soies; elle adjuge des prix aux inventeurs de nouvelles machines, qui simplifient les procédés des arts. Les sociétés patriotiques d'Espagne, sont une institution moderne qui n'est pas encore à sa perfection; mais qui déjà prouve et entretient l'esprit public, et que la république Française, rendue enfin aux loisirs de la paix, fera peut-

être bien d'adopter, pour réparer, en peu d'années, les brèches que la révolution a faites à l'industrie. Espagne.

Dans la belle saison, et pour le royaume de Valence c'est dire dans presque toute l'année, les environs de la capitale sont délicieux à parcourir; nombre de jolies habitations champêtres appellent la curiosité des voyageurs. Je leur recommande sur-tout le village de *Benimamet*, à une demi-lieue de Valence, et parmi ses maisons de campagne, celle qu'occupait, il y a quelques années, un chanoine de la cathédrale, *don Pedro Mayoral;* elle est sur une éminence, au centre d'un jardin où les citroniers et les orangers embaument, de leurs exhalaisons, l'air le plus pur; la fraîcheur des allées, la variété des points-de-vue, la fertilité qui s'annonce de tous les côtés, en font un séjour charmant. C'est là, c'est en cent endroits du royaume de Valence, qu'on peut trouver qu'il ne s'éloignait pas beaucoup de la vérité, ce Suédois, rempli d'esprit et de goût, que nous avons connu à Paris, ambassadeur de sa cour, quand il disait: « Dans ce pays fortuné, on » oublie tout, on n'a plus de patrie, plus d'affaires; on n'est plus ni mari, ni père, ni » ami; on n'est plus qu'un être isolé de ses

Espagne.

» semblables, s'énivrant des beautés de la » nature, savourant le bonheur de l'exis- » tence ». Dans le jardin qui me rappelle cette exagération, et qui la justifierait, si elle pouvait être justifiée, je reçus, il y a quelques années, du bon chanoine Mayoral, un accueil que je n'oublierai jamais. Il semblait porter, dans son ame et sur ses traits, la sérénité qui régnait autour de lui; il fut, envers moi, prodigue de prévenances, comme la nature était pour lui prodigue de ses dons. Il n'est plus, *sit illi terra levis.*

A un quart de lieue de Bénimamet, est un autre village, plus élevé, c'est celui de *Burjasot.* Outre le tombeau de mademoiselle Ladoinant, célébre actrice, la Lecouvreur de l'Espagne, qui, plus heureuse que celle de France, a trouvé, sans difficulté, un asile à l'ombre des autels, on y fait voir aux voyageurs, comme une des curiosités du pays, les *sichas* ou *silhos*, qui sont de grands trous de vingt-cinq pieds de profondeur, creusés en forme de vastes jarres, et revêtus intérieurement en pierres de taille; les Maures les avaient fait construire pour y mettre leurs grains en réserve; les Valenciens modernes leur ont conservé la même destination.

Vingt

Vingt autres sites, autour de Valence, réelament l'attention des voyageurs. S'ils veulent voir un beau couvent de Franciscains, ils iront admirer celui de *San-Miguel de los Reges;* on leur proposera la visite de trois chartreuses, placées dans les environs de Valence, et toutes trois dans une situation charmante; l'une d'elles sur-tout, celle de *Porta Cœli*, mérite une attention partieulière; tout y rappelle l'abondance, tout y entretient la paix de l'ame; quelqu'aversion qu'on ait vouée à la vie monaeale, on ne peut se défendre d'un certain intérêt pour ces silencieux solitaires qui, du-moins, ne négligent pas les bienfaits que la nature a versés autour de leur demeure, et qui, tranquilement laborieux, austères sans être farouches, semblent, après tout, ne faire du mal qu'à eux-mêmes; je suis entré dans quelques-unes de leurs cellules; la propreté, l'élégante simplicité, les décoraient; je visitai aussi leur cimetière; des palmiers en dessinent la modeste eneeinte, et ombragent leurs tombeaux, des rosiers croissent auprès, comme pour empêcher leurs dépouilles mortelles d'infeeter l'air qu'on respire dans ces pieux asiles; je regrettai que par tout on n'essayât pas ainsi de présenter la mort sous

Espagne.

Espagne.

des formes moins hideuses, d'écarter les images qui la rendent si terrible; pourquoi s'efforcer, me disais-je, de joncher d'objets funèbres, d'entourer de précipices ce passage inévitable? Pourquoi ne pas aider les mortels à le franchir, sinon avec joie, du-moins avec sérénité? Loin donc de leur lit de mort, loin de leur cercueil tout ce qui peut attrister, tout ce qui peut épouvanter ceux qui leur survivent; jouissons sans excès et, par conséquent, sans remords, des biens que nous procure la terre, et quand la poussière organisée, que le souffle de la vie anime quelques instans, nous sera redemandée par cette mère commune, qu'elle serve à féconder ses entrailles, et, s'il se peut, à parer sa surface.

Mais quittons Valence et ses délicieux environs, pour reprendre la route de Barcelone.

Le premier endroit remarquable qu'elle offre aux voyageurs, au-delà de Valence, est l'ancienne Sagunte, aujourd'hui *Murviedro*. On aperçoit de deux lieues les châteaux qui dominent cette ville; on croit d'abord que ce sont des restes de remparts, d'où les courageux Saguntins repoussaient, avec tant d'opiniâtreté, le héros Carthaginois; mais on apprend ensuite que ce sont les

ouvrages des Maures; ils avaient bâti, sur les hauteurs où ces châteaux sont situés, sept forteresses qui communiquaient entr'elles par des conduits souterrains, et dont quelques-unes sont presqu'entières.

Murviedro est encore semé de pierres qui portent des inscriptions Phéniciennes ou Latines; celles-ci sur-tout y abondent; on les trouve enchassées dans quelques-unes des murailles de ses rues, cinq, sur-tout, très-biens conservées, le sont dans celles d'une église.

Les monumens dont Murviedro renferme encore les débris, datent de l'époque où les Romains, après la vigoureuse défense des Saguntins, et la destruction de leur ville, la rebâtirent et en firent une des villes les plus brillantes qu'ils eussent hors l'Italie; elle avait entr'autre un temple de Bacchus, dont on aperçoit encore quelques restes; son pavé, en mosaïque, que l'incurie laissait dépérir sur le lieu même, a été recueilli et transporté dans la bibliothèque de l'archevêque.

On découvre encore les fondemens de l'ancien cirque de Sagunte, sur lesquels posent présentement les murs qui servent d'enceinte à une longue suite de vergers;

Espagne.

mais de tout ce qui reste de l'ancienne Sagunte, rien n'est si bien conservé que son théâtre; on y retrouve, très-distinctement, les divers gradins qu'occupaient tous les citoyens, chacun suivant son état; d'abord, au dégré le plus bas, à la place qu'occupe l'orchestre dans nos théâtres, viennent les gradins des magistrats, puis ceux de l'ordre équestre, puis ceux du peuple; on voit encore les deux portes par lesquelles entraient les magistrats, deux autres qui étaient exclusivement réservées à l'ordre équestre; et, presqu'à la sommité de cet amphithéâtre, qui continue, sans interruption, de bas en haut, on reconnaît encore les deux galeries par lesquelles s'écoulaient les flots du peuple, et que les anciens, pour cette raison, nommaient *vomitoria*; enfin on retrouve, en leur entier, ces gradins les plus élevés, qui étaient destinés pour les licteurs et les courtisannes; la crète, sémi-circulaire de tout l'édifice, est aussi parfaitement conservée. On retrouve même en dehors les pierres saillantes, où étaient enfoncés les pieux sur lesquels portait la toile horisontale qu'on déployait pour mettre toute l'assemblée à l'abri du soleil ou de la pluie; car les anciens, dans leurs spectacles, prévoyaient tout, pourvoyaient à

tout; tout le monde y était assis, et pouvait y être à l'abri des injures de l'air; toutes les mesures étaient prises pour prévenir le désordre. Dans un endroit, qu'on reconnaît encore, était la place des juges; quelque spectateur provoquait-il leur animadversion; ils le faisaient saisir par les licteurs et conduire dans une chambre particulière, à laquelle ils communiquaient, de leur place, par un petit escalier intérieur; là ils l'interrogeaient, et s'ils le trouvaient coupable ils l'enfermaient, jusqu'à la fin du spectacle, dans une prison qui était au-dessous de la chambre où on venait de l'interroger. Espagne.

Le doyen Murti, qui a donné une description détaillée de l'ancien théâtre de Sagunte, évalue à neuf mille, le nombre des spectateurs qu'il pouvait contenir. On ne concevait guère, il n'y a pas quinze ans, comment les acteurs pouvaient se faire entendre d'un si nombreux auditoire, en plein air, et avec leur voix naturelle; je me convainquis cependant, en 1783 que cela était possible, en me tenant au sommet de l'amphithéâtre, et en faisant prononcer quelques phrases par un jeune garçon placé à l'endroit où était la scène.

Cet endroit était alors tout-à-fait mécon-

Espagne.

naissable. On retrouvait à peine des vestiges du lieu qu'occupaient les acteurs ; il n'offrait plus que quelques arbres et des masures; le bord de l'ancienne scène avait été converti en une allée de mûriers, où des cordiers avaient établi leur atelier ambulant ; on ne prenait aucun soin pour conserver ce monument précieux ; un concierge y avait son habitation, qu'il étendait ou changeait au gré de ses convenances ; quelques familles de pauvres artisans y construisaient des masures, auxquelles les Romains avaient préparé, il y avait près de vingt siècles, des murs et un plafond ; jamais le temps n'avait été mieux secondé, devancé dans ses ravages; Caylus et Winkelman eussent versé des larmes à l'aspect de ce sacrilège.

Enfin, en 1787, le Corrégidor de Murviedro, ressuscitant, pour ainsi dire, ce cadavre d'un théâtre Romain, fit remédier à ses principales dégradations, et le rendit, pour quelques heures, à son ancien usage, en y faisant représenter une comédie Espagnole.

De la place qu'il occupe, on monte péniblement aux anciennes forteresses des Maures, qui couronnent cette enceinte; et sur la plate-forme qui en occupe la sommité, s'élève un humble hermitage, dont l'habi-

tant jouit d'un des plus beaux points-de-vue qu'il y ait en Espagne; il domine sur la riche plaine qui sépare Murviedro de Valence; il aperçoit les clochers de cette capitale poindre à travers les vergers qui l'entourent; il a en perspective, devant lui, la Méditerranée, dont toute la plage est couverte de vignes, d'oliviers et de mûriers, depuis Murviedro jusqu'au bord de cette mer; à gauche, une chaîne de collines borne l'horison, et s'abaisse, insensiblement, jusqu'à la Méditerranée, en ne laissant d'autre intervalle entr'elles, que celui de la route de Barcelone. Espagne.

Le vin que produisent les environs de Murviedro, est fort et de bon goût; mais il est converti, pour la plus grande partie, en eaux-de-vie. On les embarque, au petit port qui est à une lieue de la ville, pour le Nord, la France sur-tout, et pour l'Amérique Espagnole qui, depuis l'établissement du commerce libre, offre un débouché abondant aux eaux-de-vie de la côte de Valence.

A une grande lieue de Murviedro, nous fîmes une pause à *Almenara*, village agréable, situé sur une éminence. De ce joli bourg à Castillon de la Plana, le pays est un peu

Espagne.

plus maigre, quoique toujours peuplé et vivifié par l'industrie. Nous traversâmes deux gros bourgs, *Reales*, et *Villa-Real* au sortir duquel nous passâmes, ce qui arrive souvent en Espagne, sur un très-beau pont, encore neuf, une large rivière qui était presqu'à sec.

En sortant de Castillon, on est au terme des beaux chemins; la transition ne saurait être plus brusque. Après une descente des plus raboteuses, on se rapproche de la mer, qu'on a en vue pendant une lieue; on franchit ensuite un col très-escarpé; on roule ensuite, assez doucement, pendant une lieue et demie, jusqu'à la *Venta de la Sinieta*. Tout le pays qu'on parcourt est dépeuplé, et offre l'aspect le plus hideux jusqu'à *Alcala de Sibert*, sorte de ville située à mi-côte, dans une contrée peu riante et peu fertile. On se rapproche ensuite de la mer, et des derniers ports de la côte de Valence.

Le premier qu'on rencontre, après avoir péniblement serpenté à travers les montagnes, est *Benicardo*, habité sur-tout par des pêcheurs. C'est là que commencent les toits plats et le jargon de la Catalogne, espèce d'Espagnol corrompu, qui ressemble beau-

coup au patois du Roussillon, et sans le secours duquel il serait presqu'impossible de se faire entendre en Catalogne.

A une grande lieue de *Benicardo*, est un autre port plus important, celui de Vinaroz, gros bourg d'assez bonne apparence, qui contient onze à douze cents feux.

Une lieue plus loin que *Vinaroz*, le beau chemin recommençait, en 1793, à un petit pont nouvellement construit à l'endroit qui forme la limite entre la Catalogne et le royaume de Valence, et il continuait, pendant trois lieues, jusqu'à San-Carlos, peuplade moderne qui mérite quelques détails.

*San-Carlos* est tout à fait au bord de la mer; c'est le chef-lieu de l'établissement des Alfaques, nom qu'on donne à l'espèce de port formé par l'embouchure de l'Ebre. Les Alfaques sont, proprement, une langue de terre, longue, étroite et sémi-circulaire, qui n'est que la prolongation de la rive gauche de ce fleuve. San-Carlos est placé vis-à-vis la pointe de cette langue, et c'est l'endroit de la côte où l'on aborde. Lors de mon passage, en 1793, on était encore occupé des travaux du nouveau port; l'objet de cet établissement, commencé en 1780, était de peupler une péninsule jusqu'alors déserte et abandon-

Espagne.

née, et de rendre l'embouchure de l'Ebre utile au commerce et à la navigation. Il y avait, dans cette étroite presqu'île, plus de deux mille journaux de terre à distribuer; mais peu de colons, jusqu'alors, s'y étaient établis. Le projet du gouvernement était de creuser en cet endroit un vaste port, et de faciliter la sortie de l'Ebre, qui est fort entravée au-dessous d'Amporta. C'est pour cela qu'en ce dernier endroit on avait commencé à creuser un canal qui devait aboutir directement à San-Carlos, et par là l'Ebre se trouverait navigable jusqu'à son embouchure.

Au reste, cet établissement n'était pas encore bien avancé au printemps de 1793, et ne produira peut-être jamais tout ce que la cour s'en est promis; d'ailleurs l'air de San-Carlos est mal-sain, et ce n'est pas au simple signal donné par un gouvernement, que le commerce, le plus capricieux des despotes, change ses anciennes allures.

## CHAPITRE XX.

*Entrée en Catalogne. — Passage du col de Balaguet. — Cambrills. — Tortose. — Reus. — Tarragone. — Monumens Romains. — Mont-Serrat. — Barcelone. — Détails sur la Catalogne. — Carvéra. — Mine de Cardonne. — Lérida. — Cours de la Sègre. — Route de Barcelone aux Pyrénées.*

L'Ebre passé, on traverse un canton immense et dépeuplé, qui est tout en bruyères; tout ce terrain est entrecoupé de ravins, ce qui le rend extrêmement pénible à parcourir en voiture. Nous fîmes ainsi cinq mortelles lieues, avant de descendre dans le misérable bourg de *Perellos*, au fond d'un bassin entouré d'un double rempart de montagnes. Espagne.

C'est, selon moi, un des phénomènes les plus frappans qu'il y ait en Europe, pour un voyageur, que de trouver, dans un pays aussi connu que l'Espagne, entre deux villes aussi considérables que Valence et Barcelone, presqu'au bord de la mer, près de l'embouchure d'un grand fleuve, sur un

Espagne.

chemin aussi fréquenté par des voyageurs de toutes les classes, et même de tous les pays, de trouver, dis-je, de vastes cantons aussi dépourvus de ressources, aussi étrangers, en apparence, à toutes les commodités qu'amènent à leur suite, qu'enfantent, par-tout ailleurs, la civilisation et le luxe. C'est une réflexion que l'observateur le plus superficiel ne peut s'empêcher de faire, surtout depuis les bords de l'Ebre, jusqu'aux approches de Barcelone. Je doute qu'au centre de la Sibérie, autour du golfe de Bothnie, un voyageur soit plus dépourvu de ressources, et se croie plus abandonné de l'univers.

De Pérellos nous n'avions plus que deux petites lieues à faire jusqu'à la *Venta del Platero*, hôtellerie tout-à-fait isolée, au pied des montagnes et au sein des bois. Le lendemain nous fîmes d'abord deux lieues et demie à travers un pays affreux, puis nous gravîmes, par une longue spirale, le fameux col de *Balaguet*, montagne escarpée, au bord de la mer.

Quatre lieues plus loin, après avoir encore franchi quelques passages très-scabreux, nous arrivâmes à Cambrills, bourg de trois à quatre cents feux, au bord d'une

méchante plage, où quelques barques viennent charger les vins du pays. Espagne.

C'était à Cambrills qu'était domiciliée une famille de pélerins, avec laquelle nous avions gravi le col de *Balaguet*. Elle avait été chercher la santé auprès d'une image miraculeuse de Vinaroz, et n'en rapportait qu'un surcroit de misère; une mère, quatre à cinq jeunes filles, pieds nuds et couvertes de haillons, transises de froid et haletantes de besoin, regagnaient péniblement leur gîte, et imploraient, chemin faisant, la pitié des voyageurs, plus facile quelquefois à émouvoir que celle du ciel. Quelles tristes réflexions nous firent faire ces victimes du sort et de la superstition? Famille infortunée, elle revenait sans secours d'une course fatigante et infructueuse, et elle paraissait résignée! Et moi j'osais me plaindre des passages raboteux qui cahotaient ma berline, bien close, bien suspendue, pourvue du nécessaire, de l'utile et même de l'agréable; je me reprochai et ces commodités et mes murmures; j'appaisai mes remords par quelques charités qui furent reçues, d'abord avec l'effusion de la reconnaissance; mais ensuite la pélerine principale réfroidit ma pitié par ses importunités, par sa dureté

Espagne.

pour les malheureuses créatures qu'elle portait ou qu'elle traînait à sa suite, et sur-tout par l'offre qu'elle me fit de me dire ma *bonne aventure*. Je croyais d'abord avoir rencontré une femme pieuse et dévouée, une mère tendre ; mon cœur se glaça à l'aspect d'une bohémienne intéressée.

De Cambrills nous allâmes, par un chemin de quatre lieues, étroit et fort raboteux, coucher à la *Serastina*, après avoir traversé le joli bourg de *Villa-Seca*.

En nous éloignant de l'Ebre, nous laissâmes sur sa rive gauche, *Tortose* située sur le penchant d'une montagne, à quatre lieues de la mer. C'est une ville épiscopale, qui contient seize mille ames, ses environs sont très-bien cultivés, et elle fait un commerce très-actif en blé, grâce à sa position sur l'Ebre, qui est assez profond pour recevoir de grandes barques. A moins d'une lieue de là sont ces fameuses carrières de marbre, connues sous le nom de jaspe de Tortose. Rien de plus triste, de plus désert, que l'espace de quinze lieues, qui sépare cette ville du bourg de Cambrills, et il est peu de chemins plus impraticables que celui de Tortose à Tarragone, ville ancienne, pittoresquement située sur une éminence escarpée

et rocailleuse. Colonie des Scipions, elle fut, pendant long-temps, le siége du gouvernement Romain en Espagne. La mer baigne ses murailles, et y forme un petit port qui a beaucoup perdu de son activité, depuis que celui de Reus a acquis de la vogue.

Reus est une bourgade moderne, que l'industrie, en peu de temps, a élevée à un grand dégré de prospérité; elle est située dans les terres, environ à quatre lieues, nord-ouest, de Tarragone, dont elle est séparée par une des plaines les plus fertiles et les mieux cultivées qu'il y ait en Espagne. Les habitans de Reus se servent du petit port de Salo, pour exploiter leurs fruits, leurs vins et leurs eaux-de-vie; la prospérité dont ils jouissent est une des créations miraculeuses de l'industrie, et mérite bien que le voyageur se détourne de quelques lieues pour en être témoin; il trouvera à Reus, sous la direction d'une maison Anglaise, une des plus belles brûleries qu'il y ait en Europe; une assez jolie salle de spectacle, de fort belles casernes, et par-tout l'image de l'activité et de l'abondance.

Les habitans de l'antique Tarragone luttent autant qu'ils peuvent contre ces jeunes rivaux. Jaloux de restituer à leur port sa

Espagne.

prospérité primitive, ils ont entrepris de l'améliorer, à leurs frais, par des jetées qui le rendront et plus commode et plus sûr; la cour les a aidés dans cette entreprise, par quelques concessions, et par l'exemption de divers impôts. La guerre ne les a pas détournés de cet ouvrage patriotique.

Tarragone était autrefois une place forte; elle conserve encore une partie de sa vieille enceinte. En 1793 on y a construit un fort avec d'épaisses embrâsures; son objet est de défendre du-moins les approches de la plage. On peut suivre la route de Barcelone sans traverser Tarragone; curieux de voir de près cette ville fameuse, j'y gravis par un sentier raboteux; je fus frappé de la beauté de sa situation, mais je trouvai son intérieur triste et désert. Des rochers hérissent de tous côtés ses approches; et son abord est extrêmement pénible pour les voitures; sa cathédrale est belle, mais sombre et soutenue par d'énormes piliers.

Tarragone abonde en débris de monumens Romains: tels sont les restes d'un cirque, ceux d'un amphithéâtre, les ruines d'un palais de l'empereur Auguste, une foule d'inscriptions Romaines, et sur-tout les vestiges d'un aquèduc de six à sept lieues de

de cours, qu'il fut question de rétablir, en 1782. Espagne.

En sortant par la porte qui conduit à Barcelone, on se précipite plutôt qu'on ne descend, pour aller regagner la grande route. Les environs de Tarragone sont cependant rians et peuplés; c'est une suite, presque non interrompue, de jolies maisons, depuis la ville jusqu'au hameau de la *Figaretta*, qui en est à une petite lieue.

Deux grandes lieues plus loin on passe sous un bel arc de triomphe, qui, jadis destiné sans-doute à immortaliser quelqu'exploit, dans un lieu fréquenté, est, à présent, isolé au milieu des montagnes. Il est assez bien conservé, excepté dans ses chapiteaux, qui paraissent avoir été d'ordre corinthien, et qu'on a essayé de remettre à neuf. Les savans Espagnols ne doutent pas qu'il ne soit du temps de Trajan. A une lieue, sur la droite du chemin, est un autre monument, beaucoup plus endommagé, qu'on appelle la tour des Scipions, parce que la tradition veut que deux Romains de ce nom y soient enterrés; quoique les ravages du temps en aient émoussé toutes les formes, on y reconnaît cependant encore deux esclaves dans l'attitude de la douleur.

Espagne.

Un peu au-delà de l'arc de triomphe, on trouve le joli village d'*Altafolla*, parfaitement situé, et un autre, appelé *Torre del Embarr*, placé sur une éminence, au bord de la mer. Ce dernier a une espèce de port ou de rade, qui reçoit quelques barques.

Tout ce pays, que nous parcourûmes dans les premiers jours de mars, qui sont, pour la Catalogne, la jeunesse de l'année, nous parut singulièrement agréable, par la douce température, par la variété de la culture, par la beauté de plusieurs sites. Il ne lui manque que des chemins moins raboteux.

Quelques lieues au-delà de *Torre del Embarr*, est placé le grand village de *Vendrell*. Je remarquai avec plaisir, dans ses environs, un joli château encore neuf, une véritable maison de campagne, placée à mi-côte, dans une agréable position; j'appris qu'il avait été récemment bâti, et qu'il était constamment habité par un modeste cultivateur, qui, bien différent de la plupart de ses compatriotes, avait exclusivement adopté la vie champêtre. Dans un pays où la belle saison dure neuf à dix mois, où l'hiver, à peine sensible, ne dépouille jamais en entier les champs de leur parure, il est étrange que ce goût soit si rare.

Espagne.

Au-delà de Vendrell, on traverse une contrée assez aride pour arriver à la jolie bourgade de *Villa-Franca*, au sortir de laquelle on a, devant soi, une chaîne de montagnes, qui forme le pourtour de presque tout l'horison. C'est là qu'est ce fameux mont Serrat, asile escarpé et solitaire de ces religieux qui ont fixé l'attention de plus d'un voyageur.

Le monastère de mont Serrat est à huit lieues, nord-ouest, de Barcelone; le seul endroit remarquable qu'il y ait dans ce trajet, est le bourg de *Terrassa*, connu par ses fabriques de draps fins; sur le penchant d'une haute montagne, est situé le monastère, réuni à l'église, qui est un des monumens les plus remarquables de la somptueuse superstition; elle contient quatre-vingt lampes d'argent, des chandeliers, des reliquaires, des croix, des bustes de la même matière, des couronnes enrichies de pierres précieuses, de magnifiques vêtemens, etc., le tout destiné à la décoration d'une vierge miraculeuse.

Quelle extravagante profusion, au milieu d'un pays où l'industrie aurait encore tant de choses à réclamer! Je ne prêcherai ni la profanation ni la violente spoliation des

Espagne.

temples; ces réformes brusques, ces accès de persécutions supposent et entraînent d'autres excès, commandés par la raison peut-être, ils sont exécutés par la fureur, et le scandale est le moindre des maux qu'ils causent; mais quand ces trésors seraient arrachés à leur inutilité, pour concourir à rendre praticable la communication de Valence à Barcelone, celle de Barcelone à Sarragosse, pour vivifier l'intérieur de la Catalogne, qu'on juge un peu trop favorablement, quand on n'en a vu que les côtes, ces trésors honoreraient-ils moins la Sainte à laquelle ils sont consacrés, et leurs gardiens en seraient-ils moins heureux et moins révérés.

Ils sont au nombre de treize ou quatorze, leurs hermitages sont répartis sur la croupe de la montagne, et occupent l'espace de près de deux lieues jusqu'à son sommet; le plus élevé, celui de St.-Jérôme, a une vue magnifique sur des plaines immenses; de là on découvre des rivières dont on suit le cours, des villes, quelques îles, et la vaste mer; les habitans de ces retraites sont peu sensibles sans-doute à ces beautés de tous les jours; mais à part cette dévotion, tant calomniée, dont les illusions embelliraient

le plus affreux désert, ils y mènent une vie douce, tranquille, agréable même; sans travail commandé, sans inquiétudes sur leur subsistance, sans remords, mais non pas sans austérité; au milieu de leurs richesses stagnantes, au sein de l'abondance, ils se bornent, pour eux-mêmes, à une heureuse médiocrité, et l'hospitalité qu'ils exercent envers les voyageurs est presque leur seule dépense; permis à la philosophie de les proscrire, à la politique de les réformer, mais la cruauté seule pourrait les maudire. Je rentre dans la route de Barcelone. Espagne.

Au-delà de Villa-Franca, le chemin est tracé, ébauché même; mais en 1793, il était tellement négligé, tellement jonché de quartiers de roc, que je désirai vingt fois qu'il n'eût encore été projetté que sur le papier; la partie des ponts était la seule qui fût parfaitement soignée; à commencer à l'un d'eux, on trouve une portion de chemin superbe, après laquelle on tourne brusquement à droite, pour arriver au plus mauvais pas qu'il y ait en Espagne; on tombe de secousse en secousse par un chemin étroit, escarpé, rocailleux, qui suit le bord d'une profonde vallée; pour éviter ce passage, vraiment redoutable, on avait projetté un ou-

Espagne.

vrage très-hardi, dont l'objet était de réunir, par une espèce de pont à trois étages, les deux montagnes opposées; l'entreprise avait été mal calculée, on a été obligé de l'abandonner, mais son ébauche même a quelque chose de très-imposant; un sentier qui fait traverser à pied la vallée, dans sa largeur, passe entre les arcades de ce triple pont, et permet d'en saisir l'ensemble gigantesque.

Au-delà de cette vallée on se retrouve sur un chemin passable, qui mène à un des beaux ponts qu'il y ait en Europe; il a cinq cent quarante pas de long, et embrasse tout le large lit de la petite rivière de l'Iobregat; il prend son nom d'un village qu'on trouve au-delà, *Molinos del Rey*, ou *Remolinos*; le pays qu'on traverse pour y arriver est pittoresque, mais sauvage; de hautes montagnes forment presque toute l'enceinte de l'horison; l'industrie lutte, sur leurs énormes flancs, contre l'aridité; la charrue a sillonné tout ce qui n'est pas inaccessible.

De *los Molinos del Rey*, on a un beau chemin de quatre lieues, avant d'arriver à Barcelone; rien de plus riant, de plus animé, de plus riche que les approches de cette capitale, digne, à tous égards, de la curiosité d'un voyageur; son port contribue beau-

coup à son embellissement ; il n'est cependant ni vaste, ni très-bon ; deux petites rivières, l'*Iobregat* et le *Besos*, qui ont leurs embouchures près de la ville, y charient des sables, qui, en dépit des mesures prises, tendent sans cesse à le combler ; il est formé par une sorte de baie placée entre la citadelle de mont Jouy, la ville et Barceloncette, petite ville moderne, bâtie par le marquis de la Mina, gouverneur de Catalogne, qui a un tombeau dans l'une de ses églises ; c'est dans ce quartier que sont placés les objets les plus remarquables de Barcelone ; la belle promenade, en forme de terrasse, qui régne le long du port ; la *longa*, nouvel édifice où se trouvent réunis, une école de dessin, une de pilotage, et une de commerce ; le palais du capitaine général qui, malgré ses défectuosités, a une apparence imposante, et surtout la nouvelle douane, édifice magnifique, qui était à peine fini en 1793.

Il n'est pas de ville en Espagne où il régne plus d'activité apparente, ni plus d'industrie réelle, malgré les causes de paresse et de dépopulation qui existent encore à Barcelone comme ailleurs, car on y compte quatre-vingt-deux églises, vingt-sept couvens d'hommes, dix-huit de filles, et plusieurs

Espagne.

congrégations ; d'après le dénombrement de 1787, Barcelone s'est trouvé avoir cent onze mille quatre cent vingt ames ; nulle-part les progrès de la population n'ont été plus sensibles, s'il est vrai, comme on l'assure, qu'en 1715, Barcelone ne comptait pas plus de trente-sept mille ames, et que, lors du débarquement de Charles III, en 1759, elle n'en avait encore que cinquante-trois mille ; ce qui peut rendre croyable cette rapide prospérité, c'est la quantité prodigieuse d'édifices, bâtis depuis quelques années, non-seulement dans l'intérieur de la ville, mais aussi et sur-tout dans les environs, tellement que Barcelone, pour le nombre et l'agrément des maisons de campagne, le cède à peu de villes de France ; Marseille, qu'on pourrait lui comparer, à quelques égards, et qui, à plusieurs, l'emporte assurément sur Barcelone, ne peut comparer son territoire à celui de cette ville, où l'on trouve à-la-fois un beau paysage, une culture très-variée, l'activité de l'industrie, tous les symptômes de l'abondance; qu'on ajoute aux charmes de pareils environs, l'avantage d'un sol fertile et d'un climat qui, sans être brûlant, fait prospérer toutes les productions des pays chauds. Le

concours des étrangers qui y abondent, une nombreuse garnison, les moyens d'instruction que fournissent plusieurs corps littéraires, un théâtre d'anatomie, quelques bibliothèques publiques, un cabinet d'histoire naturelle, dont Tournefort faisait grand cas, et qu'il a enrichi d'une précieuse collection des plantes du Levant, cabinet d'un simple particulier, qui, pour le choix et la variété des curiosités des trois règnes, peut faire envie à plus d'un petit souverain; de belles promenades, des sociétés nombreuses et choisies; cette variété d'occupations que présentent le commerce et l'industrie, etc., etc.; et l'on conviendra qu'il est peu de villes en Europe dont le séjour offre plus d'agrémens et de ressources que celui de Barcelone. Barcelone n'est cependant pas ce qu'il pourrait être; on en devinera facilement la cause.

Espagne.

Les amateurs des beaux-arts y admireront trois tableaux de Mengs, et ceux des antiquités, six colonnes canelées, d'ordre corinthien, débris d'un superbe édifice, sur la destination duquel les érudits ne sont pas d'accord; les restes d'un amphithéâtre, ceux d'une maison de bains, plusieurs tronçons de statues antiques, enfin une foule d'ins-

Espagne.

criptions qui exercent encore la sagacité des savans.

Sous le rapport militaire, Barcelone est aussi une ville très-importante. On se rappelle la longue résistance qu'elle opposa au maréchal de Berwick, en 1714, et l'intérêt que Philippe V attachait à sa conquête, sans laquelle il ne se serait pas cru affermi sur le trône d'Espagne. Elle doit sa force à la vaste citadelle qui la défend du côté de l'orient, et au mont *Jouy* qui la domine et la protége du côté de l'occident. Cette montagne, fortifiée avec beaucoup de soin du côté de la ville, est très-escarpée du côté de la mer. La forteresse, placée à son sommet, est très-imposante au premier aspect, mais elle paraît bientôt, à l'homme de l'art qui l'examine, trop vaste, trop surchargée d'ouvrages, plus massifs, plus dispendieux, qu'ils ne peuvent être utiles, et sur-tout trop élevée pour être redoutable à une armée assiégeante, qui serait campée dans la plaine.

Barcelone doit principalement sa splendeur et sa richesse à son industrie et à la quantité de ses fabriques; les plus remarquables sont celles d'indiennes ou toiles peintes; on en compte jusqu'à cent cin-

quante ; celles de dentelles, de blondes, de rubans, de fil, occupent douze mille ouvriers, et le même nombre est employé aux divers ouvrages en soie, comme galons, étoffes de diverses espèces.

La population de la Catalogne s'élève à douze cent mille ames. Quelque favorisée qu'elle soit par la nature, quelque vivifiée qu'elle soit généralement par l'industrie, on s'en formerait toutefois une idée trop favorable, si on la jugeait par sa capitale et par ses côtes. Son intérieur contient plusieurs cantons déserts, plusieurs qu'il serait difficile d'arracher à la stérilité; mais l'industrie s'y est établie par-tout où elle a pu se frayer un accès. Malgré les coupes qui s'y sont multiplées, elle a encore une quantité suffisante de bois, pour le chauffage, pour la consommation de ses fabriques, et même pour la construction de ses navires, quoiqu'elle en reçoive beaucoup de Russie, de Hollande, d'Angleterre et d'Italie. Les arbres à liége abondent sur-tout dans ses forêts, et il s'expédie, tous les ans, jusqu'à vingt-cinq vaisseaux chargés de liége, pour le Nord, et beaucoup de bouchons pour Paris. On m'a assuré qu'il y avait tel ouvrier qui en faisait jusqu'à quatre mille par jour.

Espagne.

Malgré l'état florissant où se trouve la Catalogne, elle est moins peuplée et peut-être moins industrieuse qu'elle ne l'était dans le quinzième siècle; à cette époque, les draps manufacturés à Barcelone passaient à Naples, en Sicile et jusqu'à Alexandrie. Les Catalans modernes, il faut en convenir, tendent plus, dans leur activité, à faire beaucoup, qu'à faire bien. Entre leurs mains le goût et le fini ne répondent pas encore à la bonne qualité des matières premières qu'ils emploient. Les chemins sur-tout, ce grand véhicule du commerce, sont, en général, fort négligés en Catalogne. Elle est loin d'avoir tiré parti de toutes les ressources de son sol; quelle variété de marbre il renferme! Combien de mines on aurait à y mettre en valeur!

Après Barcelone, la ville la plus importante est *Lérida*. Elle est à vingt-cinq lieues de cette capitale. Dans l'intervalle qui les sépare, on rencontre des bourgs ou des villages, d'heure en heure. Les cinq premières lieues se font à travers un pays riche des dons de la nature, et des succès de l'industrie; celui qui traverse les quatre lieues suivantes, prouve, plus qu'aucun autre canton, l'activité entreprenante des Catalans.

Espagne.

Plus loin on rencontre la Noya, petite rivière fort capricieuse qu'on passe à gué une douzaine de fois, qui désole souvent la contrée, mais qui est habituellement son principal moyen de vivification. Elle sert aux travaux de beaucoup d'usines, et surtout à ceux de la plupart de ces nombreuses papeteries, qui fournissent à la consommation d'une grande partie de l'Espagne et des Indes. C'est une branche d'industrie qui, en moins de seize ans, a fait d'étonnans progrès; en 1777 la Catalogne ne comptait que cent douze papeteries; en 1788, elle en avait plus de trois cents; on calcule qu'elles produisent annuellement, aux Catalans, plus d'un million de piastres de profit.

En continuant à suivre la route de Barcelone à Lérida, on passe par *Cervera*, ville de cinq mille ames; elle a une université très-fréquentée, qui fut fondée par Philippe V, à l'époque où il supprima toutes celles de la Catalogne; car le ressentiment du vainqueur, irrité par une longue résistance, s'étendit à tout. Mais la Catalogne, théâtre de suppressions et de réformes en tout genre, a trompé les calculs de la vengeance. Dépouillée de ses privilèges, assujettie à un genre particulier d'impositions,

Espagne.

elle n'en est pas moins la province la moins grevée et la plus industrieuse de l'Espagne, et les fidèles Castillans ont eu plus d'une raison de porter envie aux rébelles; aussi les Castillans et les Catalans ont-ils formé, jusqu'à nos jours, deux peuples distincts qui se rivalisent, se haissent même.

Lédiocèse de Salsone, dans lequel est situé Cervera, se ressent au reste de son éloignement de la capitale et des côtes, et il y faut plus d'efforts qu'ailleurs, pour encourager l'industrie; l'évêque en a fait de très-heureux, pour vivifier sa résidence; on y travaille le fer avec succès; l'orfévrerie, les toiles de coton, les dentelles, occupent une partie de ses habitans, et l'agriculture est extrêmement soignée dans ses environs.

Cardona, petite ville du même diocèse, a dans son territoire, que l'on a rendu fertile, une mine connue de tous les naturalistes; l'unique peut-être de cette espèce qu'il y ait en Europe.

Lérida est placée à l'extrêmité occidentale de la Catalogne; les grains, le chanvre, les oliviers, les vignes, les fruits, les légumes de toute espèce, abondent dans la plaine qui l'environne. Quelques canaux d'irrigation, qui attestent l'active industrie des

habitans de Lérida, ont encore ajouté à la fécondité de cette plaine, jadis célébrée par le poète Claudien. Espagne

On entre dans la ville par un beau pont, sur la Ségre qui la baigne du côté de l'orient. Les bords de cette rivière, les environs de Lérida, ne peuvent se voir sans un vif intérêt par les hommes versés dans l'art militaire, par ceux, en plus grand nombre, qui aiment à fouler un sol illustré par les pas des héros. Je veux moins parler des siéges, des batailles dont cette contrée a été le théâtre, au commencement du dix-huitième siécle, que de cette campagne, à jamais fameuse, dans laquelle, plus qu'en aucune autre, Jules César déploya les talens d'un grand capitaine, contre les lieutenans de Pompée; campagne qui a fourni à Guiscard la matière d'un de ses plus savans et plus intéressans commentaires. C'est son livre à la main qu'il faut parcourir les bords de la Ségre, depuis *Balaguar* jusqu'à *Mequinenza*, pour trouver réuni dans un mémoire de tactique, tout ce que l'histoire peut avoir d'instructif à tout ce qu'un roman peut avoir de piquant.

Le cours de cette rivière, dont les caprices et les débordemens opposèrent, il y a

Espagne.

dix-huit siècles, des obstacles que César ne put surmonter qu'à force de constance et de génie, est encore, ce qu'il était alors, toujours un bienfait, mais souvent un fléau pour les pays qu'elle arrose. La ville de Lérida est sur-tout exposée à ses ravages, et c'est pour l'en préserver que son gouverneur actuel, Flamand d'origine, a fait construire une jetée qui contribue à son embellissement, et qu'on peut ajouter à la longue liste des établissemens utiles que l'Espagne doit à des étrangers.

Avant d'arriver à Lérida, la Ségre, qui prend sa source au pied des Pyrénées, a traversé la plaine d'Urgel, la plus fertile en grains de toute la Catalogne; mais les communications faciles manquent sur-tout à la portion occidentale de cette province; ses chemins sont si étroits, si mauvais, que les transports de ses riches et nombreuses productions ne peuvent s'y faire qu'à dos de mulets.

Je reviens de mon excursion de Lérida, et vais reprendre la route de Barcelone aux Pyrénées.

A commencer de cette capitale, l'industrie et la population sont très-florissantes tout le long de la côte. *Badelona*, qui n'est qu'à

qu'à une lieue de Barcelone, en offre la première preuve. A quatre petites lieues plus loin, on traverse la jolie ville de *Mataro*, remarquable par sa propreté et son activité. Elle n'a pas plus de neuf mille ames; mais ses fabriques de cotonades, de soieries, de dentelles surtout, la brillante culture de son territoire, son commerce, dont les vins forment la principale branche, en font un des lieux les plus importans de cette côte. Espagne.

La route de Barcelone à Mataro est très-agréable: mais rien, dans toute l'Espagne, ne m'a paru comparable aux charmes de la journée suivante. Un chemin neuf, suivant les sinuosités de la côte, montant et descendant la croupe quelquefois escarpée des côteaux, creusé dans le roc en quelques endroits, traversé de jolies bourgades qui, par la construction de leurs maisons simplement décorées, par leur propreté et même par l'activité industrieuse, mais peu bruyante de leurs habitans, rappellent les cantons les plus agréables de la Hollande. Oubliez l'atmosphère brumeux de cette province, prêtez-lui le climat délicieusement tempéré des pays chauds que rafraîchit l'air de la mer, substituez l'agitation et la vaste

Espagne.

étendue des flots au cours triste et silencieux des canaux étroits et bourbeux du pays des Bataves ; conservez tout ce que l'industrie lui a donné d'attrayant, et vous aurez une idée de celui qui s'étend de Barcelone à Malgrat.

Quelques-unes de ces bourgades, qui font un contraste frappant avec le reste de l'Espagne, méritent d'être nommées. Après Mataro, on trouve *Arens-de-Mur*, où commence le diocèse de Gironne, et qui a son petit chantier et son école de pilotage ; *Canet-de-Mar*, bourg très-agréablement situé, dont les habitans commercent non-seulement avec toute l'Espagne, mais jusqu'aux Indes occidentales, et s'occupent avec beaucoup de succès de la fabrication des dentelles; *San Pol*, bourg moderne qui s'accroit sensiblement sous la protection fécondante de l'industrie; *Calela*, un des plus jolis endroits de la côte, où l'on travaille aussi le coton, la soie, les dentelles; *Peneda*, autre bourg, où l'on s'arrête assez ordinairement pour la dinée; enfin *Malgrat*, passé lequel on quitte cette route délicieuse et les bords de la mer, pour s'enfoncer dans un pays sauvage. On redescend ensuite dans un assez beau bas-

sin, au centre duquel se trouve l'hôtellerie isolée de la *Grenota*, un des plus mauvais gîtes de la route. Espagne.

Le lendemain, je rentrai dans un pays montueux que se partagent les bois et les bruyères. On découvre ensuite la ville de Gironne, adossée à des coteaux dont le prolongement vers le levant porte quelques redoutes, et s'abaisse au couchant en un amphithéâtre très-pittoresque. Cette chaîne de coteaux forme autour de Gironne une enceinte semi-circulaire. Quand on est encore à une lieue de cette ville, on la croirait sur une éminence. On la traverse cependant et on en sort sans monter sensiblement. Sa cathédrale, un des beaux monumens de l'architecture gothique, est le seul de ses édifices qui soit sur une hauteur Gironne, cette ville fameuse dans les guerres modernes de l'Espagne, est partagée en deux portions inégales, par le *Ter* qu'on y passe sur un pont, mais qu'on peut y passer à gué en tout temps.

Le diocèse auquel Gironne donne son nom, est un des cantons les mieux cultivés et les plus florissans de l'Espagne. La partie qui avoisine la mer, produit en grande abondance des vins, des limons,

Espagne.

des oranges, et des grains de toute espèce. Sa partie montueuse est couverte de vignobles, de blés et d'oliviers. Dans celle qui est boisée, on trouve surtout beaucoup d'arbres à liége, dont l'écorce est une branche de commerce assez considérable. Il est peu de cantons, dans ce diocèse, qui ne soient remarquables par l'abondance de leurs productions et l'activité de leurs habitans. Le Lampourdan, qui en forme la partie septentrionale, est une vaste plaine très-fertile en toutes sortes de grains et de fruits.

Une petite ville du même diocèse, à peine connue de nom, celle d'*Olot*, située près de la source de la Fluvia, mérite d'être tirée de son obscurité, à cause de l'étonnante industrie qui y règne. Tout le monde y est occupé : il n'est presque pas de genres de fabrique auxquels ses habitans ne soient propres, et qui n'y soient établis en grand nombre.

A une demi-lieue au-delà de Gironne est un bourg remarquable aussi par son activité. Deux lieues plus loin, après avoir traversé un joli pays, on arrive à la *Madrina*, hôtellerie la plus sale et la plus chère de la route, mais agréablement

groupée avec le coteau qui la domine. Espagne.

De la Madrina à Figuciras ou Figuières, le pays est assez couvert, et à quelques broussailles près, assez bien cultivé. On passe plusieurs rivières, où, dans la plus grande partie de l'année, on trouve un filet d'eau roulant au milieu d'un vaste lit de cailloux ; et c'est en quoi se ressemblent presque toutes ces rivières qui coulent du pied des Pyrénées vers la Méditerranée, tant dans cette partie de la Catalogne que dans le Roussillon. Telle est surtout la *Fluvia*, que nous passâmes à gué, à deux fortes lieues avant d'arriver à Figuières. Rosas est à quatre grandes lieues à l'orient de Figuières. Pour s'y rendre, on passe par *Villa-Bertran*, *Peralada*, et on traverse un beau pays qui est presque tout en plaine. Ce port n'est jamais très-fréquenté, il est cependant formé par une baie immense dans laquelle peuvent mouiller même des vaisseaux de ligne : mais cette baie est beaucoup trop vaste, et son entrée beaucoup trop large pour qu'on y soit à l'abri des vents et des attaques extérieures.

Mais il est temps de quitter la Catalogne, et de mettre un terme à ma longue carrière.

*Italeam ! Italeam !*

Espagne.

De Figuières, on aperçoit très-distinctement les Pyrénées. Que dis-je, on est à leurs pieds, on est entouré d'un prolongement de leur vaste chaîne : car c'est une ramification des Pyrénées que ces coteaux dont plusieurs dominent, mais d'assez loin, l'éminence où est placé Figuières, et qui, faisant un long circuit autour de cette forteresse, vont expirer dans la mer au cap de Palamos. Le Lampourdan, ainsi renfermé, est arrosé, surtout du nord-ouest au sud-est, par un grand nombre de petites rivières et de ruisseaux.

Ces rivières, ces ruisseaux qu'on passe à gué pendant presque toute l'année, s'enflent au printemps par la fonte des neiges et par les pluies qui l'accompagnent. Ces événemens sont communs dans une grande partie de l'Espagne, et surtout en Catalogne ; et pendant cette fameuse campagne que nous avons rappelée plus haut, un de ces débordemens subits de la Sègre, de la Chinea et autres rivières affluentes, opposa aux opérations de César, ces obstacles dont il ne triompha que par un surcroît d'efforts.

La route de Figuières à Jonquière se fait avec plaisir. Bientôt après avoir laissé

cette chaîne de coteaux, fertiles pour la plupart, qui avoisinent Figuières, on voit devant soi les montagnes sur l'une desquelles est Bellegarde, et à leurs pieds, le modeste bourg de la Jonquière, qui semblerait devoir être anéanti en une minute par les feux de cette forteresse menaçante. Espagne.

La Jonquière, placée à l'entrée d'une vallée qui s'élargit peu-à-peu du côté de la Catalogne, n'a d'autre ressource que la culture et les arbres à liége qui couvrent les monts circonvoisins. Ce bourg est tout ouvert dans la dimension qui va d'Espagne en France. La forteresse de Bellegarde se présente cependant de ce point de vue sous une forme moins imposante que des divers points de la route qui conduit, en serpentant à travers les rochers, de l'autre côté des Pyrénées. Dix fois, dans ce long et pénible labyrinthe, on perd de vue et on retrouve toujours avec un plaisir mêlé d'effroi, cet orgueilleux dominateur des vallées circonvoisines. Il y a une grande demi-lieue depuis la Jonquière jusqu'à l'endroit où on est précisément au-dessous de Bellegarde, et dans tout ce trajet, on ne monte que peu sensiblement. On y rencon-

Espagne.

tre une petite maison isolée, près de laquelle s'élèvent deux petites colonnes qui forment la limite entre la France et l'Espagne.

Un peu plus loin est un très-petit village qu'on nomme le *Perthus*. C'est là qu'est le bureau de garde qui vise les passeports des voyageurs. C'est du *Perthus* que prend son nom le col qui, de la Jonquière, conduit au Boulon, par des sinuosités dont on ne croit jamais apercevoir la fin.

Jusqu'au Perthus, la route ne saurait être plus belle; mais depuis l'endroit où commence notre territoire, elle est sensiblement négligée. De la Jonquière au Boulon, elle serpente à travers l'épaisseur des Hautes-Pyrénées, et présente des points de vue très-pittoresques. Dans ce pays, qu'on ne traverse pas sans un plaisir mêlé d'effroi, la nature est tour-à-tour riante, majestueuse et terrible. Comme dans la plupart des montagnes, elle a mis beaucoup de variété dans les sites, et semble s'être plu à marier les climats opposés. Quelquefois on a laissé les plaines de la Catalogne et du Roussillon sous l'horizon le plus serein, et l'on se trouve peu après engagé

au séjour des tempêtes. Que l'homme et ses grandes manœuvres de tactique et ses grands plans de politique, paraissent petits à côté de ces grands accidens de la nature! Comme les armées *formidables* sont mesquines, à côté de ces vieux ossemens du globe! Comme elles se perdent au sein de ces profondes vallées! Qu'est-ce que le bruit de l'artillerie terrestre auprès du tonnerre, dont leurs sinuosités centuplent les éclats! Les générations de héros passent et disparaissent, et l'énorme masse du Canigou, en tout temps chargé de frimats, reste immobile, éternelle comme le monde. Espagne.

Du Perthus, il y a une très-grande lieue jusqu'au Boulou, qu'on aperçoit au milieu d'un bassin entouré d'un amphithéâtre de monts dont plusieurs sont au printemps encore couverts de neige. Parmi eux, sur la gauche, s'élève et se perd dans la nue, ce *Canigou*, l'un des points les plus apparens des Pyrénées. En vain on s'en éloigne; la distance semble ne pas diminuer sa masse, et l'on est à Perpignan, qu'on est encore à ses pieds.

Avant de gravir vers le village du Bou-

Espagne.

lon, qui est la première poste de France, on arrive au bord du Tech, petite rivière qui vient des Pyrénées, qui arrose *Pratz de Mollo*, le fort *des Bains*, coule très-près de la petite ville de Geret, et se rend dans la mer un peu au-dessus de Collioure. En 1793, il fallait encore la passer à gué et très-incommodément. On répugnait à voir des hommes n'ayant d'autres vêtemens que leurs chemises, s'enfoncer dans l'eau jusqu'à la ceinture, et pousser à force de bras les voitures des voyageurs jusque sur l'autre rive. La guerre qui a ravagé ses bords lui a du moins procuré un petit pont de bois, qui, après avoir facilité pendant deux ans le transport des armées et de tout ce qu'elles traînent à leur suite, favorise à présent des communications plus paisibles.

Je m'arrête au Boulon, qui n'est qu'à une portée de fusil du Tech. Je jeterai seulement un dernier regard sur le beau pays que j'ai essayé de faire connaître, pour présenter au lecteur la récapitulation de mes observations, de mes conjectures et de mes vœux.

L'Espagne et les Espagnols sont bien loin

de mériter le dédain avec lequel l'ignorance les juge. Que leur manque-t-il au contraire, pour exciter l'envie ! L'Espagne n'a-t-elle pas tous les élémens de la prospérité! quel beau climat ! quelle variété de productions, que l'industrie plus éclairée, mieux dirigée, pourrait facilement porter à la perfection, vins, fruits, laines, soies, huiles, chevaux, etc., etc. Que de richesses en tout genre recèlent les entrailles de cette terre! De quoi ne seraient pas capables les hommes qui l'habitent, si le gouvernement secondait les avances de la nature? Espagne.

Mais il semble qu'un instinct fatal le pousse à les contrarier. Sans cesse de fausses mesures que la routine et l'obstination perpétuent; or, si le génie en propose de nouvelles, si le courage en ébauche l'exécution, l'envie, les préjugés sont là pour les arrêter dans leur carrière. Nulle part, peut-être, l'intrigue et la calomnie ne se sont acharnées avec plus de succès contre le mérite et le talent.

J'en appelle à tant de savans artistes, gens capables de tout, gens qu'on connaît, qu'on apprécie, mais qu'on laisse languir dans l'inaction et presque dans la misère,

Espagne.

tandis qu'il y a des pensions et des places pour les sots et les intrigans. Les fonds manquent pour les entreprises utiles; ils abondent pour satisfaire à un luxe qui n'ajoute rien à l'éclat du trône, mais qui peut fournir aux mécontens des argumens très-dangereux.

Et cependant, malgré les entraves qui avertissent cette nation, malgré les injustices qui la découragent, en dépit des préventions qui la calomnient, que n'a-t-elle pas déjà fait pour s'arracher à la honteuse inertie à laquelle elle était vouée il y a un siècle.

Si l'on veut apprendre à juger les Espagnols avec moins de sévérité, que l'on compare le règne de Charles II au règne de Charles IV; que l'on rapproche ce qu'étaient chez eux les fabriques, le commerce, la marine, les lumières en tout genre, à la première de ces époques, de ce qu'ils sont à la seconde.

Eh! combien cette différence serait encore plus frappante, si des guerres fréquentes et au moins inutiles n'accumulaient pas les interruptions, sur la carrière de prospérité qu'ils suivent depuis un siècle; si les plans, dont la permanence pourrait

seule assurer le succès, n'étaient pas sans cesse contrariés par des circonstances passagères. Espagne.

Qu'il est déplorable de voir cette nation, en apparence grave et réfléchie, obéir plus qu'aucune autre aux petites passions de ceux qui occupent le trône, ou de ceux qui l'assiégent. L'Espagne a tant de possessions à perdre, tant d'avantages à reconquérir, pour elle sur-tout, la paix est un devoir, tant qu'elle est compatible avec la sûreté et avec l'honneur; et c'est pour assouvir des animosités de cabinet, pour obéir aux petites passions de ceux qui la gouvernent, que huit fois, en moins d'un siècle, elle s'est exposée aux hazards de la guerre.

Mais ce n'est pas ainsi qu'une puissance jadis grande, qu'une nation jadis assise aux premiers rangs, se régénère et se remet à sa place. Les Espagnols sont doués d'une imagination heureuse et féconde : ils ont de l'aptitude pour tous les arts : ils ont des ébauches d'établissemens dans presque tous les genres. Il y a chez eux de l'esprit jusque dans les classes les plus obscures; et depuis quelque temps, des lumières jusque dans les classes supérieures. Mais tant de versatilité, tant de plans conçus par une

Espagne. passion et renversés par une autre, expliquent sa position stationnaire. Pour consommer ce qui, depuis cinquante ans, est ébauché pour sa prospérité, il lui faudrait donc plus de fixité dans ses plans, une volonté plus soutenue, plus active, moins d'inclination pour les entreprises qui font du bruit au loin; il faudrait qu'elle s'occupât de ses établissemens d'éducation, plutôt que de sa compagnie des Philippines; qu'elle songeât à vivifier la Vieille Castille plutôt que l'île de la Trinité.

Que l'Espagne se méfie sur-tout de cette ambition envahissante qui fait prendre la gloire pour la prospérité, qui, adoptant un adage du droit des gens moderne, imagine des bornes fixées aux états par la nature, comme s'il y avait une usurpation qu'on ne pût légitimer ainsi.

Que son propre exemple lui apprenne que ce n'est pas de l'étendue des possessions que dépend la puissance, lors sur-tout qu'on a déjà un vaste territoire qui peut suffire à toutes les entreprises d'amélioration, à tous les genres de succès, un territoire susceptible de tant d'augmentations en culture, en industrie et en population.

Que ceux qui veulent assurer une pros-

périté durable à l'Espagne, ne la cherchent donc pas dans cet arrondissement de territoire qui ne peut séduire que les enfans et les femmes. Il lui faut des alliés, sans doute, mais il lui faut aussi des voisins rivaux et jaloux qui tiennent son activité en haleine, qui ne lui permettent pas de négliger ces moyens de défense et même d'attaque, que les passions des hommes rendront toujours nécessaires. Il lui faut de longs intervalles de paix : mais tant que le beau rêve de l'abbé de St.-Pierre n'aura pas été réalisé, il lui faut aussi que la possibilité de la guerre ne permette pas à sa vigilance de s'endormir, et que ce courage, une des vertus distinctives des Espagnols, ne coure pas le risque de s'engourdir dans l'absence des dangers. Espagne.

Peut-être devrait-on encore désirer pour elle que son gouvernement, renonçant à ses antiques préjugés, à ses idées de fausse grandeur, envisageant sans effroi la perspective de l'indépendance inévitable de la plus grande partie de ses colonies; que se préparant de loin à cette scission, il l'empêchât de devenir sanglante; qu'au lieu de faire de ses colons des enfans adultes qui gémissent sous le joug d'une marâtre, il

Espagne.

en fît des enfans librement émancipés, qui conservassent une affection profonde pour leur mère, et devinssent ses alliés les plus intimes ; qu'il fût persuadé que cette révolution pacifique, doucement amenée par la sagesse, serait facilitée par la conformité de mœurs, de langage, de religion : qu'il profitât de l'exemple de l'Angleterre dont la tyrannie envers ses anciens colons a retardé cet amalgame, mais qui voit depuis quelques années, s'effectuer par la force des choses, ce retour si naturel d'un peuple vers un autre peuple, avec lequel il a eu de si longues habitudes, et conserve encore tant de points de contact ; qu'il apprit ce gouvernement, à l'école de ces mêmes Anglais, à celle des Hollandais, des Français, que ce n'est ni le nombre ni l'étendue des colonies, mais leur organisation et la bonté de leur régime, qui font la richesse des métropoles ; que la seule partie française de St.-Domingue était, en 1788, d'un plus grand rapport pour la France, que l'île de Cuba, le Mexique et le Pérou ensemble ne le sont pour l'Espagne.

---

CHAPITRE

# Voyage en Portugal.

## CHAPITRE PREMIER.

*Voyage et arrivée à Lisbonne. — Couronnement de la reine. — Climat et origine du royaume de Portugal. — Sa fertilité. — Sa constitution primitive. — Sa dépendance de l'Espagne. — Notice sur la révolution de* 1640.

Portugal.

J'ÉTAIS à Londres par ordre du gouvernement. Le désir de voir le Portugal me fit solliciter un congé de la cour de France. Je l'obtins, et me mis en route pour aller m'embarquer à Falmouth. La traversée fut heureuse; après six jours de navigation, nous arrivâmes à huit heures du matin à Lisbonne.

Rien de plus beau, de plus majestueux que la vue de ce port. Il est défendu par le fort de Bugio, qui se trouve dans une île à l'embouchure du Tage. La ville, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive droite de ce fleuve, offre un magnifique coup-d'œil.

Portugal.

Le Tage forme, au pied des murailles, une baie de trois lieues de largeur, parage excellent pour toute sorte de vaisseaux. L'entrée du port ne répond pas cependant à la beauté de la baie. La barre qui s'y est formée la rend difficile pour les pilotes qui n'en connaissent pas bien les fonds : aussi est-il défendu à tout bâtiment anglais d'entrer dans le port, sans avoir un pilote du pays, qui vient au-devant du bâtiment, et qui s'empare du gouvernail. Le pilote est payé par le capitaine, qui ne peut s'en passer sous peine d'une amende. Plusieurs accidens arrivés à des bâtimens qui voulaient entrer sans le secours de ces pilotes-côtiers, ont déterminé le gouvernement Britannique à émettre cette loi.

A l'époque de mon arrivée, Lisbonne était dans une agitation que je ne puis dépeindre, c'était la veille de la célébration du couronnement de la reine. Le peuple courait çà et là, chantant et dansant la *foffa*, danse nationale, qu'on exécute deux à deux au son d'une guittare ou d'un instrument quelconque, danse tellement lascive, que la pudeur rougit d'en être témoin, et n'oserait entreprendre de la décrire.

On avait choisi la place du commerce, comme l'endroit le plus propice à la cérémonie du couronnement : elle est grande et située sur le bord du Tage ; les rues qui y aboutissent sont belles et larges ; elles ont, ainsi que celles de Londres, des parapets pour les gens de pied. En arrivant par le côté qui fait face au rivage, on entre dans cette place par un arc-de-triomphe de l'ordre dorique, mais d'une lourde architecture. Au-dessous des édifices qui forment les côtés de la place, il règne une galerie qui serait assez belle si elle était moins écrasée. Au milieu de la place s'élève la statue équestre du roi Jacques I.er, faisant face au rivage. Le marquis de Pombal avait fait mettre au pied de cette statue un médaillon en bronze : la veille du couronnement ses ennemis le firent ôter pour y substituer les armes de la ville. Portugal.

Le couronnement de la reine se fit avec une grande magnificence, au bruit de l'artillerie, et aux acclamations d'un peuple immense, qui était venu de tous côtés pour y assister, la reine seule ne parut pas prendre part à l'allégresse universelle. Elle était douloureusement affectée. Les principaux seigneurs de la cour avaient résolu

Portugal.

de lui faire demander, par le peuple, la tête de Pombal. La reine était instruite de leur dessein. Elle craignait le danger d'un refus, mais quoiqu'elle n'aimât pas le marquis, elle respectait en lui l'ami de son père. On entendait partout le nom de Pombal. Les esprit s'échauffaient, le mouvement allait éclater quand tout-à-coup survint une patrouille de cavalerie, ayant à sa tête un officier, qui, s'adressant à ceux qui formaient cet attroupement, leur défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de nommer M. de Pombal. La foule fut bientôt dissipée, les rues se trouvèrent en un instant remplies de soldats et de cavaliers, et l'on fut si constamment occupé à dissiper tous les rassemblemens au moment où ils paraissaient se former, que le peuple se rendit à la place avant d'avoir pu rien décider. On avait pris la sage précaution de diviser ce peuple, en faisant construire, sur la place, des barrières de distance en distance, de sorte qu'il se trouva séparé, et, pour ainsi dire, emprisonné sans s'en être apperçu. On entendit cependant une espèce de rumeur, et sept à huit voix crièrent *Pombal! Pombal!* mais elles furent au même instant étouffées par les cris de vive la reine,

que les partisans du marquis avaient excités.

Les illuminations furent brillantes, la cérémonie se fit avec autant de tranquillité que de pompe. La nation anglaise donna, le soir, un bal magnifique aux principaux habitans de la ville, sans doute en témoignage de sa reconnaissance; car c'était elle, vraie souveraine de Portugal, qu'on avait couronnée dans la personne de la reine. Le lendemain on reprit le deuil qu'on avait quitté la veille. Au milieu de l'allégresse générale que produisait la chute de Pombal, tout reprit un aspect lugubre, et on sortit du bal pour courir aux églises. Portugal.

L'air du Portugal est pur et tempéré dans les plus grandes chaleurs, il y souffle un vent rafraîchissant, qui rend le climat très-sain. Les hivers y sont en général fort pluvieux; mais il est rare qu'il y pleuve pendant l'été. Cependant c'est un bon pays pour l'agriculture, quoique les anglais aient voulu persuader le contraire, afin de faire croire aux Portugais que le produit de leurs champs ne pouvait suffire à leur subsistance.

Le plus grand fléau qui désole cette contrée, ce sont les tremblemens de terre plus

Portugal.

ou moins violens. On voit souvent le Tage couvert de matières bitumineuses qui sortent de son sein, ainsi que des montagnes de la ville et des environs, ce qui indique que le sol inférieur au lit du fleuve, et l'intérieur de ces montagnes, renferment un foyer de matières sulphureuses et salineuses dont la fermentation continuelle produit des explosions plus ou moins considérables, suivant que ces matériaux inflammables sont plus ou moins abondans. Le tremblement de terre qui, en 1755, détruisit toute la ville de Lisbonne, et dont on voit encore les horribles traces, a exercé la sagacité des plus fameux physiciens. Le résultat de leurs observations est une source inépuisable d'alarmes pour les malheureux habitans. Il paroît démontré, d'après les ravages qu'a produit ce fléau, particulièrement à l'endroit où cette ville est bâtie, que le foyer de la fermentation se trouve précisément au-dessous de son sol. Depuis près de mille ans ses habitans ont, de siècle en siècle, essuyé périodiquement des tremblemens de terre.

Pendant l'hiver, le froid est assez sensible à Lisbonne : on n'y a cependant des cheminées que dans les cuisines. On m'a

assuré que depuis vingt-trois ans on n'avait pas eu à Lisbonne de chaleurs aussi fortes que celles que j'éprouvai au mois de juillet 1777 : j'en souffris en effet, au point d'en perdre la respiration. J'attendais les nuits avec impatience pour jouir de la fraîcheur agréable de l'air, dont on profiterait avec plus de plaisir encore, si la malpropreté des habitans n'en altérait la pureté. Dès qu'il est nuit, les rues sont remplies d'ordures, d'animaux morts, et particulièrement de chiens, dont les cadavres jonchent, par milliers, les rues de Lisbonne; mais à peine est-il huit heures du matin, que déjà la force du soleil a dévoré ces objets de dégoût, qui, sans cela, infecteraient toute la ville, et y causeraient indubitablement la peste. Portugal.

Le portugal occupe, à partir du cap Saint-Vincent, à l'entrée du golfe de Cadix, toute la partie occidentale de la péninsule d'Espagne jusqu'à l'embouchure du fleuve Mintio, qui le sépare au nord d'avec la province de Galice. Il est borné à l'orient par le royaume de Léon, les deux Castilles et l'Andalousie, ce qui fait cent trente lieues de long, sur une largeur moyenne d'environ quarante lieues. Il est arrosé par les

Portugal.

quatre fleuves de Guadiana, du Tage, du Douro et du Mintio, dont le premier et le dernier lui servent de frontière avec l'Espagne, et par un grand nombre de rivières qui se jettent dans ces fleuves, ou se rendent directement dans l'Océan.

Ce petit royaume, connu anciennement sous le nom de *Lusitanie*, a beaucoup de ressemblance avec l'Espagne. Tous deux ont été possédés et civilisés par les Carthaginois, ensuite par les Romains, et ont passé sous l'empire des Goths et des Visigoths : tous deux furent conquis par les Maures et divisés en petits royaumes : tous deux, après avoir été délivrés de la domination des Arabes mahométans, par les princes chrétiens, descendans des Goths réfugiés dans les Asturies, ont fait les premières découvertes au-delà des mers, des conquêtes et des ravages en Asie et dans le nouveau Monde : tous deux ont accepté du Pape la concession étrange de vastes contrées dans l'autre hémisphère : tous deux se sont asservis au régime fanatique de l'inquisition : tous deux, jadis célèbres dans tout l'univers par leur bravoure et leur commerce, sont tombés dans une sorte de nullité politique : l'un et l'autre enfin ont perdu leur

constitution, et sont aujourd'hui gouvernés par un pouvoir absolu. Portugal.

Au commencement du douzième siècle, pendant que les guerres continuelles des rois Castillans contre les Maures, remplissaient l'Europe du bruit de leurs exploits, Henri, comte de Bourgogne, prince de la maison de France, passa en Espagne, à la cour d'Alphonse VI, roi de Castille : il déploya, en plusieurs occasions, tant de valeur et d'intelligence, que le roi lui confia le commandement de ses armées, et récompensa son courage, en lui accordant sa fille naturelle, et lui inféodant quelques provinces qu'il lui avait aidé à conquérir sur les Maures. Le fils d'Henri, Alphonse, poursuivit le cours des victoires de son père : il enleva aux Maures, Lisbonne, le meilleur port de l'Europe, plusieurs villes de l'Estramadure, et le reste du pays jusqu'au fleuve Mintio. Ce prince, qui n'était d'abord que comte de Portugal, et vassal du roi de Castille, se rendit souverain indépendant, et fut proclamé roi par ses soldats. Ce roi de Castille lui fit la guerre comme à un sujet rebelle; mais le nouveau roi de Portugal eut la politique de soumettre sa couronne au pape, comme avaient

Portugal.

fait depuis peu les Normands qui s'étaient rendus maîtres de Naples, et s'étaient rendus vassaux du pontife, afin d'assurer leur conquête. Le pape Eugène III conféra donc la dignité de roi à Alphonse et à sa postérité, à la charge d'un tribut annuel de deux livres d'or.

Cependant Alphonse assembla, à la Mego, les états de Portugal, pour consolider sa souveraineté, et établir les lois de son nouveau royaume. Dans cette assemblée on commença par lire la bulle d'Eugène, qui donnait la couronne à Alphonse, et que l'on regardait, suivant l'opinion du temps, comme le titre primordial et légitime de l'indépendance du Portugal. Les états reconnurent Alphonse pour souverain, et réglèrent, par un pacte solennel, l'ordre de succession au trône et l'élection du roi dans certains cas.

Les descendans de ce premier roi ont régné sur le Portugal pendant près de trois siècles : Don Sébastien, l'un d'eux, poussé par un zèle fanatique et ambitieux, forma, vers la fin du seizième siècle, le projet insensé de détrôner le roi de Maroc, pour donner la couronne à un prince Mahomé-

tan, qui prétendait y avoir droit, suivant la loi des Califes. Sébastien s'était flatté de rendre par-là le royaume de Maroc tributaire du Portugal, et d'y établir la religion chrétienne. Il s'embarqua, malgré l'avis de son conseil, pour aller conduire lui-même cette expédition téméraire; il fut tué dans une bataille sanglante qui coûta aussi la vie au roi de Maroc. Portugal.

Sébastien eut pour successeur au trône de Portugal, le vieux cardinal Henri, fils du roi Emmanuel, qui ne régna que dix-huit mois. Après sa mort, la couronne, suivant la loi constitutionnelle de l'état, devait, à défaut de mâle, appartenir à la duchesse de Bragance, princesse du sang royal, mariée à un seigneur Portugais; mais Philippe II, roi d'Espagne, dont la mère, l'infante Isabelle, était fille aînée du même roi Emmanuel, prétendit à ce royaume, quoiqu'il fût exclu par la même loi, qui portait, que jamais un prince étranger ne pouvait être roi de Portugal. Philippe y envoya une armée commandée par le duc d'Albe, et après quelques faibles oppositions, il se fit reconnaître pour roi légitime. Ce prince avare, cruel, despote et dissimulé, au lieu de traiter les Portugais

Portugal.

comme des sujets fidèles qui avaient consenti à se laisser gouverner par lui, les traita comme un peuple conquis; il ne songea qu'à les avilir; il s'étudia à entretenir la haine nationale qui subsistait depuis long-temps entre les Espagnols et les Portugais: il exerça sur eux tous les genres d'oppression, en impôts, en levées de milices, en monopoles, en prohibitions destructives de leur commerce. Son successeur, encore plus imbécile, attaqua ouvertement, et avec mépris, leur administration intérieure, leurs priviléges, leur commerce, leurs usages et tout ce qu'ils avaient de plus chèr: il semblait vouloir les pousser lui-même à la révolte, pour avoir des prétextes de les dépouiller. Tant d'outrages multipliés réunirent les esprits que la cour d'Espagne s'était appliquée à diviser. Les Portugais, au lieu de se soulever ouvertement, concertèrent en silence les moyens de se délivrer d'un joug odieux: une conspiration, préparée pendant trois ans, avec un secret sans exemple dans l'histoire, éclata à Lisbonne le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé tranquillement sur le trône de ses ancêtres. L'exemple de la capitale

entraîna le reste du royaume, et tout ce qui subsistait des anciennes possessions portugaises en Asie, en Afrique et en Amérique. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, qui avait été l'instrument de la tyrannie espagnole. Le nouveau roi s'allia aussitôt avec les ennemis de l'Espagne, la France, l'Angleterre et la Hollande, et mit fin, par cette dernière alliance, aux guerres que les rois d'Espagne avaient suscitées au Portugal, de la part des Hollandais, en Asie et en Amérique, où il avait ainsi perdu la plupart de ses magnifiques établissemens. Portugal.

La révolution qui eut lieu en Portugal en 1640, est d'un genre unique parmi les grands événemens qui ont changé les états. C'est un ancien royaume qui reprend sa première position; c'est une couronne usurpée qui revient sur la tête du souverain légitime: c'est la nation entière qui se réunit au souverain, pour rentrer, avec lui, dans tous ses droits. On aime à voir une révolution juste, se faire par cet accord généreux d'un monarque et de son peuple, et se soutenir par la sage conduite de l'un et de l'autre. Il y a dans cette révolution, trois choses essentielles à distinguer, qui, toutes

Portugal.

trois, méritent une grande attention : les dispositions des Portugais contre les Espagnols, les préparatifs et l'exécution du coup décisif. En voyant chez les Portugais les mœurs, les usages, les opinions, le gouvernement et la politique des Espagnols, on est étonné de la longue antipathie des deux peuples; mais cette antipathie est née de cette conformité même.

Le Portugal avait toujours existé par lui-même, et avec les mêmes avantages que l'Espagne. Il avait même devancé celle-ci dans les découvertes maritimes. Ses grands établissemens dans les deux Indes rivalisaient avec ceux des Espagnols, et son commerce l'emportait sur l'autre par l'industrie et l'activité. Ce commerce n'était pas alors comme il a été postérieurement, et surtout depuis 1703, aux ordres et entre les mains de l'Angleterre, et les Portugais possédaient réellement pour eux les inépuisables trésors du Brésil, dont aujourd'hui les Anglais sont les véritables propriétaires. Ils possédaient en outre une grande partie des richesses des côtes occidentales et orientales de l'Afrique. Ce royaume avait, depuis plusieurs siècles, fait un état à part jusqu'au moment où il fut réuni à l'Espagne.

Si lors de cette réunion, la cour de Madrid se fût fait, pour un peuple nouveau, un système juste et paternel; si elle eût senti qu'il était de son intérêt de détruire peu-à-peu tout ce qui établissait entr'eux toute espèce d'animosité; si elle se fût convaincue que le seul moyen de tirer un grand parti des richesses du Portugal, était de faire fleurir cet état comme dans le temps de son indépendance; si elle eût surtout respecté, vis-à-vis de lui, ses engagemens, l'Espagne trouvant, dans le Portugal, un véritable accroissement de forces, l'union des deux peuples serait alors devenue solide, parce qu'elle eût été fondée sur leurs intérêts réciproques. Portugal.

Mais au moment où la couronne passa sur la tête du monarque espagnol, la rivalité, la méfiance étaient trop fortes pour songer à des intérêts qui paraissaient si opposés. Toutes les précautions qui furent prises alors, tendaient au contraire à maintenir une séparation presque totale. Le Portugal traita avec son nouveau maître comme avec son ennemi, et celui-ci, se croyant toujours armé du droit du plus fort, ne tint aucun article de la capitulation. Il fallait persuader aux Portugais qu'ils étaient une nation réunie

Portugal.

aux Espagnols : on les traita comme une nation asservie, et en leur faisant sentir le joug, on les avertissait de chercher à le secouer.

Règle générale, lorsqu'un grand état en réunit un petit, dont les convenances locales lui offrent des avantages, il doit avoir pour but de faire sentir au petit état qu'il a gagné en changeant de gouvernement. Si dans l'acte de réunion on a mis plusieurs clauses qui tendent à maintenir toujours les traces de l'ancienne séparation, le grand état doit exécuter ces clauses, jusqu'à ce qu'avec du temps et de l'adresse, il ait mis le petit état dans le cas d'en demander la révocation. Ce n'est pas en un jour et par des contradictions offensantes, qu'on parvient à changer les mœurs et l'esprit d'un peuple, et tant que les mœurs, tant que cet esprit ne changeront pas, malgré toutes les capitulations possibles, on sera toujours mutuellement en état de guerre.

Ce principe ne fut pas celui des rois d'Espagne dans leur conduite envers les Portugais. Toute espèce d'émulation était anéantie. Le gouvernement espagnol avait pris à tâche d'abâtardir la nation portugaise, et se vanta trop tôt d'y avoir réussi. Il avait pris en effet tous les moyens d'y parvenir.

parvenir. Pendant qu'il avilissait la noblesse, qu'il éloignait des places de l'église, de la magistrature, ou de l'administration, la partie de la nation qui pouvait y prétendre, il fatiguait la partie commerçante, soit par des vexations directes, soit en affectant de ne pas protéger sa navigation : les pertes du commerce furent énormes, et ce fut alors que les Portugais perdirent une partie des immenses possessions qu'ils avaient en Asie, en Afrique et en Amérique. Portugal.

Du moment que l'Espagne traitait le Portugal comme un pays conquis, il devait toujours se regarder, vis-à-vis d'elle, comme dans un état d'oppression, et chercher sourdement à en sortir. Des soulèvemens partiels avaient déjà éclaté dans quelques provinces, et annonçaient une plus grande explosion. Loin d'être arrêtée par ces avertissemens, l'Espagne, toujours fidèle au système qu'elle s'était fait, voulut écraser le peuple, qu'il fallait au contraire ramener peu-à-peu. De nouveaux impôts furent établis sur les terres et les marchandises.

Le Portugal était donc au moment, ou de se soumettre sans réserve, ou de se soustraire, avec force, à une autorité abusive, orgueilleuse et tyrannique. Ses yeux

Portugal.

devaient se tourner vers l'héritier de ses anciens souverains, dont l'heureuse administration l'avait élevé à tant de gloire et de grandeur, et dont l'abaissement lui rappelait des souvenirs douloureux; et le caractère de cet héritier se trouva tel qu'il fallait pour préparer le grand projet qui devait rendre au Portugal, son ancienne existence.

Si le duc de Bragance eût été naturellement violent, ambitieux, impatient de la condition à laquelle on l'avait réduit, il aurait excité l'inquiétude et fixé l'attention de Madrid. Mais ce prince avait toutes les vertus de l'homme privé; il avait celle de supporter son sort sans se plaindre. Quoique ces vertus lui eussent naturellement acquis la vénération du Portugal, il n'avait jamais cherché à tirer parti de l'opinion publique; soit qu'il ne fût pas porté par goût à de grandes entreprises, soit qu'il craignît, s'il échouait, d'aggraver son malheur et celui de sa patrie. Plusieurs villes, plusieurs cantons lui avaient déjà offert de se déclarer en sa faveur: il n'avait jamais répondu que par des refus: et ceux qui avaient de l'ambition pour lui et des vues sur sa personne, faisaient valoir ces refus à la cour d'Espagne, où en effet on crut

pendant long-temps, n'avoir rien à craindre du duc de Bragance. Portugal.

Mais dès-lors, on craignait l'empire de la duchesse sur son époux. Cette princesse avait de l'élévation dans l'ame : elle sentait qu'il fallait au Portugal un libérateur, et que le duc étant appelé à ce rôle honorable par le droit de sa naissance, il serait honteux pour lui de ne pas le remplir. Lorsqu'une femme, et sur-tout une princesse, se trouve avoir dans le caractère un fonds d'énergie, il ne lui faut que l'occasion de la développer; car elle a toujours mille moyens de la communiquer aux autres, et l'homme le plus irrésolu, résiste avec peine à l'ascendant d'une héroïne. Il semble que le sentiment qui entraîne un sexe vers l'autre, devienne plus actif, lorsque l'énergie est dans celui que la nature avait créé le plus faible.

Le duc de Bragance l'éprouva; ce fut l'héroïsme de son épouse, plus encore que l'adresse de Pinto, qui l'éleva au trône. La duchesse gagna son époux, pendant que Pinto lui gagnait des partisans.

La conduite de ce fidèle ami de son maître est un chef-d'œuvre de sagesse et de prévoyance. En suivant attentivement sa

Portugal.

marche, on apprend comment un homme adroit et prudent peut changer en un instant la face d'un empire.

Cependant, il était difficile que la cour de Madrid n'eût à la fin des doutes qui donnassent quelques alarmes. Il paraît qu'on chercha à s'assurer de la personne du duc, et qu'on avait voulu l'attirer en Espagne, avec la ferme intention de ne plus l'en laisser sortir.

Le duc, en échappant à tous ces dangers, n'en avait été que plus décidé à hâter le moment décisif. Pinto redoubla de zèle et d'activité. Le jour fut fixé au samedi premier décembre, pour surprendre Lisbonne; près de cinq cents personnes eurent connaissance du secret, qui cependant ne transpira pas, tant était grande la haine pour le gouvernement espagnol, tant était fortement serrée, par l'excès des malheurs publics, cette coalition des bons citoyens, pour retourner sous leurs souverains légitimes.

Le succès dépendait de la conduite qu'allait tenir le duc de Bragance, de l'union qui régnerait entre lui et son peuple. Cette conduite et cette union furent aussi parfaites qu'on pouvait le désirer. Le nouveau

roi entra le six décembre dans sa capitale. Le mois suivant il assembla les états : on eût dit qu'ils venaient régler annuellement une administration établie depuis des siècles. Les dépenses furent fixées ; on fit des fonds pour celles d'une guerre qui devait être longue, mais qui ne fut jamais bien vive. Le Portugal ne cherchait qu'à se défendre, et l'Espagne, occupée dans les Pays-Bas et la Catalogne, n'attaqua jamais avec ardeur un nouveau gouvernement, qui gagnait tout en gagnant du temps. Ainsi, quoique cette révolution n'ait point occasionné de secousses dans l'état, elle n'en est pas moins curieuse à connaître, par cela même qu'elle s'est opérée sans produire aucun des maux qu'on pouvait redouter. Portugal.

Quoique le Portugal soit peu considérable par lui-même, sa position qui coupe une partie des côtes d'Espagne, la quantité d'or que le Brésil importe continuellement en Europe, ses autres établissemens dans les Indes, ou sur les côtes d'Afrique, le rendent une puissance intéressante, influent fortement sur la politique commerciale de l'Europe, et pour cela, méritent d'être examinés avec soin. C'est du Portugal que l'on peut dire aussi ce que Montesquieu dit

Portugal.

de l'Espagne. L'*accessoire* est en Europe, le principal, dans les autres parties du monde. Si donc le Portugal s'est réduit, d'après le traité de 1703, à ne plus jouer de rôle qu'avec la permission de l'Angleterre, il ajoute encore à la force de celle-ci, et plus sa domination sur la mer devient universelle, moins le Portugal est en état de résister à un ascendant qu'il ne fallait pas laisser prendre.

Il y a, sur-tout chez une nation d'habitude, des vices politiques, bien plus difficiles à réprimer qu'à prévenir : c'est-là qu'il faut appliquer la maxime, *principiis obsta*, et une habitude commerciale est, plus que toute autre chose au monde, ce que l'on ne dérange qu'avec des peines extrêmes et une longue prévoyance.

Les Portugais ont la gloire d'être le premier peuple de l'Europe, qui ait perfectionné la navigation, en y appliquant les connaissances astronomiques. Le prince Henri de Portugal, fils de Jean I.er, fonda à Sagues, dans la province d'Algaroc, un observatoire où il fit élever et instruire des jeunes gens dans la science de l'astronomie. Il soupçonna tout l'avantage que les navigateurs pouvoient retirer de la boussole,

qui était déjà connue depuis trois siècles, mais dont on ne s'était point encore avisé de faire usage pour régler de longues routes sur mer. Les pilotes qui se formèrent sous ses yeux découvrirent, en 1419, l'île Madère, que quelques savans ont regardé comme un faible débris de l'ancienne Atlantide. Sous le règne de Jean II, prince éclairé et sage, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, et fit faire une application plus suivie de l'astronomie et de la boussole au pilotage, les Portugais doublèrent le cap qui est à l'extrémité méridionale de l'Afrique; ils l'appelèrent le cap des Tempêtes, à cause des dangers qu'ils y coururent: mais ce prince, qui prévoyait le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance. Après lui, le roi Emmanuel suivit le projet de ses devanciers: il fit partir, le 18 juillet 1497, une flotte de quatre navires, sous les ordres de *Vasco* de *Gama*, qui, après treize mois de navigation sur des mers inconnues des Européens, aborda dans l'Indostan. Les Portugais firent dans l'Inde et dans les îles voisines, des conquêtes rapides, y bâtirent des villes, y établirent des comptoirs, fondèrent une grande puissance et se rendirent

Portugal.

Portugal.

maîtres du commerce de l'Inde, qui avait été connu des anciens, et qui, après avoir été long-temps pratiqué par les Arabes, était alors dans les mains des Vénitiens et des Génois. Ce commerce se faisait à grands frais, partie par mer, partie par terre, soit sur le golfe Persique ou la Mer Rouge, soit sur la Mer Caspienne et les différens fleuves qui forment des communications dans ces vastes contrées. Les Vénitiens craignant de voir échapper de leurs mains cette source de richesses, suscitèrent aux Portugais des ennemis puissans, en Arabie et en Egypte. Les Portugais sortirent toujours victorieux de ces guerres fréquentes : mais l'ennemi qui devait un jour les supplanter dans l'Inde, leur fut attiré par Philippe II, depuis qu'il s'était fait reconnaître leur roi, et qu'il avait perdu, par sa tyrannie, les sept provinces des Pays-Bas. Les Hollandais, devenus un peuple libre, et dont la subsistance et la force ne pouvaient se fonder que sur l'industrie, fréquentaient les ports du Portugal et y faisaient un très-grand commerce. Philippe II, qui suivait toujours ses projets de vengeance contre les Hollandais, qu'il appelait un peuple rebelle, ayant eu la cruelle imprudence d'in-

terdire aux Portugais tout commerce avec la Hollande, et de lui faire fermer leurs ports, les Hollandais prirent le parti d'aller enlever au Portugal le commerce de l'Inde dans l'Inde même. Pleins de l'énergie et du courage que leur donnaient à l'envi, la liberté, l'ambition et la haine, ils eurent tout l'avantage surles Portugais, déjà amollis par une longue prospérité, corrompus par le luxe commercial, et flétris par la servitude. Ces expéditions, qui datent de 1595, eurent des succès rapides. Les Hollandais furent bientôt en possession, comme ils le sont encore, de la plus grande partie des établissemens du Portugal, en Asie, il ne lui en reste plus que quelques comptoirs. Portugal.

Les Portugais firent, en 1500, la découverte du Brésil, dans l'Amérique méridionale, mais ils négligèrent long-temps cette belle contrée, parce qu'ils n'y trouvèrent d'abord point de mines de métaux, et qu'ils étaient tout occupés de leur commerce dans les Indes orientales. Ce ne fut qu'en 1577, qu'ils découvrirent au Brésil des mines abondantes d'or et d'argent. Leurs droits sur ce vaste pays ont été déterminés par la fameuse ligne de démarcation qu'un pape

Portugal.

a imaginé de tracer entre le roi d'Espagne et celui de Portugal. Ces deux puissances ont eu la dévotion de respecter ce titre chimérique, quand elles respectaient si peu les lois des nations qu'elles allaient dépouiller et égorger dans le nouvel hémisphère : mais ce respect n'a pourtant pas empêché qu'elles n'aient eu quelquefois des guerres entr'elles, pour des difficultés survenues au sujet de la ligne de démarcation. Les Hollandais, de leur côté, ont étendu jusqu'au Brésil leurs projets de vengeance contre l'Espagne, dans le temps de sa domination sur le Portugal ; et ce n'est que depuis l'expulsion des rois espagnols, que les Portugais sont demeurés paisibles possesseurs du Brésil, par un traité avec la Hollande, de 1661.

Les états généraux de Portugal, connus, comme ceux de l'Espagne, sous le nom de *Cortès*, et composés, comme dans la plupart des monarchies, de la noblesse, du clergé et du tiers-état, n'ont jamais eu ni pu avoir, à cause du vice radical de cette organisation, une influence bien efficace sur la législation, ni sur le gouvernement de ce royaume. Les rois ont bien su se servir de l'autorité de ces états,

lorsqu'ils en ont eu besoin pour l'intérêt de leur ambition. Ils furent convoqués en 1580, quand Philippe II voulut faire légitimer son usurpation de la couronne de Portugal, et autoriser l'infraction de la loi constitutionnelle. Ce fut avec l'appui de ces mêmes *Cortès*, que le duc de Bragance monta sur le trône en 1641, et qu'on en fit descendre en 1668, le roi Alphonse son fils, devenu un monstre de cruauté et de débauche : mais depuis l'année 1697, les états généraux n'ont plus été convoqués. Le roi de Portugal gouverne ce royaume comme il lui plaît, en se conformant, toutefois, aux préjugés nationaux, qui en tout pays, même les plus despotiques, dominent les rois comme le vulgaire, et avec les simples ménagemens sans lesquels tout despote est en danger. Portugal.

L'inquisition introduite en Portugal par le roi Jean III, en 1548, y a été beaucoup plus atroce qu'en Espagne : elle y a longtemps répandu la terreur dans toutes les familles. On y immolait tous les ans quatre à cinq cents victimes, dont on faisait brûler la dixième partie, le reste était déporté en Afrique ou dans le Brésil. Cette persécution était dirigée principalement contre

Portugal.

les sorciers qui, dans ces temps d'ignorance, étaient aussi redoutés que multipliés, par la crédulité d'un peuple bigot et barbare; contre les Mahométans dont il restait encore un grand nombre adonnés aux arts, et contre les juifs que leurs richesses rendaient suspects aux Portugais, paresseux et jaloux. Les juifs s'étaient multipliés en Portugal plus qu'en aucun autre pays, depuis que cette nation malheureuse, intrigante et dispersée par les Romains, s'était en grande partie réfugiée dans ce royaume, comme dans le dernier recoin de l'Europe, propre à toutes les communications maritimes du commerce. Les Arabes les avaient soufferts : on les laissait jouir de tous les droits de citoyen ; mais lorsque le Portugal devint indépendant des Maures, les juifs furent exclus des charges : ce qui n'avait pas empêché que plus de vingt mille familles ne se réfugiassent en Portugal, lorsque Ferdinand, roi d'Arragon, après la conquête du royaume de Grenade, les condamna à sortir de ses états, à moins qu'ils n'abjurassent leur croyance. Le roi de Portugal les reçut, exigeant seulement d'eux vingt livres par tête pour leur asile. Ils ont été assujettis à de semblables taxes en plu-

sieurs circonstances, et n'ont cessé d'être persécutés. Tant d'outrages et de vexations exercées contre eux et surtout de la part des rois de la maison de Bragance, obligèrent la plupart des juifs, fabricans et marchands, de se réfugier dans le royaume de Valence, où ils portèrent leur activité et leurs connaissances ; ceux qui vendaient leur industrie, portèrent leurs capitaux en Angleterre, en Hollande, à Hambourg, et dans d'autres villes libres et commerçantes d'Allemagne. Toutes ces dispersions et plusieurs autres causes réunies, ont successivement anéanti en Portugal la culture des terres, les fabriques de soie, les manufactures de draps ; de sorte qu'à peine en reste-t-il des vestiges dans ce fertile pays. Et comme il est impossible qu'une nation perde son agriculture et son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences et tous les bons principes de police et d'administration, on conçoit quel doit être aujourd'hui l'état politique des Portugais. Portugal.

L'odieux tribunal de l'inquisition y subsiste encore, mais il faut ajouter que ses ministres ne peuvent plus disposer arbitrairement de la liberté et de la vie des hommes.

Portugal.

Le roi Jean V avait déjà restraint le pouvoir de l'inquisition, en soumettant ses jugemens à la cour souveraine de justice, et en permettant aux accusés de prendre un défenseur : mais c'est le roi Joseph qui a le plus rétréci les limites de cette monstrueuse puissance, par son ordonnance de 1751, en vertu de laquelle personne ne peut être détenu plus de quatre jours dans les prisons du St.-Office, si ce n'est de l'aveu du grand conseil royal et après la déclaration du délit ; et il lui est défendu de condamner à mort, pour cause d'hérésie ou de judaïsme, à moins que le procès n'ait été instruit devant ce conseil, que les preuves n'aient été produites, et la sentence de mort doit être signée de la main du roi. Depuis cette époque, il n'y a eu à l'inquisition que des jugemens à peine afflictive, et le Portugal s'est vu délivré du spectacle honteux et barbare d'un bûcher allumé par la superstition.

Le Portugal passe pour le pays le plus fertile de l'Europe. Il réunit aux productions de cette partie du monde, celles de l'Asie et de l'Afrique, qui y ont été de longue main transplantées et naturalisées par l'industrie de ses habitans. Ils y ont porté

de la Chine, les orangers, dont la culture y a réussi et s'est répandue ensuite dans le midi de l'Europe : mais ce beau pays est languissant et pauvre ; sa population n'excède pas dix-huit cent mille ames, sans compter les religieux dont les couvens sont au nombre de plus de neuf cents. Ses revenus publics montent à environ soixante millions, y compris six à sept millions que produit le droit du fisc sur les diamans, l'or et l'argent des mines du Brésil, et sur le commerce de ses colonies. Cet état de langueur est l'effet des anciennes fautes de son gouvernement, du systême de monopole qu'il a imprudemment adopté, et principalement du traité onéreux qu'il a fait avec l'Angleterre, en lui accordant exclusivement l'entrée de toutes ses marchandises dans ses ports, sous la condition que les vins de Portugal, dont les Anglais acheteraient tous les ans une quantité déterminée, payeraient, à leur entrée dans la grande Bretagne, un tiers de droits de moins que ceux de France ; avantage chimérique dont les ministres d'Angleterre ont ébloui le gouvernement portugais, puisqu'ils avaient excessivement augmenté les vins de France, afin d'en diminuer l'impor-

Portugal.

Portugal. tation, depuis qu'ils s'étaient aperçus que leur prix et le défaut d'extraction des draps d'Angleterre, nuisaient à la balance de leur commerce.

Il est arrivé de là que le Portugal s'est mis entièrement sous la dépendance des Anglais. Ceux-ci sont véritablement les maîtres de ce petit royaume; ils sont en possession de tout son commerce, de son or, de son argent, de ses diamans et de ses productions européennes et coloniales. La majeure partie des maisons de commerce, dans les villes de Portugal, appartient à des Anglais. Il est obligé de tirer de l'étranger, tous les ans, pour plus de soixante millions de marchandises, et notamment les trois quarts du blé qu'il consomme.

---

CHAPITRE

Portugal.

## CHAPITRE II.

*Description géographique du Portugal.*

Le Portugal se divise en six provinces, dont trois sont au nord et trois au sud. La partie du nord est composée de celles de l'*Entre-Duero-è-Minho*, le *Tralos-Montes* et le *Beira ;* celles du sud sont l'*Estramadure portugaise*, l'*Alentejo*, et le royaume d'*Algarve.*

### I.

La première de ces provinces, l'*Entre-Duero-y-Minho*, est celle qui composait autrefois le Portugal. Elle est limitée par le fleuve *Douro* ou *Duero* vers le sud, et au nord, par le Minho, autre fleuve qui la sépare de la Galice, et par conséquent de l'Espagne ; elle a dix-huit lieues en longueur, d'une rivière à l'autre, et douze en largeur. Cette province, un peu montueuse, est une des plus petites ; mais proportionnellement à son étendue, une des plus peuplées : elle renferme deux villes ou cités, *Oporto* et *Braga*, beaucoup d'autres villes et villages, cinq collégiales, dix mille

Portugal. quatre cents paroisses peuplées de cinq cent quatre mille ames, six ports de mer, près de deux cents ponts, construits sur différentes rivières qui arrosent cette province : si l'on en excepte le *Minho* et le *Douro*, qu'on peut remonter à douze lieues dans les terres, ces rivières ne sont point navigables. Les habitans de cette province sont adonnés à l'agriculture, et travaillent beaucoup plus qu'on ne le fait dans le reste du royaume. La terre abonde en blé, vin, troupeaux, fruits, huile, gibier, poisson : elle produit surtout du lin, qui est un des plus beaux de l'Europe, et qui procurerait les plus belles toiles, si on savait le travailler. La province a trois juridictions royales ou *corrégidories*, et trois particulières ou *Oydories* : les trois corrégidories sont *Guimaraens*, *Viana* et *Oporto*, les trois *Oydories* sont *Barulos*, *Valença* et *Braga*.

La corrégidorie de Guimaraens peut renfermer cent mille ames. Cette ville fut la résidence des premiers monarques du Portugal : elle est assez peuplée, on y fabrique beaucoup de toiles.

*Viana*, qui est la seconde corrégidorie, est une des plus jolies villes du Portugal :

elle est située à l'embouchure du *Lima* et à sept lieues de Braga : elle est fort bien bâtie et très-peuplée. Son port, jadis très-bon, s'est comblé par les sables que la rivière y charie. Il peut recevoir des bâtimens de deux cents tonneaux. Cette ville est dans une situation délicieuse. Portugal.

La troisième corrégidorie, qui peut contenir plus de cent mille ames, est celle de *Oporto*. Cette ville est, après Lisbonne, la première du Portugal, tant par son commerce que par sa population et la richesse de ses habitans : son port est situé à l'embouchure du *Douro ;* il est fameux par les fortunes immenses dont il a été la source, et surtout par les frais qu'a fait la nature pour sa défense. En revanche, son entrée n'est pas facile, une barre la rend très-dangereuse surtout en hiver : on compte dans cette ville près de cinquante mille ames : on y vit à beaucoup meilleur marché qu'à Lisbonne, et avec beaucoup plus d'agrément. Les maisons y sont assez bien bâties, mais les rues sont pour la plupart fort désagréables. Cette ville ne se ressentit presque pas du tremblement de terre de 1755, et il fut alors question d'y transporter la cour.

Portugal.

L'*Oydorie* de Barulos est la première de trois, et contient quarante mille ames : cette ville, située sur le Cavado et à trois lieues de Braya, est petite et très-peuplée. Elle fut fondée par Hamilcar, capitaine Carthaginois, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

L'Oydorie de *Valença* contient trente mille ames. *Valença* est régulièrement fortifiée, et n'est qu'à une portée de fusil de *Tuy*, ville d'Espagne. Ces deux villes ne sont séparées que par le Minho : elle n'est habitée que par des militaires.

*Braga* est aussi une Oydorie de trente mille ames. La ville est agréablement située, et arrosée par deux rivières qui sont très-limpides et très-poissonneuses. *Braga* est fort ancien; on y voit beaucoup de vestiges de son antiquité : c'est aujourd'hui le siége d'un archevêque, qui a le titre de primat.

Lorsque je passai de la Galice dans la province d'*Entre-Douro-y-Minho*, que je traversai dans toute sa longueur, j'observai une différence frappante entre cette province portugaise et la province espagnole, quant à la nature du terrain, à l'aspect des habitans, et à l'agriculture. En général, le peuple y est laborieux, brave, et il vit

dans l'aisance. Le sang y est plus beau que dans le reste du royaume. C'est de cette province qu'on tire la meilleure infanterie du Portugal. Les hommes y sont robustes, endurcis à la fatigue plus qu'aucun autre peuple du Midi. Portugal.

## II.

La province de *Tralos-Montes*, ainsi nommée parce qu'elle est séparée de la première par une chaîne de montagnes, est bornée au nord par la Galice; à l'orient, par le royaume de Léon, et au sud par le *Douro*. C'est le pays le plus aride et le plus montueux de tout le Portugal. Il contient cent cinquante-six mille habitans: il a trente-deux lieues de l'orient à l'occident, et vingt du nord au midi. Les chemins y sont affreux, et à peine y connaît-on l'agriculture, si ce n'est le long de quelques rivières, dont les bords sont cultivés et peuplés. Il y a dans cette province deux corrégidories et deux oydories.

La première des corrégidories est celle de *Torre-di-Moncoroo*, qui peut avoir environ quarante-cinq mille ames. La bourgade, mal peuplée et mal bâtie, est située

au pied des montagnes, dans une plaine
Portugal. assez fertile.

*Miranda*, seconde corrégidorie, renferme à peu près vingt-quatre mille ames. La ville a été ruinée et dépeuplée par les guerres. Sa position est assez avantageuse pour défendre l'entrée de la province : elle est aujourd'hui presque déserte, et finira vraisemblablement par être abandonnée.

L'Oydorie de *Bragança* contient soixante-quinze mille ames : cette ville, capitale de la province, est agréablement située dans une plaine riante, à une lieue et demie de Galice. La population est d'environ soixante mille ames : elle est fermée de fortes murailles, et défendue par un bon château.

A deux lieues des frontières de la Galice, se trouve Chaven, qui donne son nom à la seconde oydorie. Cette place est fermée par une double muraille, et défendue par un fort et quelques fortifications. On y a fait construire un beau pont sur la rivière de *Tannega*, au bord de laquelle elle est située.

## III.

La troisième et la plus grande province

de ce royaume est celle de *Beira* : elle a à peu près trente lieues tant en longueur que largeur : elle contient cinq cent soixante mille ames. Le terrain y est très-fertile et abondant en toutes sortes de productions : elle est partagée en sept corrégidories et deux oydories. Portugal.

*Coimbre*, qui donne son nom à la première corrégidorie, est une ville fort ancienne et considérable : elle est depuis longtemps célèbre par son université. Sa situation est délicieuse ; elle forme une espèce d'amphithéâtre auprès duquel passe le *Mondego* qui, six lieues plus bas, va se jeter dans la mer. Les petites plaines qu'arrose cette rivière sont très-riches et parfaitement cultivées ; elles abondent en grains, vins ; et surtout en fruits, qui sont réputés les meilleurs du Portugal. Cette corrégidorie contient environ cent cinquante mille ames, et la ville de Coimbre, douze mille.

La corrégidorie de *Viseu* contient quatre-vingt-quinze mille ames : cette ville est située à peu près au centre de la province, dans une plaine aussi fertile que délicieuse : c'est-là qu'on planta les premiers orangers qui furent apportés de la Chine. Ils ont

Portugal.

été depuis successivement multipliés : on en trouve à présent dans tous les endroits du royaume, qui sont à l'abri des injures du nord.

La troisième corrégidorie est celle de *Lamego*, contenant soixante mille ames : la ville est à une lieue de Duero, dans un fond entouré de montagnes : elle est célèbre par la première convocation des états-généraux du Portugal. Sa population est considérable ; les femmes y sont assez belles ; et quoiqu'elle soit environnée de montagnes, l'hiver y est fort doux, et il est bien rare qu'on y voie de la neige.

La corrégidorie de *Pinhel* a soixante-dix mille ames. Son chef-lieu n'a nullement l'apparence d'une ville, quoiqu'il soit donné pour tel dans les cartes géographiques. *Almeida* est le lieu le plus considérable de cette juridiction, et peut-être le mieux fortifié du royaume.

*Guarda* est une autre corrégidorie, qui renferme sept mille ames. La ville est située au pied du mont *Estrella* ; elle est fermée de murailles et contient mille habitans.

La corrégidorie de *Castello-Bianco* renferme quarante mille ames. Cette ville est

enceinte d'une double muraille, et contient quatre mille habitans. Portugal.

La première oydorie, qui est celle de *Moutemor-o-Velho*, contient environ trois mille ames. Montemor est un petit endroit entre Coimbre et la mer, sur les bords du Mondigo.

La seconde est celle de *Mon-Feira*, qui contient quarante mille ames; Feira est une petite ville qui n'en contient que quatre mille. Aveyro, qui est compris dans cette juridiction, est bien plus considérable: c'est un port de mer avantageusement situé, mais dangereux: son entrée est composée de différentes passes, qui changent à tous momens au gré des sables mouvans dont elle est couverte.

La ville d'*Aveyro* s'appelle aujourd'hui *Nova-Braganza*, le nom d'Aveyro étant celui d'un des premiers complices qui attentèrent à la vie de Joseph I.er

## IV.

L'Estramadure portugaise a environ quarante lieues dans sa plus grande longueur, sur vingt de largeur. Elle est la plus peuplée de toutes les provinces du Portugal. Aucune, d'après le dernier dénombrement,

Portugal.

ne contenait six cent soixante mille ames que celle-ci renferme aujourd'hui ; elle a aussi le sol le plus fécond : la terre y est couverte de fruits, de fleurs, de tout ce qui enrichit et de tout ce qui embellit un pays. Dans son climat délicieux se trouvent réunies les productions différentes du royaume. Elle est divisée en six corrégidories et deux oydories.

La première corrégidorie est celle de Lisbonne, qui renferme seule plus de trois cent soixante mille ames. J'ai déjà parlé de la situation majestueuse de cette ville, du coup-d'œil que produit l'amphithéâtre qu'elle forme et du Tage qui baigne ses murailles. En y comprenant les fauxbourgs, elle a trois lieues de long sur une de large : elle renferme plus de cent mille ames.

La corrégidorie de *Torres-Vedras*, contient près de quarante mille ames. Cette ville est située à sept lieues de Lisbonne ; elle a à peine mille habitans.

La corrégidorie d'*Alenquer* a vingt-huit mille ames ; la ville, pareillement éloignée de sept lieues de Lisbonne, contient seize cents habitans.

La corrégidorie de Leiria renferme

soixante mille ames. La ville est située dans une petite plaine entourée de montagnes, et arrosée par les deux rivières, le *Lis* et la *Lena* : elle a près de trois mille habitans. Portugal.

La corrégidorie de Thomar a plus de quarante mille ames. La ville est une commanderie de l'ordre du Christ. Elle contient près de quatre mille ames.

Enfin, la corrégidorie de Santaren, qui renferme plus de soixante mille ames. Cette ville est très-agréablement située dans une belle plaine qu'elle domine. Elle est à quatorze lieues de Lisbonne, sur la rive droite du Tage, qui cesse d'être navigable à deux ou trois lieues plus haut. Elle a huit mille habitans.

La première des deux oydories est celle d'Abrantes, elle ne contient qu'environ douze mille ames. La ville est située sur la rive droite du Tage, à six lieues de Thomar : elle a à peu près deux mille habitans.

L'Oydorie d'Ourem en a dix seulement. La très-petite ville qui en est le chef-lieu, est située sur une éminence.

Le territoire de Setubal, quoiqu'enclavé dans l'Estramadure, n'est pas compris dans le ressort de cette province. Il renferme

Portugal.

lui seul, une corrégidorie et deux oydories, et contient vingt mille ames. La ville est à six lieues de Lisbonne, dans une position fort agréable. Son commerce est fort étendu. Ses sels, ses vins et ses fruits sont très-renommés; elle contient onze à douze mille ames

## V.

La province d'Alentejo confine à l'Espagne du côté du levant; elle a quarante lieues de long sur vingt de large, et renferme vingt-neuf mille ames: elle est en général assez fertile, mais son climat est mal sain, surtout l'été, à cause des eaux stagnantes qui la couvrent en grande partie. Elle est divisée en trois corrégidories, et cinq oydories.

La première corrégidorie est celle d'Evora. La ville est située presqu'au centre de la province, elle est d'une très-grande antiquité.

La corrégidorie d'Elvas, comprend une ville épiscopale située à trois lieues de Badajos, ville forte d'Espagne: elle est bâtie sur une hauteur.

La corrégidorie de Portalègre a pour

chef-lieu une ville frontière, mais fortifiée à l'antique. Portugal.

La première oydorie est celle de *Beja*, la ville contient cinq mille ames. Elle est située à neuf lieues d'*Evora*.

L'oydorie de *Campo* de *Enriquéz* renferme une ville qui n'a rien de remarquable. C'est dans cet endroit que le roi Alphonze Enriquéz remporta une victoire sur cinq rois Maures.

*Villavicosa*, chef-lieu d'une autre oydorie, est à quatre lieues d'*Elvas*. Les rois de Portugal y ont un palais où ils vont passer une partie de l'année.

*Crato* est aussi une oydorie. La ville, qui est peu considérable, appartient à l'ordre de Malte.

Enfin, l'oydorie d'*Avis* a une ville de ce nom, qui est le chef-lieu de l'ordre ainsi nommé; elle est située sur la rivière d'Avis, et assez peuplée.

## VI.

Quoique l'Algarve soit d'une petite étendue, et fasse nombre avec les provinces de Portugal, elle n'en a pas moins le titre de royaume. Elle a vingt-huit lieues de long sur

Portugal.

dix dans sa plus grande largeur. Elle est très-fertile en grains, vins, huiles, fruits. Elle contient soixante mille ames, et est divisée en deux corrégidories et une oydorie.

La corrégidorie de *Lagos* est la première ; cette ville est située à six lieues du cap St.-Vincent. Elle a près de trois mille habitans.

La seconde corrégidorie est celle de *Tavira*. Cette ville est frontière de l'Andalousie. La rivière de *Sequa*, sur laquelle elle a un beau pont, la divise en deux parties.

La seule oydorie est celle de *Faro ;* la ville est à cinq lieues de Tavira. Elle fut fort endommagée par le dernier tremblement de terre qui fut très-violent dans cette partie du Portugal. Quoique son port soit barré, son commerce est assez considérable : elle contient près de huit mille habitans.

## CHAPITRE III.

*Constitution actuelle et Lois du Portugal.*

Portugal.

ALPHONSE I.er savait qu'un roi n'est véritablement grand et puissant, qu'autant qu'il existe dans son royaume des lois qu'il protège et dont il assure et maintient l'exécution. Il savait qu'un roi juste et bon acquérait par là le droit et le pouvoir de rendre les peuples heureux et d'affermir son trône. Il provoqua donc lui-même ces lois constitutionnelles, dans une assemblée des états-généraux, convoquée par lui en 1145, à Lamego. Parmi ces lois, les unes regardent la succession à la couronne, les autres, les prérogatives ou droits accordés à la noblesse; il y en eut de relatives à la création des juges, à l'administration de la justice, etc.

Ces lois étaient sages et utiles; elles ont été toujours très-fidèlement suivies jusqu'à la mort du cardinal roi, en 1580. Les Portugais passèrent alors sous la domination espagnole, et ces lois furent oubliées. Ce

Portugal.

ne fut qu'en 1640 que la maison de Bragance remonta sur le trône de Portugal. Le premier roi de cette maison, Jean IV, convoqua les états-généraux en 1641, afin de faire examiner les droits de la couronne, et de ne laisser aucuns scrupules dans l'esprit de ses sujets. *Ces droits*, disait le décret des états, en parlant des droits du nouveau monarque, *sont plus que suffisans pour détruire une possession de soixante ans*, temps que les Espagnols ont régné en Portugal, possession tyrannique, uniquement établie et maintenue par la *force des armes*, force qui rend nuls tous les actes, décrets et sentences donnés en sa faveur.

Jean IV est le premier roi qui ait eu le titre de majesté; jusque-là on n'avait donné aux rois que celui d'altesse, qu'ont aujourd'hui les enfans.

Les titres du roi de Portugal sont: *roi de Portugal et* des Algarves, en-deçà et au-delà des mers, seigneur de Guinée, de la navigation, conquête et commerce d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse et des Indes. Son fils aîné est appelé prince du Brésil, et les cadets ont le titre d'Infans.

Il y a dans le royaume trois classes de grands

grands titres; ce sont les ducs, les marquis et les comtes. Une pension est attachée à chacun des titres. Les nobles qui ne sont pas titrés se nomment *Fidalgos*. Personne ne peut prendre le titre de *dom*, qui est le titre de noblesse, sans y être autorisé par le roi.



Jean I^er^. ayant été déclaré roi, voulut marquer sa reconnaissance à la ville de Lisbonne, en lui accordant des prérogatives. En 1385, il l'honora du titre de capitale, et en fit le séjour ordinaire des rois. Il la récompensa ainsi de l'empressement qu'elle avait marqué à l'élire pour roi, lorsqu'il n'était que régent. Il voulut encore que la première *relacaon* ou parlement de son royaume y tînt ses séances. Ce parlement est composé d'un président, d'un chancelier et de dix *dezembargadores* ou juges. Presque toutes les affaires sont portées à ce tribunal. Le second parlement siége dans la ville de *Porto :* il est composé de même que celui de Lisbonne.

Les *Comarques* sont des justices subalternes et à peu près les mêmes que nos bailliages en France. Les maisons de ville ont toutes leurs juges particuliers : leur principale fonction est de veiller à ce que

Portugal.

les magasins publics soient toujours remplis; à la taxation des denrées, de pourvoir à la réparation des édifices publics et à l'entretien des grands chemins.

Quand on a passé quelques années dans les justices subalternes, on est en droit d'aspirer à une charge de conseiller dans les parlemens: mais avant d'être revêtu de cette charge, on est examiné dans le conseil du roi, où on explique pendant une heure la loi sur laquelle le hazard fait tomber à l'ouverture du livre; et le jour suivant, on répond aux différentes difficultés qui sont proposées sur le droit civil des Romains.

Les *Letrados* ou avocats subissent le même examen que les juges, avec cette différence que cet examen se fait dans le parlement de Lisbonne. Au reste, ils ne paraissent au barreau qu'après avoir été réputés capables de remplir dignement et avec probité leurs fonctions. Tel est l'état actuel des constitutions des lois et de la jurisprudence de ce royaume.

La religion catholique est la seule qui soit permise en Portugal. Le clergé très-nombreux et très-puissant, y est absolument ignorant et débauché; les moines et les religieuses même y vivent dans le libertinage

le plus scandaleux. Ce royaume est ainsi dévoré par une infinité de gens qui consomment toujours sans jamais travailler. Croira-t-on que sur sa population de deux millions d'ames, on compte deux cent mille ames en moines, prêtres et religieuses. Portugal.

Le chef de la religion est le patriarche primat de Portugal: cette dignité fut créée en 1716. Lorsque le patriarche officie, il a les mêmes vêtemens que les papes; et les chanoines de l'église patriarchale sont habillés comme les cardinaux, et portent la crosse et la mître. Les premiers de ces chanoines joignent même à ces décorations le titre de *Monseigneur*.

La dignité de patriarche ne se donnait anciennement qu'aux évêques qui occupaient de grands siéges indépendans de l'église romaine, tels que *Constantinople*, *Alexandrie*, *Antioche* et *Jérusalem*. Le patriarche de Lisbonne jouit à la cour des plus brillantes distinctions. Il a le pas, non-seulement sur les évêques et archevêques, mais aussi sur tous les grands du Portugal. Si M. de Pombal eût toujours continué de faire les fonctions de premier ministre, cette place eût pu devenir un jour très-préjudiciable à la cour de Rome,

Portugal. dont le Portugal commençait à ne plus porter le joug patiemment. Le peuple, habitué à avoir sous les yeux une image parfaite du souverain pontife, en serait venu facilement à regarder les indulgences et la dispense qu'il recevait du patriarche, comme aussi valides que celles qu'il faisait venir de Rome, à grands frais. Le St.-Siége avait déjà reçu plusieurs atteintes : l'expulsion des jésuites avait été opérée sans son concours et au mépris de sa puissance. La cour de Lisbonne avait renvoyé son nonce. Un père *Fercira*, théologien habile, avait soutenu, dans une thèse publique, que les papes n'étaient pas infaillibles. La cour de Rome, après de pareilles tentatives, contre lesquelles elle avait vainement lancé ses censures et ses foudres, devait donc craindre qu'on en vînt bientôt à méconnaître tout-à-fait son autorité. Mais depuis le nouveau règne, le pape a repris tout son pouvoir ; le nonce qui jusque là avait joué un rôle fort peu considérable, a recouvré son crédit, s'est fait rendre par la reine, des priviléges à l'abandon desquels M. de Pombal avait eu beaucoup de peine à faire consentir la cour de Rome. Les moines ont usurpé de nouveau les rênes du gouvernement.

Les jésuites, qui étaient tout puissans en Portugal, avaient, ainsi que dans toute l'étendue de la chrétienté, abandonné le peuple à la tourbe des moines, et s'étaient emparé des grands et du trône. Philosophes à quelques égards, sayans revêtus d'un masque d'austérité et de zèle religieux, ils avaient pris pour tâche d'éclairer les nations, de propager partout la foi. Leur empire eût duré davantage s'ils s'en fussent tenus là; mais ils voulurent s'occuper des choses plus élevées : ils se mêlèrent du commerce, de la politique, des guerres, ils s'insinuèrent dans les cours et donnèrent de l'ombrage. On les accusa d'avoir armé le fanatisme, aiguisé les poignards. Innocens ou coupables, tous furent renvoyés de Portugal : plusieurs autres puissances ont ouvert les yeux sur leur ambition dangereuse et trop peu déguisée. L'Espagne, la France, Venise, le pape même aujourd'hui les ont expulsés; et la difficulté qu'on a eu à détruire cet ordre, a prouvé enfin à tout le monde combien il pouvait devenir redoutable. Portugal.

Mais voici les premiers motifs qui décidèrent les cours de Portugal et d'Espagne à les renvoyer. Elles voulaient faire un

Portugal.

traité dont l'unique objet était d'empêcher la contrebande qui avait lieu à la colonie portugaise du St.-Sacrement; il s'agissait seulement d'échanger cette colonie contre quelques établissemens dans le Paraguay, où les jésuites dominaient en souverains. Deux années se passèrent sans que cet échange pût avoir lieu. Il fut contrarié par les intrigues des jésuites qui, disait-on, s'étaient emparés de l'esprit du marquis de la *Ensenada*, alors premier ministre d'Espagne. On attribua sa chute à l'obstination de son refus.

Les jésuites qui, du consentement des deux puissances, s'étaient établis dans le Paraguay, sous prétexte d'y propager la foi, y eurent bientôt de nombreux prosélytes. Le pays se peuplait, les sauvages se civilisaient et se soumettaient avec plaisir à un gouvernement qui était réellement doux et sage: mais les jésuites ne se bornaient pas aux seuls intérêts de la religion, ils acquéraient une autorité sans limites. On s'égaya d'abord sur ce prétendu royaume du Paraguay et sur le père jésuite élu roi sous le nom de Nicolas 1.er. Cependant les deux cours commencèrent à concevoir de l'ombrage: bientôt les jésuites furent ac-

eusés de trahison et de rébellion. On envoya des troupes dans cette colonie qu'ils avaient rendue si florissante. Portugal.

Les sauvages se défendirent, les jésuites résistèrent quelque temps : mais enfin ce beau pays, qui était en grande partie leur création, fut livré aux ravages de la guerre.

L'assassinat du roi de Portugal suivit de près cette espèce de révolution au Paraguay : on eut de fortes raisons pour le leur attribuer : dès-lors, leur arrêt fut porté ; ils furent tous bannis et envoyés à Rome. Partout, leurs biens furent confisqués. Le ministre portugais, inflexible dans son ressentiment, n'eut égard ni aux prières ni aux menaces du St.-Siége, et à la fin de 1759, il n'y avait plus un jésuite en Portugal.

Les Portugais portent la superstition plus loin qu'aucun autre peuple, ils mettent une aveugle confiance dans leurs saints, et quoique plusieurs patriarches respectables aient aboli la plupart des momeries que l'ignorance avait enfantées, le caractère portugais a prévalu ; il comporte l'alliage monstrueux des pratiques les plus superstitieuses aux désordres les plus coupables ; les Portugais adorent les statues de leurs

Portugal.

saints et violent les plus saintes lois de la morale, les préceptes les plus rigoureux de leur religion : ils errent sans cesse du crime à la pénitence et de la pénitence au crime : ils tremblent au seul nom du diable et de l'enfer, et se livrent à tous les excès de la débauche la plus crapuleuse ; leur stupide crédulité est consacrée par le gouvernement lui-même. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, les troupes portugaises qui suivaient le parti de l'archiduc, n'ayant point de chef, et désirant en avoir un qui fût Portugais, imaginèrent d'élire, pour leur général, saint Antoine né à Lisbonne, et leur patron. Le roi dom Pèdre lui en expédia la commission avec trois cent mille réis d'appointements. Ce saint est encore général de l'armée ; et tous les ans la veille de sa fête, le roi va l'attendre à son église et porte avec lui la pension de ce *vaillant* général. A son passage, tout le monde se prosterne, et dans cette effigie de bois, adore le premier protecteur du Portugal.

Autrefois les processions étaient très-nombreuses, et bien plus propres à ridiculiser la religion qu'à la faire respecter. Dans ces derniers temps, on en a réformé

une partie. Celle de la fête Dieu, qui existe encore, passe pour être la plus pompeuse de toutes celles de la chrétienté catholique. Les rues par où elle passe sont jonchées de fleurs et tapissées des plus riches étoffes. Chacun étale avec empressement ce qu'il a de plus précieux. La statue de saint Georges, qui, depuis l'alliance des Portugais avec les Anglais, est devenue très-respectable, commence la marche dès trois heures du matin. Cette statue d'argent est à cheval sur une haquenée blanche. Le saint est précédé de son page à cheval, et des valets de pied lui tiennent les étriers; les femmes les plus opulentes prêtent leurs diamans pour en orner le chapeau du saint; il y en a plusieurs qui lui appartiennent en propre, et ce sont les plus beaux. Tous les chevaux du roi, richement caparaçonés, suivent le saint. Tous les religieux se trouvent en corps à cette procession; les chevaliers des différens ordres y sont en habits de cérémonie; tous les tribunaux supérieurs et inférieurs viennent ensuite. Enfin, la marche est fermée par le roi, la cour et les personnages les plus distingués du royaume: elle dure ordinairement six heures. La reine et le reste de la famille royale sont hors

Portugal.

Portugal.

de l'église dans une tribune que l'on construit à cet effet à côté du portail.

L'inquisition, qui était autrefois en Portugal un tribunal sévère, est devenue très-modérée sous le ministère du marquis de Pombal. Les seules victimes sont quelques juifs, quelques prêtres scandaleusement débauchés, ou professant des hérésies qu'ils soutiennent par ignorance ou par fanatisme; quelques indiscrets qui médisent du saint tribunal. Dans le dernier *autodafé*, qui fut célébré en 1766, il n'y eut pas un seul *figuron*, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui figurent comme délinquans dans cette cérémonie, alors la fête est sans attrait pour le peuple. Cette indulgence prolongée, finirait bientôt par l'en dégoûter.

Le St.-Office avait autrefois une telle autorité, que les autres tribunaux souverains étaient obligés de lui rendre compte des procédures, toutes les fois qu'il l'exigeait. Le marquis de Pombal avait réformé cet abus; à peine l'inquisition osa-t-elle lui en demander la raison. Ce tribunal sanguinaire qui faisait trembler l'innocent comme le coupable, tremblait lui-même devant ce ministre : mais à présent il redevient plus puissant que jamais; on ne connaît que trop

les détails de cette révoltante institution : le tableau que je retracerais de ses cachots, de ses chaînes, de ses bûchers, de tous ces tourmens inventés pour honorer un dieu que l'on représente comme clément, ne pourrait ajouter à l'horreur universelle qu'elle inspire. Portugal.

Les juifs sont ceux qui en ont le plus souffert, quoiquils aient apporté de très-grandes richesses dans le royaume; car lorsqu'ils furent chassés d'Espagne, plus de trente mille de leurs familles se retirèrent en Portugal et payèrent huit écus de capitulation par tête. Le gouvernement se repentit bientôt de leur avoir donné un asile. Les erreurs de la synagogue y jetèrent dès-lors de profondes racines, et y sont encore fort répandues; elles ont gagné les nationaux eux-mêmes, dont toutes les horreurs de l'inquisition n'ont pu corriger le penchant irrésistible vers le judaïsme.

Il est concevable que les moines vivent dans le libertinage le plus effréné : mais on n'est pas étonné en apprenant que chaque couvent de religieuses est une espèce de sérail cloîtré, où la débauche effrontée trouve facilement à se satisfaire. Celui d'*Odivelas* était, sous Jean V, composé de trois

Portugal.

cents religieuses, toutes jeunes et belles; chacune d'elles avait un amant connu : elles étaient rarement vêtues de l'habit de l'ordre; livrées à la galanterie la plus raffinée, elles passaient pour les courtisannes les plus séduisantes du royaume. Le marquis de Pombal, à qui déplaisait, en général, cette multiplicité de couvens, prit prétexte de ce scandale pour en réformer un grand nombre et les incorporer dans d'autres maisons religieuses un peu moins mal famées. On peut cependant encore regarder les monastères des deux sexes, en Portugal, comme les plus corrompus de la chrétienté.

Je terminerai ce chapitre par quelques détails sur les différens ordres qui ont été institués en Portugal, et qui subsistent encore. Etablis par le fanatisme des chrétiens, dans les temps d'anarchie, ils se sont soutenus assez long-temps, grâce à l'esprit d'union qui y régnait; et au courage des chevaliers, constamment en haleine par l'opposition des Maures, et sous ce rapport, ils se rendaient utiles au souverain.

Il y a trois ordres en Portugal, celui du Christ, établi en 1319, sur les ruines de celui des Templiers. Il renferme plus de quatre cent cinquante commanderies, et à

plus d'un million de revenu. Tous les chevaliers de l'ordre, indistinctement, portent la croix pendue au cou, avec un ruban rouge, et une autre brodée sur leurs habits. C'est une croix de patriarche, couleur de gueule, chargée d'une autre d'argent. Aussitôt que la guerre avec les Maures fut terminée, cet ordre cessa d'être estimable. Il est actuellement mal composé, la vanité des *Fidalgos* leur ayant inspiré l'idée d'être servis par des chevaliers de cet ordre : ainsi plusieurs de leurs domestiques sont revêtus de ces marques, et quoique le roi ne dédaigne pas de les porter, l'ordre n'en est pas moins méprisé en Portugal. Portugal.

Celui de *St.-Jacques* doit ses instituts et son établissement au fameux voleur Fernandis, qui, pour gagner le ciel, consacra à dieu toutes les iniquités qu'il avait commises, et dirigea sa bravoure, sa fureur et ses cruautés contre les Maures. Il n'est guère mieux composé que celui du Christ.

L'ordre d'avis a été institué par des moines; il fut autrefois uni à l'ordre espagnol de *Calatrava*, mais il s'en est séparé. Il contient cinquante commánderies, et a cinq cent mille livres de rente.

Les rois de Portugal ont beaucoup affai-

Portugal.

bli le pouvoir de ces ordres, en s'appropriant la grande maîtrise. Il y a aussi en Portugal des chevaliers de St.-Jean ou de Malte. Les Portugais sont bien éloignés d'honorer cet ordre comme les autres nations. Ici, chacun peut prendre la croix de Malte, la quitter et la reprendre quand bon lui semble, cet ordre a vingt-cinq commanderies, et jouit de sept cent mille livres de rente.

*Fin du neuvième Volume.*

647686

# TABLE

## DES CHAPITRES

Contenus dans le neuvième Volume.

### VOYAGE EN ESPAGNE.

CHAP. PREMIER. *Tableau géographique et historique de l'Espagne. — Son ancienne constitution. — Les Cortès. — Vices fondamentaux de cette constitution.* page 1.

CHAP. II. *Notions imparfaites qu'on a communément sur l'Espagne. — Entrée dans ce royaume par Bayonne et St.-Jean-de-Luz. — La province de Biscaye. — Idée qu'on doit en avoir. — Ville de Bilbao.* 24

CHAP. III. *Suite du voyage de Biscaye. — Détails sur Vittoria, sur Pancorvo, et sur Burgos. — Canal de Castille. — Valladolid. — Les deux villes de Medina. — Excursion dans*

*le royaume de Léon. — Détails sur Salamanque et Ségovie.* 39

CHAP. IV. *Laines d'Espagne. — Tentatives pour les naturaliser en France. — Détails sur la Mesta. — Exportation de ces laines. — Fabriques de Ségovie. — Voyages des moutons. — Tonte et Lavage.* 64

CHAP. V. *Résidence de St.-Ildefonse. — Etiquette. — Titres. — Dignités. — Grandesse. — Ordre de chevalerie.* 78

CHAP. VI. *Les Cortès. — Conseil d'état. — Jugement sur M. Aranda et M. Florida Blanca. — Ministres. — Bureaux.* 100

CHAP. VII. *Monastère de l'Escurial. — Tableaux. — Panthéon. — Bibliothèque. — Environs de l'Escurial. — Plaisirs de la cour. — Statues. — Manufacture de glaces. — Chartreuse de Paular.* 111

CHAP. VIII. *Palais de Madrid. — Buen-Retiro. — Tableau des trois derniers règnes. — Promenade du Prado. — Jardin botanique. — Cabinet d'histoire naturelle. — Académie des beaux-arts. — Plaza magor.* 134

CHAP. IX. *Population de l'Espagne. — Eglises*

*Eglises principales de Madrid. — Peintres. — Graveurs. — Imprimerie. — Fondations pieuses. — Autres académies. — Sort de la nouvelle encyclopédie en Espagne. — Apologie et titres littéraires des Espagnols. — Education. — Fabriques — Canaux. — Chemins. — Sociétés patriotiques.* 153

CHAP. X. *Conseil de Castille. — Corrégidors et Alcades. — Législation. — Influence des moines, des confesseurs du roi sur-tout. — Autorité de la cour de Rome réprimée. — Concordat de* 1783. *— Richesses du clergé. — Progrès de la philosophie, relativement aux prêtres. — Etat présent de l'inquisition. — Enumération des auto-da-fés les plus récens. — Aventures de M. Olivadès.* 173

CHAP. XI. *Conseil des finances d'Espagne. — Impositions. — Dettes anciennes et modernes. — Projets pour améliorer les finances. — Numéraire. — Monnaies. — Conseil de guerre et ses attributions. — Grades militaires. — L'armée. — Moyens de recruter. — Education militaire.* 201

CHAP. XII. *Navigateurs Espagnols, tant*

*anciens que modernes. — Département de la marine. — Matelots — Construction des vaisseaux. — Force de l'armée navale.* 228

CHAP. XIII. *Du commerce de l'Espagne, en général. — Commerce intérieur. — Commerce du cabotage. — Commerce en Europe. — Des relations de l'Espagne avec ses colonies. — Etablissement du commerce libre. — Ministère de Galvez. — Mesures prises à l'égard de la Louisiane. — Prospérité récente de la Trinité. — Ce que le gouvernement Espagnol a fait pour les Philippines et pour le Mexique. — Exploitation des mines.* 240

CHAP. XIV. *Caractère des peuples en général. — Traits de celui des Espagnols. Fierté, gravité, lenteur, paresse, superstition, mœurs et usages des Espagnols. — Leurs danses, leurs jeux, leurs plaisirs, leurs goûts. — Du théâtre Espagnol. — Acteurs. — Combats de taureaux.* 275

CHAP. XV. *Aspect de Tolède. — Missel Mozarabe. — Archevêché. — Cathédrale et édifices publics. — Route de Madrid à Saragosse. — De l'Arragon*

*et de ses Cortés. — De son nouveau canal. — Chemin de Lérida.* 318

CHAP. XVI. *Description d'Aranjuez. — Route de cette ville à Cadix. — La Manche. — Colonies de la Sierra-Moréna. — Anduzar. — Cordoue. — Royaume de Grenade.* 338

CHAP. XVII. *Séville. — Xérez. — Arcos. — Approches de Cadix. — Description de Cadix. — De la Carraque. — De l'île de Léon. — Des magasins. — Des bassins de construction. — Détails sur le commerce de Cadix. — Privilèges des étrangers. — Industrie de Cadix et de ses environs. — De la baie de Cadix. — Route de Cadix à Algésiras. — Observations sur l'agriculture en Espagne.* 360

CHAP. XVIII. *Algésiras. — Lignes et camp de Saint-Roch. — Détails sur les batteries flottantes. — Aspect de Gibraltar. — Malaga. — Retour à Madrid, par Ximena, Gausin-Ronda, Ossuna, etc. — Trois routes de Madrid à Valence.* 390

CHAP. XIX. *Arrivée à Valence. — Description de cette ville et de ses environs. — Rizières. — Barilles. — Huiles.*

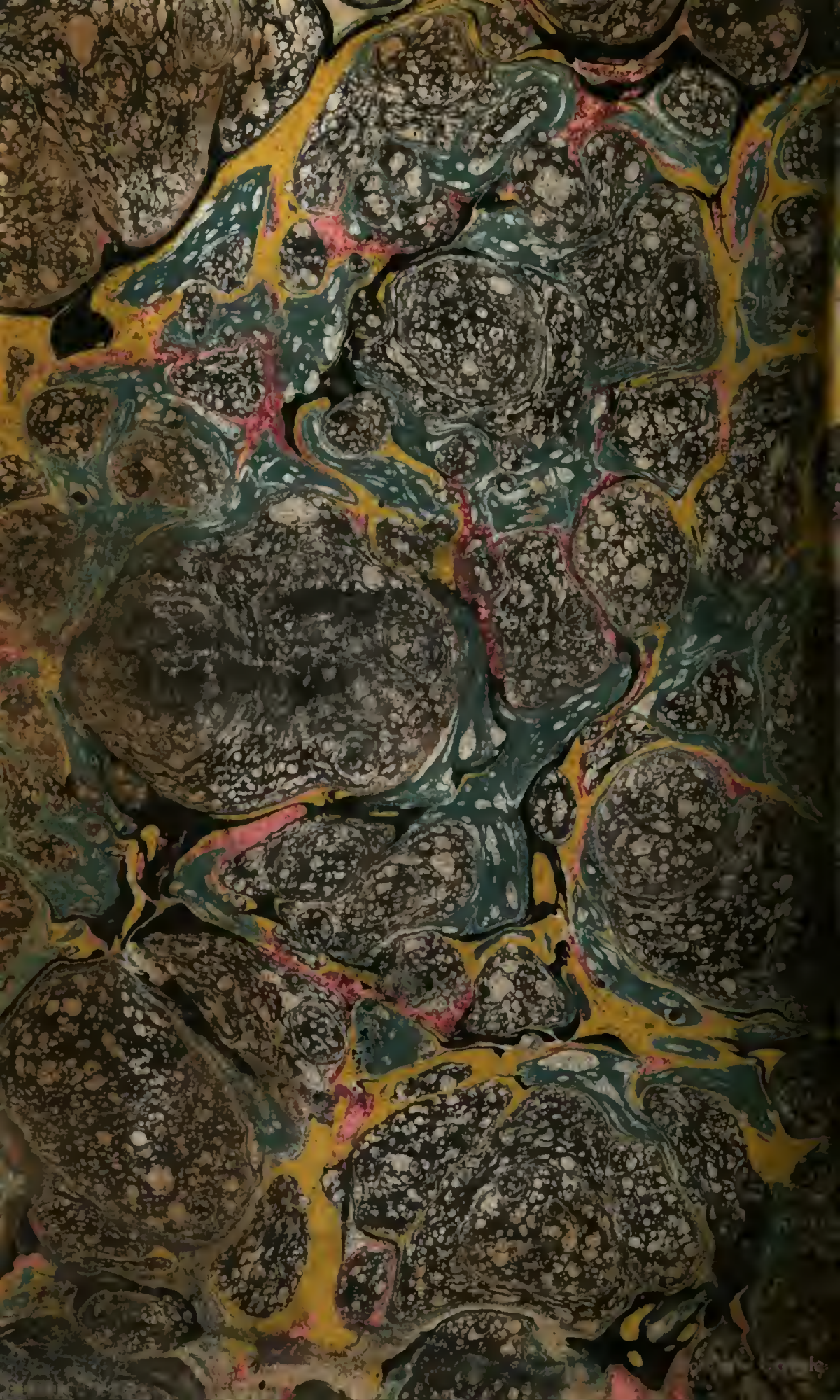
— *Aloès.* — *Edifices de Valence.* — *Canaux.* — *Nouveau port.* — *Soies.* — *Progrès des fabriques.* — *Environs de Valence.* — *Bénimamet.* — *Chartreuses.* — *Morviedro, qui est l'ancienne Sagunte.* — *Passage de l'Ebre.* 418

CHAP. XX. *Entrée en Catalogne.* — *Passage du col de Balaguet.* — *Cambrillis.* — *Tortose.* — *Reus.* — *Tarragone.* — *Monumens Romains.* — *Mont Serrat.* — *Barcelone.* — *Détails sur la Catalogne.* — *Carvéra.* — *Mine de Cardonne.* — *Lérida.* — *Cours de la Sègre.* — *Route de Barcelone aux Pyrénées.* 443

## Voyage en Portugal.

CHAPITRE PREMIER. *Voyage et arrivée à Lisbonne.* — *Couronnement de la reine.* — *Climat et origine du royaume de Portugal.* — *Sa fertilité.* — *Sa constitution primitive.* — *Sa dépendance de l'Espagne.* — *Notice sur la révolution de* 1640. 481

CHAP. II. *Description géographique du Portugal.* 515

CHAP. III. *Constitution actuelle et Lois du Portugal.* 527

Fin de la Table des Chapitres du neuvième Volume.